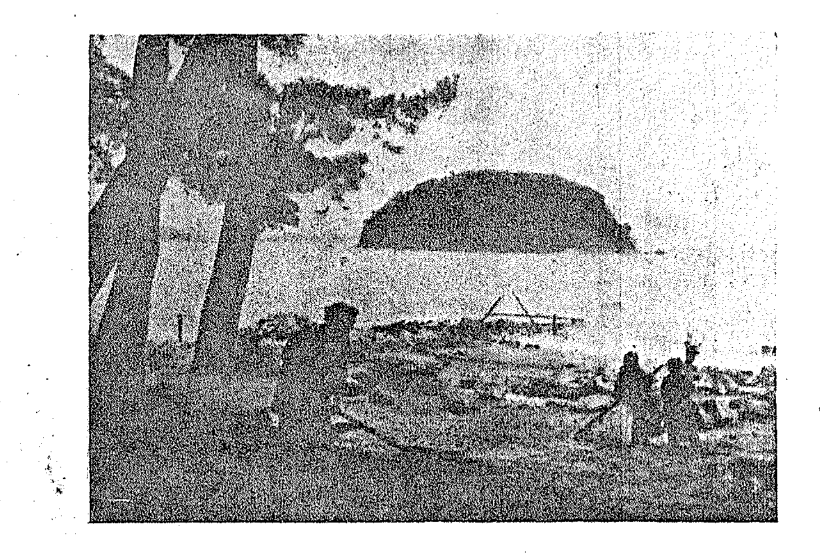
BIBLIOTHÈQUE GÉOGRAPHIQUE

12

K. HAUSHOFER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH

LE JAPON ET LES JAPONAIS

Avec vingt-huit cartes et trente-deux gravures



PRÉFACE ET TRADUCTION DE GEORGE MONTANDON
PROFESSEUR D'ETHNOLOGIE A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

PAYOT, PARIS

LE JAPON

ET

LES JAPONAIS

Premier tirage, janvier 1937.

PRÉFACE

Le professeur et général Haushofer est le chef de l'école de géopolitique allemande. C'est en même temps un connaisseur et un spécialiste du Japon, où il a longuement séjourné et auquel il a consacré plusieurs ouvrages — marqués du sceau de ses conceptions géopolitiques (1). *En raison de la personnalité de l'auteur, il est donc particulièrement instructif de voir appliquer les procédés de l'école à un sujet qui, malgré son importance mondiale, permet certainement des considérations plus objectives que lorsqu'il s'agit de problèmes plus étroits mais européens.*

La géopolitique pourrait, d'un autre terme, s'appeler « géographie dynamique » et son dynamisme est basé sur la part, pour ainsi dire active, qu'elle prétend distinguer dans l'action du milieu sur l'action de l'Homme, sur la formation même de la race, sur l'aspect, l'enlacement et la succession des événements.

L'Homme trouvera toujours dans le sol des raisons qui justifient et appuient ses désirs d'expansion ou de maintien territorial. C'est ainsi que les écoles géopolitiques des divers pays défendront l'une contre l'autre le principe de la frontière établie par la ligne de partage des bassins ou celui de la frontière par les cours d'eau — alors que la solution de bon sens s'énonce schématiquement, en règle générale (quelles que soient les difficultés des cas particuliers) : dans la montagne, c'est le faîte qui délimite, dans la plaine, c'est le cours d'eau. Les affirmations de la géopolitique, dans la recherche du dynamisme des facteurs naturels, acquièrent d'ailleurs souvent une redondance qui voile mal le fait que, ne pouvant prendre appui que sur elles-mêmes, elles ne sont que des constatations syllogistiques.

Peut-être la nature de l'homme japonais offre-t-elle, plus que celle de tout autre type humain, la tentation d'en faire abstraction, car rare est l'Européen, même celui qui a longuement vécu au Japon, qui ait été capable de pénétrer l'âme japonaise — ne dit-on pas que le Japonais est inaccessible même à sa femme. Mais cette absence d'une spiritualité japonaise telle que nous la voudrions palper n'empêchera pas, pour nous ethnologues, l'homme japonais d'être, avant tout, à sa façon, son propre maître malgré les remous des courants marins, le tourbillon des typhons et les bouleversements de la terre elle-même.

(1) *Japan und die Japaner. — Japans Reichserneuerung. — Japans Werdegang als Weltmacht und Empire. — Das Japanische Reich.*

Le rapprochement récent — économique, politique et vraisemblablement militaire — du Japon et de l'Allemagne est l'occasion de faire connaître au public français l'ouvrage le plus caractéristique du général Haushofer (la traduction a été établie d'après l'édition allemande de 1933). *Autant que le permettait la construction solidement compacte du style de l'auteur, la tournure de sa conception a été respectée, et cela, bien entendu, jusque dans ses nombreuses comparaisons avec les contingences de l'Allemagne, où transparaît souvent pour nous son mode de pensée, par ailleurs si digne d'attention.*

Dr George Montandon
Professeur d'Ethnologie à l'École d'Anthropologie.

L'orthographe des noms géographiques du Japon est anglaise, selon la règle généralement admise pour ce pays — règle qui est battue en brèche par une nouvelle école japonaise, très malheureusement puisque l'accord était à peu près obtenu sur ce point. Par contre, l'orthographe des noms géographiques continentaux, chinois, mandchous, mongols et russes, est française ; vu la distance immense qui sépare, morphologiquement, les langues japonaise et chinoise, cette application de deux orthographes différentes pour ces deux langues ne choque pas et l'orthographe française est celle qui, pour les noms continentaux, dont plusieurs ont passé dans la pratique courante, est la plus acceptable à notre œil. L'orthographe française rencontrera toujours des difficultés tant que le son *ou* s'écrira de cette façon, alors que, dans toutes les autres langues, il s'écrit *u*, et qu'il n'y aura pas d'entente générale sur une orthographe unique pour les termes géographiques (à majuscule) ; les autres difficultés de l'orthographe géographique se résoudraient plus aisément.

Dans cet ouvrage-ci, *culture* est toujours employé dans le sens de civilisation ; la culture dans le sens d'agriculture est dite *cultivation*, selon le néologisme de la science ethnologique (sous ce rapport, le texte allemand pourrait parfois, n'était le contexte, prêter à confusion, étant donné que le mot *Kulturland* sert aux deux acceptions du terme).

Nous avons complété les paysages de l'auteur par un certain nombre de vues dont les unes nous ont été remises par des Japonais (ces dernières sont munies de la mention : « Photographie communiquée, par... »), et dont nous avons pris les autres, les plus nombreuses, au cours de nos séjours au Japon.

G. M.

SOMMAIRE

LE JAPON ET LES JAPONAIS

INTRODUCTION

TRAITS GÉNÉRAUX DE LA GÉOPHYSIQUE DU JAPON

Des auteurs scientifiques ont eu souvent l'occasion de saisir les contingences relatives au Japon en d'importants moments de son développement politique et nous en ont conservé l'image ; cela peut être dû au hasard ou bien aussi à de ces correspondances intérieures, plus fortes que l'indifférence journalière et l'incompréhension de la masse pour les forces qui la dépassent et qui cependant peuvent être déterminantes de son sort.

Les plus célèbres parmi ces instantanés sont ceux de E. Kämpfer et de F. de Siebold ; le premier date de l'apogée de l'époque où l'archipel s'était volontairement ségrégé de l'étranger et le second de la fin de cette époque ; on peut placer dignement à leurs côtés l'ouvrage fondamental, plus récent, de J. Rein, qui a vu le jour à un moment où la grande mutation de l'empire moderne s'était opérée, mais où le vieux Japon faisait encore partout reconnaître sa marque tandis que le visage vivant de l'avenir se laissait deviner. C'est une entreprise osée que de suivre le sillage de ces devanciers, d'autant plus que le grand exposé historique de O. Nachod, qui est en cours de publication, dresse un tableau de l'archipel qui est également adéquat aux desiderata qu'on peut formuler du point de vue géographique.

Si j'ai écrit ce livre c'est parce que les grands ouvrages mentionnés exigent, pour qu'on en prenne connaissance, du temps et un travail en profondeur que la précipitation de la vie moderne ne permet qu'à bien peu d'entre nous ; et c'est aussi parce que la connaissance des transformations rapides que subit en ce moment le monde de l'Extrême-

Orient ne nous est surtout donnée que par la presse quotidienne, par des revues et par des sources japonaises, anglaises et russes.

Nous sommes dans la nécessité politique et économique de nous rendre mieux compte que nous ne le faisions avant la guerre du fait que le Japon s'enchâsse dans notre conception du monde : nous ne devons pas une seconde fois nous rendre coupables de l'incompréhension que nous avons manifestée, naguère, du complexe japonais.

La connaissance du Japon sous la forme de cartes, telles que le réclame la géographie occidentale, a été l'objet de nombreux travaux scientifiques. C'est en particulier au comte Teleki que nous devons d'avoir montré, par son atlas magnifiquement édité, le chemin parcouru depuis le moment où la configuration de ce pays sortait du brouillard de l'inconnu jusqu'au jour de la notion que nous en avons actuellement.

J'ai traité moi-même de la part qu'eurent des savants allemands au dévoilement géographique du Japon et j'ai indiqué les sources principales qu'il y a lieu de relever dans les bibliographies de Wenckstern et de Nachod. Quoique le Japon fût déjà un pays bien ordonné de 8 millions d'habitants au commencement du moyen âge et qu'il en ait laissé des témoignages culturels ; quoique ses débuts historiques, enjolivés de légendes, remontent certainement jusqu'avant Alexandre le Grand et vraisemblablement jusqu'au temps des guerres médiques, ce n'est que bien tardivement qu'il est parvenu à la connaissance de l'Occident. Marco Polo et Albuquerque ont été les premiers observateurs européens de haut rang qui aient vu des Japonais les yeux dans les yeux et qui en aient parlé de façon digne de foi. Au milieu du XVIe siècle, pour la première fois, un Européen, mais qui méritait moins confiance, Mendez Pinto, fut jeté sur la côte d'une des îles du Sud ; des commerçants et des missionnaires, tels que François-Xavier suivirent, mais, après quelques effleurements prudents de ses antennes, au début du XVIIe siècle, le royaume insulaire, méfiant, se barricadait contre toutes relations avec l'étranger, ne les autorisant qu'en quelques points de la côte, dûment surveillés.

Kämpfer nous a tracé un tableau de l'époque de la plus stricte application de cette mesure défensive qui a duré 2 siècles 1/2 environ (1637-1854), et Siebold nous a dessiné celui des années qui précédèrent l'ouverture forcée du pays par l'Amérique. C'est donc en 1854 que le coup de force des États-Unis ouvrit le « paradis fermé » ; une série de premiers arrivants, armés d'ailleurs de préjugés contre le Gouvernement qui ne les voyait pas débarquer de bon œil, fournirent alors leur témoignage, souvent coloré de teintes trompeuses : l'Anglais Rutherford Alcock, le diplomate allemand Brandt, Richthofen. C'est seulement depuis ce moment que nous avons une image du Japon correspondant à l'état d'équilibre que cette nation, basée sur une unité raciale, avait trouvé sur l'arc formé par son archipel.

Le peuple qui habitait cet arc d'îles, doué de sens historique et d'intérêt pour la nature, s'était déjà soigneusement observé ; il avait noté ce qui était remarquable dans son propre développement et il avait rassemblé, depuis les plus anciens temps, les descriptions et les croquis représentant son pays, dans ses bibliothèques et ses archives (Maison des trésors *Shosoin*, à Nara, fondée en 756 !). L'excellente et courte histoire du Japon de O. Nachod, illustrée d'images bien choisies, témoigne de la richesse et de l'allure particulière de ces sources indigènes de l'histoire du pays. La maîtrise, difficile à acquérir, de la langue est, il est vrai, un obstacle à leur utilisation : pouvoir lire des ouvrages en japonais, présuppose en effet la connaissance de 3.000 à 4.000 signes d'écriture.

Parmi les traités modernes, à la portée de chacun parce qu'écrits en anglais, il faut tout d'abord mentionner le guide en 5 volumes des chemins de fer japonais : *Official guide to East Asia*. Certainement, son premier but est de renseigner sur les communications et de servir à la réclame, mais il est réellement une source de renseignements utiles et une mine de considérations se rapportant à l'Extrême-Orient, le tout rehaussé de bonnes illustrations, ainsi que

de très nombreux plans et cartes tels qu'ils étaient valables de 1913 à 1917. On complètera utilement ces données par l'extrait, en japonais et en français, de la statistique soigneusement élaborée de l'empire, c'est-à-dire le *Résumé statistique de l'empire du Japon*, dont la 48e année a paru en 1933, et par l'ouvrage anglais d'une entreprise privée qui s'intitule *Japan year-book* et qui a paru en 1932-33, comme 27e édition.

Des ouvrages semblables avaient aussi paru en Allemagne avant la guerre : le *Handbuch für den Verkehr mit Japan*, d'O. Scholz et K. Vogt était un modèle du genre ; d'autres, de même ordre, sont aujourd'hui en préparation. Il faudrait avant tout préparer, le plus tôt possible, pour le Japon et la Chine, une géographie résumée et maniable du commerce, des voies de communication, de l'état militaire et de l'économie, que pussent avoir sous la main les commerçants, les journalistes, les hommes d'État et les soldats, et qui leur fournît la base des faits et des jugements qui peuvent leur être nécessaires. Cet ouvrage-ci est le premier essai d'une semblable entreprise.

La connaissance du Japon, de même que la connaissance de la Chine (sinologie) est devenue depuis longtemps une science pour elle-même ; une littérature, comprenant de nombreux volumes, est à elle seule consacrée à certaines branches de l'art appliqué japonais, telles que la céramique, la teinturerie ou l'ornementation des sabres. Cet essai ne peut être un exposé complet de japonologie ; il s'agit simplement de présenter la plus ancienne puissance, aujourd'hui rénovée, de la planète, telle qu'elle apparaît comme organisme vivant sur le fondement de ses conditions géographiques. Il s'agit de rendre possible un jugement libre d'après les observations oculaires d'un témoin sans parti pris, indépendamment de sources anglo-saxonnes, russes et asiatiques. Ce jugement doit dériver de ce qui caractérise les mobiles permanents de la vie du peuple, de la configuration du territoire, de la forme du sol, des eaux qui l'arrosent, du climat et des conditions écologiques ainsi constituées pour les plantes, les animaux et l'homme, aussi

bien dans l'archipel d'origine que dans les pays qui en dépendent. Nous savons bien qu'une forte volonté humaine peut arracher momentanément les États et les peuples à leurs conditions naturelles, mais, avec le temps, ces conditions imposent à nouveau leur domination. C'est en reconnaissant ce fait que nous pourrons peut-être, à l'aide de la géographie politique, qui s'élève sur le sol de la géographie physique, obtenir un tremplin plus favorable pour l'action géopolitique. Il est vrai qu'une distance notable sépare le savoir de l'action, mais de la méconnaissance à l'action, la distance est encore plus grande. Le principal but de ce livre est donc de fournir des données sûres pour un tel savoir, prélude à une action géopolitique adéquate vis-à-vis de cette grande puissance asiatique ; c'est un but semblable à celui qu'a poursuivi Kjellen dans son ouvrage sur les grandes puissances du temps présent, mais avec la description en plus, de ce fondement solide qu'est la connaissance du territoire du pays dont on parle. Ratzel, Richthofen et Supan, avec leurs conceptions, ont été les parrains de cette étude. Aucun connaisseur du pays ne doit s'attendre à ce que cet ouvrage épuise le sujet, mais ce qu'il apporte a été contrôlé d'après le matériel japonais le plus récent.

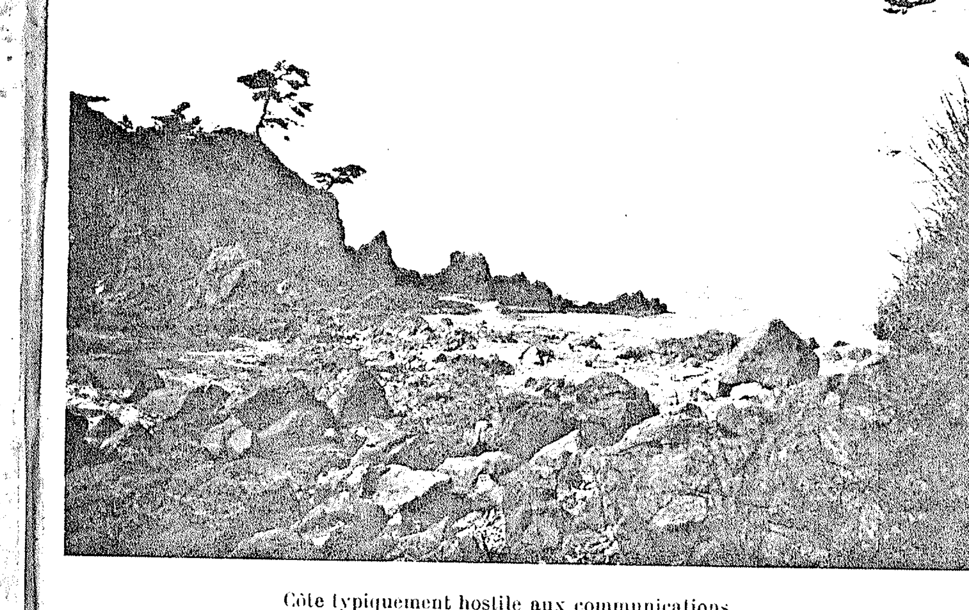
I

L'ÉTENDUE TERRESTRE ET MARITIME DE L'EMPIRE DU SOLEIL LEVANT
(Dai Nihon No Teikoku)

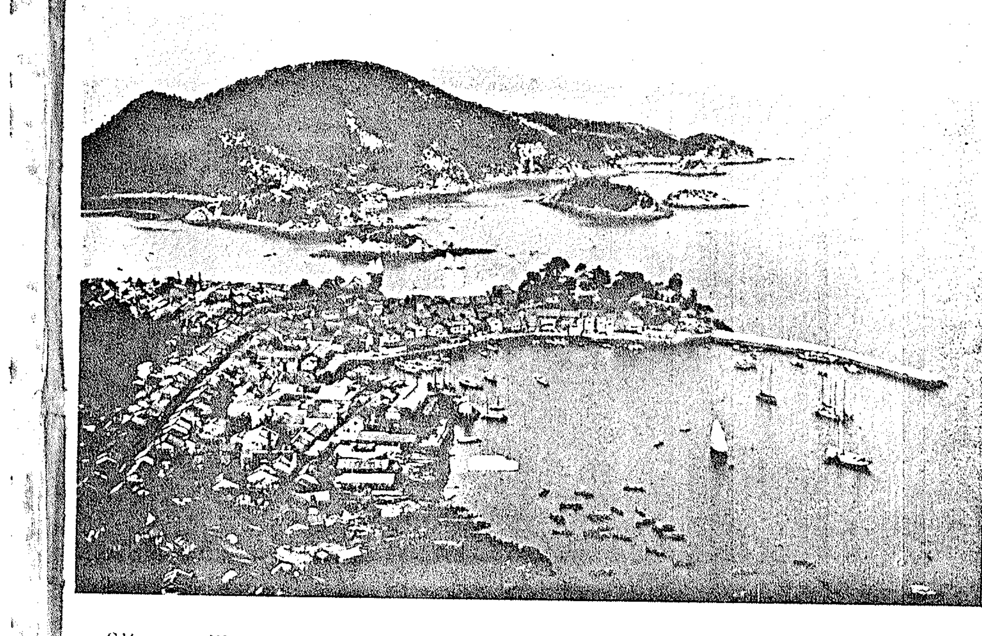
SITUATION GÉNÉRALE

De même que le Japon a une situation exceptionnelle sur la planète, de même le cadre extérieur de sa vie d'État est unique parmi les grandes puissances. Le pays d'origine se trouve dans un archipel en arc dont la configuration et la population sont uniformes, situé à cet endroit des arcs est-asiatiques détachés du continent où le grand océan s'approche le plus de la masse continentale, ce qui signifie une discordance de 12 kilomètres en altitude (abîme de *Fuji-san-Tuscarora*) et des troubles correspondants de l'écorce. Le corps de l'empire s'étend en une seule unité, coupée seulement par la mer, depuis les tropiques jusqu'à la zone sub-polaire inhabitée, le centre de gravité de l'ensemble se trouvant dans la partie sud de la zone tempérée septentrionale.

L'arc de l'archipel de base, avec sa forme élancée (90 kilomètres, là le territoire est le plus resserré) rappelant celle d'un dragon nageant, jouit d'une harmonie de paysage et de climat réglée comme le mouvement d'une horloge ; le climat des moussons s'y fait en effet encore sentir, apportant le soleil et la pluie avec un rythme régulier que nous ne connaissons pas et qui semblerait devoir s'accompagner d'un sentiment de sécurité somnolente. Mais, vu sa position extrême, le pays est exposé à de fréquentes catastrophes, telles que tremblements de terre, raz de marée et cyclones (*taïfoun*), qui, périodiquement, le réveillent brutalement. Le dualisme de l'histoire culturelle du Japon s'exprime ainsi déjà dans cette antithèse d'un rythme harmonique et de troubles catastrophiques de ses conditions territoriales.



Côte typiquement hostile aux communications.
(*Photographie Prof. Brasch*)

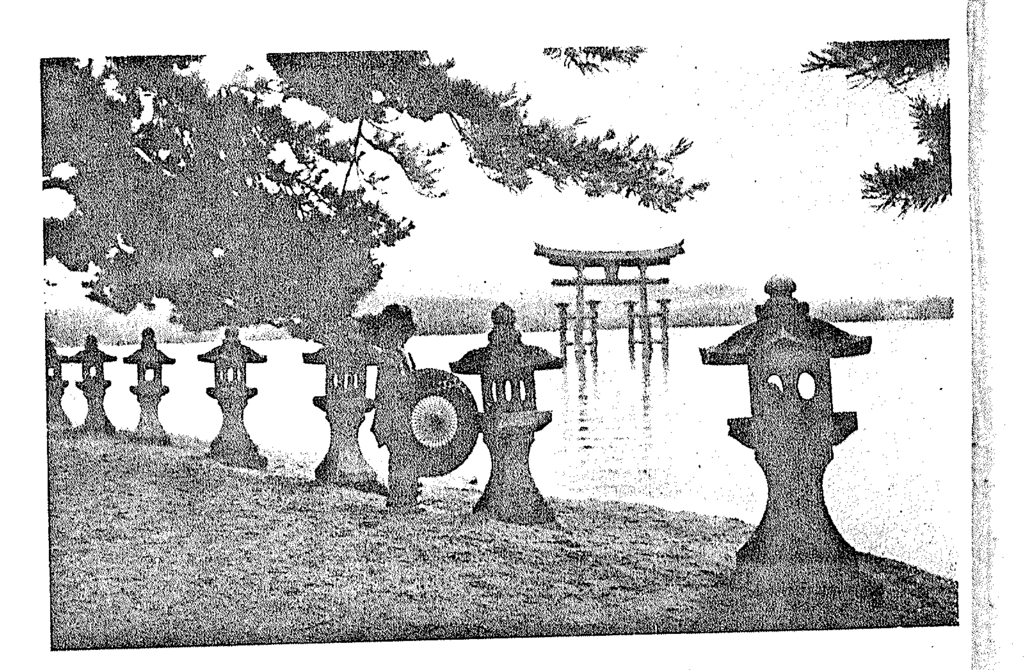


Côte accueillante avec petite ville-port ; île couvrante ; travail d'érosion des marées.
(*Photographie A. Heinicke, Waldheim*)

Planche 2.



Alimentation marine crue, au pied d'une falaise maritime.



Rive aménagée : Tori (portique) de Miyajima.

(*Photographie A. Heinicke*)

Un autre dualisme, producteur de tension et de vie, s'exprime dans la conformation des différentes régions du pays : l'influence de la mer, qui fournit une partie de l'alimentation et qui fait porter les regards au loin, au delà de l'eau, est compensée par la configuration en ruche d'abeilles des districts séparés en « pays » distincts par les chaînes de montagne et les lignes de séparation des eaux. Le visage de l'île principale, *Hondo*, historiquement et culturellement, se détourne à l'origine du continent, regarde vers l'océan, et, encore aujourd'hui, se maintient partiellement dans cette attitude ; de là découle la ségrégation millénaire et l'incubation d'une unité raciale à partir de trois facteurs raciaux. Mais maintenant, géopolitiquement, l'attitude qui consistait à se détourner du continent se métamorphose en celle d'un organisme qui veut servir d'intermédiaire, au bord du grand océan, et ce rôle devient mondial depuis que le Pacifique est englobé dans le réseau mondial des communications. Le Japon est encore mieux situé par rapport au Pacifique que ne l'est l'Angleterre par rapport à l'Atlantique, parce qu'il est « plus proche des tropiques » (Ratzel), spatialement de plus grande envergure et n'a pas devant son front une île hostilement peuplée.

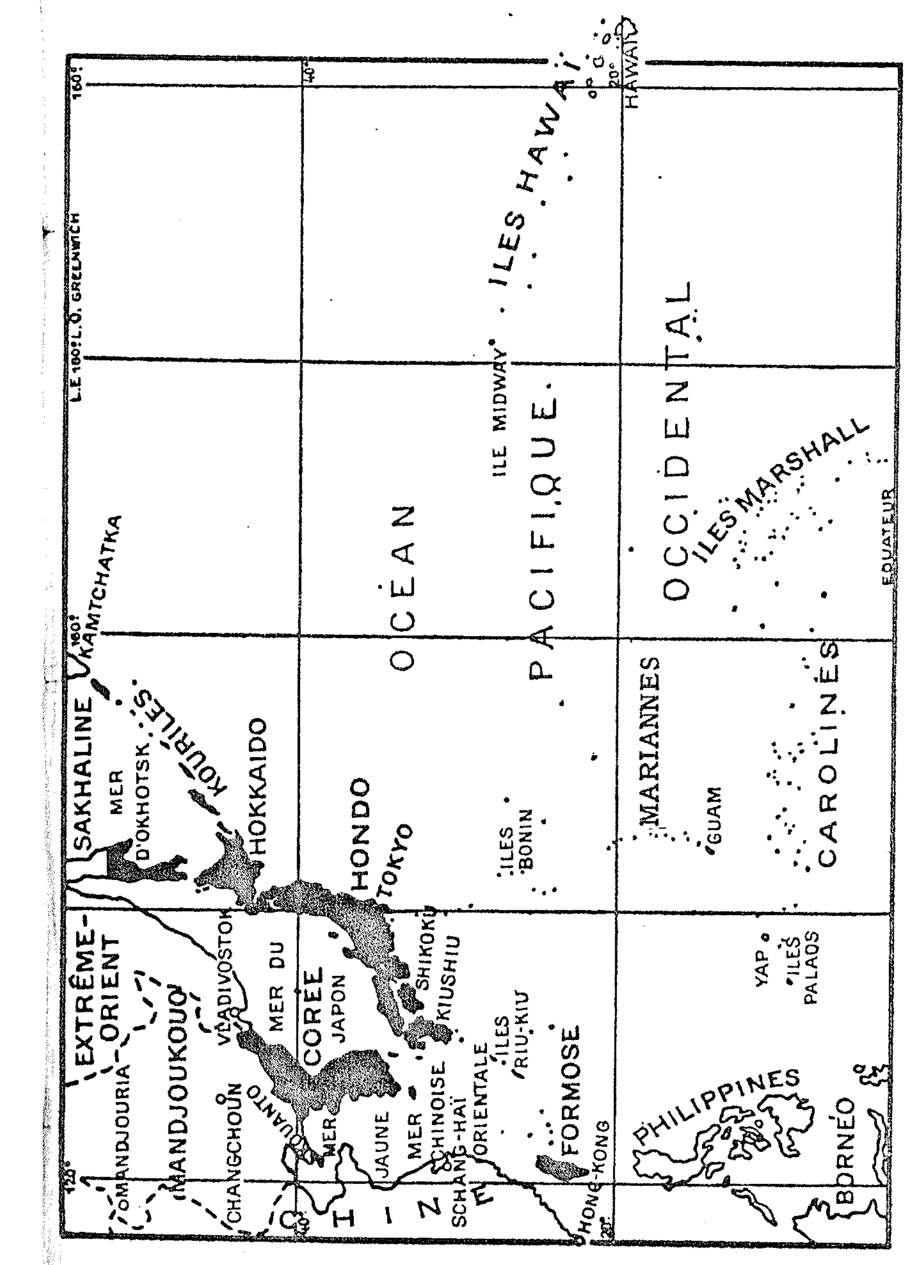
A un point de vue, certes, l'empire japonais n'est que partie d'une partie et n'est pas isolé. Il est inclus dans cette configuration morphologique que constituent les archipels en arceaux qui, comme des guirlandes, forment avant-postes des terres asiato-australes, et dont il commande si ce n'est tous, du moins les principaux chaînons (Richthofen et Suess).

Le corps de l'empire peut, en résumé, être décrit comme le « pays des îles en arc de l'Extrême-Orient septentrional », auquel il ne manque, pour être complet, que les Hawaï et les Philippines, qui atteint au Nord presque la région polaire inhabitée, au Sud l'équateur, mais qui est en passe de franchir ses frontières naturelles pour remonter, sur le continent, les cours d'eau de la Mandchourie.

La configuration du sol et son système hydrographique

se perçoivent le mieux si l'on considère, selon Naumann, l'arc des îles comme une cordillère, multiplement rupturée et de l'étendue de l'Himalaya, dont l'avant-terrain et le pied sont sous l'eau. La montagne et la mer sont les deux dominantes ; les côtes se dessinent nettement, tandis que les zones de bas-fonds et de collines n'ont pas d'importance en comparaison avec les conditions de l'Europe centrale. Le rôle de l'eau dans le paysage correspond à ce modelage. Sur leur haut cours, les rivières sont des torrents, à débit très variable, entraînant de puissantes alluvions, et dont le cours, souvent maintenu élevé de façon artificielle, débouche rapidement, au travers de gorges pittoresques, dans la zone côtière, où, endigué, par des œuvres d'art, il aboutit à la mer, après quelques méandres. L'existence de très nombreux bassins isolés, séparés par de larges lignes de partage inhabitées et recouvertes de forêts, est la note maîtresse du paysage japonais et de la construction de l'État qui, ici plus qu'ailleurs, dépend de ce paysage.

Si l'on considère les traits principaux géologiques de l'arc insulaire, il faut se garder de vouloir mettre en parallèle l'image claire, et apparemment simple, des contours extérieurs, avec la configuration interne, très compliquée, sous-terrestre et sous-marine ; cette configuration géologique s'exprime principalement par l'existence de deux systèmes complètement différents, le *sinien* et le *sakhalinien* dont le jeu réciproque est en outre troublé par l'épanouissement de cônes et de nappes volcaniques. D'une part, le continent chinois rayonne à partir des îles *Chusan*, avec les schistes de *Shikoku* et ceux des monts *Kii*, le Sud-Ouest de l'île principale étant constitué par de très anciennes couches ; d'autre part, la formation plus jeune, tertiaire, pénètre à partir de *Sakhaline* (*Karafuto* en japonais) dans la partie Nord-orientale de l'île principale, jusqu'au point où pénètre l'arc *Fuji*, qui vient des îles *Mariannes* et *Volcano*, et où se produit l'abîme de la *Fossa magna* avec les volcans qui l'accompagnent. La mer intérieure par contre, qui fut autrefois considérée comme une faille semblable à la fosse du Rhin, est plutôt à considérer, avec



Carte 1. — La situation du Japon entre le plus grand des océans et le plus grand des continents.

Naumann, comme une zone de débris. D'autres difficultés d'interprétation sont le fait des chaînes de volcans qui viennent de l'extérieur : *Kouriles*, *Fuji*, *Riukiu*, s'accostant chacune d'un fossé sous-marin profond, de la cordillère plissée elle-même et d'une zone interne volcanique lâche : manifestations typiques de la côte du Pacifique par opposition avec celle de l'Atlantique.

Cependant, les grandes lignes de la construction d'ensemble de l'Extrême-Orient se laissent tout de même poursuivre à travers les formes particulières du Japon ; elles ont été spécialement analysées par Volz, dans son mémoire *Landstufenbau Ostasiens als Ausdruck oberflaechlicher Zerrung*, récemment par H. Yabe et elles ont trouvé une représentation cartographique magistrale dans le *Geological Atlas of Eastern Asia*, Tokyo 1929.

Il sera encore plus facile de se faire une idée claire et simple des conditions climatiques du Japon à partir de la situation générale, que ce n'était le cas pour la construction géologique à partir de la configuration du sol ; en effet, le climat des moussons, réglé comme un mouvement d'horloge, commande toute la région est-asiatique, imprimant un rythme atmosphérique auquel nous ne sommes pas habitués en Europe. Si l'on a saisi cette manière de voir, alors toutes les différences climatiques ne nous apparaissent que comme les nuances d'un climat uniforme, exerçant son action de l'équateur au cercle polaire.

C'est à ce rythme des vents marins qui soufflent en été, et des vents continentaux qui leur succèdent en hiver, ainsi qu'aux riches précipitations qui s'abattent à l'époque où la végétation peut le mieux en profiter, que sont dues la grande fertilité de l'Asie orientale et en particulier du Japon, sa richesse en forêts, la double récolte de riz de sa partie méridionale, et la possibilité qui en dépend de nourrir une population très dense, de jusqu'à 200 têtes par kilomètre carré — cela même avant le développement actuel de l'industrie. Le jeu des courants marins, également un facteur de la situation générale, a également influé sur la richesse en espèces de la végétation. La faune, par contre, est assez pauvre, d'autant plus que, en règle générale, la biogéographie insulaire favorise les petites espèces animales et les petites races humaines. L'action du climat des moussons et des courants marins, et leurs gradations conditionnées par la triple rupture de l'écran que forme l'arête de la cordillère, expliquent complètement les particularités du climat extrême des moussons et ses cinq degrés caractéristiques ; Hann, l'a bien montré et le riche matériel, condensé dans le *Climatic Atlas of Japan*, Tokyo 1929, l'a confirmé. Image climatique peu ordinaire, graduée sous l'influence des formes du sol, et que des catastrophes (*taïfoun*) font sortir, avec une certaine régularité (au changement des moussons, c'est-à-dire au printemps et en septembre), du schéma régulier. Le caractère climatique uniforme est le plus sévèrement marqué là où la mousson, montant de la mer au-dessus de courants chauds (*kuroshiwo*), bute contre des montagnes, comme c'est le cas dans le Sud de *Shikoku*, à *Kiuskiu*, à *Ise* et dans certaines parties de *Formose* (*Taiwan* en japonais). Il est affaibli derrière l'écran montagneux, ainsi que sur la rive nord de la mer Intérieure, ou bien il est déplacé de sa direction longitudinale là où la pluie tombe jusque sur l'autre rive des îles à travers des solutions de continuité de la chaîne de montagnes, comme c'est le cas pour le *Nord de Hondo* et pour *Hokkaido*, ou bien il est transformé, sous la contre-action des pluies d'hiver venant de la mer du Japon, se caractérisant alors par de très fortes précipitations et des coups de foehn locaux, comme à *Kanazawa*. Nous avons donc aussi climatiquement une base uniforme à la vie de l'archipel (voir Carte 15, des précipitations).

Quelques grands traits dominants s'imposent lorsqu'on considère le corps effilé et tortueux du pays : ainsi le fait que dans l'arc insulaire le plus dense, les chaînons, au lieu d'être comme dispersés de-ci, de-là, sont presque soudés les uns aux autres ; l'arc ainsi formé s'appuie sur deux cornes, aux extrémités sud-ouest et nord, il apparaît comme bandé sous la pression de la mer du Japon et porte à son sommet, comme un culot de flèche, le *Fossa magna*,

volcanique (un des premiers géologues qui avait décrit la Japon avait déjà été frappé de cette analogie). Cette région, dont la conformation est inscrite dans la profondeur du sol, est un point particulièrement important et sensible et c'est aussi là qu'aboutit la plus grande plaine fertile du pays, le *Kwanlo*, sur la périphérie de laquelle, au fond d'une large baie bien protégée, se situe Tokyo, au centre d'une des contrées du pays les plus mises à contribution par les tremblements de terre et très sévèrement touchée le 1er septembre 1923.

Vers l'extrémité méridionale de l'arc, la mer Intérieure, faite de bassins peu profonds réunis (Cartes 3 et 4), frappe aussi par sa situation protégée et les avantages de son climat propre à l'habitation. La disposition de cette région est également si privilégiée parce que les trois grandes voies des trois races originaires s'y rencontrent en un site particulièrement protégé, qui favorisait à un haut degré leur fusion en une nouvelle unité. C'était des voies naturelles de migration des humains, qui suivaient les ponts insulaires, les dos de montagnes, et étaient influencées par les courants marins et la direction des vents. Ces voies confluent vers la région de la mer Intérieure et ses abords, qui forme la patrie originelle des Japonais.

Les deux grandes voies de migration conduisent du Sud vers la mer Intérieure, la délimitant à l'Ouest et à l'Est : voie *Fuji* et *Iles Riukiu el Volcano*, sur laquelle, charriées par le puissant courant chaud du *Kuroshiwo*, abordèrent les tribus du Sud, apportant la culture et le sang malais, imprégnées d'ailleurs d'influences de la Chine méridionale, tribus qui abordèrent d'abord aux îles du Sud *Kiushiu* et *Shikoku*, mais aussi plus au Nord jusqu'à *Ise*, où les temples du soleil conservent encore aujourd'hui les anciennes formes sur pilotis des mers du Sud. Mais l'autre voie, véhiculant les influences de la Chine du Nord, conduit aussi vers la Mer Intérieure, par le pont que forme la Corée et les îles-piliers *Tsushima* et *Iki*, voie par laquelle le Coréen *Wani* apporta l'écriture et que suivit le bouddhisme ; les apports par cette voie furent aussi favorisés par un courant marin, par le courant froid de *Liman*, qui glisse le long de la côte orientale de la *Corée*, venant du Nord, et franchit la mer du Japon pour se diriger vers le centre culturel d'*Idsumo*.

Mais ces deux courants humains trouvèrent sur place une population errante, qui devait être apparentée aux *Aïnou* d'aujourd'hui, lesquels ont été refoulés vers les îles du Nord et y comptent environ 18.000 âmes : Paléoasiastes qui avaient été vraisemblablement amenés du Nord, par les courants froids, vers *Sakhaline* et *Hokkaido* et qui, en partie, étaient venus du *pays de l'Amour*, entre lequel et *Sakhaline* le détroit gèle de temps à autre. Ceux-ci avaient aussi été à l'origine des immigrants, bien probablement, à savoir les tout premiers, et d'après l'anthropologue japonais Tsuboi, seuls les avaient précédés dans les îles des hommes de petite taille, ou même des pygmoïdes qui habitaient dans des cavernes et n'ont laissé que de maigres traces (1).

Des influences somatiques et culturelles des peuples du Sud pénétrèrent la première population des chasseurs et des pêcheurs nomades, venant du Sud de Kiushiu, par *Hyuga*, et le long de la côte méridionale de la mer Intérieure par *Osaka* (autrefois *Naniwa*, Nani-haya, c'est-à-dire le lieu des vagues rapides, des courants en d'autres termes). Avec la volonté de la noblesse virile propre aux Malais, ils imposèrent aux Aïnou soumis et qui devenaient peu à peu sédentaires, leur État féodal de la race en formation des *Yamalo* ; ils refoulèrent les Aïnou vers la *Fossa magna*, puis vers le Nord de *Hondo*. Ce n'est que plus tard que des arrivages de Chinois du Nord, de Mandchous, de Coréens, firent sentir leur élément racial et la force de leur civilisation, laquelle se laisse poursuivre dans l'histoire de la famille japonaise grâce à la tenacité des traditions. Ainsi la race métisse japonaise, qui est devenue une des créations les plus uniformes du globe, s'explique par les lois de la situation géographique, par la force des courants marins,

(1) Ces traces mêmes sont aujourd'hui attribuées aux Aïnou, de sorte qu'on ne connaît pas de prédécesseurs à ces derniers au Japon. — *Note du traducteur.*

par la régularité des vents qui facilitèrent et aidèrent à porter ces migrations.

L'étroitesse des isthmes a, depuis, favorisé son développement tranquille dans un espace protégé ; la largeur des mers environnantes a coupé alors les ponts avec le continent jusqu'à ce que la sécurité dans les communications maritimes et le fort tonnage des navires — une des contingences déterminantes de la réapparition du Japon sur la scène mondiale — amenèrent ce renversement qui s'est produit dans la seconde moitié du XIXe siècle et que nous continuons à observer. Le Japon a donc vécu, devant nos yeux, un changement de position similaire à celui qu'opéra l'Angleterre autrefois, lorsque, d'une contrée de matières premières, située à l'écart, elle devint, géographico-économiquement, le pays entremetteur de premier rang qu'elle est devenue ; elle l'est devenue simplement parce que le monde culturel, campé autour de la Méditerranée et qui paraissait voué à ce bassin, acquis, par la découverte de la rive opposée, une valeur atlantique. Le Pacifique joue donc pour le Japon, actuellement, un rôle analogue, car d'obstacle il est devenu une voie de communication entre des terres qui, auparavant, se tournaient le dos, et il est la cause la plus déterminante du rôle proéminent que joue le Japon si longtemps à l'écart.

Un sort géographique identique a fait des *îles de la Sonde* un centre indépendant de communications pendant la grande guerre, a, peu à peu, attiré l'Amérique sur le Pacifique, fait ascensionner l'Amérique latine, forgé l'Australie en un tout ; et le Japon, qui menait une économie naturelle. tranquille, séparée, autarchique, de socialisme d'État, a dû, *nolens volens*, descendre dans l'arène qui, sans qu'il y fût pour quelque chose, se rapprochait de lui. Une fois mis dans la nécessité de franchir ce pas, il devait, conformément à son caractère, devenir un des lutteurs les plus solides du nouveau champ de bataille.

Une étroite conformité de conditions — dont la raison est à rechercher de nouveau dans la situation générale — oblige, dans ces circonstances, les deux anciennes puissances

culturelles de l'Asie orientale, la Chine et le Japon, à s'entr'aider, après avoir — sauf deux chocs — vécu paisiblement côte à côte pendant deux millénaires. Cette communauté de sort embrasse, sur un plan encore plus élevé, et sans que d'autres que des esprits audacieux s'en doutent jusqu'ici, un cercle encore plus vaste, qui comprendra toute l'Asie du Sud-Est, c'est-à-dire *l'ensemble des pays des moussons* : l'Inde, l'Indochine, les régions de la mer austral-asiatique et du Pacifique sud, les Philippines, la Chine, le Japon et la Corée. Certes, leur action concordante n'est encore que le rêve d'intelligences qui prévoient l'avenir, mais auquel M. Tagore, dans un discours à Tokyo, a donné une forme verbale, un rêve que servent déjà de puissants organes tels que les sociétés *To a Ghikaï* et *To a Dobunkai* et l'union pour la protection du droit de l'Orient, dans ses sessions de *Manille*, de *Tokyo* et de *Shanghai*.

Ce but d'une communauté culturelle de l'Asie orientale et, d'autre part, la volonté de puissance panasiatique auxquels tendent des penseurs, des sociétés et des clubs, se poursuivent selon des modes très différents : des songes flottants et chatoyants et de dures réalités économiques devront être forgés en un tout solide, d'anciens plans refondus selon les nécessités nouvelles. Mais, de même que Suess l'avait déterminé pour le type littoral, il semble bien y avoir une différence des formes possibles de vie entre le Pacifique et l'Atlantique : les formes pacifiques paraissent plus centripètes, moins centrifuges, c'est-à-dire moins agressives et expansives que les formes atlantiques. Pour celles-ci, une ségrégation est donc plus facile, quand l'espace, plus mesuré, du domaine atlantique, ne permet pas leur développement. Nous croyons pouvoir faire cette constatation, quoique les plus grandes masses humaines, lourdes d'un long passé historique, s'entassent sur les rives de l'océan Pacifique, dans la région des moussons que nous avons délimitée, mais qui, au lieu de s'y battre pour quelques décimètres, a appris à vivre humainement ensemble. C'est de ce point de vue que la poussée du Japon en 1931/32 est considérée, dans des cercles étendus de la

Chine et du Japon, comme un des premiers actes dont l'ensemble fera sauter le cadre actuel de l'Asie orientale.

FORMES ET CONTOURS DE LA TERRE D'ORIGINE ET DE L'EMPIRE

Si l'on pose la question nécessaire de savoir quelle est la cellule centrale, naturelle et politique, de l'île principale, de la terre d'origine — qui se compose des trois îles *Hondo* ou *Honshu* (224.737 kilomètres carrés), *Kiushiu* (40.372 kilomètres carrés) et *Shikoku* (18.210 kilomètres carrés) — et du royaume insulaire en arc, la première réponse à donner est de faire constater que cette cellule centrale est amphibie. Ce n'est pas une cellule unique ; elles sont deux : l'une terrestre, constituée par des plaines de peu d'étendue parcourue de rivières entre des montagnes couvertes de forêts, le pays montagneux de *Yamato*, proche de la côte, le *Kamigata* ou terre des ancêtres, foyer du premier État de l'ethnie ; l'autre maritime, la mer Intérieure, la mer du noyau de l'empire, *Seto no uchi umi*, autour de laquelle s'est formé le premier rassemblement de l'empire en formation. Ces deux cellules sont en contact dans l'espace situé entre le port mondial actuel de *Kobé*, la grande ville industrielle d'*Osaka* et le plus ancien centre culturel de *Kyoto*, qui, de tout temps, ont été en rapports réciproques.

Il ne s'agit donc pas, comme dans l'archipel britannique, d'une île principale, à partir de laquelle l'incorporation des autres îles s'est faite de façon à constituer un archipel-État ; ici, le développement du royaume se fait à partir des points vitaux des trois îles principales, donnant sur la mer Intérieure, puis le royaume s'étend sur les régions éloignées des trois grandes îles de la terre d'origine d'aujourd'hui, puis il remplit tout l'arc insulaire marchant du Sud vers le Nord, ajoutant cellule à cellule, s'accroissant organiquement comme une ruche d'abeilles. Contrairement à Supan, qui nie la nature géographique des limites intérieures du pays, celles-ci, du moins pour le Japon, appartiennent

au domaine de la géographie politique ; les considérer du seul point de vue de la science législative, c'est déplacer les notions qui sont à la base de la compréhension, c'est mettre le bon plaisir de l'homme en lieu et place des déterminants naturels (qui sont, comme Mecking aussi l'a reconnu, le trait directeur de la construction colonisatrice du Japon).

Ces limites sont donc nettement influencées par la géographie et elles coïncident la plupart du temps avec des lignes de faîte boisées et maigrement peuplées ; dans ce pays qui a pu se constituer d'après les lois de sa logique géographique sans être troublé, la surface du sol a imprimé de façon particulièrement forte sa marque sur les formes vivantes de l'État, surtout sur les cellules de base et sur leur amalgame, mais a aussi subi en contre-coup, des modifications profondes.

Après que l'État racial eut rempli le domaine des trois îles d'origine, dans lequel domaine il est arrivé en 250 ans de vie fermée à une unité rare, il s'est avancé, le long des directions qui lui étaient prescrites par la nature, vers les arcs insulaires du Nord et du Sud et vers le pont qu'offrait la Corée, afin de dominer les espaces maritimes avoisinant son squelette insulaire ; vers le Nord-Ouest, il échafaudait un empire encerclant la *mer du Japon* (*Nihonkai* en japonais), vers le Sud-Est, il posait les jalons d'une construction semblable autour du *bassin des Philippines*. Il se trouve actuellement dans cette période de transition.

Plus que toute autre forme vivante d'État sur la Terre — plus même que l'Angleterre, comme Richthofen l'exposa un jour en comparant les premières étapes des deux royaumes insulaires — le Japon est tenu d'observer que sa relation aux mers qui l'entourent et dont il vit littéralement pour une bonne partie ne subisse pas de modification qui trouble son existence. Maintenant qu'il a été tiré par force, du dehors, hors de l'état d'équilibre interne auquel la population de sa terre d'origine avait atteint, il ne peut plus revenir en arrière. Le Japon se voit aujourd'hui dans la nécessité de chercher de nouveaux espaces et de nouvelles

possibilités de vivre pour le trop-plein de sa population qui s'accroît annuellement de 800.000 à 1.000.000 âmes.

Le rapport de la terre d'origine à l'empire d'aujourd'hui — tel qu'il se dessine depuis la guerre sans avoir encore trouvé sa forme définitive — est celui d'une solide charpente au milieu d'espaces maritimes qui l'entourent, les arcs insulaires pour la partie océanique et le réseau des communications pour la partie continentale tenant des rôles similaires.

Les formes et les contours de la terre d'origine, des trois îles principales du Sud *Hondo*, *Kiushiu* et *Shikoku*, ainsi que de l'île du Nord, *Hokkaido* (autrefois Yézo : 78.411 kilomètres carrés), passée récemment de l'état de colonie à celui de partie de la terre d'origine, sont exclusivement déterminées par la mer qui baigne le pied de l'ossature montagneuse, à savoir : par l'océan Pacifique (*Tai hei yo* en japonais) qui s'est aussi avancé à l'intérieur là où le permettaient des points de rupture de la cordillère, ainsi que par la mer du Japon qui présente de grandes profondeurs entre la cordillère et le continent. Il est vrai que les deux étendues d'eau participent de façon très inégale au déroulement des côtes : celles-ci sont quatre fois plus développées sur le grand océan que sur la mer du Japon.

L'archipel proprement dit présente le formidable développement côtier de 30.000 kilomètres, c'est-à-dire les deux tiers de la route, mesurant 45.000 kilomètres, qui va de l'Europe centrale au point le plus éloigné du Japon. Cela montre combien cette ancienne et nouvelle puissance était vouée à la mer dès l'instant où elle apprendrait à regarder par-dessus sa limite côtière. L'empire ne touche qu'en un point le continent : à la grande brisure, marquée par les vallées du *Yalou* et du *Tioumen* qui sépare la *Corée* et les Montagnes Blanches (*Paik to shan*) de la *Mandchourie*, et où la frontière « sèche » ne mesure guère que 100 kilomètres. Par toutes les autres parties de l'empire, à l'exception encore des régions en location, héritées de la Russie et de l'Allemagne, que sont le *Liaolung* et le *Shanlung*

(évacué en 1923, mais sans que la main japonaise l'ait tout à fait lâché, comme le prouve l'incident de Tsinanfou), la Japon appartient aux arcs, disloqués du continent, et mène encore aujourd'hui une vie purement insulaire.

Mais il est bien évident que les frontières de l'empire ne sont pas aussi claires et précises que les voudrait la pure notion juridique de l'État. Les ethnies douteuses des confins ont donné lieu à des États-tampons et à des organes débordants : mers et côtes étrangères avec droits spéciaux de pêche et d'établissement (*mer d'Okholsk*, côte du *Kamtchalka*, *Nord de Sakhaline*), situation particulière dans l'utilisation de voies navigables internationales (sur l'*Amour*, le *Soungari*, l'*Oussouri* et le *Liaoho*, par exemple), zones ferroviaires japonaises autonomes dans des pays chinois (*Mandchourie*, *Shanlung*). Tous ces postes-vigies dans l'avant-terrain transforment des frontières linéaires en des régions propres aux disputes de droit international ; il en est de même des droits préférentiels de fermage et d'achat dans le *Liaolung*, le *Shanlung* et le *Fukien*, de droits de contrôle, de mines, etc. Les droits des voisins sont ainsi limités en faveur du Japon et les zones frontières muées en un organe périphérique auquel il est difficile d'attribuer une forme déterminée, mais dont l'épine dorsale restera l'arc montagneux qui s'étend de *Kiuskiu* jusqu'à la pointe nord de *Sakhaline* avec l'annexe de la *Presqu'île coréenne*. C'est une étendue terrestre de 672.304 kilomètres carrés, si l'on fait entrer dans le calcul la *Corée* (217.826 km²), *Taiwan-Formose* (35.647 km²), les Pescadores (127 km²) et la partie japonaise de *Karafulo-Sakhaline* (36.090 km²) ; sur ces chiffres, 382.415 kilomètres carrés appartiennent à la terre d'origine, y compris les 2.420 kilomètres carrés des îles *Riukiu* et les 69 des îles *Bonin* (*Ogasawara-jima*).

La limite la plus extrême de la puissance japonaise, disons l'extrémité de son système d'antennes, englobe les eaux du *Kamtchalka*, le cours inférieur de l'Amour jusqu'à *Khabarovsk*, le *réseau du Soungari* jusqu'à la *chaîne des monts Chingan*, les voies ferrées de Kharbine à l'*embouchure du Liaoho*, la position autrefois allemande du *Shanlung*,

le détroit de *Formose*, puis elle correspond à la ligne de l'équateur jusqu'au dernier des rochers coralliens des *îles Marshall*, et, de là, jusqu'au Kamtchatka, à la limite orientale d'une poussière d'îles du Pacifique.

Des colonies se sont poussées au delà du corps de l'empire : à Hawaï où habitent 137.000 Japonais, sur la côte américaine du Pacifique et en particulier en Californie où ils sont 130.000, au Mexique et dans les États de l'Amérique latine où ils vivent en moindre nombre (98.000 au Brésil en 1930), dans le Pacifique sud, dans les Philippines où l'influence anglo-saxonne les bride, en Australie et dans les îles de la Malaisie, qui, en Extrême-Orient, compte encore comme faisant partie du Pacifique sud (*Nanyo*). Les intérêts anthropo-géographiques du Japon ne franchissent au loin les rives de l'océan Pacifique que par la colonie japonaise du Brésil (près de 100.000 âmes donc) et, par une participation importante au commerce de l'Inde — les grandes lignes de navigation et le commerce japonais tressant d'ailleurs un réseau tout autour de la planète. Langhans a publié une bonne carte des intérêts mondiaux du Japon. Mais le Japon n'est encore qu'une puissance pacifique ; il s'est créé son organisme vital baigné de mers sur la côte occidentale du grand océan, ce n'est que là que se débattent pour lui les problèmes vitaux, sur une étendue à la vérité qui tient du pôle à l'équateur. Par delà l'équateur, son regard porte sur les 70 millions d'âmes du monde malais qu'il considère comme des parents de race, et qui, eux, le regardent aussi comme un parent, le saluent comme un conducteur, et le respectent d'autant plus qu'à Hawaï, aux Philippines, dans les grandes et les petites îles du Sud, ils se sentent une race opprimée. Le sentiment de solidarité océanique de ce monde d'îles est beaucoup plus fort que celui du monde mongolo-chinois.

La vitalité est très diverse à l'intérieur du contour de cet empire multiforme et il s'y trouve quelques points d'autant plus sensibles que, protégés par une péripbérie restreinte, ils sont de la plus haute importance : *Tokyo* et le *Kwanlo*, le resserrement de l'île principale entre *Tsuruga*

et *Nagoya*, où elle ne mesure que 90 kilomètres. Les conditions géopolitiques du pays, qui, au début de ce siècle encore, se prenait pour un État insulaire, racialement uniforme, saturé, se sont amplifiées en même temps que le corps de l'empire s'étirait des régions polaires inhabitables jusqu'à l'intersection des expansions austral-asiatique et américaine dans le domaine des îles innombrables de la race malaise. Le désir de s'adosser à l'extrémité du monde habitable s'était déjà exprimé au début du XIXe siècle par l'expansion ou les visées sur *Hokkaido*, sur *Sakhaline*, sur le *golfe de Talarie* et sur les *bouches de l'Amour* (*Mogami Tokunai*, *Mamia Rinso*), mais cette extrémité devait être recherchée plus au Nord en même temps que les Russes remontaient toujours plus vers le Nord, les intérêts contraires s'enchevêtrant maintenant au *Kamtchatka* et au confluent de l'*Amour* avec l'*Oussouri*. Un condominium sino-japonais sur les îles *Riukiu* et le fait de considérer le groupe volcanique des îles *Bonin* comme un « no man's land » paraissaient encore suffisants en 1874 pour assurer la sécurité vers le Sud-Est. Depuis, *Formose* est devenue une station de passage vers les tropiques, l'arc des *Mariannes* et le domaine autrefois allemand du Pacifique sont un boulevard avancé, tandis que, du côté du continent, la frontière enserre maintenant, au delà de l'ancienne île-vigie de *Tsushima* et deux deux comptoirs de *Fusan* et de *Gensan*, 21 millions de Coréens, parents racialement mais étrangers culturellement ; et cette frontière a été portée jusqu'au *Yalu* et au *Tioumen*, elle est couverte à son tour par un rideau de zones ferroviaires et de systèmes fluviaux de la mouvance japonaise (Mandchourie). La race insulaire, faite à un climat méridional, s'est ainsi trouvée constamment mêlée à des conflits avec des peuples septentrionaux du continent, aux instincts contraires, conflit dont la solution ne peut être qu'impérialiste.

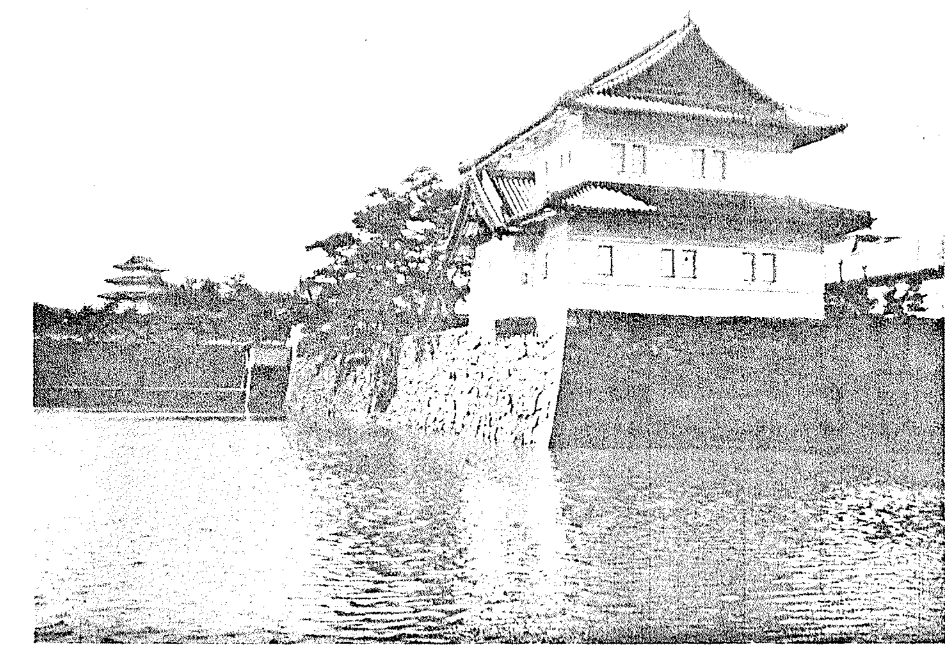
C'est le revers de la médaille du passage d'un État insulaire, uniforme racialement, qui se suffisait à lui-même, se sentait socialiste « étatiquement » et féodal socialement, en une puissance industrielle expansive, dont les buts sont

encore aujourd'hui pacifiques, mais qui peut-être déjà demain, malgré tous les instincts centripètes, sera, comme l'Amérique, inextricablement prise dans le réseau des intérêts planétaires. C'est un changement gigantesque pour une génération d'hommes — auxquels l'émigration était encore, dans leur jeunesse, interdite sous peine de mort, mais qui maintenant conduisent leurs vapeurs autour du monde, et doivent protéger un million et demi des leurs répandus au loin ; c'est ainsi que le vieux maréchal *Yomagata* tirait l'épée dans sa jeunesse pour redresser l'ancienne théocratie centraliste nationale contre la puissance féodale qui s'était montrée incapable de défendre le sol sacré contre l'étranger, et que, dans son âge avancé, il dirigeait froidement un système emprunté à l'étranger de deux partis parlementaires pour diriger le pays devenu puissance mondiale.

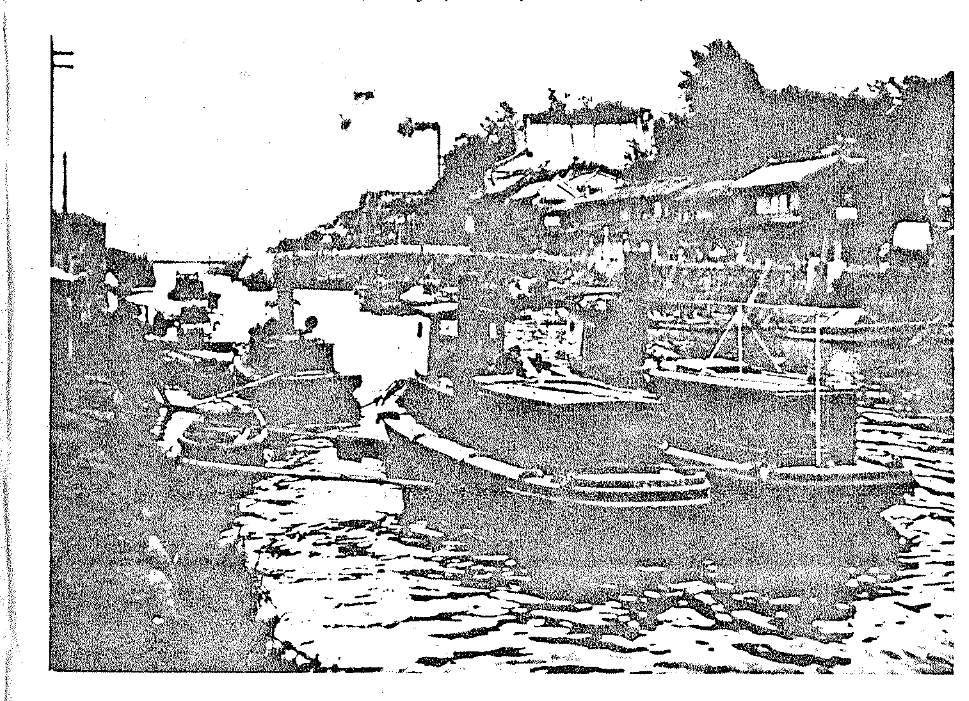
On aurait pu croire un temps que le sol se déroberait sous le poids d'une construction si vertigineuse sur une base des plus étroites ; le danger était pour le Japon de se trouver coincé entre des masses ennemies, lointaines à la vérité, mais très fortes et très menaçantes dans l'avenir.

Certainement la prudence fut grande, et aigu le sentiment du danger, flairé par les insulaires ; la race insulaire est encore aujourd'hui une masse qui n'est pas pénétrée par les luttes de classes, qui n'est pas disloquée par des races étrangères : elle est encore une, non seulement physiquement, mais aussi moralement.

Au Japon, on a la claire notion du danger constant d'encerclement, et l'on se rend compte que la grande tâche est et demeure de conserver *uniforme l'âme ethnique*, de pénétrer aussi la profondeur de l'espace si rapidement acquis, de le souder en un tout, indissolublement, avec la terre d'origine — de même que la lame japonaise, qui apparaît une arme si uniforme, est faite du forgeage répété de fils métalliques. Le premier grand but, après avoir transmué les valeurs étrangères, sera de se retrouver chez soi, avec les caractères fondamentaux de la vie propre dictée par

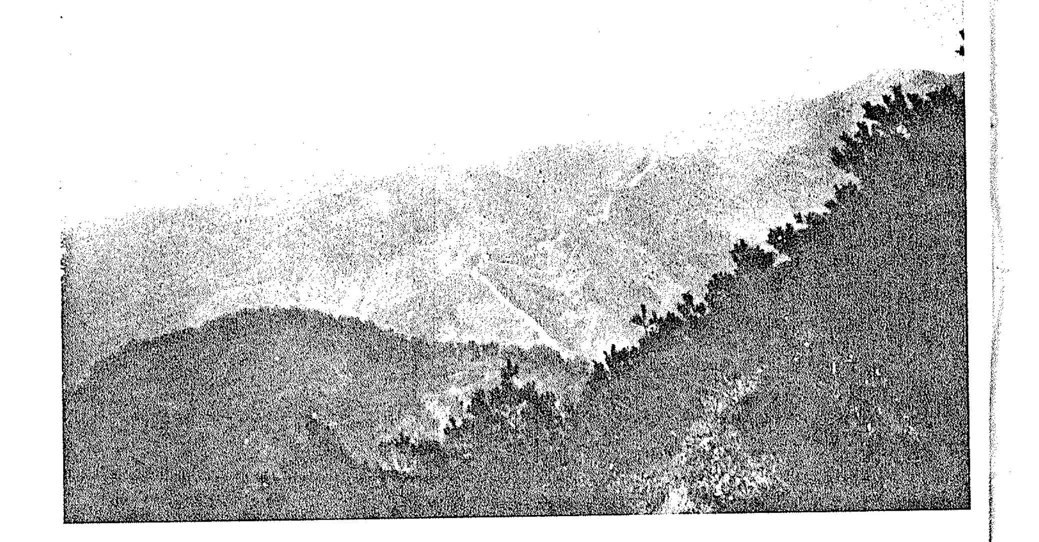


Deux pavillons bordant le canal qui ceinture le palais impérial : Tokyo.
(*Photographie Prof. Montandon*)

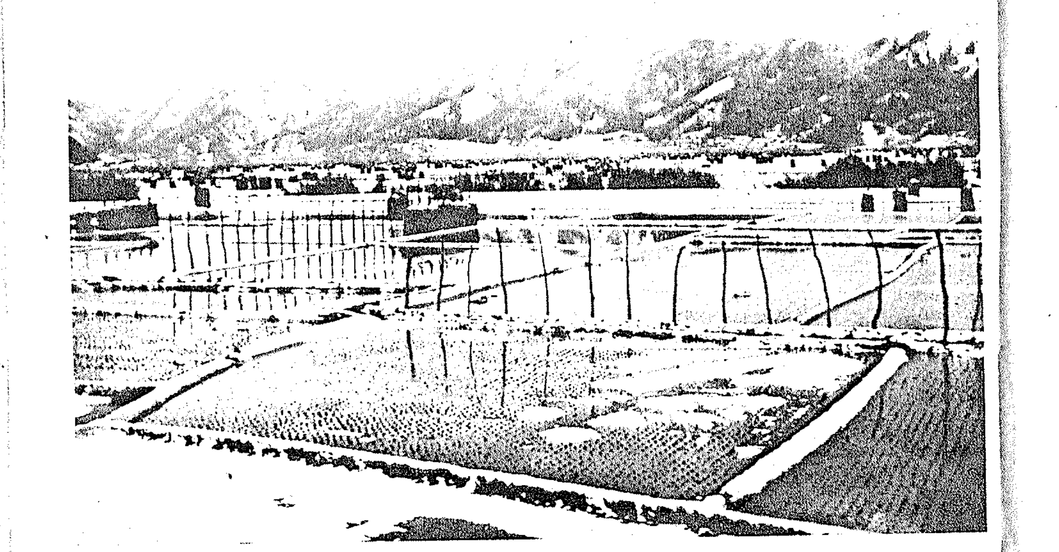


Canal moderne près de la mer, à Osaka.

PLANCHE 4.



Pays improductif de la montagne : vue prise du mont Suwayama (au nord de Kobé) vers le Sud-Ouest.
(*Photographie Prof. Montandon*)



Pays productif — rizières — en robe d'hiver : près de Maibara, rive orientale du lac Biwa.
(*Photographie Prof. Montandon*)

le sol et la race. Le peuple japonais lutte pour ce but ; afin de comprendre ce peuple, nous allons d'abord étudier les eaux et les montagnes de sa terre d'origine.

LES EAUX ET LES FORMES DU SOL

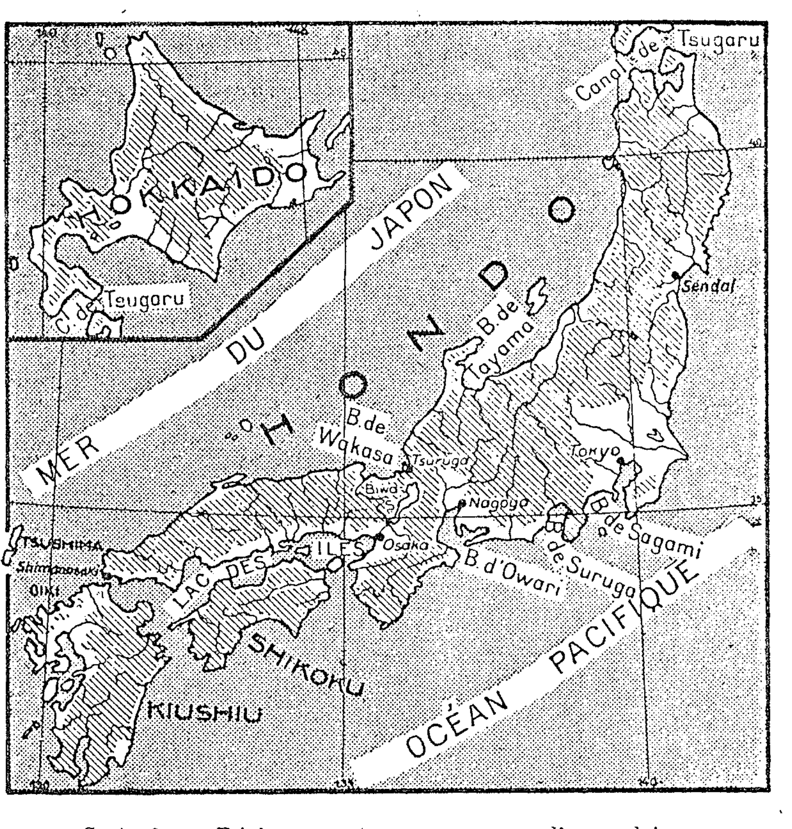
La *prédominance de la montagne et de la mer*, le vallonnement intense, les nombreux cours d'eau, copieusement nourris par les fortes pluies sur les crêtes montagneuses, leur cours hâtif vers la mer, par des gorges récentes, d'étroites vallées et de courtes plaines côtières : tel est le signalement du paysage japonais, de ce pays étagé, que travaillent énergiquement les puissantes précipitations du climat des moussons et de temps à autre des catastrophes, travail maritime et terrestre, de sorte qu'il faut plutôt parler d'un pays japonais-terrestro-aquatique. Le relief qui s'élève au-dessus de la mer apparaît en effet plutôt comme un squelette qui tient ensemble des espaces marins. L'agent qui modèle le paysage est un climat harmonieux mais parfois fatalement excessif, n'agissant que sur la mer et la montagne, ne connaissant pas de plaines, presque pas de paysages de collines, et seulement quelques terrains marécageux. Ce pays montagneux accuse de grandes divergences géologiques, parfois sur un espace resserré. Ce n'est qu'à l'Ouest de l'île principale que les traits deviennent monotones, présentant quelques hauts plateaux et les falaises granitiques érodées, à figures de fantômes, de chaînes basses. La similitude de son paysage fait apparaître la *Corée* comme un dégradé continental de cette partie du *Hondo* (du *Chugoku*, qui, soit dit ici, est une des plus anciennes provinces cultivées). Ces deux régions sont plus faites de passages harmonieux que de contrastes brutaux ; le royaume insulaire est d'ailleurs, dans l'Asie orientale, le pays de la plus grande harmonie, mais les formes des pays voisins y ont leur réplique : le *Shantung* et la *Corée* sous la forme d'anciens seuils et plateaux avec des chaînes basses granitiques, le Sud de la Chine sous celle des belles montagnes schisteuses de *Shikoku* (1.800 à 2.000 mètres),

avec leurs récifs dentelés par l'érosion qui s'avancent dans la mer, qui y plongent aux îles *Chusan*, mais qui réapparaissent sur les côtes de *Kiushiu*, de *Shikoku* et de *Kii* (Richthofen avait, de son temps, reconnu cette homologie et elle ne peut être méconnue par qui a quelque instinct pour le sens des formes). Similairement, dans les grandes îles du Nord, les formations tertiaires et crétacées, viennent du Nord ; et les saillies volcaniques de l'océan Pacifique se poursuivent sous l'espèce de lignées de fiers volcans, de cônes puissants et de monts en cercle. Ce sont précisément ces formes qui confèrent un si grand charme aux points où le modelé pacifique paraît pénétrer l'arc insulaire — qu'elles surgissent dans le paysage mi-tropical de *Kiushiu*, hors de la *Fossa magna* ou dans l'*Hokkaido* cinq mois sous les neiges, ou bien encore, qu'il n'y ait, comme dans les *Kouriles*, que des cônes volcaniques pointant en série hors de l'eau, réunis secondairement par groupes du fait d'accumulations volcaniques et sédimentaires.

Les *différences d'altitude* de ce paysage augmentent en général du Sud-Ouest au Nord-Est. Les plus grandes hauteurs (montagne en japonais : *Yama*, *san*) se trouvent dans lesdites Alpes japonaises de *Hida*, de 3.000 mètres et au-dessus (sommets granitiques, paléozoïques et volcaniques), ainsi que dans le cône isolé de *Fuji-san*, de 3.778 mètres, que seul le *Niitakayama* ou Mont Morrison, de 4.370 mètres, à Formose, dépasse. A l'Ouest de ce plissement, les sommets n'atteignent pas plus de 2.000 mètres, et, dans les deux chaînes du Nord, entre 2.000 et 3.000 mètres.

L'*eau courante* se borne à des rivières de développement restreint, étant donné les limitations qu'impose à des cours d'eau la forme de l'arc insulaire (rivière : *-kawa*, *-gawa*). Treize seules d'entre elles atteignent une longueur navigable de 300 kilomètres. Elles ont presque toutes un débit très variable et un courant rapide, souvent torrentueux, avec un lit souvent surélevé artificiellement au-dessus des cultures, comme en Italie, et un cours inférieur très bref, qui souvent se presse vers la mer par le détour de lagunes ou de lacs côtiers.

La richesse en *cascades* (*taki*) n'est pas ordinaire et constitue un des plus grands attraits du pittoresque japonais. La nécessité de fournir d'eau les versants couverts de rizières étagées, et une économie hydrotechnique, ordonnée depuis les temps anciens, ont permis de réaliser l'accumulation de l'eau, si abondante selon l'époque de l'année, et



Carte 2. — Régions montagneuses, cours d'eau, plaines.

de l'utiliser à la saison sèche pour l'irrigation artificielle.

Les *réservoirs naturels*, les *lacs* (*ko*) sont peu nombreux ; presque tous sont d'origine volcanique, souvent créés par éboulement ou par soulèvement du sol, et tous sont des lacs de montagne de superficie restreinte. Le seul grand lac est le lac *Biwa*, non loin de Kyoto, qui, comme forme et

paysage, rappelle le lac Léman, sans atteindre cependant sa beauté, à notre goût d'Européens. Il faut encore mentionner les lacs de *Towada*, de *Suwo*, de *Hakone* et de *Chuzenji*, ainsi que la très belle série de petits lacs qui s'étendent au pied du *Fuji*.

Parmi les *plaines*, qui ne jouent pas de grand rôle dans la configuration du pays, la plus importante, anthropogéographiquement, est celle de *Kwanto*, qui entoure *Tokyo*, parce que, sur un espace restreint fertile et avec l'aide de l'industrie de la soie, il est vrai, elle ne nourrit pas moins de 6 millions d'habitants ; celle de *Mino-Owari*, autour de *Nagoya-Gifu*, avec 2 millions d'âmes, et la plus ancienne surface cultivée de *Gokinai* autour de *Kyoto*, d'*Osaka* et de *Kobé*, avec 4 millions d'habitants. Le *Hondo* contient encore les petites plaines d'*Echigo*, la province pétrolifère, et de *Sendai* ; le *Hokkaido* compte sept de ces petits espaces plats ; à *Kiushiu*, la plaine de *Tsukuchi* livre 77 % de la houille qui s'obtient dans le Japon proprement dit, et *Shikoko* possède une plaine côtière fertile.

Mais il n'est pas une seule de ces petites plaines qui ne soit balayée par le vent de la mer, pas une où l'on ne voie les montagnes, de sorte que leurs conditions sont également déterminées par la mer et la montagne. La signification déterminante de ces deux facteurs est la caractéristique du Japon — non seulement par rapport à l'Allemagne et à la Russie, mais aussi par rapport à l'archipel de la Grande-Bretagne, pourtant parent du Japon sous bien des rapports. C'est l'Italie qu'on pourrait encore le mieux lui comparer ; elle partage avec lui diverses similitudes de climat, l'ambiance atmosphérique et certaines formes de la végétation, mais elle s'en écarte, à son désavantage, par ses pluies d'hiver, le manque de précipitations régulières en été, sa pauvreté en forêts et l'impression de paysage désolé et fatigué, qui donne l'impression de ne pas pouvoir se renouveler. Selon le clair langage de la forme du sol et de son hydrographie l'Italie a l'apogée de son exploitation derrière soi, le Japon l'a devant soi. Celui-ci possède un trésor énorme dans ses *éléments encore inutilisés* ; c'est ainsi que la force hydraulique des 750 cours d'eau explorés et inutilisés est estimée à 3 millions 1/2 de chevaux. Qui a observé les *courants torrentiels* qui écument vers la mer Intérieure, à travers d'étroites portes, avec la puissance de chutes d'eau, se rend compte que c'est là, en premier lieu, que devrait être effectué le premier essai de mettre cette source inépuisable de force à la disposition des hommes et de les libérer peut-être par là du poids du travail mécanique.

Si, après la considération de ces grands traits, nous passons aux *formes particulières* de ces éléments, nous trouvons, comme manifestation la plus caractéristique du paysage, la plus grande variété, on peut même dire la bizarrerie des aspects locaux (ce qui se répète en art et dans l'art appliqué) : dislocation poussée à l'extrême des formes du sol par le climat des moussons. Ainsi, le pays relativement bas des collines acquiert un caractère alpin, de grandes difficultés de communication s'élèvent entre les districts que séparent les lignes de faîte : cols abrupts et crevasses profondes ; la surface du pays est comme multipliée, ce qui est favorable à l'établissement des terrasses de rizières, mais ce qui coûte beaucoup de travail. Là où la civilisation a une fois détruit la couche végétale, l'érosion destructive prend rapidement la haute main et ne peut être contenue qu'avec difficulté.

La relation de la canalisation et de l'irrigation à la forme du sol a été décrite exemplairement dans l'ouvrage de A. Hofmann, *Aus den Waldungen des Fernen Ostens*, qui offre géographiquement beaucoup plus que ne promet son titre. Ce qui est déterminant, c'est la distinction nette entre la terre de valeur et celle qu'il est préférable de laisser à la forêt naturelle ; puis la composition, très différente des sols selon la richesse des additions volcaniques, le contraste entre la terre qui se laisse imbiber et le sol meuble volcanique, qui, à cause de son assèchement rapide, est difficile à reboiser s'il a été dévasté une fois. La rizière dépend complètement, la « cultivation » du bambou partiellement, de l'*irrigation artificielle* ; celle-ci est obtenue au moyen d'un système ramifié de canaux et de digues, représentant

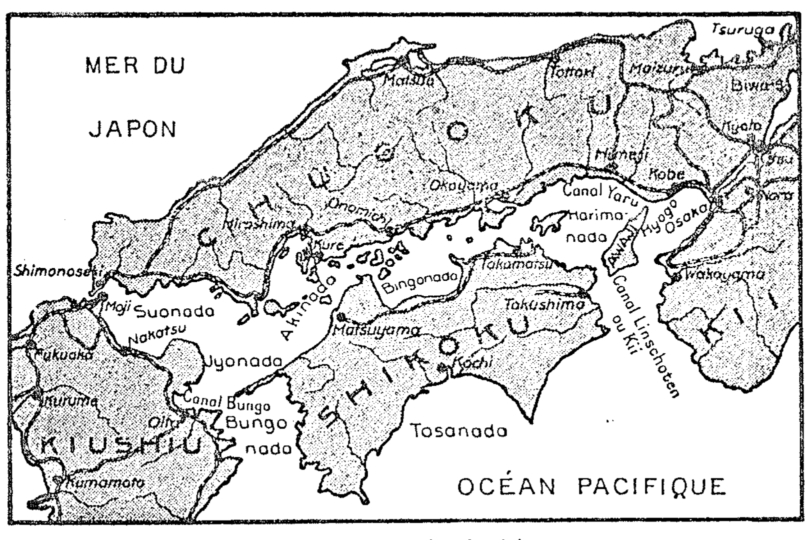
des siècles d'efforts comme dans les terrasses de la Ligurie. Tout le sol cultivable a été certainement transformé artificiellement par les longs soins qui lui ont été donnés ; un des caractères du paysage du Japon qui frappe le plus le voyageur venu d'Europe, c'est l'absence presque abolue de nos prairies ; à la place de leur vert si reposant, on n'a que la couleur vive des champs de riz germants et les faisceaux de froment cultivés comme en des jardins. Là où l'approvisionnement en eau est suffisant, le pays cultivé monte dans les vallées jusque sur la montagne, qui est toutefois, en général, moins hospitalière que la nôtre et qui est plus abrupte même pour une moindre hauteur.

La signification de la montagne pour la géographie culturelle, économique et des communications est d'être un élément conservateur, mainteneur des frontières naturelles, retardant les développements hâtifs ; sous se rapport, elle a donc le même caractère que chez nous. Les nombreuses lignes de partage qui mettent obstacle aux communications repoussent le trafic vers la côte, vers la mer, vers la mer Intérieure en particulier. Ces faîtes et ces lignes de collines se révèlent hostiles à la race du Sud qui reste collée à la côte ; relativement pauvres en trésors minéraux, ils offrent peu de ressources économiquement : du cuivre, du soufre, et, par endroits, de la mauvaise houille tertiaire seulement. Celle-ci sert pour les communications à travers le monde mais ne couvre pas les besoins intérieurs. La richesse en très belle pierre de construction n'est mise à profit que pour les soubassements, car la fréquence des tremblements de terre empêchait l'emploi de la pierre pour de hautes demeures à l'époque où prévalait un instinct salubre ; mais lorsque cet instinct s'est perdu, avec le passage à la vie de l'État moderne, on a élevé de hautes bâtisses massives de pierre, qui ont été de véritables pièges dans les catastrophes et qui étaient malheureusement pleines de trésors irremplaçables.

La nature, si généreuse par ailleurs pour le Japon, lui a refusé deux de ses plus importantes matières premières pour la mécanisation de l'humanité : la *houille* et le *fer* ;

il doit les faire venir du dehors et garder sa propre production pour les cas de nécessité. Elle lui a par contre accordé les conditions d'une économie intérieure prospère : la mise en réserve d'eau pour l'obtention de la houille blanche, une végétation inépuisable et elle l'a favorisé, en surface et en hauteur, par l'interpénétration de la terre et de la mer.

Si l'on examine, du point de vue de la géographie humaine et culturelle, la ligne de contact entre l'eau saline et la terre, on remarque le déséquilibre déjà mentionné du *développement des côtes* : l'océan Pacifique prend une



Carte 3. — La Mer intérieure.

part environ quadruple à ce développement par rapport à la mer du Japon, cela correspondant à une profondeur beaucoup plus forte des eaux pour une distance relativement moindre : la fosse de l'océan Pacifique est de 4.491 à 8.515 mètres, celle de la mer du Japon de 3.050 m. Cependant, la côte nord-pacifique du Hondo, qui est la plus secouée par les tremblements de terre et mise en danger par les raz-de-marée, est relativement peu découpée et, à part quelques anses, ne contient au fond que deux baies (*wan*) : celles de *Sendai* et celle de *Matsushima* ; la côte

méridionale, par contre, est articulée avec une richesse extrême : la baie de *Tokyo*, celle de *Sagami*, la coupure profonde d'*Owari*, le golfe d'*Ise*, le canal de *Kii*, les baies d'*Osaka* et de *Tosa*. Mais, dans cet ordre d'idées, la formation la plus luxueuse est la mer Intérieure, cette irruption de l'océan dans l'intérieur de la cordillère crevée, qui mesure 410 kilomètres de long et jusqu'à 90 de large. Elle agit plus en réunissant qu'en séparant, elle est une voie de communications de première classe entre les îles, une sorte d'école de marins et de forteresse centrale du pays, et elle est pourtant reliée assez librement avec la mer ouverte pour permettre à celle-ci d'y continuer son jeu et, par les courants marins, d'y empêcher les alluvionnements ; les entrées et sorties sont établies par la passe de *Shimoneseki*, étroite de 3.927 à 5.900 mètres et parcourue par un fort courant, entre *Kiushiu* et *Hondo*, le canal de *Hayalomo*, large de 12 kilomètres, entre *Kiushiu* et *Shikoku*, le canal de *Yura*, large de 3.927 mètres, entre l'île d'*Awaji* et *Hondo*, et la passe à remous de *Narulo*, étroite de 1.376 mètres, entre *Awaji* et *Shikoku*. *Kiushiu* est aussi articulée de façon incomparable pour la défense maritime et elle est précédée de deux îles-vigies, *Iki* et *Tsushima*, sur le *canal de Tsushima* entre le Japon et la Corée, porte d'entrée de la mer du Japon ; ce canal est également traversé par de vifs courants, avec un mouvement de vagues, bref et brutal, de mauvaise réputation, qui joua son rôle dans la bataille navale de 1905 en cela qu'il aida les Japonais qui y étaient habitués et desservit au contraire les Russes. La côte occidentale, sur la mer du Japon, est uniforme, souvent abrupte, ou accompagnée de lagunes et de lacs côtiers ; les seuls endroits largement découpés sont le golfe de *Wakasa* avec le port de guerre aujourd'hui délaissé de *Maizuru*, ainsi que les rives de *Miyazu* et de *Tsuruga*. Dans la région où l'île principale de *Hondo* se resserre jusqu'à ne mesurer que 90 kilomètres, se trouve aussi la partie la plus étroite du pays pris globalement, entre *Maizuru* et la baie d'*Osaka*, laquelle, à la vérité, est assez fermée contre l'océan Pacifique. Le trajet le plus connu de cette région, parce que suivi

par la majorité des voyageurs qui se rendent en Sibérie, d'*Osaka* à *Tsuruga*, comporte 125 kilomètres. D'autres formations importantes sont encore la presqu'île élancée de *Nolo* et le golfe de *Mulsu* dans le Nord.

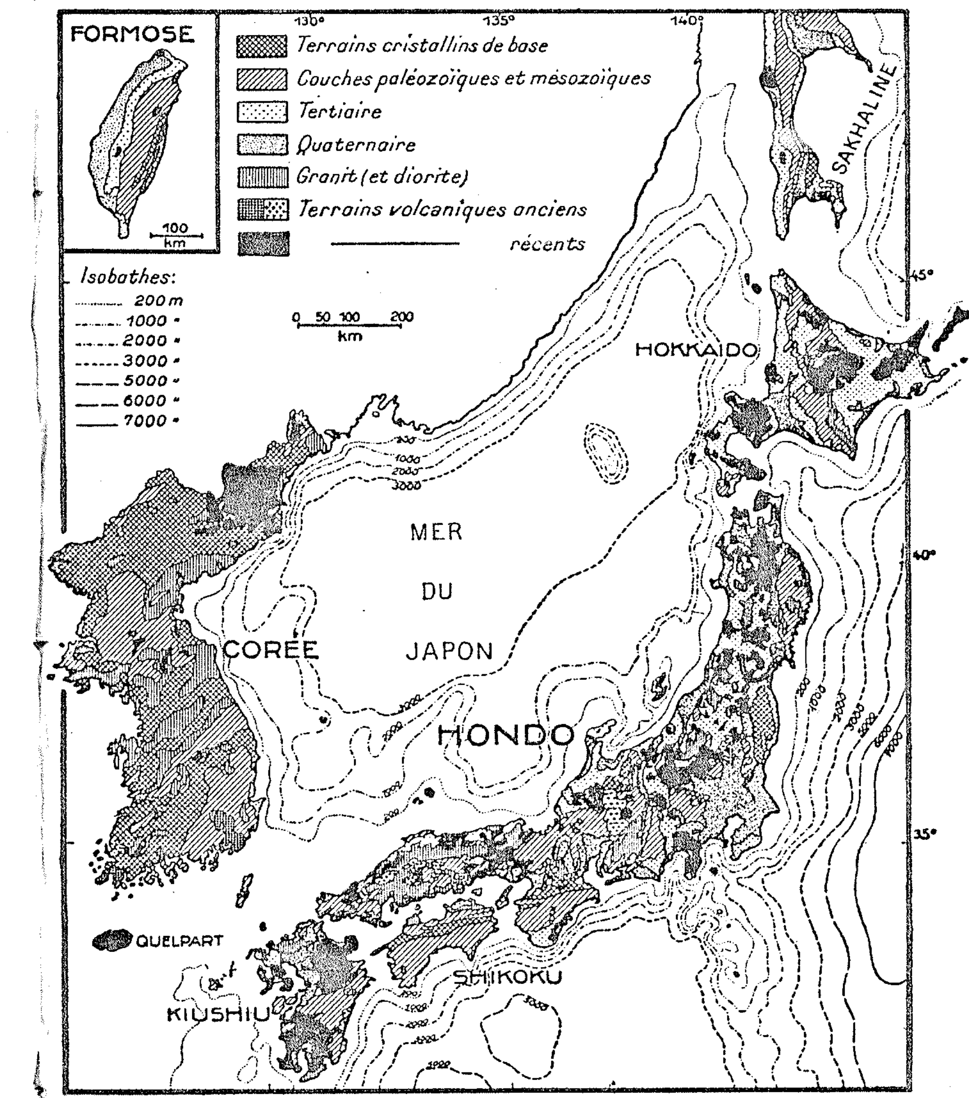
60 ports sont ouverts au trafic extérieur. Les avantages de la dentelure des côtes sont partiellement compromis par la lourde charge économique engagée, car la signalisation, par feux, du rivage, et les dispositions pour la sécurité de l'entrée des ports causent de fortes dépenses.

L'ampleur entre le flot et le jusant est, tout le long de la côte, très forte ; elle est de 10 mètres en Corée, de 1 à 4 mètres dans la mer Intérieure, et elle contribue à vivifier le mouvement côtier et le recours à la mer pour l'alimentation. Mecking a publié d'excellents travaux sur les ports japonais. Récemment, le Dr Schepers et le Dr Rosinsky ont écrit sur la pêche au Japon, et nous devons aussi à ce dernier un excellent exposé de l'économie japonaise provenant d'une plume occidentale.

Géologie. Volcans. Tremblements de terre. Formation du sol

La *ligne de rivage* de l'arc insulaire japonais a inspiré à Nachod cette remarque judicieuse : « elle est, de toutes les lignes sinueuses de la Terre la plus élégamment tracée... sa configuration multiforme et richement agencée en fait une des formations les plus évoluées en géographie comparée ». Mais, malgré l'harmonie générale, les *traits fondamentaux géologiques* de cette élégante construction ne sont pas facilement reconnaissables ; ils sont au contraire embrouillés, bizarres et, dans leur portion transmarine, souvent déchiquetés. On reconnaît, il est vrai, certains grands ensembles qui sont un prolongement des formations continentales, comme les anciens schistes chinois à *Kiushiu* et à *Shikoku*, ou la continuation de la construction sakhalinienne à *Hondo* ; d'autres formations, déterminées par les fentes volcaniques, apparaissent dans la cordillère en témoignage de temps plus anciens.

Ce contraste remarquable entre la ligne apparemment simple et grande que nous offre la carte, et les détails fort complexes de construction interne de l'arc insulaire, a fait l'objet d'une discussion de la carte géologique du pays. On y lit ce qui suit : « La grande simplicité et uniformité apparentes du grand arc tracé par les îles du Japon ne trouvent pas leur réplique dans sa construction intime. Les îles sont le résidu d'une ancienne surface de pays dont la plus grande partie s'est enfoncée sous la mer. Les grandes dislocations, qui ont causé cette rupture et dont aucune n'est plus ancienne que le tertiaire, sont indépendantes des lignes structurales qui se manifestent nettement et elles les coupent de cassures transversales plus ou moins motivées ; le résidu qui ne s'est pas effondré est divisé en un grand nombre de locaux géologiques de si peu d'uniformité, que la plus grande faille, la *Fossa magna*, traverse l'île principale et la divise en deux moitiés, contrastant entre elles de façon aussi brutale géologiquement que c'est le cas pour les formes de la surface... ». « Une conséquence de la formation récente des îles japonaises par effondrement est leur grand nombre ; elles sont 400, qui ont plus de 4 kilomètres de circonférence, tandis que la longueur de la ligne de rivage dépasse de 12.8 fois la circonférence régulière qui encerclerait la surface de ces îles (indication de l'extraordinaire développement susmentionné des côtes). C'est à cette ligne étendue de rivage que nous devons attribuer la mise en valeur des qualités qui ont déterminé la vocation maritime de ses habitants. Sur le continent, on voit peu de chose des lignes de rupture qui ont machiné le caractère général des îles, car elles se trouvent en-dessous du niveau de la mer ; c'est dans ces failles qu'il faut rechercher la cause des *tremblements de terre* qui partent du Japon. La direction des *fissures volcaniques* est indépendante de la structure et de la direction des formations paléozoïques et elle suit en général les lignes de la série récente de dislocations, avec lesquelles les fissures paraissent être en connexion génétique... » Nous avons là un jugement, auquel nous pouvons souscrire et qui fournit à l'entendement la



Carte 4. — Esquisse de la structure géologique.

substance de la construction géologique du pays. Un des premiers savants qui aient tenté de résoudre le problème en gros, fut Naumann. Il montra, en contradiction partielle avec Suess et le géologue japonais Harada, et d'autre part en expliquant ces auteurs, la symétrie et l'uniformité des arcs insulaires conçus dans leur ensemble et du Japon en particulier. Il attira l'attention sur la trinité constructive des profondeurs océaniques, des chaînes plissées et de la zone interne volcanique disloquée ; il parla d'un *type côtier pacifique*, que Suess avait aussi relevé, qui encercle tout le Pacifique, avec la différence que la cordillère asiatique est multiplement brisée, par opposition à la cordillère américaine. Suess a aussi fait cette comparaison instructive de l'arc insulaire est-asiatique avec les fentes d'une couche d'asphalte, pour expliquer les liens intimes de cette région du globe : une de ces interprétations instantanées de la science comme le furent la constatation de Galilée sur la lampe suspendue, celle de Newton sur le fruit tombant !

Si nous poursuivons, à partir du Sud, le type côtier pacifique comme principale unité constructive, nous constatons à *Formose* des phénomènes de dislocation volcanique au Nord-Ouest et de plissement à l'Est, et cela encore plus nettement dans l'*arc des Riukiu* avec les débris de la cordillère à l'extérieur, les formations volcaniques à l'intérieur, jusqu'à ce que se produise, dans la puissante faille en chaudière de la baie de *Kagoshima*, la jonction de la fissure *Riukiu-Kirishima* avec le Sud de l'arc japonais. La pénétration du type côtier, dans la structure de *Kiushiu* est peut-être à poursuivre jusqu'au puissant volcan *Aso*, et l'on établit même des rapports avec la formation côtière de la Corée orientale. La partie méridionale de l'arc japonais est une cordillère uniforme, plissée vers l'océan tandis qu'elle reçoit sa pression de la mer du Japon ; en certaines de ses parties, il est la continuation, en direction du Nord-Est, du plissement sud-chinois des *îles Tsushan*, à savoir dans les anciens schistes durs de *Shikoku* et de *Kii*. Peut-être des couches semblables agirent-elles à *Yezo* (*Hokkaido*),

comme cintre-blocs de l'ensemble de l'arc japonais, dont l'aile septentrionale est une continuation si nette de l'Ouest de *Hokkaïdo*. Ici aussi, nous avons à l'extérieur une grande profondeur, puis la cordillère surplissée, et à l'intérieur, la dislocation volcanique avec ses quatre effondrements manifestés du Nord du Japon et la ligne de rupture de la fissure volcanique septentrionale. Plus en avant se trouvent *Sakhaline* et *Hokkaido* avec ses amples formations crétacées et tertiaires ; le type de chaîne en arc purement volcanique s'y appuie et s'élance du *Hokkaido* sous la forme des *Kouriles*, uniquement volcaniques.

Il y a certainement bien des points obscurs dans ce tableau uniforme. Comment faut-il interpréter le point où la *fissure du Fuji* pénètre dans l'arc japonais ? S'agit-il, comme le pensent Suess et Harada contre Naumann, d'un accolement perpendiculaire avec intrusion consécutive, puis fissure par suite d'un effondrement ? La fissure aurait alors été masquée par de puissants amoncellements volcaniques, de même que le prolongement occidental de la zone de débris de la mer Intérieure est enterrée sous l'*Asosan* et ses voisins. Cette fissure du Fuji a été interprétée par quelques géologues comme un fossé semblable à celui du Rhin, ce qui est difficilement probable. Avec Naumann, nous appellerons la mer Intérieure une zone de débris, dans laquelle l'océan Pacifique a fait irruption, a rempli ce bassin peu profond et l'a rendu navigable par le jeu des marées et des courants. Il faut encore rendre attentif à une autre question pendante : la question de savoir jusqu'où le domaine de l'arc étiré, qui nous explique le Japon dans ses grandes lignes, se continue sur le continent. Le problème n'est pas encore mûr, car le relevé géologique de la *Corée* ne devait être achevé qu'en 1918, de sorte que la carte en couleurs de 1911 contient diverses assertions non prouvées, que le *Geological Atlas of Eastern Asia*, malgré ses teintes magnifiques, n'explique pas non plus définitivement. On a cependant fait des observations qui permettent la conclusion que les régions d'origine orien-

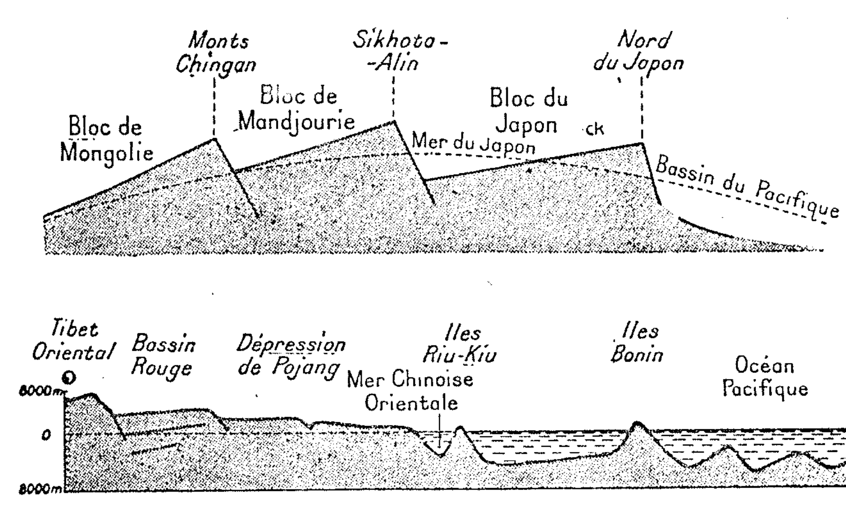
rales du *Liaoho* et du *système du Soungari* tombent encore dans l'aire des arcs d'étirement.

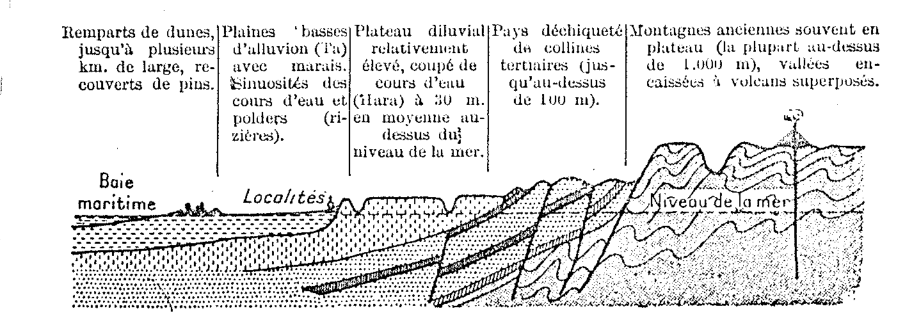
Volz a montré les larges connexions qui font apparaître la construction étagée de l'Est-asiatique comme un seul ensemble, à partir du rebord des hauts plateaux de l'Asie, jusqu'aux arcs insulaires, expression de l'étirement superficiel. H. Yabe, en 1917, a exposé les problèmes de la géotectonique du royaume insulaire dans leur état actuel et il a soupesé toutes les opinions exprimées à la lumière des plus récentes observations japonaises. Les meilleures recherches récentes sont liées à son nom et à ceux de ses élèves et collaborateurs ; elles ont trait en particulier au *tremblement de terre du Kwanto*, et au *canal de Formose*, qui a son importance pour les sous-marins.

Francis Ruellan a donné, en 1932, la vue d'ensemble la plus nouvelle (*Le relief et la structure du Japon du Sud-Ouest*, dans les *Annales de Géographie*, 1932, p. 141-166), en tenant largement compte de la bibliographie japonaise. Le meilleur document cartographique actuel est le *Geological Atlas of Eastern Asia*, au 1 : 2.000.000, Tokyo, 1929.

En nous représentant ce jeu d'étirement et de soulèvement du rebord des massifs, nous comprenons que la bordure du *Nord de Hondo*, où le plus grand océan de la Terre est le plus immédiatement proche de la plus puissante masse terrestre, soit une des régions d'ébranlement les plus agitées qui existent. Il est vraisemblable que la zone de plus grande activité volcanique et sismique se déplace lentement vers l'océan comme les séries de volcans éteints de la Chine et de la Mandchourie, ainsi que la suite historique des tremblements de terre et des éruptions au Japon marchant de l'Ouest à l'Est, paraissent le prouver. On a calculé, en comptant les plus petites secousses, que 1461 *tremblements de terre secouent annuellement* le Japon et qu'un tremblement particulièrement violent se produit tous les 6 ans 1/2 ; étant donné qu'un calme plat précède en général la catastrophe, le calme inspire plus d'inquiétude que de confiance et il en est de même de l'interruption subite des fumées d'un cratère qui fume normalement,

comme c'est le cas pour celui de l'île d'*Oshima* ou pour l'*Asosan*. Ces deux volcans, ainsi que l'*Asama* et le *Kirishima*, sont en général considérés comme des sortes de soupapes de sûreté. Depuis l'époque où l'on a des données précises, c'est-à-dire depuis environ mille ans, le Japon a





Cartes 5, 6 et 7. — Construction étagée de l'Asie orientale, au Nord (Carte 5) et au Sud (Carte 6). Coupe d'une région côtière du Japon (Carte 7).

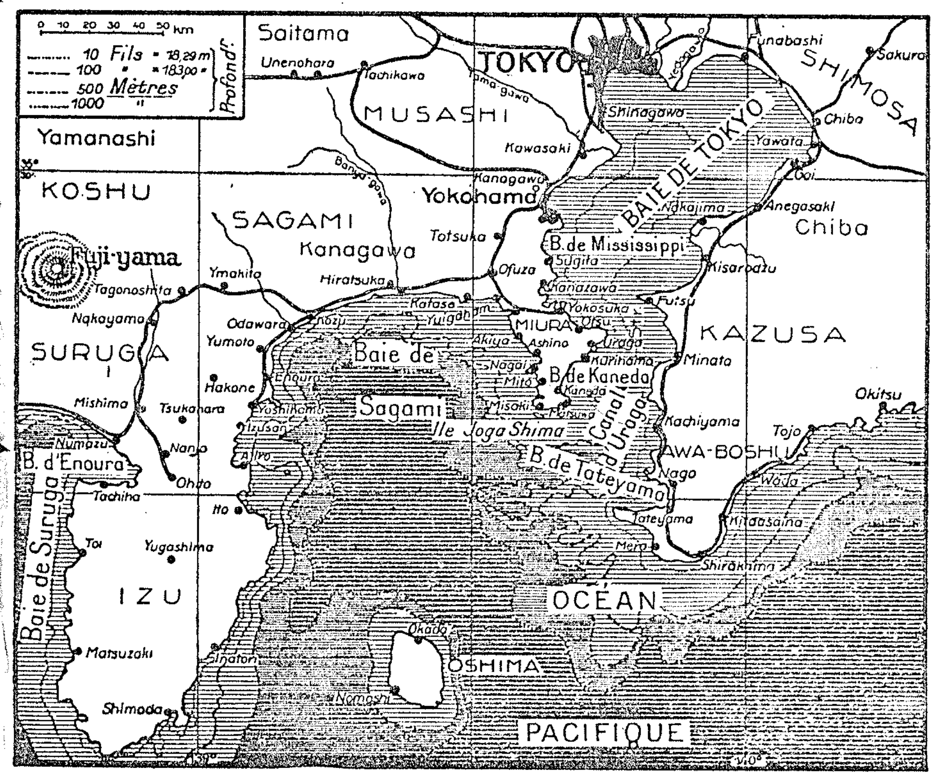
été visité par 227 *grands tremblements de terre*. Ce sont les environs de la capitale *Tokyo* et son port de *Yokohama*, à l'entrée de sa baie, qui sont le plus en danger.

On a tenté d'établir des périodes régulières d'oscillation pour les différentes régions et pour l'action de telle ou telle

fissure volcanique, et l'on a pensé avoir affaire à des périodes de 71, 75 et 90 ans. L'*étude des tremblements de terre* a naturellement acquis une haute précision dans une contrée si favorisée, si l'on peut dire, sous ce rapport : les chercheurs les plus connus sont Ewing, Milne, Naumann, Rein, parmi les étrangers ; Koto, Kiruchi, Omori et Sekiya parmi les Japonais. Les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les raz de marée jouent au Japon un rôle comme en bien peu de points du globe ; mais il faut se rendre compte que l'impression d'imposante beauté de certaines formes et de certaines actions éruptives (du *Bandaisan*, en 1888, de l'*Usu* en 1910, du *Sakurashima* en 1914) fait tomber dans l'ombre la grande masse des phénomènes volcaniques. Si donc le Japon, à côté de Java et de quelques régions de l'Amérique centrale, est le pays le plus exposé aux éruptions, aux secousses sismiques et aux raz de marée, il s'y trouve aussi de vastes étendues qui sont à l'abri de cette menace. Le comportement est conditionné par les dislocations du type côtier pacifique, les bouleversements en dépendant exclusivement, et par les fortes dénivellations : du haut du *Fuji* (3.778 m.) jusque dans la profondeur de la *fosse du Tuscarora* (— 8.513 m.), la marge est de plus de 12 kilomètres, c'est-à-dire de plus de la moitié de l'aplatissement polaire.

On a reconnu depuis longtemps que la bordure intérieure de débris montagneux est le théâtre principal de l'activité volcanique, de même que les fissures préexistantes entre les zones de plissement et les champs de failles sont les voies préférées du magma. Le nombre total de volcans en activité étant de 63 et celui de montagnes qu'on soupçonne pouvoir l'être de 165 à 200, on les divise en rangées correspondant à 5 zones : 1° la zone de *Chishima* ou des *Kouriles* ; 2° la zone de *Nasu-Chokai-Kampu*, correspondant au secteur septentrional de l'arc japonais ; 3° la zone de *Hakusan-Aso*, correspondant au secteur méridional de l'arc, avec l'*Asosan*, certainement le volcan le mieux observé et depuis le plus longtemps, personnalité volcanique la plus remarquable et qui a tout un registre de péchés sur la conscience

(Friedländer) ; 4° l'*arc de Fuji*, datant de l'écocène, de 2.500 kilomètres de long, avec un volcan d'apparat, qui n'est plus en activité depuis 1707, mais ne doit pas être définitivement éteint, arc dont la fissure s'étend, par les îles *Shichito-Munin* (*Kwasan*), jusqu'aux *Mariannes* ; enfin 5° la zone de *Kirishima* au Sud-Ouest, des îles *Riu*

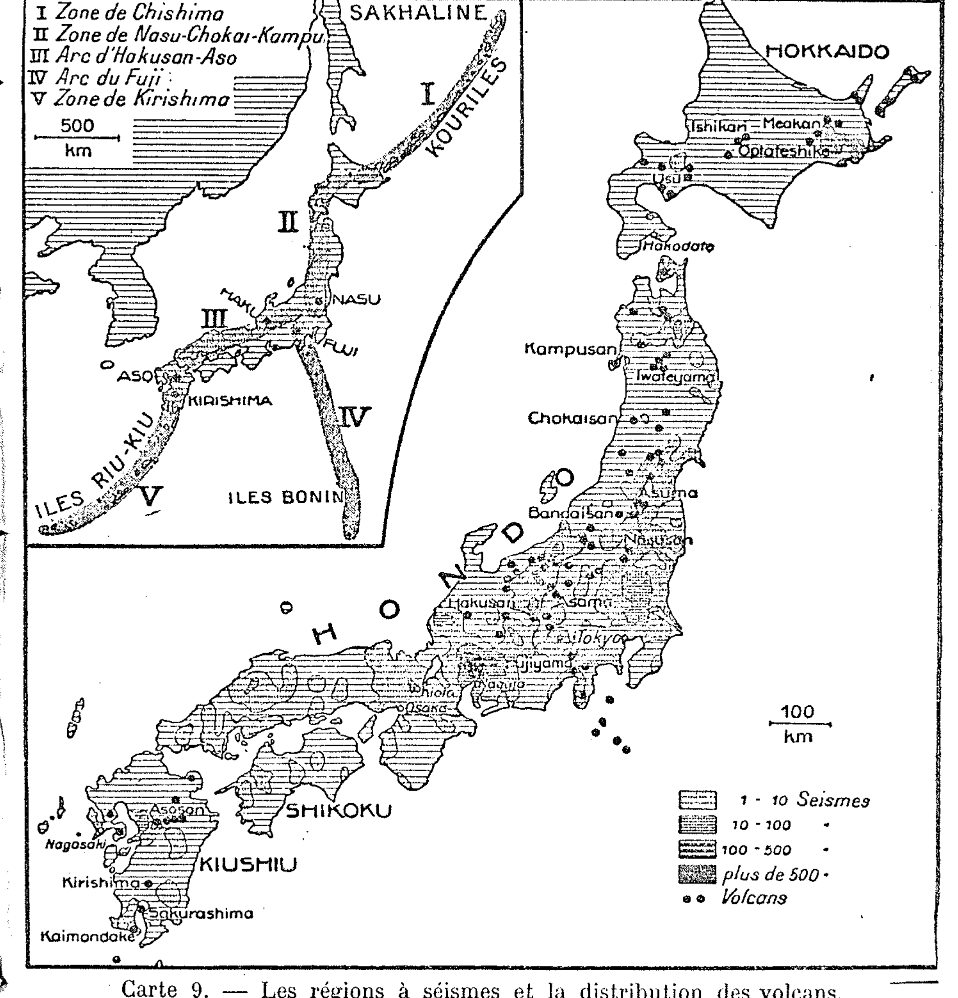


Carte 8. — La baie de Tokyo.

Kiu, où se constate le mieux la structure tripartite de jeunes manifestations volcaniques à l'ouest, de granits et d'anciens sédiments au centre, de plissements tertiaires à l'Est, la direction de l'ensemble étant nord-sud. Deux tiers du sol superficiel japonais correspondent à la fin du tertiaire, si l'on y englobe les déversements volcaniques tertiaires, principalement composés d'andésite.

L'*importance du volcanisme pour la formation du terroir* japonais ressort de ce qui précède ; le 19 % de sa superficie est d'origine volcanique récente : Cette importance se manifeste de deux façons : d'abord par la création de sols meubles volcaniques, de la *hara*, sol de haute bruyère, dans lequel la précipitation abondante filtre si rapidement, que l'on trouve des steppes et des savanes locales au milieu des régions les mieux cultivées ; ensuite, par la production, dans les vallées, de l'alluvion volcanique fertile, par décomposition de produits d'éruption. Nous devons à Friedländer des descriptions parlantes du volcanisme japonais et des relevés cartographiques parfaits du cône du Fuji avec ses lacs par endiguement ; on trouvera des données particulières, relatives à des éruptions tout à fait caractéristiques, sur le *Bandaisan* dans les travaux de Sekiya et de Naumann, sur le *Sakurashima* dans ceux de Friedländer. En ce qui concerne l'observation de l'action permanente et de la puissance des coulées de lave, c'est le groupe de l'*Asamayama* qui est le plus favorable, en ce qui concerne la forme classique d'un cratère, c'est le cratère géant de l'*Asosan* avec la coupure riche en enseignements de *Shirakawa*, en ce qui concerne les éruptions de bord la chaudière, ce sont la baie de *Kagoshima* dans le Sud de *Kiushiu*, avec le *Kaimondake*, l'îlot de *Sakurashina* et le *Kirishima* à l'arrière-plan, et, près de Tokyo, l'île d'*Oshima*.

Un des tremblements de terre les mieux étudiés et décrits est celui du 31 août 1896 (Yamasaki), puis celui du 1er septembre 1923 (Yabe entre autres), parmi les raz de marée celui de *Kamaishi* du 15 juin 1896 (Milne, Rein). Ce raz désastreux fut certainement la conséquence d'une action tectonique sous-marine ; dans le malheur, ce fut un bonheur que, sur un rivage de pêcheurs parsemé de quelques petites villes, il n'eût balayé que 7.600 maisons et 27.000 humains, au lieu de toucher de façon autrement impressionnante des villes comme Tokyo et Yokohama — qui, elles, payèrent leur tribut lors du tremblement de terre du Kwanto. Le raz de marée d'*Awa*, en 1703, coûta plus de 100.000 vies humaines. C'est avec raison que les *tremblements de mer* et les *raz de marée*, ainsi que les *taïfoun*, inspirent encore plus d'épouvante que les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, même si l'on doit



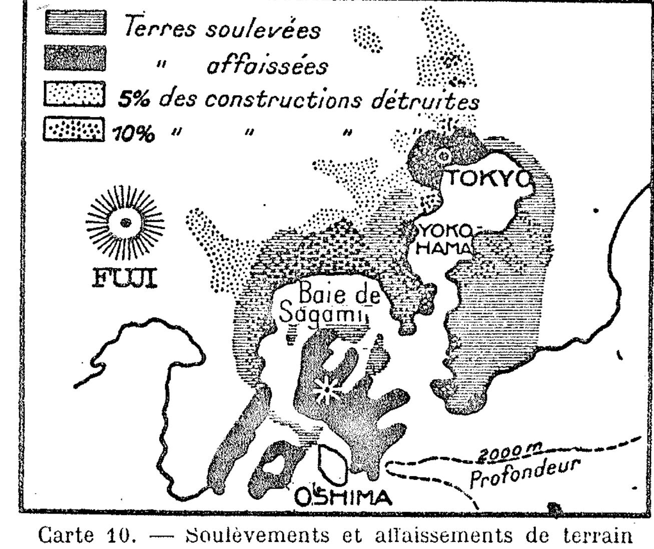
Carte 9. — Les régions à séismes et la distribution des volcans.

convenir que les indigènes ne se font pas non plus aux secousses sismiques, qu'ils deviennent au contraire de plus en plus nerveux vis-à-vis de ces phénomènes dont la prévision ne se laisse pas déterminer. Pour la distribution

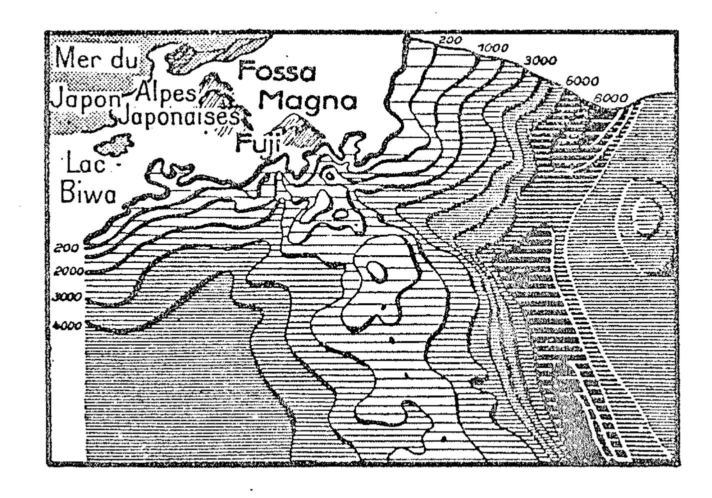
des tremblements de terre au Japon, voir Supan. Mais l'impossibilité de se soustraire aux catastrophes de l'élément liquide devait être ressentie de façon, encore plus paralysante dans ce pays entouré de mers, le plus terrible des événements étant la conjonction des cataclysmes terrestre et maritime, comme ce fut le cas en 684, 869, 1498, 1611 et en 1703, aussi partiellement en 1923. La catastrophe peut aussi être suivie d'une perte territoriale, comme l'enseigne l'expérience historique, et comme ce fut en particulier le cas, en 684, à *Tosa*, où 500.000 hectares furent recouverts définitivement. En outre de ces événements puissants mais momentanés, qui d'ailleurs peuvent causer des surélévations du sol de grande étendue (les provinces de *Mino-Owari* en subirent une de 77 centimètres à 1 m. 50 à la suite du tremblement de terre de *Gifu*), il faut encore rappeler les actions muettes et séculaires qui aboutissent à une *surélévation* ou à un *enfoncement des côtes*, tels qu'il s'en est produit, en outre de modification du fond de la mer, dans la baie de *Sagami*, le 1er septembre 1923 (tremblement de terre). De façon générale, le rivage du Pacifique s'élève, celui de la mer du Japon s'enfonce. Toute l'île de *Taïwan-Formose* est une région de surrections, ce qui explique aussi sa pauvreté en havres, alors que les flottes de guerre pénétraient il y a 200 ans dans ses ports aujourd'hui ensablés ; le phénomène rare de grands deltas intérieurs le prouve également.

Il faut finalement mentionner une action favorable des forces souterraines : l'existence de nombreuses sources thermales, qui sourdent du sol agité ; en 1920, on en avait déjà examiné 1.106 et quelques-unes d'entre elles ne le cèdent que de peu, en radio-activité, à celles de Joachimstal et de Brambach. Un grand nombre de ces sources ont acquis une réputation mondiale pour leurs vertus curatives, telles celles de *Kusatsu* (von Spoerry en a décrit exactement l'utilisation médicale), de *Yumoto*, ou *Beppu*, où il suffit de gratter quelque peu le sable de la rive pour cuire ou se baigner dans une eau chaude naturelle. L'action hygiénique permanente des bains chauds, par l'habitude qu'on

en prend, compense jusqu'à un certain point les nombreux désastres de l'action sismique, mais, sans ces coups de fouet,



Carte 10. — Soulèvements et affaissements de terrain par suite du séisme du Kwanto.



Carte 11. — Pli de la Fossa magna (simplifié d'après Ruellan).

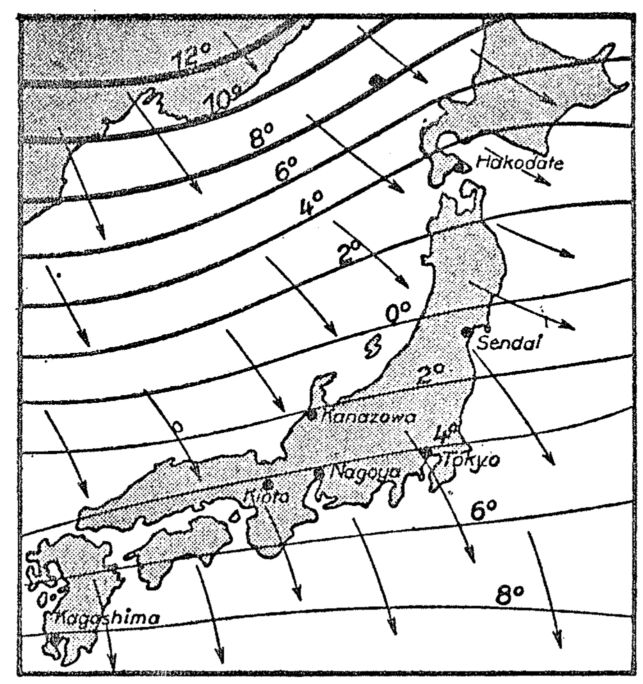
peut-être la race eût-elle été, depuis longtemps, vouée à un arrêt de développement et à la dégénérescence.

Climat. Rythme des moussons. Courants marins

La *caractéristique climatique* de toute la région des moussons vaut pour l'Asie orientale entière, qui peut être considérée comme une province climatique des *pays à moussons*, et c'est en particulier le cas pour le Japon, qui en est la contrée la plus influencée océaniquement, la plus tempérée et la plus harmonieuse : la liberté, le bon plaisir pour ainsi dire, de l'Occident eurasiatique, font place à une *régularité soumise à des lois*. Il est certain que ce phénomène, dicté par la nature, a eu ses répercussions dans les affaires humaines et a réagi sur les formes culturelles ; cela explique l' « impersonnalité » de l'individu, ou, pour mieux dire, sa liaison à des contingences supraindividuelles, la durée millénaire des formes d'État et le rythme sévère, parcouru par des directives à grands traits, du développement historique.

Cette différence fondamentale que nous rencontrons constamment, est ce qui nous frappe le plus nous autres Européens, aussi bien quant à l'impression générale que pour les seuls phénomènes climatiques. Une fois ce trait particulier reconnu, il ne manquera pas de se présenter quand nous nous ferons un devoir de dresser le tableau de la continuité du devenir mondial.

Nous avons déjà vu, dans la rapide vue d'ensemble du Japon ci-devant esquissée, que deux phénomènes de l'enveloppe aérienne et de la couverture marine influent sur le climat de ce pays avec la régularité d'un mouvement d'horloge : 1° les vents réguliers, vents de la mer en été, humides, lourds de pluie, s'engouffrant dans les régions nord-asiatiques de basse pression (minimum), vents de terre en hiver, secs et froids, déchaînés par-dessus le *Baïkal*, par les régions à haute pression (maximum), en un mot les *moussons* (de l'arabe *mausim*, saison) ; 2° le jeu des courants marins froids et chauds, qui lavent les côtes de l'arc insulaire japonais, tandis que les vents saisonniers en caressent la superficie froide ou chaude. La route des cyclones paraît suivre les embranchements du courant chaud de *Kuro-Shiwo* ou du moins en être influencée, de sorte que les deux phénomènes agissent ensemble, même si cette action est diverse selon les saisons. Le *Kuro-Shiwo* atteint en pleine force la côte méridionale de *Kiushiu*, de *Shikoku* et de *Hondo*, d'où il se détourne, entre le 38° (en février) et le 50° (en août), se dirigeant vers l'Alaska,



Carte 12. — Isothermes et régime des vents en hiver.

mais il envoie aussi une ramification dans la mer du Japon, sous l'espèce du *courant de Tsushima*. Un courant froid côtier, descend du Nord à la rencontre du courant chaud, d'un bleu profond ; le courant froid descend du côté extérieur des îles *Kouriles* en qualité de *courant du Kamtchatka* ou *Oya-Shiwo*, et du golfe de Tartarie, le long de la côte orientale de Corée, en qualité de *courant de Liman*. Une faune marine particulièrement riche en espèces et en individus

se développe là où les deux courants se rencontrent, fait dont bénéficient les populations de pêcheurs des rives avoisinantes.

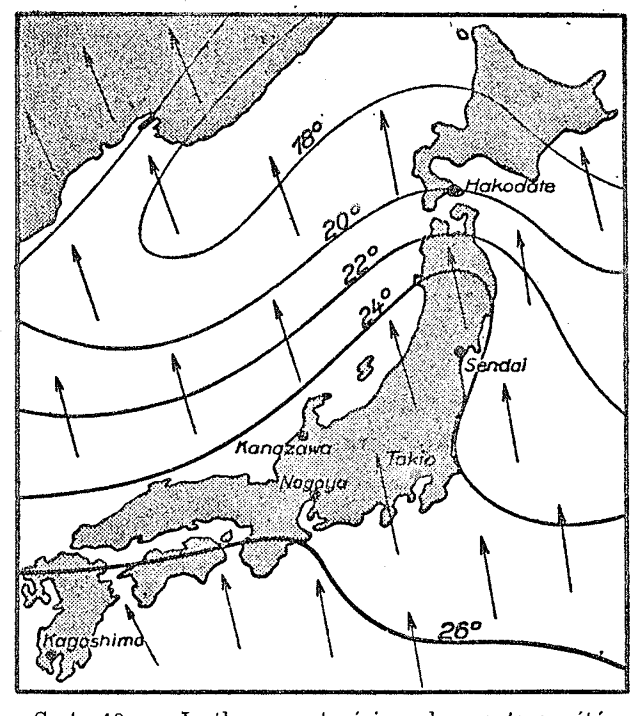
Un autre atout est le fait que le pays entier constitue une seule grande unité climatique, à l'intérieur de laquelle le climat se dégrade bien (Hann le divise en 5 degrés principaux), mais n'en reste pas moins semblable en principe à lui-même dans ses grands traits, à savoir dans ses périodes de pluie et de sécheresse, ainsi que dans la répartition des précipitations. Des exceptions et des irrégularités (anomalies) se présentent certes, mais rentrent dans le cadre général, de sorte qu'on sait toujours à peu près quand on doit se prémunir contre les excès climatiques, contre les tempêtes de poussière et de neige en hiver, contre les cyclones (taïfoun) principalement à l'époque de changement d'automne des moussons.

Cette uniformité du caractère du climat, qui ne varie que de degrés, est un élément de fusion qui facilite l'unité du pays en rendant manifeste l'appartenance commune de toutes ses parties. Même le cultivateur de riz le plus humble comprend la nécessité d'instituts météorologiques couvrant le pays d'un réseau et les dépenses qu'ils nécessitent quand, dans ses îles du Nord, il ressent à son propre dam la réaction d'un taïfoun de la périphérie méridionale la plus extrême de l'empire, et il comprend l'utilité d'être averti à temps des tornades, des inondations et du mouvement des marées. Combien de fois un taïfoun inattendu n'a-t-il pas réduit la récolte de riz d'un bon dixième? Des forces centripètes agissent donc aussi dans le domaine climatique de ce pays privilégié.

La signification de la *régularité du climat* et de ses oscillations périodiques, dont certains effets avaient été déjà reconnus, peut être, aujourd'hui, contemplée à vol d'oiseau. Le rythme saisonnier dégage, au cours d'un long et bel automne, des vents secs et frais, qui descendent du maximum d'hiver, de la haute Asie, et qui ne déclanchent des pluies locales d'hiver qu'en quelques points (sur la côte de la mer du Japon : à *Kanazawa* et dans le *Nord de Formose*), après

avoir passé sur des mers chaudes et avoir escaladé des montagnes à température basse (ce qui explique le chiffre élevé des jours de pluie à Kanazawa : 217 à 230).

Après un hiver bref, coupé parfois de tempêtes de neige et de poussière, le changement de la mousson en avril signifie le début d'un printemps d'humeur quelque peu changeante, jusqu'à ce que, de la mi-juin à la mi-juillet,



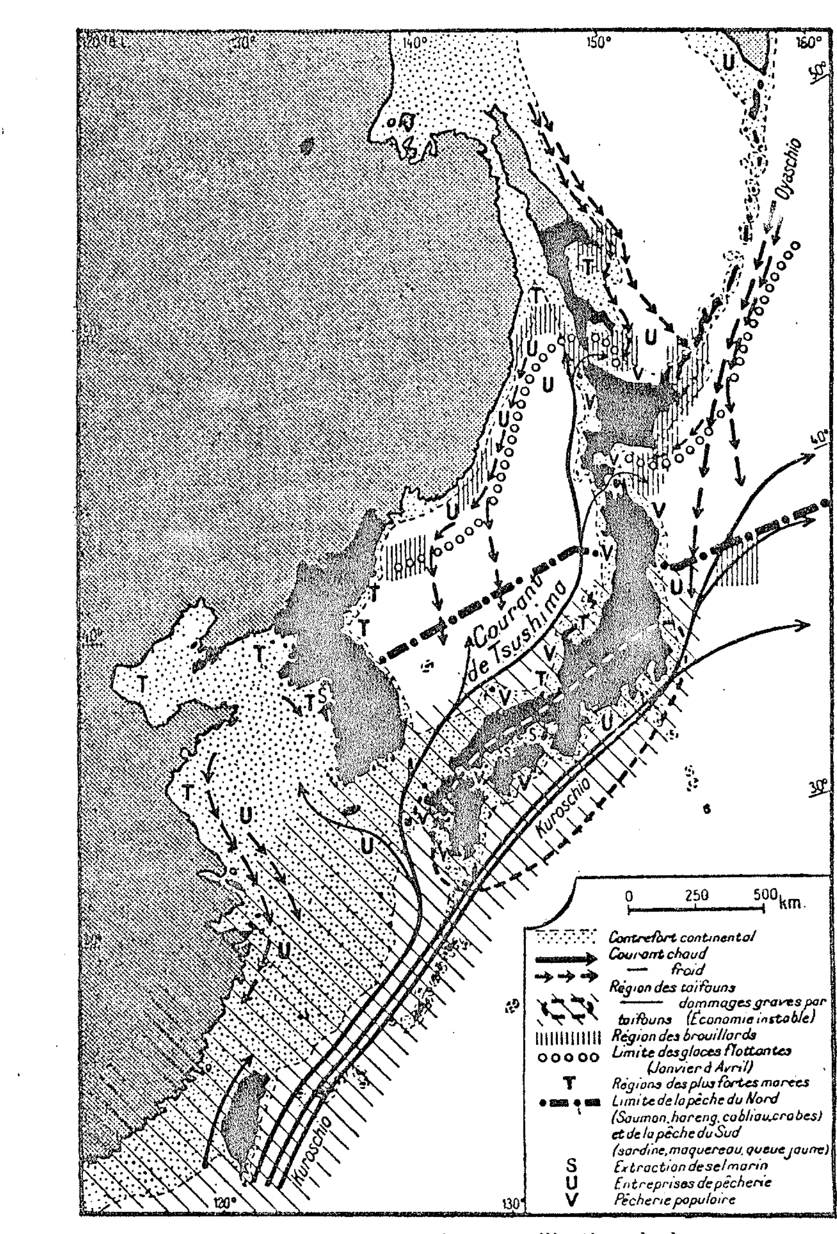
Carte 13. — Isothermes et régime des vents en été.

les vents humides, qui se sont saturés au-dessus des courants chauds, apportent les fortes pluies d'été. Suit un temps très chaud de végétation luxuriante, pendant lequel prospère surtout le petit bois, jusqu'au second changement de la mousson, au début de septembre, époque à laquelle menacent les redoutables cyclones d'automne. Quoique ses caractères soient moins nettement reconnus que ceux de la périodicité annuelle, il existe aussi une périodicité

quasi-séculaire du rythme climatique de l'Asie orientale. D'après W. Krebs, on aurait, au cours d'une période d'environ 4 ans, une translation vers le pôle de sécheresse, en suite de l'interruption des pluies de la mousson, et l'année normale (par exemple 1885, 1889, 1893) serait caractérisé par un centre de pluie, en Chine, sur le cours du moyen *Yangtsé*. Cette période, liée à un niveau anormal des eaux souterraines et à une expansion d'épidémies, se laisse également poursuivre au Japon.

La répartition des précipitations s'échelonne lentement vers le Nord, quoique cet échelonnement soit modifié ou brisé en bien des points par la configuration du sol ; la quantité d'eau qui tombe diminue lentement avec l'affaiblissement de l'action de la mousson. *Formose* reçoit des précipitations considérables (*Koshun*, 2.600 millimètres), *Taihoku* 2.400), mais aussi *Kiushiu* (*Oshima* 3.400 millimètres) et le *Sud de Shikoku* (*Kochi* à *Tosa* 2.500 millimètres), c'est-à-dire là où, sous l'action de la *mousson* et du *Kuro-Shiwo*, les vents humides, saturés au-dessus des courants chauds, abandonnent leur humidité en remontant les pentes de montagne à température plus froide. La précipitation tombe déjà à 1.000-1.200 millimètres sur la rive septentrionale de la mer Intérieure, même à 900 en quelques points protégés de la pluie, et à 800 millimètres à *Hokkaido* (970 à *Sapporo*, 840 à *Soya*). La moyenne annuelle, pour le pays, est de 1.570 millimètres.

Ces chiffres moyens donnent cependant une image fausse si l'on ne tient pas compte des grandes oscillations qui s'y trouvent masquées. Ils doivent être complétés par les chiffres extrêmes. C'est ainsi que *Kelung*, à Formose, reçut, dans l'année particulièrement pluvieuse de 1898, jusqu'à 5.238 millimètres, et un seul taïfoun peut fournir en 24 heures une masse de pluie qui dépasse celle de toute une année en Bohême. Un seul cyclone, en juillet 1924, a tué, blessé ou rendu incapable de travailler 1.900 personnes, a détruit 1.400 maisons totalement ou partiellement et en a inondé 10.000, a lessivé 158 hectares de rizières, a balayé 134 ponts, dont 17 de fer, et a rompu, en 45 points, les



Carte 14. — Courants marins et utilisation de la mer.
(La région des taïfouns est indiquée par des traits obliques).

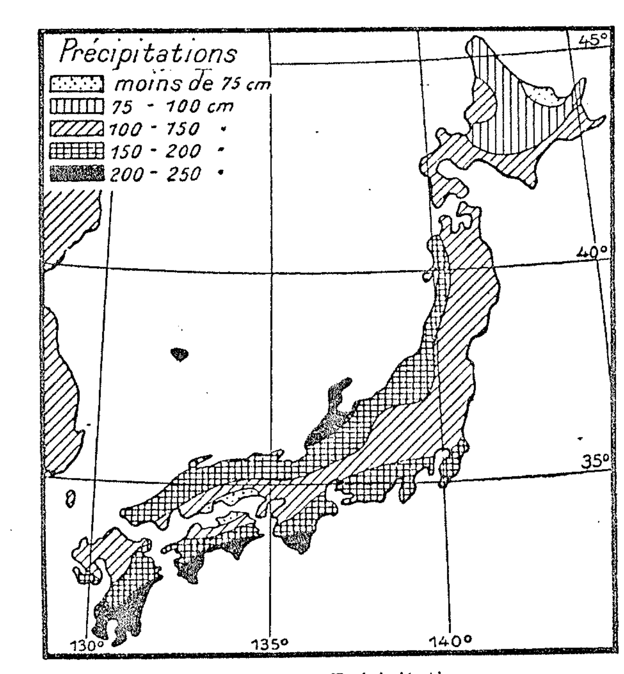
routes et les chemins de fer. Ce taïfoun avait une vitesse maximum de 56,4 mètres à la seconde, tandis que la mousson du Nord-Est se déplace en moyenne à une allure de 10 mètres à la seconde. D'après Yamasaki, *Formose* serait la meilleure station météorologique pour l'investigation du climat des moussons et des voies suivies par les taïfoun, qui, en général, ne passent pas à plus de 2° à l'Est ou à l'Ouest de l'île (dans ce dernier cas par le *canal de Formose* et par-dessus les îles *Pescadores-Hokolo*).

L'action bienfaisante des fortes précipitations sur la végétation est donc parfois payée un prix bien cher. Si la Chine souffre le plus, depuis des millénaires, de catastrophes et de sécheresses qui en sont la suite, le Japon, lui, subit des excès saisonniers dont les taïfoun sont la dernière expression et dont les trois routes principales paraissent en relation avec le Kuro-Shiwo, frappant l'archipel du Sud, du Sud-Est et du Sud-Ouest. La moyenne annuelle est de 9 à 10 de ces cyclones, qui tombent la plupart de juillet à octobre. On peut maintenant suivre leur marche grâce au travail d'observation, qui a été commencé aux observatoires de *Shikawei* et de *Shanghai*, et ce n'est que grâce au service d'alerte des tempêtes que les désastres qu'ils occasionnent à l'improviste peuvent être atténués ; cependant le mal qui ne peut être écarté est notable. La vitesse de déplacement du tourbillon et celle du vent sont très variables : le 30 septembre 1917, 3 jours du *Sud des Riukiu* à *Tokyo*, avec une rapidité maximum de 43 mètres à la seconde ; un cyclone annoncé le 26 août aux *îles Bonin* est le 30 août à *Tokyo*, avec une force maximum qui n'est que de 21.31 mètres-seconde, tandis que la force maximum mesurée, le 30 septembre 1898, sur les Pescadores, est de 56.4 mètres-seconde. Le lieu d'origine de la plupart des taïfouns est la mer des Philippines, la région du Pacifique sud qui fut autrefois allemande ; les régions frappées sont surtout *Kiushiu*, les environs de *Tokyo*, le *Hokkaido* et le *Sud de la Mandchourie*.

Les *brouillards et les coups de foehn*, en outre de courants marins locaux (*courant des Bonin*) et de coulées froides (sur la côte de la mer du Japon), n'ont qu'une signification

locale, mais ils causent des troubles dans les communications : parois de brouillard dans le *canal de Formose*, dans la baie de *Vladivostok* et surtout dans les *Kouriles*. Les revolins de *Kanazawa* ont été soigneusement observés par Knipping, ceux en bordure des mers du Nord par Voïékov et Wrangel, qui ont ainsi expliqué certaines anomalies climatiques.

La signification, pour la géographie des voies de commu-



Carte 15. — Précipitations.

nication, d'un système régulier des vents et des courants marins, a été historiquement très grande au temps de la navigation à voile, dont il favorisait l'action, mais, encore aujourd'hui, il n'est pas sans portée. Ce doit être dans le jeu des courants marins que se trouve la raison première du rapport des forces qui ont composé la race japonaise, dont la connaissance est d'une importance géopolitique décisive. Il y aurait lieu d'établir pour le Japon une enquête

dans le genre de celle de Thilenius sur la signification des courants marins pour le peuplement de la *Mélanésie*.

De même que les Chinois et les Arabes ont traversé l'océan Indien grâce aux moussons, les Japonais, qui ne paraissent pas avoir dépassé *Malacca* vers l'Ouest, ont été les « cavaliers des moussons » vers l'Est ; leurs voiliers cinglaient vers le Sud avec les vents centrifuges (par rapport au Japon), entre octobre et mars, commerçaient en avril au changement de la mousson, et revenaient avec la mousson centripète du Sud-Ouest, entre mai et septembre. Ils devaient aussi organiser leurs expéditions pillardes en se réglant d'après les moussons. Ce sont également les courants et les vents réguliers qui auront amené les Paléoasiastes en Amérique du Nord et qui ont créé la possibilité des premières communications à travers le Pacifique, les derniers de ces raids, peu avant la fermeture du Japon, étant ceux entrepris par *Tokugawa-Iyeyasu* au Mexique, en 1610 et 1613. La permanence plus marquée des anticyclones sibériens par rapport aux anticyclones américains et la situation favorisée des cyclones nord-atlantiques par rapport à ceux du Pacifique, dont le centre se trouve de 10° plus au Sud, explique le fait que l'Amérique du Nord soit, à latitudes moyennes égales, en posture privilégiée par rapport à l'Asie orientale, pourquoi c'est ici que se situe la région la plus dure de toutes celles de même latitude, et pourquoi le seul pays qui y soit favorisé climatiquement, le petit Japon dans sa partie moyenne, analogue à l'Europe méditerranéenne, peut jouer un rôle si important. La température plus basse de l'océan Pacifique est compensée, pour la navigation à vapeur, par le fait que, fermée vers les mers polaires, le danger des glaces flottantes y est moindre que dans l'Atlantique, la route plus courte du Nord restant sans danger dans toutes les saisons.

Les actions du climat sur l'espace japonais sont donc multiples. Elles agissent directement sur le psychique de l'Homme par leur grande harmonie et leur régularité d'une part, par la menace constante de catastrophes d'autre part, enfin par l'influence assoupissante de saisons de pluie ininterrompue pendant 4 ou 5 semaines ; elles agissent indirectement par la signification que des systèmes réguliers de vents et de courants marins ont pour les communications, par la quantité absolue des précipitations et la conséquence économique qui en découle d'une abondance de végétation et de nourriture. Cette abondance seule a permis des densités de population de plus de 200 têtes par kilomètre carré même sans présence d'industrie, mais elle a aussi confiné la race du Sud à la cultivation intensive de plantes marécageuses (riz, taro), elle a incité à l'entretien de plantes qui réclament une eau abondante (bambous, arbuste à thé, forêts subtropicales), elle a permis ainsi une adaptation plus parfaite au climat, mais a aussi provoqué l'amollissement climatique qui en découle.

De la biogéographie des plantes et des animaux

On peut appliquer à l'*économie botanique* des pays à moussons et du Japon en particulier, qui n'en est qu'une découpure harmonieuse, le passage de Hann selon lequel « un espace territorial ne vaut que par les précipitations qu'il reçoit » ; les précipitations abondantes et régulières, justement à l'époque où elles sont le plus nécessaires à la végétation, nous expliquent le niveau élevé qu'a atteint l'entretien des plantes domestiques du Japon, en même temps que l'autarchie biologique poursuivie depuis si longtemps, et dont on recherche constamment le perfectionnement.

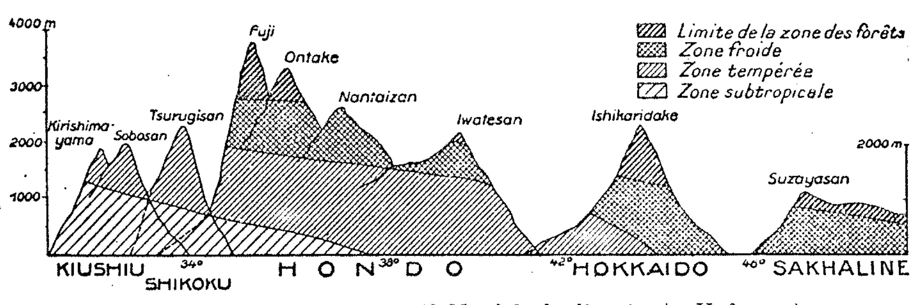
La grande humidité de l'air produit aussi des différences étonnantes, entre l'Occident européen et l'Extrême-Orient, dans l'utilisation de matériaux végétaux, qui, au Japon, sont toujours aménagés en vue de l'humidité et de la résistance à l'eau, mais sont beaucoup plus sensibles à la chaleur sèche et aux sautes de température. C'est pourquoi les objets de bambou se rompent chez nous et les objets de bois se disloquent, conséquence de notre climat. C'est aussi pourquoi l'emploi de la laque l'emporte sur celui de la colle ou du cuir, les chevilles de bois sur les

coins de fer, car les objets fabriqués chez nous se désarticulent, moisissent ou rouillent pendant la saison pluviale des moussons.

En outre de quelques *plantes cultivées* chez nous, telles que le froment et le colza, on trouve surtout le bambou, le riz et l'arbuste à thé, qui dominent le paysage. Ces trois espèces, cultivées sur de petits espaces, ont un rendement beaucoup plus fort que nos plantes européennes, à condition, il est vrai, d'être soigneusement entretenues, et, en général, irriguées artificiellement. D'autres conditions de l'économie campagnarde, basée sur le riz et le bambou, sont la main-d'œuvre à meilleur marché et le plus grand morcellement de la propriété qu'en Europe ainsi que le procédé de jardinage qui s'applique aussi à nos céréales.

C'est surtout le *riz* (Oryza sativa), plante marécageuse, le premier des cinq produits des champs sacrés dans le cycle culturel sinoïde, qui exige le dur travail d'ouvriers assidus sous un climat torride, le corps penché et les pieds, jusqu'aux genoux, dans l'eau sale ou la boue des marécages, qui nécessite ensuite une irrigation artificielle compliquée. On trouvera des détails sur la cultivation du riz dans Warburg, sur son aire de distribution dans les cartes de Bachmann et dans Yamane, sur le bambou dans les travaux de Spoerry et de Hofmann ; sur le thé également dans Warburg, et sur sa signification pour la civilisation de l'Asie orientale dans l'étude d'Okakura Kakuzo.

Dans un paysage aussi modifié par la civilisation que l'est celui de l'Asie orientale, ce sont d'abord les plantes cultivées qui lui confèrent son caractère, et seulement ensuite la forêt vierge et la brousse. Un des traits les plus caractéristiques du paysage japonais est le fait que le sol de haute fertilité, rendu tel par la cultivation et le sol naturel sont beaucoup plus franchement séparés l'un de l'autre que ce n'est le cas en Europe. En considérant les problèmes biogéographiques anthropocentriquement, c'est-à-dire du point de vue de l'homme et de ses besoins, nous avons donc à placer au premier plan le riz, le thé et le bambou, quoiqu'ils ne se soient installés qu'aux temps historiques à côté des espèces indigènes de la côte, de la forêt et de la brousse. Vraies *plantes migratrices*, compagnes avant tout des émigrants des mers méridionales, elles se sont portées avec eux vers le Nord, dans les terres de l'arc insulaire. Le riz, encore aujourd'hui nourriture essentielle, est la base de l'alimentation du Japon. Un *koku* (1,8 hectolitre) passe pour la mesure cubique annuelle de riz par tête de population ; si la récolte du pays reste en-dessous, la couverture en riz est trop courte, à savoir de la quantité de millions de *koku* inférieure au chiffre de la population : les soulèvements occasionnés par la pénurie du riz jouent donc exactement le même rôle au Japon que les révoltes du blé dans l'ancienne Rome. Le thé



Carte 16. — La forêt (Profil Nord-Sud, d'après A. Hofmann).

(*cha*) est également encore aujourd'hui, à côté de l'eau-de-vie dite *saké* tirée du riz, la principale boisson de la population. Le bambou est la principale plante pour l'industrie, utile et utilisable depuis les premières pousses et bourgeons, comestibles, jusqu'à son fût, de croissance rapide, dur comme le fer, qui sert pour la construction des maisons, des bateaux et pour les canalisations, jusqu'à ses feuilles utilisées pour la toiture et la vannerie — une plante industrielle en un mot, qui, dans la vie pratique, saute aux yeux à tout chaque bout de champ et revient dans l'art à chaque instant comme motif préféré. Pour estimer le bambou à sa juste valeur, il faut encore faire entrer en ligne de compte le fait qu'il appartient à la trinité des plantes portant bonheur, offertes en guise de souhait, comme chez nous,

le trèfle à quatre feuilles, lors de fêtes et en particulier au Nouvel-An ; ces trois plantes sont le pin, le bambou et le prunier, *Sho-Chiku-Bai*. Ce triple symbole contient le bois d'industrie, le plus important et le plus durable, le pin (qui joue un rôle semblable à notre chêne), la plus belle et la plus utile des plantes immigrées, enfin le premier arbre qui fleurisse dans l'année. Il rend attentif à ce caractère populaire d'une vie intime avec la nature, en première ligne avec le monde des plantes, il témoigne des soins amoureux qui leur sont prodigués.

Les pins de plusieurs espèces, puis les cyprès et les cèdres (*sugi*), surtout représentés, en magnifiques exemplaires, dans des bosquets et quelques vieilles allées, mais qui se rencontrent aussi, puissants, à l'état sauvage dans la forêt de la montagne, sont les principaux *arbres à feuilles aciculaires* ; ils impriment certainement, au paysage sa note dominante. Il s'y ajoute, dans le Nord, le hêtre, dans le centre du Japon l'érable, et dans le Sud le chêne ; des frondaisons vertes en permanence leur sont entremêlées et l'on trouve aussi fréquemment les *arbres sacrés* des grandes religions du pays : le *ficus religiosa indica* particulièrement vénéré des bouddhistes, et l'arbuste *sakaki* des shintoïstes. Quelques espèces tropicales, divers palmiers et aurantiacées donnent aux rives de la mer Intérieure une marque méditerranéenne, et, au printemps, le grand nombre de pruniers, de pêchers et de cerisiers (*sakura*) en fleurs, joints à une profusion de fleurs sauvages qui ornent jusqu'au faîte des toits de chaume, confèrent au paysage ce coloris chantant qui l'a rendu célèbre. Malheureusement, le goût des fruits ne va pas de pair avec la beauté des fleurs (1). Les quatre à cinq semaines de pluie de la mi-juin à la mi-juillet, qui tombent donc justement au moment où les fruits à noyau ont besoin de soleil, ne permettent pas aux fruits d'arriver à pleine maturation. Aussi la vigne est-elle réduite à quelques bandes de terrain à l'abri des pluies (par exemple près de *Kofu*). Après les précipitations

(1) Et les fleurs japonaises elles-mêmes sont dépourvues d'odeur. — *Note du traducteur.*

profuses de l'été commençant, il se produit une floraison luxuriante sous le soleil torride du gros de l'été, surtout du sous-bois, et cette végétation offre un caractère tropical jusque loin dans le Nord, jusqu'à *Hokkaido* et *Sakhaline*, et en particulier dans le voisinage de l'embouchure des cours d'eau. Puis l'époque des taïfouns marque en été la fin de la période principale de la poussée végétale ; un doux et long automne laisse à la nature le temps de se faner et de s'affaisser, et recouvre tout le pays, aussi loin que s'étendent les forêts d'arbres à feuilles, d'admirables tonalités en jaune et en rouge, que fournit principalement l'érable (*momiji*), très répandu et très affectionné.

Deux récoltes de riz ne sont pas un phénomène rare sur de larges zones du Sud ; une triple utilisation des champs, avec labourage et fumage intercalaires, est la règle. Partout, le *jardinage* est poussé à l'extrême, le travail de l'homme y trouvant une réelle récompense. On abandonne par contre à la nature tout le terrain où l'œuvre humaine ne payerait pas : les pentes pierreuses, la forêt de la montagne, et surtout le terrain meuble volcanique, que recouvre une haute bruyère (*hara*). La « loi d'établissement » que Carey a formulée, et qui doit être valable pour l'Amérique, loi selon laquelle les premiers terrains attaqués sont les moins fertiles, mais les plus faciles à retourner, tandis que ceux qui sont de rapport mais plus lourds, exigeant un plus gros effort, viennent ensuite, n'est pas valable pour le Japon, d'après nos observations, non plus peut-être que pour les pays à moussons en général. Au contraire, au Japon, le travail humain le plus ancien a déployé sa plus grande intensité sur les terrains lourds, bien arrosés, entretenus artificiellement par des canaux et des digues. C'est ce qui a permis, au VIIe siècle, cette merveilleuse tentative de réforme agraire de *Taikwa*, selon laquelle chaque citoyen reçut le terrain à rizière (champ humide, *ta*) nécessaire à son entretien, et d'où dérive peut-être encore le morcellement actuel. On peut donc aujourd'hui à peine dire où finit le terrain fertile naturel et où commence celui que des générations ont mis en valeur artificiellement.

C'est à ce changement du milieu par l'homme qu'est dû le fait que le monde des plantes et celui des animaux, soumis à une domestication de deux millénaires, reposant elle-même sur une domestication similaire en Chine de quatre millénaires, aient subi de multiples changements et soient adaptés l'un à l'autre. On remarque des signes d'hyperdomestication, la prédilection pour des-bizarreries et des formes spéciales insulaires, pour les formes pygmées en particulier, et il vaut la peine de noter l'extrême développement des insectes quant à la faune, et celui du sous-bois quant à la flore.

A part l'action diminutive de l'île et son obligatoire endogamie, dont l'effet se manifeste par la taille réduite du cheval et de l'ours, la faune est soumise à d'autres modifications par la domestication. Elle a aussi été soumise à la contrainte de cette sélection, si répandue en Chine, et qui éprouve chaque genre animal quant à l'utilité de son existence et de son entretien dans un pays surpeuplé et chroniquement exploité plus qu'à fond, ou quant à la possibilité de le remplacer par le travail de l'homme, une symbiose de l'homme et de la plante étant réalisée de façon à éliminer les grands herbivores et à établir une économie sans animaux.

De même que l'armoirie (*mon*) japonaise ne figure guère que des motifs de plantes et d'insectes, sous une forme circulaire, la position biogéographique de l'archipel extrême-oriental est caractérisée par cela qu'en outre de la faune marine, l'animal le plus important anthropogéographiquement, est un insecte : le ver à soie. A la rigueur, l'économie du pays pourrait se passer de tous les autres animaux, mais, sans le ver à soie, elle s'écroulerait parce que la propriété hypermorcelée doit tabler, pour le maintien de son existence, sur le revenu accessoire que fournit cette industrie domestique à 4 millions de ménages, c'est-à-dire à 20 millions d'êtres ; ce revenu représente pour le Japon les 60 % de ce que rapporte cette industrie dans le monde entier et le fait que 80 % de la production japonaise de la soie partent pour les États-Unis est un avertissement pressant d'avoir

à conserver la paix ! La situation curieuse de cet insecte de luxe dans la domestication ménagère est un point faible de l'économie biogéographique du pays. Alors que le revenu de la domestication animale ne représentait déjà avant la guerre que le 30 % du revenu de l'élevage du ver à soie, cette disproportion s'est accentuée pendant la guerre par la hausse du prix de la soie. La nourriture carnée et lactée joue encore un rôle tout à fait subordonné par rapport à la *nourriture marine et végétale*, et, malgré les efforts du Gouvernement, un élevage de petits animaux, qui certainement ne serait pas sans bénéfices, n'est pas devenu populaire. Si l'utilisation biogéographique de la richesse en genres et en espèces du monde végétal est donc satisfaisante, la participation de la faune, telle qu'elle est dirigée par l'homme, au développement de l'économie japonaise, est minable. Quelques chiffres sur le cheptel du Japon confirmeront cette assertion : le territoire d'origine comptait en 1910 (1920) [1930] : 1,4 (1,3) [1,48] million de bœufs, 1,565 (1,560) [1,49] million de chevaux, 279.000 (360.000) [764.000] porcs, 92.000 (110.000) [208.000] chèvres, 3,357 (3,129) [19,500] millions de moutons ; seuls les chiffres des porcs, des chèvres et des moutons sont donc en augmentation, mais pas de façon comparable avec les contingents européens ou américains.

L'achat annuel que fait le Japon en Chine d'environ 15 millions de yens d'œufs montre aussi l'inconsistance de l'élevage de la volaille, malgré des essais bien conduits à Aichi et à Chiba.

Il est évident que la faune sauvage ne peut plus jouer un grand rôle dans un pays peuplé de façon si dense et qui a été transformé par la civilisation. L'île principale héberge encore une petite espèce d'ours, à *Hokkaido* une grande espèce (sibérienne), d'importance majeure dans les coutumes et les croyances des *Aïnou*, enfin, dans les îles du Sud quelques singes. L'effectif du gibier est très maigre et les cerfs (*shika*) entretenus dans les bosquets sacrés paraissent être plus nombreux que les exemplaires sauvages dans les forêts de la montagne. Le renard et le

blaireau, qui sont encore fréquents, sont devenus des animaux-épouvantails des récits populaires, où ils sont même plus vivants que sur le terrain. Les oiseaux sauvages qui frappent le plus, et restent des sujets favoris de l'art figuré, sont : l'aigle de mer, le faucon, la corneille, le canard sauvage, le faisan et le héron — ces deux derniers étant également entretenus dans des parcs comme oiseaux d'agrément. Ledit rossignol japonais (*uguisu*) est le plus connu des oiseaux chanteurs, mais son chant ne se laisse pas comparer avec celui de son homonyme européen, de même que, de façon générale, le chant des oiseaux du Japon est une déception.

Le tableau de la faune nous dévoile donc un équilibre biogéographique tout différent de celui dont nous avons l'habitude, et l'importance prépondérante de *la flore et de la faune marines* pour le ménage de chacun et pour le peuple pris dans son ensemble renforce cette opposition ; Doflein a donné des descriptions vivantes de la richesse étonnante de la vie marine. Les sciences naturelles reconnaissent environ 400 espèces d'algues, mais le connaisseur du marché maritime n'en distingue, sous-espèces comprises, pas moins de 600, dont une grande partie peuvent être mangées, tandis que les autres, servant à fabriquer de la colle ou des engrais, sont la source de gros revenus. La pêche, très développée, des varechs et des algues, dispose d'une quantité de méthodes anciennes, raffinées, reposant sur l'observation la plus aiguë ; la pêche des autres habitants de la mer, côtière et profonde, est tout aussi perfectionnée. Une seule visite à un marché japonais de poisson enseigne combien la nourriture marine doit compléter, qualitativement et quantitativement, celle, trop frugale, que fournit la terre, et révèle une armée innombrable d'êtres bizarres, depuis les requins de toutes tailles et les crabes géants, au thon, au saumon, au hareng, aux carpes (*laï*), et jusqu'aux coquillages les plus curieux et les plus minuscules.

L'usage, en art, de motifs animaux et végétaux, se rapporte à certains êtres déterminés et représentés ensemble selon une antique tradition, de sorte que la représentation

d'êtres qui ne vont pas ensemble est une incongruité ; le faisan et la pivoine constituent une de ces symbioses.

Parmi la magnificence des fleurs, le goût populaire a une prédilection pour le chrysanthème (*kiku*) du blason impérial, cultivé en mille variétés, les azalées, les camélias, les pivoines, les iris, les glycines, et, parmi les arbres fruitiers qui fleurissent, les pruniers, les pêchers et les cerisiers.

Les nouveaux territoires ont apporté au vieux Japon, monde fortement modifié par l'homme et autarchique, plusieurs éléments nouveaux : la Corée a enrichi l'empire d'un puissant carnassier, le tigre blanc, qui se trouve aussi en Mandchourie et en Sibérie, Sakhaline a fourni des exemplaires de la flore et de la faune du Nord et même de la toundra ; le Pacifique sud a apporté des représentants des tropiques et une riche collection de formes provenant des atolls de coraux, des colonies d'éponges et des bancs d'huîtres à perles. *L'élevage d'huîtres perlières artificielles* doit être mentionné comme un cas curieux de géographie économique ; il est pratiqué par la maison *Mikimolo*, dans de grandes « fermes » en eau peu profonde, témoignage des instincts raciaux que le Japonais a conservé de son ancien habitat dans le Pacifique sud, malgré sa grande faculté d'adaptation aux possibilités biogéographiques, tandis que les formes du Nord sont encore ressenties comme quelque chose d'étranger.

La pêche au Japon

La situation maritime exceptionnelle, la forme étroite et longue du corps insulaire richement articulé, étiré des eaux subtropicales jusqu'aux eaux subarctiques, mettent le Japon en position de profiter de trois contrastes particulièrement favorables à l'utilisation de la mer pour sa subsistance :

1° Climatiquement : le contraste entre le continentalisme et l'océanisme.

2° Océanographiquement : la rencontre de courants marins chauds et de courants froids, et le brassage de l'eau

plus saline et de l'eau plus chargée d'oxygène en des régions où le socle étroit du Japon présente une assise plus large.

Ces deux conditions favorisent à leur tour :

3° Le contraste de la géographie animale : variété subtropicale d'espèces, et richesse septentrionale d'individus, la coïncidence de la capture d'animaux purement nordiques (animaux à fourrure, saumon, hareng) avec les genres méridionaux de la pêche : pêche des coraux de *Kiushiu* et fermes d'huîtres perlières de *Toba*.

Les désastres immenses qui visitent fréquemment le Japon, et avant tout les taïfouns, ne sont pas en état de réduire notablement ces faveurs de la nature ; ils redressent au contraire périodiquement la population dans sa lutte contre les éléments et ils en font une engeance durement trempée, mais « ces causes géographiques marquent aussi le caractère et l'âme du peuple de traits indélébiles ».

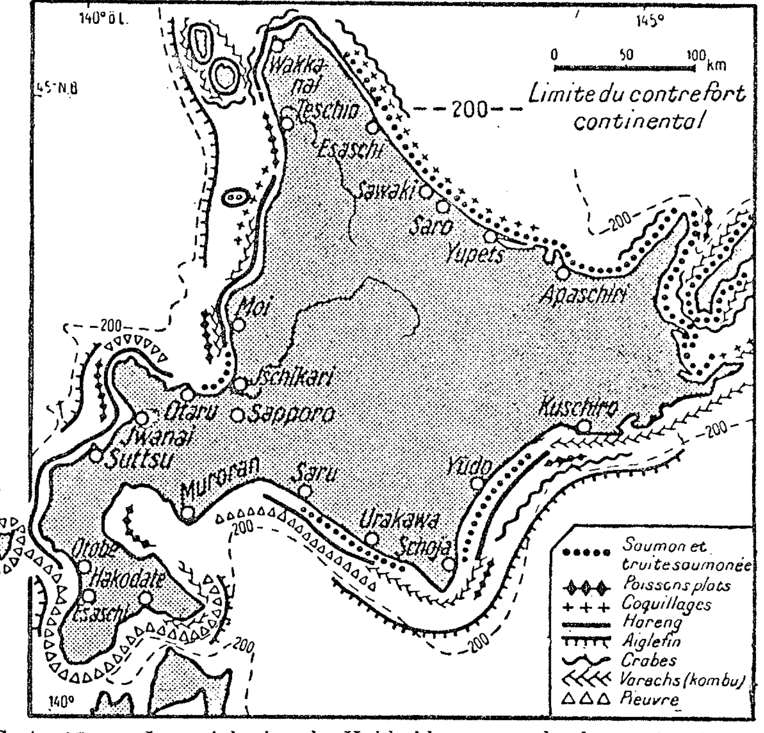
Ce ne sont cependant pas seulement les faveurs de la nature, mais la relation spéciale de l'homme japonais à la mer qui ont fait de la pêche de ces pays la plus importante du monde entier.

Il n'est pas encore certain que les Japonais aient été un peuple de pêcheurs dès l'origine (les *Kaizuka* ou amas de débris coquilliers appartiennent aux trouvailles se rapportant aux plus anciens temps), mais la liaison étroite avec la mer est une des plus fortes particularités du comportement du peuple japonais et un de ses caractères primordiaux. « Les légendes de l'époque mythique du Japon sont pleines d'allusions à la mer et au poisson » et un des poissons comestibles préférés du Sud, le *taï*, c'est-à-dire la carpe, est presque devenu un emblème national avec le soleil levant et le chrysanthème : on le voit, sur quantité d'images allégoriques (par exemple sur celle du dieu-poisson *Ebisu* comme symbole du garçonnet faisant des efforts pour se lever).

Les qualités d'hommes de la mer, qui sont certainement propres aux Japonais par hérédité ethnique, ont été accrues par la nature du pays, dont les plaines côtières parquent les habitants en caissons étanches, les vouant à la mer et

leur rendant la surface de l'eau presque plus familière que celle du sol.

Le *shintoïsme*, et, depuis le VI[e] siècle, le bouddhisme, interdisent la viande à leurs adeptes, mais les animaux de la mer sont tacitement exclus de cette interdiction. « La faveur imposée par la nature s'est ici révélée plus forte que la conséquence logique d'une doctrine religieuse ».



Carte 17. — Les pêcheries de Hokkaido ; exemple des cartes japonaises relatives à la pêche (d'après le D[r] Schepers).

L'importance, à côté du riz, du poisson pour la nourriture populaire, dans les districts montagneux où seulement 16 % de l'espace est susceptible d'être cultivé, n'est pas affaire de religion, mais de production alimentaire. Car le pays, qui ne dispose pas d'une grande terre d'émigration est sous le poids de l'augmentation constante de la population.

La plus grande pêcherie du monde s'est donc installée à l'angle nord-ouest de l'océan Pacifique ; le rendement (3,5 millions de tonnes en y comprenant Sakhaline, la Corée et Formose, 2,7 millions de tonnes sans ces annexes) dépasse de 8 à 10 fois celui de la pêcherie allemande (330.000 tonnes en 1929), et l'emporte encore notablement sur ceux réunis des États-Unis et de l'Angleterre (1,25 et 1,1 millions de tonnes en 1929).

La comparaison suivante, établie pour 1929, montre que le Japon est un peuple de pêcheurs et non pas un État à pêcheries :

Les 360.000 embarcations de pêche du Japon, occupant 1,5 millions d'hommes, pêchèrent 2,7 millions de tonnes c'est-à-dire que chaque embarcation pêcha 7,2 tonnes, et chaque homme 1,8 tonne.

Les 18.000 embarcations de l'Angleterre, occupant 72.000 hommes, pêchèrent 1,1 million de tonnes, c'est-à-dire que chaque embarcation pêcha 61 tonnes et chaque homme 15,25 tonnes.

Les 12.400 embarcations de l'Allemagne, occupant 24.500 hommes, pêchèrent 0,353 million de tonne, c'est-à-dire que chaque embarcation pêcha 27 tonnes et chaque homme 13,7 tonnes.

Des 360.000 embarcations de pêche du Japon en 1929, 328.000 étaient sans moteur ; il n'y avait que 79 vapeurs de plus de 100 tonnes et 176 bateaux à moteur de plus de 50 tonnes, tandis que l'Allemagne, la même année, comptait 374 vapeurs de plus de 100 tonnes sur ses 12.400 embarcations. Il est vrai que l'Allemagne, par contre, ne possède pas de bateaux de grande prise, dits « fabriques flottantes de conserves », tandis que le Japon en utilise un grand nombre dans le Nord, pour la pêche des crabes, de 3.000 à 4.000 tonnes en moyenne (ils ne sont pas compris dans le chiffre donné ci-dessus pour le territoire d'origine).

On « pêchette » sur toutes les côtes ; le sol, comme fournisseur de nourriture, et la pêche en eau douce sont, en comparaison, à l'arrière-plan ; les formes variées de la mer, préparées de façons tout aussi variées, se rencontrent à

chaque pas. De même que la mer pénètre et encercle de toutes parts le pays déchiqueté, le poisson de mer pénètre aussi partout la nourriture populaire et s'est fait sa place dans chaque maison. Cette prédilection va si loin que l'on donne même, à l'intérieur du pays, le pas à la marée de haut-goût, alors que le clair ruisseau à truites coule presque par la cuisine (il arrive d'ailleurs qu'on procède à un aménagement du cours d'un ruisseau par la maison, dans un but gastronomique).

Le grand nombre de petites embarcations sans moteur montre déjà que la pêche au Japon repose principalement sur sa forme côtière. Celle-ci constituait en effet en 1929 54 % du rendement total et elle est pratiquée presque sans interruption tout le long de la côte du vieux Japon. Des pêcheries plus importantes de haute mer ne se trouvent que dans les trois grands espaces naturels prédestinés à la pêche : *Hokkaido*, *Hondo de l'Est*, *Kiushiu du Sud-Ouest*.

Le *Hokkaido*, dont la position peut être comparée à celle de la Nouvelle-Zélande, a des pêcheries de caractère nettement septentrional ; il n'est pas seulement le plus important parage de pêche au Japon, mais un de ceux dont le rendement est le plus fort pour la terre entière.

La région de brassage des courants au-dessus du large socle continental qui prolonge la *côte orientale du Hondo* a une pêche de caractère encore partiellement septentrional ; cependant, les espèces migratrices du Sud (les maquereaux et surtout les sardines) y jouent le premier rôle. Le centre de gravité de cette région, qui s'étend au Nord jusque vers *Sendai* et descend encore plus au Sud que la baie de *Tokyo* et de *Sagami*, correspond à peu près au port de pêche de *Choshi*, à l'embouchure de la rivière *Tone*, tandis que le centre de la troisième grande région de capture, de caractère nettement méridional, se trouve à *Nagasaki*.

La *côte occidentale du Japon*, moins favorisée par le climat et obéissant à des méthodes de pêche plus anciennes, a une importance tout à fait secondaire par rapport à la côte orientale.

Les expériences et les procédés de l'Occident (la senne de

fond par exemple) sont largement appliqués dans ces trois grandes contrées de pêche, ainsi qu'en général sur la côte pacifique. On y constate la présence de bateaux à moteurs Diesel à côté des plus antiques pirogues.

La richesse multiforme des mers japonaises est caractérisée par ce fait que ce ne sont pas peu d'espèces qui fournissent le gros du rendement, mais qu'un grand nombre d'espèces ont une égale importance économique. Presque chacune des 1.230 espèces de poissons et des 691 espèces d'algues marines ont trouvé leur utilisation économique.

Les chiffres de capture, en milliers de tonnes, pour 1929, dans les eaux du territoire d'origine, sont les suivants pour quelques espèces importantes. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de tonnes se rapportant à la pêche en haute mer : sardine 770 (90), bonito 72 (60), maquereau 77 (23), thon 60 (39), poisson plat 77 (55), requin 60 (45), poulpe 77, hareng 307, cabliau 86, trepang 10, kombou (algue comestible : Laminaria) 209, huître 12. — En comparaison, le chiffre, pour toute la pêche allemande est de 335 !

Cette marée énorme parvient au consommateur par toutes les voies de communication : des cargos poissonniers, munis de réfrigérateurs modernes, font la navette entre les places de capture et les principaux centres de consommation (*Tokyo*, *Osaka-Kobé*), les chemins de fer ont transporté, en 1930, 343.000 tonnes de poisson salé ou séché, et 654.000 tonnes de poisson vivant ou frais (en partie dans de grands vagons-glacières) ; le reste est arrivé au consommateur, pour 90 % avec des camions automobiles, pour 10 % avec d'autres véhicules.

Sans que l'on puisse parler d'un hyper-poissonnement des eaux côtières, il y a encore une possibilité restreinte de développement de la pêche de haute mer, mais ce sont surtout les nouveaux territoires qui ouvrent un grand champ d'action : *Sakhaline*, la *Corée*, *Formose*, les *archipels à mandat du Sud*. Les richesses en poisson de ces territoires sont loin d'être pleinement exploitées, soit pour des raisons climatiques (*Sakhaline*), soit par le manque d'énergie et d'esprit

d'entreprise de la population (*Corée*), soit du fait des trop grandes distances (*mandat du Sud*) ; et pourtant, en 1927, la *Corée* faisait un gain de 65 millions de yens, dont 32 millions pour 373.000 pêcheurs coréens et 33 millions pour 81.000 pêcheurs japonais, et la seule pêche du hareng à Sakhaline procurait annuellement 375.000 tonnes !

La pêche populaire et côtière est caractéristique pour les régions au Sud de celle figurée sur la carte 17, c'est-à-dire pour le *vieux Japon*, la *Corée*, *Formose* et les émigrants vers les *mers du Sud*, de même que dans la partie méridionale de la région du Nord. Plus la température, vers le Nord, est rude pour le Japonais — qui aime le climat chaud —, plus la pêche prend le caractère de grande entreprise : grands bateaux-fabriques de conserves de crabe sur la *côte de Sibérie*, à *Sakhaline*, dans la *mer d'Okhotsk*, fabriques géantes de conserves de saumon au *Kamtchatka*, etc.

On rencontre des pêcheurs japonais de la Californie au détroit de Bering, de l'Alaska à l'Australie occidentale, du Kamtchatka au golfe de Bengale. Mais la pêcherie du Japon lui-même s'est étendue, avec les besoins accrus, au delà des eaux territoriales pour ouvrir et exploiter la richesse colossale des régions septentrionales. Les grandes zones russes de capture du Nord (Kamtchatka, Sibérie) sont nécessaires au Japon pour la *subsistance du peuple*, et non pas seulement pour son exportation. La région sous mandat du Sud ne pourra jamais les remplacer, d'abord à cause de la richesse des mers septentrionales, qui paraît inépuisable, ensuite à cause des grandes distances pour atteindre les mers du Sud.

L'exploitation réalisée par les Japonais dans le Nord est très importante ; c'est ainsi qu'en 1928, pour le seul saumon et sur les seules côtes du seul Kamtchatka, la quantité pêchée correspondait à 1,6 million de boîtes de conserve de chacune 21,7 kilos ; mais, depuis l'établissement de leur plan quinquennal, les Russes commencent, au prix d'efforts pécuniaires considérables, à menacer la situation prédominante du Japon dans la pêcherie. On ne voit pas encore comment la question se résoudra. Le Japon ne peut, à aucun prix, renoncer au fermage des espaces russes, mais malgré la con-

fiance qu'on peut avoir dans l'esprit d'entreprise et d'initiative économique du Japonais, supérieur au Russe sous ce rapport, le Japon devra céder une partie de ses positions à la Russie, même si cette dernière ne rattrape jamais le Japon en Extrême-Orient dans le domaine de la pêche. L'importance que les deux parties attachent à ce problème ressort des nombreuses négociations des dernières années entre les deux pays à la suite de contestations de pêche, et des changements apportés au traité primitif, qui, après la paix de Portsmouth en 1905, reconnaissait aux Japonais des droits de pêcherie pour la première fois.

Le système russe, pratiqué aujourd'hui en grand, de subsides d'État, le Japon le connaissait depuis longtemps. L'État s'intéresse à la pêcherie de façon multiple et modèle. Par des prêts d'argent, il a libéré les pêcheurs des griffes des usuriers, et, par des avances d'un système spécial, il a favorisé le développement de la pêcherie moderne en haute mer. Une sage législation, aux prescriptions détaillées, aussi bien quant à l'exercice du droit de pêche à l'intérieur que quant aux règles d'importation des produits de la mer venant de l'étranger, soutient le développement national de cette industrie. Les laboratoires d'État se sont montrés hardis dans la proposition de méthodes nouvelles et ont facilité l'introduction d'acquisitions qui avaient fait leurs preuves. Des instituts biologiques ont rendu de grands services dans l'utilisation des conditions naturelles de la pêcherie par leurs investigations scientifiques.

La protection des côtes, l'installation de phares et des ports de pêche nécessaires sont organisées systématiquement. Des stations météorologiques, des postes-vigies pour la surveillance des taïfouns et des stations côtières de télégraphie sans fil ont été mis à la disposition de la pêcherie. Depuis 1929, le Japon possède, avec le *Hakuyu Maru*, d'environ 1.400 tonnes, le bateau-école de pêche le plus moderne du globe, où les futurs pêcheurs d'océan reçoivent une instruction théorique et pratique complète.

L'État est fermement soutenu dans ses efforts par les solides et anciens corps de métier : les corporations de

pêcheurs (en 1928 : 3.870 corporations avec 509.863 membres) et les associations pour la production marine (en 1928 : 371 associations avec 440.511 membres), qui possèdent une influence puissante.

La signification économique de la pêcherie en mer pour le Japon ressort avant tout de ceci que, sans son opulence marine, le Japon serait incapable de nourrir un peuple de 65 millions d'âmes, puis en ceci que de 7,5 à 10 millions d'individus (les membres des familles sont à additionner au 1,5 million de ceux qui s'en occupent en titre) trouvent là un métier qui les entretient économiquement et les maintient en bonne santé, enfin en ceci que la troisième puissance maritime du globe trouve, dans la classe des pêcheurs durcis aux intempéries, le meilleur réservoir humain qui se laisse concevoir.

De la représentation et de la description du paysage japonais

Le caractère déterminé du paysage du vieux Japon, aussi bien de celui qui est abandonné à lui-même que de celui modifié par la cultivation, se prête admirablement à être stylisé et « typifié » ; il rend facile l'utilisation scientifique de l'impression artistique, mieux que ces paysages dans lesquels dominent de pures valeurs de sentiment et où les points d'appui des formes ne sont pas si sûrs, si multiplement parlants. Le paysage japonais de surface, fait de mer, de côtes et de montagnes, de peu de plaines, d'où l'on voit du reste toujours la montagne et où l'on sent le souffle de la mer, d'une couverture végétale variée, de formes dévergondées et pourtant typiques dues à un volcanisme qui domine le 27 % de la surface du pays, des effets de l'effort humain qui s'infiltre partout, ce paysage est une invitation aussi bien aux oppositions blanc et noir qu'à la palette de couleurs. C'est une vue du monde qui laisse de côté l'accessoire et l'occasionnel, fait ressortir les motifs dominants, met en valeur les espaces vides, selon les principes d'une

représentation par l'image qui est déjà dans l'esprit de la Chine.

L'art japonais, se plongeant, avec des yeux japonais, dans la vue intérieure de ce paysage, y a acquis une maîtrise qui ne peut être dépassée. Les centaines de représentations du *Fuji* par *Hokusai* en sont un exemple instructif, mais le nombre de ces tableaux de maîtres en rouleaux, images suspendues, reproductions coloriées, et, enfin, en projections lumineuses, est infini.

On devrait donc ajouter quelques témoins de la façon dont l'artiste indigène voit lui-même son pays et en sent les couleurs, à tout ouvrage poursuivant le but de nous représenter ce pays en images. Parmi les peintres étrangers, plus susceptibles d'ailleurs de sentir que de dominer la perspective et la force du coloris, il faut citer l'aquarelliste anglais Mortimer Menpes, remarquable pour sa reproduction de jardins japonais, ainsi qu'Élia et Florence Du Cane, et, plus récemment, de nombreux artistes de la projection dont les productions ont été publiées en partie par la maison Atlantis, avec un texte de valeur de F. Trautz.

Le paysage japonais a été décrit par bien des auteurs, dont les différences de conception montrent qu'il est beaucoup plus facile, en le contemplant du dedans que du dehors, d'en réduire l'action sur l'observateur à un commun dénominateur.

Il n'y a guère que Lafcadio Hearn parmi les Anglo-Saxons, les Français Pierre Loti et Claude Farrère parmi les Latins, qui aient réussi à rendre le charme du paysage japonais. Parmi les descriptions en allemand, il faut relever celle du *lac Biwa* par Dauthendey, mais les meilleures productions sous ce rapport sont celles de naturalistes, du vieux Engelbert Kämpfer, malgré son style rude, de F. de Siebold, puis surtout le journal de route de Richthofen pendant son premier voyage en Extrême-Orient avec la mission Eulenburg, plus récemment des Autrichiens Hofmann et Molisch. A une époque tout à fait récente, l'action conjointe de l'image, de la carte et du texte a produit une œuvre modèle avec les *Japanische Hafen* (Ports japonais)

de Mecking, l'observation scientifique de certains traits du paysage frisant l'art pour sa mise en valeur vivante. Mais toutes ces impressions venant de l'extérieur devraient être complétées par le contrepoids de la conception artistique indigène.

Cette exigence est, à la vérité, rendue difficile par le développement et le prix de l'impression en couleurs au Japon, avec une multiplicité des clichés pour la couleur (les reproductions de la maison d'édition artistique *Shimbishoin* en sont un exemple).

Des descriptions des changements qu'apportent au paysage du terroir japonais les agrandissements du pays vers le Sud ont été publiées par l'auteur de ces pages dans le tome \II de l'*Erdbild der Gegenwart* (Images du monde actuel) de Gerbing (p. 335-348), et, sous le signe économique dans le tome II du Andrée-Singer (p. 535-540), mais nous ne pouvons que faire allusion à cette demande justifiée de Drygalski de donner une large description du Japon par contrées de l'empire.

II

LA RACE DES ILES ET LA POPULATION DE L'EMPIRE. L'HOMME SUR LA TERRE JAPONAISE

ORIGINE

L'*origine et les composantes de la race actuelle insulaire*, qui compte 65 millions d'âmes (92 pour l'empire, 126 avec les sphères d'influence, en 1933, l'accroissement étant de 1 million chaque année), sont à déduire de la rencontre des trois courants marins, dont le jeu caresse le contour des rives et sépare les îles, courants qui ont apporté les trois éléments raciaux ayant produit par leur fusion la race japonaise : la race paléolithique du terroir, parente des Aïnou, certainement une souche des rives du Nord, même si on a de nouveau postulé à son sujet des émigrations du Sud de l'Asie et des récurrences vers le Nord (P. V. van Stein-Callenfels ; les amas de coquillages de Kikuna ; Yoskikiyo Koganei et Prince Oyama), puis le mélange coréen-mandchourien-chinois-du-Nord-chinois-du-Sud, qui forme la composante numériquement la plus faible, enfin la composante la plus efficace, malaise, venue des mers du Sud par les ponts que représentent les îles.

Tout cela a donné une *race* en moyenne plus petite et trapue que grande et élancée, avec une forte chevelure noire ou brun foncé et un maigre développement de la barbe, une peau jaunâtre ou brun clair, le pli mongolique de l'œil fréquent mais nullement constant, une mâchoire prognathe, des pommettes saillantes et des yeux un peu obliques —, mais, à part ces caractères généraux, race très diverse dans ses individus, avec tous les degrés de passage du primitif au type sélectionné, raffiné, avec des membres graciles et un crâne délicat.

Ce *mélange racial* a été forgé en une unité nouvelle lorsque, aux VIe et VIIe siècles de notre ère, ses citoyens étant

au nombre d'environ 8 millions, il emprunta à la Chine, par la voie de la Corée, le bouddhisme et l'écriture, la philosophie et la structure de l'État. Il assimila peu à peu le reste de l'antique population de l'île principale, les *Aïnou*, et, ayant atteint le chiffre de 26 à 27 millions d'habitants, se maintint à ce niveau pendant des siècles (c'est ainsi que, selon E. Honjo, l'augmentation au XVIIIe siècle ne fut que de 900.000 âmes) en même temps que le pays se fermait complètement. Depuis que les portes durent être rouvertes sous la pression de l'étranger, la population de l'archipel s'accrut constamment elle-même, en même temps qu'elle s'augmentait de 21 millions de sujets en Corée, de 4 millions 1/2 à Formose, de 3/4 dans le Sud de la Mandchourie et de 1,2 million dans la zone du chemin de fer, de 90.000 enfin (en 1930) dispersés dans les îles de la mer du Sud jusqu'à l'équateur. L'ethnologie japonaise peut donc prétendre avec raison que le nouveau Japon englobe des fractions de toutes les races de l'Est et du Sud-Est de l'Asie sous la prééminence d'une race mélangée présentant une unité extrême, physique et psychique.

Malgré l'*unité* si forte et si sensible *de la race insulaire*, les différents courants raciaux se laissent encore discerner, grâce avant tout à des signes somatiques, mais aussi à des symptômes psychiques. Les observations anthropologiques de Baelz ont encore aujourd'hui leur valeur, même si une partie des conclusions et hypothèses qui les accompagnaient ne peuvent plus être soutenues ; celle par exemple d'une race distinguée et d'une race inférieure, que l'on ne prend pas au sérieux au Japon « pas plus qu'on ne peut parler à Londres d'une race du Westend et d'une autre de l'East-end ». Les généalogies de famille, très exactes et remontant très haut, sont une source, encore peu exploitée, d'investigations exactes dans ce domaine. La possibilité de poursuivre les contacts raciaux des familles est quelque chose de tout à fait naturel, même chez des familles non princières, dans un pays qui n'a pas été troublé par des populations étrangères. Certes, on avouera moins volontiers l'existence d'ascendants aïnou que d'ancêtres malais ou mongols, et

cependant, les caractères raciaux les plus marquants des Aïnou, la forte chevelure, la forte barbe, la charpente trapue peuvent être plus facilement décelés que les traits des Malais, des Chinois du Sud ou des Coréens ; les uns et les autres de ces traits réapparaissent constamment au cours des générations.

Si les éléments raciaux s'entremêlent ainsi constamment dans la classe dominante, il en est de même des parias du vieux Japon, les *Ela*. Cette couche sociale, racialement énigmatique — et dont l'existence a renforcé la lutte des classes — se compose en partie des équarrisseurs, que la religion bouddhique considère comme des parias, et qui passent pour non honorables, comme autrefois en Europe les écorcheurs et les bourreaux, en partie de chemineaux, d'individus qui ont perdu leur famille, de *Samurai* et de *Ronin* qui ont dû plonger à nouveau en-dessous du niveau populaire, enfin d'étrangers échoués au Japon, par exemple des descendants de prisonniers coréens faits pendant l'expédition de la fin du XVIe siècle, de résidus des flottes de Koublaï Khan du XIIIe siècle — bref, d'éléments provenant de toutes les sources possibles et que leur sort amalgame.

Il sera difficile d'obtenir un accord quant aux *proportions du mélange racial*. Quelques savants admettent comme vraisemblable une proportion de 10 % de Paléoasiates et d'Aïnou, de 30 % d'immigrés chinois, mongols, mandchous et coréens, de 60 % de sang malayo-mongol venant de façon prépondérante du Sud. Une pareille estimation démontre que la science officielle attache actuellement du prix aux connexions avec les mers du Sud, c'est-à-dire avec les éléments malayo-mongols plutôt qu'avec les éléments mongolo-chinois ou même avec les éléments septentrionaux, tandis qu'on avait autrefois cherché chez les Aïnou des traits caucasoïdes et qu'on mettait même en rapport les dix tribus perdues de la Bible avec le mélange racial de l'archipel. Ce qui est certain, c'est que, grâce aux chroniques familiales, on peut poursuivre les nombreux émigrés venus à l'époque historique de la Corée, du Nord et du Sud de la

Chine et se rendre compte des brassages auxquels ils furent soumis ; que les types plus aberrants du *Sud de Kiushiu*, surtout de *Salsuma* et du *Sud de Shikoku*, particulièrement de *Tosa*, sont dus à de forts contacts malais, que la distinction de familles cultivées des Philippines et du Sud du Japon est difficile même pour ceux qui appartiennent à ces deux populations, et que l'émigrant japonais dans les îles du Pacifique se sent là comme chez lui. Tandis que l'émigration sur le continent ou vers le Nord a toujours dû être amorcée, développée et protégée par l'État, sans cependant être jamais devenue populaire (des plans d'émigration massive artificielle en Mandchourie prévoient jusqu'à 500.000 émigrants par an !), l'écoulement vers les mers du Sud s'opère de lui-même, surtout à partir des rives surpeuplées de la mer Intérieure. Il faut conclure de ces symptômes, ainsi que de toutes les coutumes populaires relatives à la construction de l'habitation, au chauffage, à l'habillement, aux matériaux industriels, aux habitudes balnéaires, que *l'élément méridional domine* dans le mélange ethnique, et que l'élément de base septentrional était quantitativement moins nombreux et peut-être aussi plus démuni d'énergie vitale.

Encore aujourd'hui, la densité de la population dans la partie septentrionale du *Hondo*, peuplée il y a mille ans par les Aïnou, est beaucoup plus faible que dans le territoire d'origine de la *race de Yamato* : 96 à 100 contre 200 et plus, par kilomètre carré. Le nombre des Aïnou, qui fondent rapidement, n'est plus que de 16.500 (1.500 à *Sakhaline*, 15.000 au *Hokkaido*) ; ces tribus paléoasiatiques, autrefois errantes, recouvrent de façon clairsemée de vastes espaces. Comme ils ont été subjugués dans le Nord du Japon par la race de Yamato, selon un processus semblable à celui par lequel les Wendes et autres tribus slaves occidentales ont été absorbés par la classe colonisatrice et seigneuriale germanique, les Aïnou, ont introduit dans la race des vainqueurs une plus forte proportion de sang que ces derniers ne veulent le reconnaître. Certains caractères ont été comme exaspérés par le fait que les Malais et les Paléoasiates ont divers points de ressemblance : certaines formes du culte

des ancêtres et de la croyance aux démons, le provocation artificielle d'états extatiques et délirants, par exemple au moyen d'une décoction de champignons ou de l'hypnose, ou de formes particulières de stupeur, puis, la prédilection marquée pour la nourriture côtière et marine, la dextérité à pêcher et à travailler le bois, l'habileté comme marins, et même, ainsi que Wirth le souligne avec raison, la cruauté passagère du regard, qui ressort dans les états d'excitation ou de raideur artificielles des traits.

Les *intentions et les buts géopolitiques* peuvent favoriser mais aussi obscurcir les résultats scientifiques en ce domaine, ainsi les amitiés et alliances tissées, au delà du grand océan, avec le Mexique, l'Amérique centrale, le Pérou et le Chili, en un réseau devant faire obstacle à la puissante pression anglo-saxonne.

Tempérament et caractère de la race insulaire

Si l'on veut analyser les *traits ethnopsychologiques* à côté des caractères raciaux, on reconnaît, ici comme en Angleterre, sous le masque de l'unité raciale, les joints de l'emboîtement : ce qui ressortit à l'essence primitive des différentes races, ce qui est, par contre, vernis conscient, voulu en partie pour contre-actionner les défauts reconnus du tempérament.

Un sentiment violent de la liberté, une « noblesse virile » sont des qualités souvent célébrées chez les Malais ; la passion habituellement dominée, mais parfois éclatant de façon démoniaque, une disposition d'esprit portée à la persistance, le sentiment de vengeance poursuivant son but avec ténacité, se trouvent aussi bien chez les Malais que chez les Paléoasiates, éléments tous deux représentés dans la race insulaire. Si l'on y ajoute les traits hautains du caractère chinois, un orgueil intellectuel certain sous une forme polie, un cérémonial qui se possède et qui réprime toute explosion, ces particularités additionnées ne contribuent pas à rendre la personnalité ethnique transparente, d'un abord facile, en un mot aisée à saisir. On interprète souvent la finesse de la

sensation du Japonais, sa déférence pour l'atmosphère du prochain, sa politesse et son respect excessif des formes — aboutissant à ce point culminant de la domination de soi : le sourire japonais — comme de la fausseté et de l'hypocrisie, alors qu'ils signifient certainement, chez des hommes de valeur, la maîtrise d'une âme raffinée, s'accompagnant il est vrai du repliement sur soi-même. Mais il s'agit souvent de la domination d'instincts primitifs et violents, qui provoque des refoulements ; l'attitude modeste voile en fait une fierté indomptable.

Sous certains rapports, tout l'Extrême-Orient paraît avoir une structure plus démocratique que l'un quelconque des pays libéraux de l'Occident ; mais cet appareil masque l'héritage d'un passé socialaristocratique, d'une tendance nettement sélective. La cruauté et l'indifférence des souffrances d'autrui, mais aussi le stoïcisme dans l'endurance des siennes propres, est un trait commun à tous les éléments qui ont formé la race japonaise, un trait donc qui est particulièrement marqué dans cette race mixte. Aussi bien les Malais que les Paléoasiates sont sujets à ces états de stupeur mentionnés plus haut, qui peuvent être encore intensifiés par l'autosuggestion et des moyens médicamentaux, et dont la vision à distance et les accès d'« amok » sont des excès connus (1). Une bravoure sans arrière-pensée et une faculté de sacrifice illimitée pour la communauté font corps avec cette indifférence pour les maux particuliers et le dédain pour la personne individuelle.

Un sens de la nature aiguisé et le besoin d'une vie intime avec cette nature sont un sentiment répandu dans tout le domaine des arcs insulaires de l'Asie orientale, de même que le sont l'antique instinct des Malais pour la navigation, la

(1) L'*amok*, propre avant tout à la Malaisie, est la course d'un individu qui, sous l'empire d'une angoisse hallucinatoire (souvent à base infectieuse), attaque meurtrièrement le premier venu. C'est une des formes de ce que, dans la zone arctique, on appelle l'*hystérie arctique*. L'une ou l'autre des formes de ce syndrome d'ensemble qu'on pourrait appeler l'*hystérie mongoloïde*, éclôt sur la base de deux facteurs nécessaires, l'un mésologique, l'autre racial : une extrême privation et le facteur racial mongoloïde. — *Note du traducteur*.

familiarité avec la mer mais aussi avec la montagne, le savoir-faire dans une végétation luxuriante. Le refus de s'établir en plaine et surtout sur les plateaux, l'aversion pour la cultivation par larges étendues, pour le séjour permanent sur les hauteurs et dans le climat septentrional, trahissent l'instinct des mers méridionales et des Malais portés à l'émigration maritime. Le bambou est inséparable d'eux, de même que, pour le Paléoasiate, la branche de saule, l'*inao*, qui se retrouve encore au Japon dans diverses coutumes et superstitions.

En opposition avec cette hérédité instinctive, le robuste sentiment familial et le respect de l'âge ont été favorisés par l'exemple chinois, tandis que l'amour pour les enfants paraît une disposition innée, mais fortement accrue par ce sentiment familial. Il est étrange que les traits d'un ancien *matriarcal*, d'une situation privilégiée de la femme dans la famille, encore décelable dans les *îles Riukiu*, aient complètement disparu dans le reste du Japon. Le Japon est un des États de la Terre où le *masculinat* est le plus prononcé, prononcé comme il ne le fut peut-être que dans les anciennes républiques citadines de la Grèce. Jusqu'au XIX[e] siècle, la femme a été complètement sacrifiée, dans son comportement propre et sa personnalité, au service de l'État. Elle n'avait le choix qu'entre le rôle de l'*okusama*, de l'intérieur vénéré (de la maison), c'est-à-dire le rôle exclusif de mère et de maîtresse de maison, et le rôle de la *geisha* ou de l'hétaire, qui ne va d'ailleurs pas sans une influence notable sur la vie politique et culturelle. La femme ne trouvait donc la possibilité de vivre sa propre vie et d'agir, indirectement il est vrai, par delà le cercle familial, qu'en qualité de *geisha*. Il n'est question d'une question féminine, dans le sens où nous l'entendons, que depuis la dernière génération ; cette question deviendra naturellement d'autant plus aiguë que les jeunes filles, influencées par l'éducation moderne, souffriront, dans le mariage, du joug que leur imposent les anciennes coutumes.

Les deux dernières générations se sont pliées au Japon à des changements de forme considérables et elles ont mis leur système nerveux à une dure épreuve en s'attelant à cette tâche géante d'une adaptation à la civilisation occidentale ; mais le caractère et l'instinct de la race se sont moins transformés que ne le ferait croire la façade, et cette situation morale tend visiblement vers un état d'équilibre.

L'étude comparée de la Terre croyait autrefois reconnaître, dans l'attitude des habitants de terres secouées par les volcans, une force tendue et passionnée, des emportements par accès suivis de rêveries sombres, et elle mettait ce complexe sur le compte d'une nature richement bénie, mais remuée de cataclysmes. C'était ensuite affaire d'autodiscipline de dominer les contingences mésologiques autant que le caractère, la volonté et l'éducation le permettent. Celle-ci est due principalement au bouddhisme et à la civilisation chinoise, mais l'anoblissement de ce qui est indigène est dû à la doctrine indigène du *Shinto* (voir Kato, récemment le baron Hiranuma, la société patriotique *Kokuhonsha*, J. W. T. Mason). Les formes religieuses aborigène et étrangère se sont chacune développées, elles se sont réciproquement fécondées, et, à part quelques cas exceptionnels, ne se sont jamais combattues violemment comme l'ont fait entre elles les forces constitutives de l'esprit occidental : la sagesse et l'acuité artistique grecques, la force gouvernementale romaine et les religions de l'Asie antérieure. Il s'est donc créé au Japon un *style de vie harmonieux*, que l'on commence de nouveau à se remémorer après avoir reconnu les faiblesses d'un tableau de civilisation qu'on s'était efforcé d'imiter pendant un demi-siècle. Il se produit un recueillement du comportement japonais, un retour aux forces culturelles et économiques de l'Asie orientale, qui pourraient conduire à une soudure des pays des moussons. Les motifs indous et chinois trouvent de nouveau plus de résonnance, la personnalité de l'individu trop vivement poussée en avant exécute un pas en arrière, l'impersonnel dans la politique, dans la direction de l'empire, dans le jeu des partis, dans les rapports et les coutumes populaires, pourrait bien redevenir de bon ton — comme Rabindranath

Tagore le recommanda chaudement dans son discours de Tokyo aux Japonais.

Mais la sensibilité, le tact et la prise en considération de l'atmosphère personnelle, même dans les notions conceptuelles et dans les questions de confession, en un mot le *respect d'une limite spirituelle*, que l'on ne franchit pas sans y être invité, se combine — qu'on ne l'oublie jamais — avec une mentalité réfléchie, vindicative, commune à toutes les antiques organisations aristocratiques d'État, propre également à l'esprit ethnique pour lequel cette organisation était une affaire de long atavisme. Ce n'est qu'en inculquant rigidement et logiquement la forme de cette organisation qu'une autre résultante en fut rendue supportable : le sentiment de la responsabilité collective, et le fait que la famille, la commune, la cellule territoriale pouvaient être tenues pour responsables du délit ou de la dégénérescence d'un de leurs membres. Il en résulta une surveillance réciproque constante, un mouchardage et une suspicion qui n'étaient atténués que par le vernis de la politesse dont chaque démarche s'accompagne. Si la famille, le clan et la tribu (*han*) défendent chacun de leurs membres, ils exigent naturellement que chacun fasse le sacrifice de sa personnalité ; et chez le grand prêtre des ancêtres, l'empereur, l'action impersonnelle tient de beaucoup le premier plan.

Une telle faculté d'adaptation dans un sens unique, vis-à-vis de ses concitoyens, a naturellement comme conséquence le *défaut d'adaptabilité aux coutumes étrangères*. C'est surtout de là que découle le reproche constant que leurs hôtes font aux émigrants japonais d'être inapprochables. Plus l'instinct et le caractère ethnique sont adaptés à des conditions spatiales nettement délimitées, plus il leur est difficile de se trouver à l'aise dans d'autres conditions. Ils ont une empreinte trop différenciée pour pouvoir se modeler. Ce n'est que sur des terrains d'établissement très apparentés aux leurs que ces inhibitions peuvent être écartées, ainsi à Hawaï, sur les îles des mers australes, dans les pays côtiers du Pacifique, mais pas à l'intérieur du Far-West américain ou dans les pays plats de l'Asie septentrionale. Les Japonais ne sont donc pas à utiliser comme *engrais populaires* ; à Hawaï, où ils ont été importés par des planteurs américains, ils noient réellement ceux qui les ont amenés. Mais la guerre sino-japonaise a montré que le Japon se sentait la force d'imprimer sa marque de *peuple de maîtres* sur une grande étendue de la planète et d'atteindre le but que se proposait le comte *Komura*, dans son discours-programme de 1909, à savoir de maintenir haut la tête entre les 118 millions d'Américains, les 130 millions de Russes et le demi-milliard de la masse chinoise. Mais il faut d'abord considérer comment la nouvelle race de maîtres se comportera quant à la tendance à l'indépendance de petites unités ethniques. Celles-ci, jusqu'ici, sentent sur elles une main de fer, à la vérité sous un gant de velours. Le Japon s'efforce avec raison de ne pas causer d'inutiles amertumes ; il favorise le bien-être matériel de toute autre façon que ne le fait, par exemple, l'Angleterre en Irlande, de sorte que la *Corée* et *Formose* ont atteint, matériellement, une prospérité qu'ils ne connaissaient pas auparavant, payée certes de l'obligation d'avoir dû s'encastrer dans le cadre du japonisme. Le témoignage des années 1931 et 1932 montre qu'on nourrit des plans semblables quant à la Mandchourie (Araki, Hiranuma, Yumoto, etc.).

Particularités, mœurs et coutumes

Un peuple de l'Europe, influencé de toutes parts par ses voisins, ne peut pas se représenter la liberté d'allure dont jouit la population des îles japonaises. En analysant ce peuple, il nous est plus difficile que ce n'est le cas avec les voisins qui nous sont plus ou moins parents de déterminer, parmi ce que le Japonais tient pour son bien propre, ce qui lui *appartient dès l'origine* et ce qu'il a *développé secondairement*, ce qui vient de l'ancienne souche raciale, ce qui a cru de cette souche sous l'action des contingences primitives, et ce qui a été emprunté d'ailleurs et plus ou moins adapté. Le contraste entre l'enthousiasme pour de nouvelles impressions et le ferme attachement à des valeurs héritées, entre de sauvages explosions du tempérament et la sévère

maîtrise de soi, a déjà été expliqué par cela que la discipline et le cérémonial ont été créés pour freiner les dispositions passionnées d'une race méridionale. La dignité dans le respect des formes découle en partie de la culture chinoise et de l'éducation bouddhiste, en partie de la tradition féodale socialo-aristocratique, et elle disparaît visiblement avec le recul des forces qui l'ont produite.

On peut donner, comme exemples vivants de la nouvelle disposition d'esprit, le roman autobiographique du chef ouvrier chrétien-social bien connu Toyohiko Kagawa, et la biographie plus vraie du communiste Sen Katayama.

Mais l'*opposition* entre le vernis portant au raffinement emprunté à des cultures étrangères et la réaction nationale reprenant contact avec la nature du pays, est plus ancienne que la structure féodale du moyen âge japonais. Elle était déjà là lors de l'introduction de la nouveauté bouddhique, et dans la lutte entre l'art indigène et le style d'influence chinoise.

Une opposition similairement très ancienne se révèle par l'adaptation défectueuse de la race méridionale, qui pourtant s'est rabattue il y a bientôt deux mille ans vers le Nord, au climat relativement rude du Japon : l'habitation et l'habillement n'y correspondent pas dans leur rôle de protection contre le froid. Les parois de bois et de papier, ainsi que les étoffes légères de soie et de coton conviennent encore aux îles du Sud de l'archipel, à peine déjà au climat du *Hondo* dans sa partie nord, et plus du tout à celui du *Hokkaido*, sans parler des possessions coloniales encore plus au Nord. Là, c'est-à-dire à Sakhaline et dans les Kouriles, ainsi que sur le continent qui leur fait face, les demeures russes de pierre, adéquates au climat, ont simplement été adoptées ; mais il est remarquable que les Japonais ne s'y sentent jamais à l'aise tout en en constatant la supériorité pratique, et qu'ils paraissent perdre, en y habitant, leur sens de l'ordre et leur propreté proverbiale.

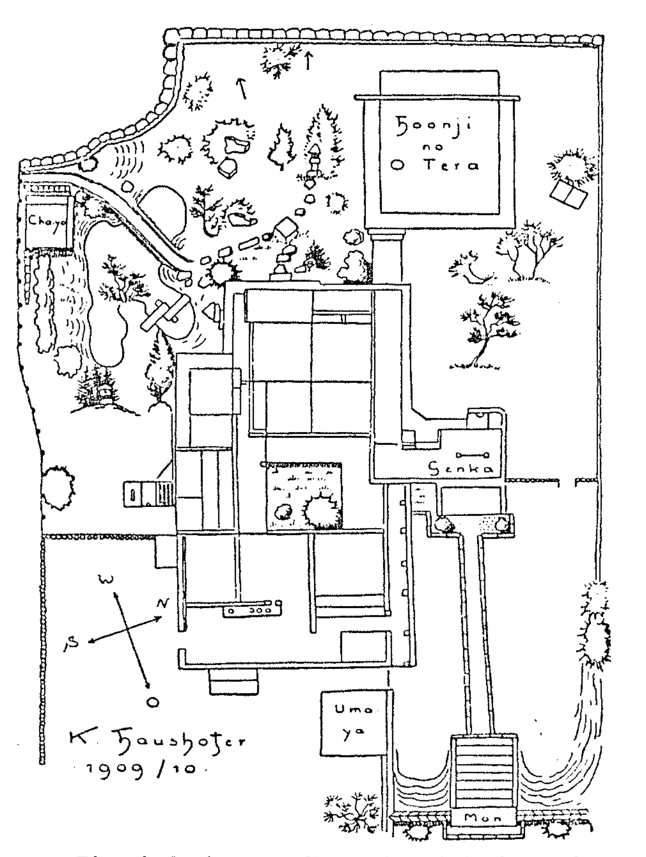
Considérées extérieurement, les petites et les grandes agglomérations (dont la signification économique sera exposée plus loin) donnent une impression de simplicité et d'uniformité. Le plan, surtout celui des grandes villes, a, pour notre goût, quelque chose de trop régulier ; les lignes géométriques n'en sont rompues que par quelques grandes places, par des temples ceinturés de murailles, par de larges escaliers et des jardins en terrasses, plus rarement par des castels à fondements cyclopéens, qui brisent agréablement pour l'œil le dédale des petites ruelles. Des constructions de tous les styles européens s'y ajoutent dans les quartiers occidentalisés des grandes villes et des ports, et elles ne contribuent pas plus que les cheminées d'usines et les mâts des tramways électriques à embellir le paysage citadin. La note dominante des villes restées dans la note indigène est donnée par les toits relevés, à plusieurs étages, des pagodes, les tours et les corps de bâtiments élevés des châteaux féodaux, dont 200 sont encore conservés. Les cimetières généralement étagés et les bosquets des temples, les collines couronnées de conifères encore fréquentes dans les villes, les jardins privés et les parcs publics rompent aussi agréablement l'amas des petites maisons de bois de couleur neutre.

Le village de maisons en amas est rare ; le village à rues est de beaucoup plus fréquent. Souvent, une petite ville, à quelques rues parallèles, a été le noyau de néo-formations. Le hameau, la ferme, sont plus étriqués que chez nous, parce que le gros bétail y est inexistant ou peu nombreux, aussi parce que le climat, plus doux, permet davantage le travail en plein air, et parce que le danger des tremblements de terre nécessite des constructions basses et élastiques. La demeure de bois est naturelle pour un pays si riche en bois ; les parois intérieures sont proprement faites de panneaux à cloisons et de papier, souvent aussi de bambous solidement agencés.

Les *maisons* sont fort uniformes dans leur disposition générale ; elles n'ont pas été construites à partir d'une façade, mais sur la base des nécessités intérieures, l'espace étant calculé d'après la surface d'une natte de couchage (*tatami*), étalon valable dans tout le pays, de telle sorte qu'on parle communément d'une pièce à quatre nattes, à six nattes, etc. La maison se ferme au dehors par de solides

parois à coulisses, mais qui ne sont closes que la nuit, et, de jour, par grand froid, tempête ou pluie. Hàbituellement, la maison est ouverte, très bien ventilée en conséquence, mais trop balayée de courants d'air pour nos notions. Les espaces sont partagés soit par des parois fixes contenant des armoires, soit par des parois à coulisses, cloisonnées et tendues de papier. La maison est assise, à environ un demi-mètre au-dessus du sol, sur une carcasse de pilotis, qui est incontestablement d'origine malaise. Toute la construction est susceptible de flamber à la première étincelle, et comme, avant l'introduction de l'électricité, il n'existait que des lumières libres ou des lanternes de papier, le chauffage s'effectuant d'autre part au moyen de brasiers ouverts de charbon de bois, l'effrayante fréquence des incendies ne peut étonner. Des bâtiments plus massifs et plus spacieux sont la cuisine, souvent construite simplement comme une aire, et, à une certaine distance de la maison, le grenier (*kura*), solide et à l'abri du feu ; tous les objets de valeur, objets d'art, etc., y sont déposés. Si l'espace et les moyens y suffisent, la maison est entourée d'une palissade de planches proprement montées. On entre dans la cour par un portail de bois de belle allure, et, dans la maison, on pénètre d'abord dans une sorte de vestibule, puis, seulement après, dans les locaux d'habitation proprement dits. Dans les demeures cossues, les pièces préférées ne sont jamais du côté de la rue, mais toujours derrière, et donnent, la plupart du temps, par l'intermédiaire d'une salle-jardin, soit sur la campagne, soit, en ville, sur un jardin. Les pièces dans lesquelles on désire se sentir à l'aise sont le plus possible à l'abri des regards. Une salle de bain ne manque dans aucune demeure, pas même dans la plus modeste ; si cette pièce est modeste, il s'y trouve simplement quelques grandes cuves où l'on puisse plonger et une série de petits récipients pour les ablutions ; mais, dans les grands hôtels et les demeures particulières de propriétaires aisés, elle est souvent carrelée et aménagée très confortablement. Non seulement ces salles de bain existent ; elles sont quotidiennement usagées par toute la population.

Les grandes demeures donnent une impression de mouvement par cela qu'il s'agit moins d'une maison que d'un *groupe de bâtiments*, séparés par des cours intérieures, des jardins d'apparât et des allées couvertes. Le jardin n'est presque jamais dépourvu d'une maisonnette-belvédère ou



Carte 18. — Plan de la demeure d'un prêtre, habitée par l'auteur en 1909-10 et adjacente au temple de Hoonji (Kyoto).

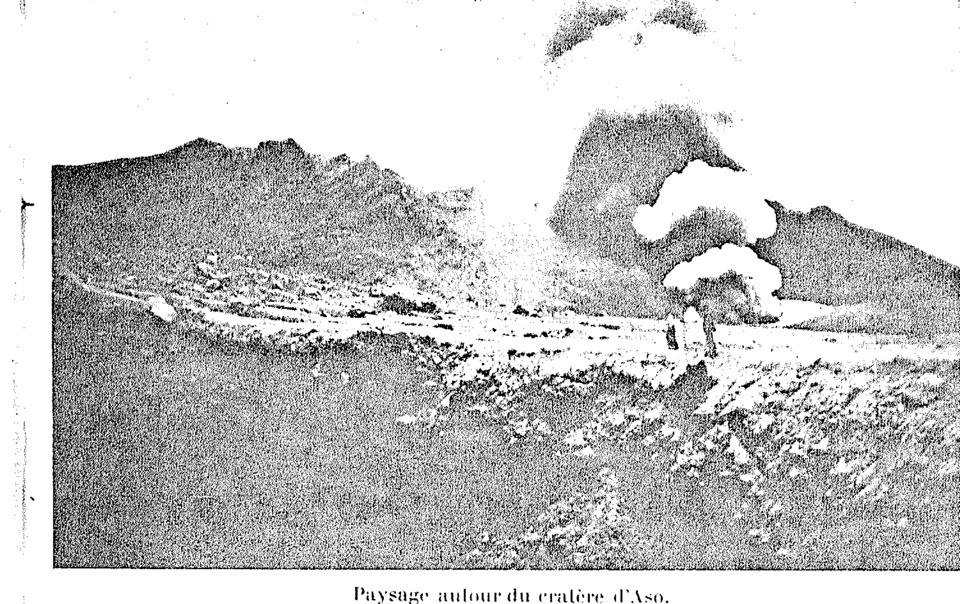
d'une maisonnette à thé et d'un étang ; les jardins de dimension plus considérable cherchent à imiter un coin de paysage de façon plus ou moins artificielle. Les parcs des grands personnages sont des chefs-d'œuvre de jardinage en imitation de paysages.

La *disposition intérieure* fait sentir encore plus vivement la différence entre les habitations européenne et japonaise. Il n'y a aucun mobilier à l'exception de quelques bahuts, de petites armoires à tiroirs et des placards susmentionnés. L'absence presque totale d'objets à épousseter et à taper, de meubles rembourrés, de tapis et de rideaux, facilite sans aucun doute l'existence de la maîtresse de maison. Les nattes lisses et plaquées de façon fixe se laissent facilement entretenir, car tout entrant laisse ses sandales à la porte. Aussi peut-on s'asseoir sur les nattes ; quelques coussins carrés donnent encore plus de commodité ; on s'y accroupit les jambes repliées de sorte que l'on repose sur les talons. On fait peu de différence entre les chambres à coucher et les pièces d'habitation. Il n'y a pas de lits rigides, pas de tables, pas de chaises. On dort sur des courtepointes de soie ou de coton, plus ou moins épaisses, que l'on étend la nuit dans la pièce où l'on veut et qui, après avoir été aérées au soleil, disparaissent de jour dans les placards. Il n'y a pas de table de famille. Chacun reçoit son repas sur une table mignonne laquée, placée quelque part sur les nattes. Dans aucune pièce ne manquent l'appareil à fumer, un bocal rempli de braise pour allumer la pipe, non plus que le service à thé, car on offre du thé à tout hôte, à toute heure du jour.

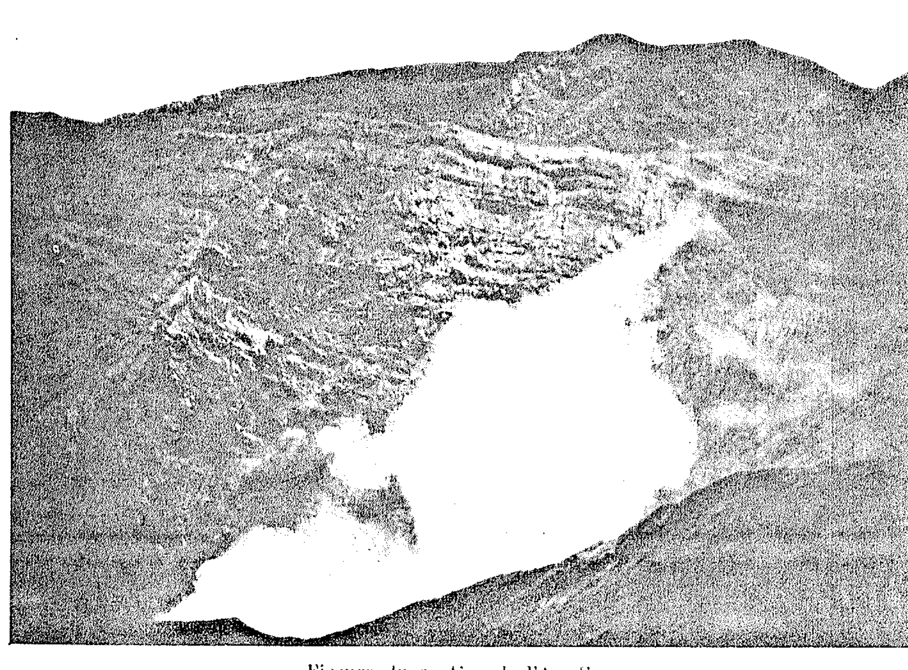
Une niche (*tokonoma*) se trouve dans chaque chambre ; de une à trois images (*kakemono*) y sont suspendues et un vase contenant les branches fleuries ou les fleurs de la saison y est placé. Cette niche, surélevée, est un petit musée domestique établi selon la fortune et le goût du propriétaire, mais les objets en sont constamment changés selon les saisons et les festivités.

Les *installations de chauffage*, très incomplètes, sont celles transplantées au Nord, d'une population habituée au chaud : récipients de bronze portatifs (*hibachi*, pot à feu) contenant des braises ardentes au-dessus desquelles — comme autrefois dans la région méditerranéenne — on se réchauffe les mains ; feu ouvert dans la cuisine, qu'on attise sans précaution ; ou encore, au milieu de la chambre, fosse de chauffage où se place le brasier de charbons ardents : les membres

PLANCHE 5.

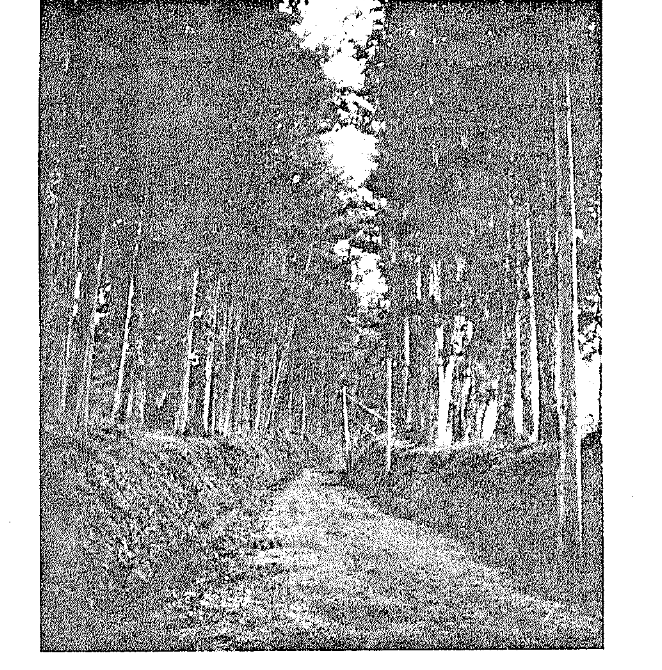


Paysage autour du cratère d'Aso.
(*Photographie Mme Martha Haushofer*)

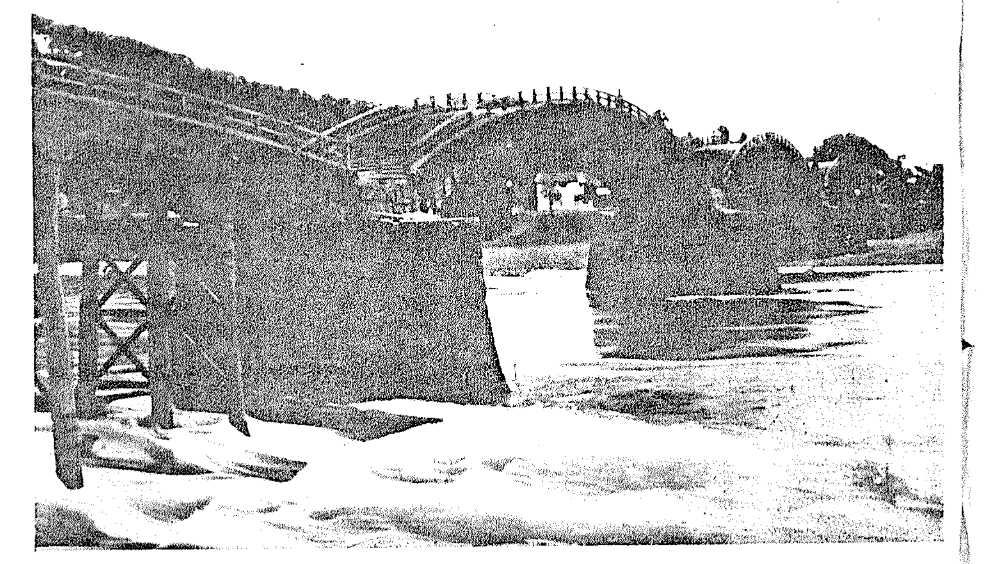


Fissure du cratère de l'Aso-San.
(*Photographie Prof. Karl Haushofer*)

PLANCHE 6.



Allée de *cryptomeria*, de 30 kilomètres de long, plantée, non loin de Nikko, au XVII[e] siècle, sous la domination des shogun (maires du palais) Tokugawa.
(*Photographie Prof. Montandon*)



Le pont de Kintai, à Suho, près Hiroshima (Hondo).
(*Photo. communiquée par Prof. Montandon*)

de la famille l'entourent, les jambes étendues vers le foyer tandis qu'une courte pointe, maintenue par un appareil de soutien en fer, est tendue au-dessus des jambes et des charbons pour retenir la chaleur. On voit donc qu'il s'agit d'installations tout à fait insuffisantes dans un climat qui, dans le *Sud du Hondo*, a des hivers très frais avec de légères chutes de neige, et, dans le *Nord du Hondo*, peut, vraiment rude, être qualifié de septentrional. La fumée s'échappe soit par le toit de la cuisine, soit par les volets à coulisses à demi ouverts ; elle ne peut du reste pas se maintenir longtemps dans un intérieur si soumis aux courants d'air, de sorte que les défectuosités du mode d'évacuation ne se font pas autant sentir qu'on pourrait s'y attendre. Pendant les deux à trois mois où la température est fraîche ou vraiment froide, on gèle copieusement. Il semble que dans le mode de vie du vieux Japon, pas encore contaminé par les habitudes européennes, la population soit entrée dans une sorte de demi-sommeil hivernal, pour dégeler rapidement au printemps. L'adaptation défectueuse aux froids de l'hiver, dans l'habitation et l'habillement, a eu son bon côté : le peuple entier est élevé à la dure et supporte au travail, temporairement, une nudité totale ou partielle, sans en ressentir d'inconvénient. Le costume qui se porte habituellement à la campagne, tête sans couvre-chef, cou libre, vêtements amples et mal fermés, jambes et pieds nus, a aussi contribué à aguerrir la race contre les intempéries.

La *coupe du costume de tous les jours*, du *kimono*, a été rendu si populaire chez nous par une vague de la mode, qu'il n'est pas nécessaire de la décrire. Cette coupe est toujours identique en principe et ne comporte que des différences de détail : longueur et largeur des manches, différences de matériel (matériel végétal ou soie, la laine étant autrefois inconnue), couleur et dessins selon l'âge, le sexe et le rang. Les vêtements des jours de la semaine des travailleurs sont en coton blanc, imprimé bleu, facilement lavables, commodes et laissant passer l'air, d'un véritable charme artistique enfin par l'infinie variété de leurs dessins. Naturellement, cela est encore plus le cas des magnifiques étoffes de soie que

portent les gens aisés ou distingués, étoffes qui vont du crêpe uniforme de couleur tendre au brocart riche, à grands ramages, brodé d'or. Une magnificence particulière se manifeste dans la large ceinture des femmes (*obi*). Des effets de couleur variés et riches en contrastes sont réalisés dans les vêtements des enfants et dans les costumes de fête des *geisha*, tandis que les adultes s'en tiennent aux teintes discrètes et harmonieusement nuancées.

Il existe, en outre du simple kimono, toute une série d'autres coupes du vêtement pour les festivités ; une sorte de pantalon à plis, qu'on peut définir comme une robe partagée, est assez courant, puis une pèlerine ou un manteau de soie noire qui, pour tout ornement, porte, en blanc sur noir, l'armoirie du sujet. Les costumes du temps féodal, bien beaux mais bien peu commodes, ceux surtout de l'église bouddhique, des chevaliers et de la haute noblesse, ne se voient plus guère aujourd'hui que lors de cortèges historiques ou au théâtre ; celui-ci permet les coups d'œil les plus instructifs sur les mœurs et coutumes d'un passé peu lointain, mais qui donne déjà l'impression de quelque chose de tout à fait étranger.

Le *nudisme*, si naturel aux Japonais avant l'arrivée des Européens et surtout des missionnaires, est un héritage des Malais qui l'avaient apporté avec eux des mers australes. Ce terme tant galvaudé de culture du nu peut être employé de plein droit par un peuple qui a un sentiment si naturel à l'égard de son corps qu'il tient la nudité comme allant de soi partout où elle est exigée par le climat, le travail ou des fonctions physiologiques telles que l'allaitement, mais qu'il la condamne de la façon la plus nette là où elle poursuit des buts d'exposition ou d'excitation. C'est ainsi qu'on peut voir journellement, dans la campagne japonaise, des figures de bronze vivantes et qu'on peut en jouir pour peu qu'on ait conservé cette faculté malgré la déformation de notre civilisation, tandis que l'art n'offre que très peu d'exemples de représentation du nu, et seulement là où la situation l'exige impérieusement. Il était nécessaire d'insister sur ce point, étant donné les tentatives fréquentes, surtout dans les

cercles bigots, de refuser aux Japonais et, en particulier aux Japonaises, le sentiment de la pudeur. On peut se demander où ce sentiment est le plus développé, chez nous, ou bien dans un pays où la mère qui allaite est sûre, même en public, de ne pas voir tomber sur elle un regard malpropre, tandis qu'une femme convenable aurait honte de montrer ce degré de nudité dans une salle de bal.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le *bain chaud journalier* est une coutume populaire développée au point que réellement le peuple entier se plonge chaque soir dans une eau que notre sensibilité tiendrait pour bouillante. Toute la famille se baigne ensemble, et le bain de famille est également de règle dans les stations thermales, nombreuses et aux eaux très actives ; ce n'est que sous la pression des missions qu'il a commencé à perdre son innocence.

D'autres particularités sont certaines formes de danse, du culte des armes et surtout de l'épée, un sentiment extraordinaire vivant des formes artistiques naturelles, avec sans doute la volonté de les dominer, de les styliser. Des formes simples, mais des matériaux exclusivement authentiques et une utilisation économe de métaux nobles dans un but d'art, sont la résultante de siècles d'auto-éducation sur un sol qui n'est pas extraordinairement riche, d'un effort pour s'y suffire à soi-même et pour remplir les buts qu'on se propose avec les moyens les plus simples à disposition. La simplicité a été ainsi enseignée si longtemps qu'elle est devenue une méthode d'art consciente et voulue. D'autres particularités encore, qui se font apprécier chaque jour, sont la propreté dans la maison, le peu de bruit qui s'y fait grâce à la marche sans chaussures sur des nattes molles, l'absence d'autres bruits désagréables tels que le frappement de portes, l'habitude courante de parler bas due à la perméabilité aux sons des minces parois de papier. Faire du bruit passe pour de mauvais ton, et même les enfants sont dressés très tôt dans le respect de ces conventions. La promptitude à s'aider réciproquement et le bon voisinage sont remarquables et certainement une conséquence des catastrophes nombreuses par incendies et tremblements de terre.

Il ne faut, sans doute, pas négliger, de voir le *revers de la médaille*. La maison ouverte, transparente, dont les pièces se laissent difficilement condamner, rendent tout isolement et toute intimité impossibles. Le bon voisinage conditionne un regard réciproque constant sur le ménage voisin, pouvant dégénérer en une vraie reniflerie, et qui, surtout au temps des *Tokugawa*, avait donné lieu à un mouchardage des opinions et à la pratique de la dénonciation. Le soutien réciproque et dans le clan produisit une réelle économie du cousinage, et celle-ci alla si loin que certaines fonctions du service d'État furent longtemps le monopole de quelques familles ou groupes de familles ; c'est ainsi que les *Choshu* avaient de hautes situations dans l'armée et les *Satsuma* la majorité des hauts grades dans la flotte. L'autorité tyrannique du père de famille et la piété presque religieuse de la jeunesse pour l'âge, ont eu comme conséquence, à côté de nobles effets, le sacrifice de la jeunesse à l'âge, la victoire de la mentalité ossifiée de la famille et de l'État sur l'initiative et la joie de l'action. L'industrialisation hâtive devait infailliblement provoquer une réaction contre le système familial et elle a été encore accrue du fait de l'incapacité de ce système, lors de la crise mondiale de 1931, à entretenir les membres sans travail de la famille.

La camaraderie, la fidélité à l'amitié, l'esprit de sacrifice à la communauté ont été des qualités que le vieux Japon a inculquées avec une grande sévérité aux classes dominantes, mais qui se rencontraient aussi dans le peuple simple des campagnes. Le *commerçant japonais* a par contre joui de tout temps d'une mauvaise réputation ; il passe pour ne pas respecter les contrats, pour peu digne de confiance, enclin aux trucs mesquins — tout au contraire du Chinois à la morale commerciale élevée. Cela s'explique par le fait que, dans l'échelle des vocations (sans être séparées par des cloisons comme en Inde, elles sont néanmoins nettement distinctes), le métier de commerçant est considéré comme un des plus inférieurs ; cette dépréciation était elle-même due à cela que le Japon, jusqu'en 1854, vivait sur la base d'une économie naturelle et d'une sorte de socialisme d'État, où le

commerçant ne pouvait être ressenti que comme un mal nécessaire, tandis que les artisans, les paysans et les guerriers étaient situés plus haut dans l'estime publique. C'est ainsi que s'explique le refus des couches les meilleures de la population à s'adonner au commerce. Lorsque la mutation subite de la forme économique fit avancer le commerçant à l'avant-plan, en qualité d'intermédiaire indispensable, il portait encore les stigmates d'une caste méprisée et ne pouvait s'en débarrasser au cours d'une seule génération. Comme les Européens, dans les villes de la côte, ont tout d'abord et la plupart du temps affaire à des marchands, ils attribuèrent à tout le peuple les défauts qu'ils constataient chez les trafiquants. Mais un grand changement se produit maintenant. Les membres des 400.000 familles de *Samuraï*, qui devaient se chercher de nouveaux moyens d'existence en suite du bouleversement des circonstances, se sont portés en grande partie vers le commerce et l'industrie ; comme la majorité d'entre eux ont réussi à adapter leur vieux code d'honneur aux contingences nouvelles, des vues plus honnêtes se sont fait jour et les grandes firmes s'efforcent en tout cas de faire oublier l'ancienne mauvaise réputation de la corporation. Mais la notion d'un honneur commercial est une plante dont la croissance exige des siècles, comme l'exemple de la Chine le prouve ; la chasse sans frein au bonheur, telle qu'elle se pratique dans les grands ports de l'Extrême-Orient, n'était pas un sol favorable pour cette plante.

Les *côtés aimables* du peuple, on les trouve encore, loin des villes côtières, loin de la voie mondiale habituelle, loin aussi des lieux de villégiature européenne où l'*industrie des étrangers* crée des déformations analogues à celles de nos stations de montagne et de plage. Mais, à l'écart, on trouve encore, reposant sur les anciennes formes coutumières, l'hospitalité cordiale, jamais importune, le tact et l'amabilité, la bonté simple, le respect devant le grand passé et ceux qui l'ont forgé, les ancêtres, le sens de la nature, la finesse artistique, une vie de famille très autoritaire mais en somme heureuse, un chaud sentiment religieux

s'accostant de tolérance, la fidélité au groupe, et l'amour prêt au sacrifice pour la patrie.

On constate aussi à la campagne que le *penchant pour la simplicité et pour l'authenticité du matériel*, la manipulation soigneuse, consciencieuse des matériaux, sont dictés par le goût national, par l'éducation industrielle basée sur l'existence de corporations, ainsi que par les enseignements du *Shinto*, dont le culte entier est construit sur la pureté parfaite et l'unité intérieure. En rapport avec ces conditions générales, on s'est efforcé d'obtenir le plus grand confort possible, à bon marché, sur un territoire resserré pour une population nombreuse, en favorisant l'introduction des *objets courants les plus importants sous une forme standardisée.* Cela commence déjà avec le plan de la maison, avec la grandeur mentionnée des nattes, avec l'uniformité constante de la demeure, au dedans comme au dehors. Certainement, il se produit ainsi un certain appauvrissement du style général ; aussi bien le costume que la demeure « de cachet particulier » y sont inconnus. Mais cela signifie une simplification et une facilité énormes lorsqu'en changeant de domicile ou même de localité, on sait avec certitude qu'on trouvera le même cadre dans le nouvel emplacement, les mêmes armoires et les mêmes rayons où les effets du ménage seront placés dans le même ordre. Aussi le Japonais, lorsqu'il déménage et lorsqu'il voyage, prend-il le moins possible avec lui, parce qu'il trouvera partout ce qui est vraiment nécessaire sous une forme à peu près semblable, et qu'il ne doit guère emporter que ce qui est strictement personnel. La vie en est singulièrement facilitée, le plus grand « ennemi naturel du voyageur », son bagage, est réduit à des proportions que nous ne connaissons pas, puisque des commodités simples et typifiées attendent à l'hôtel le passager ; c'est ainsi qu'il trouve, dans tout le pays, des vêtements d'intérieur (*yukata*), lavables, de même coupe, prêts à l'usage, dans sa chambre. La coutume ne connaît pas de toilette du soir ; à l'hôtel, on vit aussi pour soi, dans sa chambre, on mange seul sans avoir à payer pour un service à part, et l'on n'a de la société que quand on en recherche.

Malgré l'existence des différences sociales, toute la vie officielle, déjà avant la guerre, était pénétrée de la tendance bienfaisante de les laisser sentir le moins possible, de cacher plutôt son aisance que d'en faire parade. Etre astiqué à l'extérieur, sale à l'intérieur, était un mode de faire inconnu au vieux Japon. Sans doute, le laid visage du profiteur de guerre (*narikin* : le nouvel or) a fait aussi son apparition, mais tous les esprits de valeur sont coalisés pour ne pas le laisser dominer dans la société et dans l'État. L'armée et la jeunesse laissent de plus en plus poindre des tendances « fascistes » et nationales-socialistes pour s'opposer aux excès capitalistes.

Il est inévitable que bien des particularités aimables et sympathiques du pays et du peuple tombent victimes de l'*industrialisation.* Une civilisation si équilibrée ne pouvait garder ses traits personnels et le charme de sa couleur locale lorsqu'elle fut mise sous la coupe de la concurrence générale et du marché mondial ouvert. L'ancienne structure de l'État et de la société représentait un complexe rare, quelque chose de complet dans son genre, dont on ne pouvait retirer une pierre sans compromettre l'ensemble.

La valeur culturo-géographique des *mœurs et coutumes* doit avant tout être examinée dans le but de savoir ce qui en elles est bien commun de l'humanité, ce qui est la propriété de larges espaces et a été emprunté à l'étranger à l'époque protohistorique, et ce qui s'est développé sous l'influence du sol et du climat du propre territoire. Ce qui frappe alors avant tout et ce qui pénètre toute la vie culturelle, c'est comme un lien spirituel entre l'homme et la nature du sol, un sentiment donc du terroir bien supérieur à celui de la moyenne de l'humanité.

Tout, dans les coutumes, depuis les conceptions les plus élevées de la religion, qui est, à l'origine, une religion de la nature, jusqu'aux minuties de la vie quotidienne, témoigne de cette *connexion intime avec la nature.* Il est impossible de la méconnaître lorsqu'une troupe d'ascen-

sionnistes, sur un sommet, murmure les hymnes millénaires à la déesse du soleil, *Amalerasu*, au moment où le disque rouge, le vieux symbole du royaume, sort de l'océan ; lorsque l'homme simple du peuple, seul dans la forêt de la montagne, se sent entouré des *Kami*, ses ancêtres divins ; lorsque, sous l'influence des conceptions bouddhiques, le sentiment du tout en un de la nature et de la parenté de tous avec l'être le plus minuscule est vivant, de sorte que la *palingénésie* ne va pas seulement de soi pour les métaphysiciens, mais pour le premier venu ; lorsque le respect de la nature conduit la main du jardinier, imprimant à l'arbre-nain de son jardin-miniature la forme convenable, avec une patience — qui fait aussi du Japon un vrai jardin d'enfants.

Une conséquence en est aussi le penchant à harmoniser la forme et la couleur de la demeure et du costume aux formes et aux couleurs de la nature, à suivre même sur cette voie le rythme saisonnier, à s'agréger à un tout, qu'il soit famille, pays, État ou simplement paysage, et même au prix de la perte de sa personnalité ; ce penchant est du reste en régression depuis les progrès de l'industrialisation.

Mais l'adaptation deux fois millénaire au pays et en particulier aux régions, favorables à l'établissement, qui entourent la mer Intérieure ne peut masquer le fait que les us et coutumes portent encore la marque de l'*ancienne émigralion*, qu'ils sont sous bien des rapports des emprunts et qu'ils tirent leur première origine des îles des mers australes. Ils sont d'abord conditionnés par la mer, puis par la montagne, révélant ainsi qu'ils proviennent d'îles montagneuses. La maison et le lieu du foyer ont encore distinctement la forme de la demeure malaise élevée sur pilotis au-dessus de la rive ou de marais ; c'est visible dans l'habitation privée, mais encore davantage là où les formes reproduisent sévèrement les lignes de l'antique tradition religieuse ; c'est le cas des temples de bois des ancêtres, à *Ise*, ou bien là où les constructions commémoratives et funéraires sont exclusivement consacrées aux ancêtres, munis même en partie de leurs propres instruments, comme c'est le cas du trésor de *Shosoin*, à Nara.

La coutume encore aujourd'hui la plus sainte et la plus puissante, le *service des ancêlres*, a conservé au pays, en outre de ses monuments voyants, une quantité d'autres de dimensions réduites, ainsi que de multiples coutumes anciennes. La plus frappante est celle du respect de l'âge, mais sa tyrannie et la tutelle prolongée dans laquelle elle maintient la jeunesse dans ses meilleures années portent préjudice à l'esprit d'initiative et d'entreprise. L'apparent effacement des anciens, qu'on voit se retirer de l'avant-plan de la vie publique, est trompeur : ceux qui sortent (*go inkyo*) ne lâchent pas le pouvoir réel, ils continuent à le maintenir dans la coulisse. Encore en 1932, le dernier *genro*, le prince *Sayonji*, âgé de 83 ans, a donné un avis déterminant dans la formation d'un cabinet national de concentration, sous le vieil amiral *Sailo*, après le meurtre du président des ministres *Inukai* par des associations de jeunes supernationalistes. Le respect des liens de famille et de tout ce qui tient à la famille, au clan et à l'histoire de la patrie est avant tout une valeur positive, une des plus fortes sources du sentiment national, même si l'individu peut sentir à l'occasion que sa liberté d'action en est limitée.

D'autres coutumes dont l'action est profonde sur tout le comportement psychique du peuple sont en connexion. avec l'*économie marilime* et l'*accoulumance à la mer*.

Les deux *principaux alimenls*, le riz et le poisson, sont livrés par des rizières soigneusement irriguées et la mer enveloppante. Toutes les autres sources de nourriture ne jouent qu'un rôle secondaire en fournissant des aliments secondaires dont on peut à la rigueur se passer et qui ne sont pas déterminantes pour le menu. La nourriture carnée a été interdite par le bouddhisme et son respect de la vie animale ; de nombreuses exceptions sont toutefois autorisées en ce qui concerne le gibier à plumes, rappelant les excuses de nos ripailles en temps de jeûne.

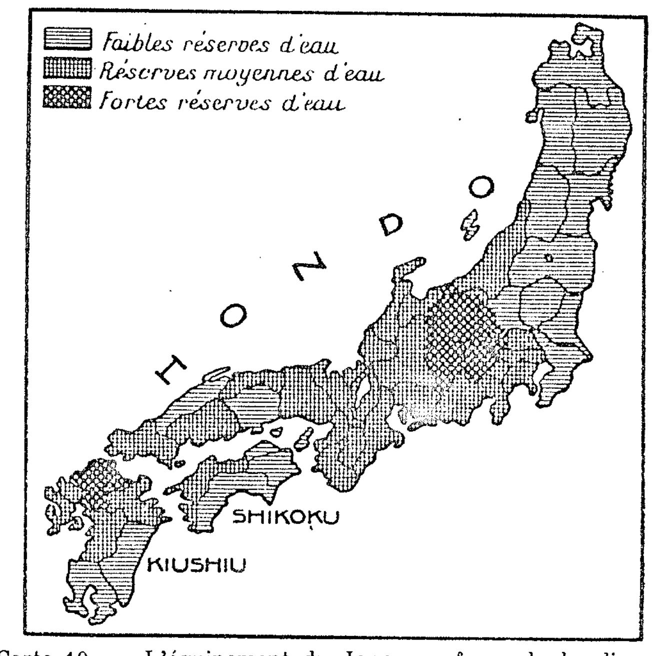
Nous avons déjà mentionné la coutume précieuse pour l'hygiène d'un *bain chaud journalier*, que prennent les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres, qui achève en

un plaisir de famille la journée de travail, le bain s'accompagnant des soins dus au corps nu. La coutume est favorisée par la grande *richesse en eau* du pays, par cela surtout que les sources minérales bouillantes, en de nombreux endroits, sont captées par des tuyaux de bambou et dérivées dans l'habitation sans qu'il y ait lieu de chauffer l'eau. La tendance populaire à prodiguer l'eau rend d'autre part difficile l'émigration dans des pays qui en sont dépourvus, mais facilite le passage à l'utilisation moderne de l'hydrodynamisme, de sorte que le développement industriel du Japon a pu passer presque subitement de l'exploitation manuelle à l'utilisation raffinée de la houille blanche, parfois même en sautant les étapes intermédiaires du charbon et de la vapeur.

Le manque de stabilité du sol et les violents soubresauts d'un climat riche en oppositions produisent d'autres particularités : c'est ainsi que les tremblements de terre sont déterminants de la *construction des maisons en bois et en papier*, apparemment légères mais dont les jointures sont bien emboîtées ; le toit lourd et massif, mais à l'ornementation pleine de caractère, vient originairement de la Corée et de la Chine mais il est une adaptation aux pluies des moussons et aux ouragans.

Bien des particularités tiennent aussi à la prédominance des *plantes cultivées* importées du Sud, c'est-à-dire du riz et du thé, et, avant tout, de la plante la plus importante qui ait accompagné les migrations malaises, le bambou. Une grande importance économique et sociale doit être reconnue à l'habitude de l'*exploitation sur de petits espaces*, à l'utilisation intensive de la terre susceptible d'être cultivée à la *colonisation fractionnée*, qui donne satisfaction au plus grand nombre possible ; le chiffre des domaines paysans, entre 1/2 et 3 hectares est de 5 millions 1/2, ce chiffre élevé octroyant un caractère socialisant à l'État féodal (3.836.000 domaines de moins de 1 hectare, 1.200.000 de moins de 2 hectares). La cultivation des plantes à but économique forme un réseau commun avec les *coutumes, pleines de sens*, qui s'y rapportent, coutumes dominées par

le penchant de l'Extrême-Orient pour le cérémonial, celui-ci prenant à son tour ses racines dans la régularité des influences du climat (régulier malgré ses soubresauts) et dans le changement rythmique des saisons. On les poursuit, ces coutumes, depuis le simple service du dieu des paysans et du riz *Inari*, avec ses renards sacrés, jusqu'à la cérémonie de thé, *Cha no yu*, dont les maîtres du thé ont fait une sorte de culte esthétique, qui a non seulement donné lieu à



Carte 19. — L'équipement du Japon en forces hydrauliques.

quantité de manifestations artistiques, mais est devenu une école parfaite de domination de soi. Cette coutume distinguée est en train de disparaître, et il en est de même, malgré tous les efforts pour la maintenir, de l'*escrime* avec son culte de la lame héritée ou fondue à partir d'une ancienne lame. L'authenticité du matériel et l'emploi restreint des enjolivements sur les armes et ustensiles de la vie courante ne pouvaient se maintenir à la longue, non plus que l'abstention des scènes de grand apparat. La pauvreté en métaux nobles,

cuivre à part, du territoire d'origine concourait autrefois, avec les enseignements du *Shinto*, à faire de la simplicité, de l'authenticité et de la pureté une vertu. Dans les objets fondus, le sens du beau pouvait, c'est vrai, se laisser aller à la débauche, ainsi dans les *bronzes* et dans la garde des épées, dite *tsuba*. C'est là, ainsi que dans la *céramique*, où le peuple, comme dans les *étoffes*, prend plaisir aux couleurs, que l'*art mineur* a fourni ses meilleures productions ; il est partout inséparable des anciennes traditions au service desquelles il se met.

Les coutumes cruelles, quoique héroïques, de l'époque féodale, telles que la mort d'accompagnement (*jun-shi*), le *harakiri* ou *seppuku*, sont aussi en train de disparaître ; mais elles ont survécu d'une génération encore à la vendetta, abolie en 1870 avec le salut de vénération qu'on doit à une ancienne coutume lorsqu'on s'en sépare. Aussi bien la mort d'accompagnement que le célèbre *harakiri*, c'est-à-dire la mort libre consistant à s'ouvrir le ventre, n'ont cependant pas encore complètement disparu, depuis que le vieux maréchal *Nogi*, le héros de Port-Arthur, en a donné, en 1912, l'éclatant exemple — qui a été compris dans le peuple ; il trouve encore des imitateurs isolés, comme le prouvent les cas de temps à autre mentionnés dans la presse, par exemple de l'attaché de marine à Moscou en 1931. La conception du *suicide* se rapproche de celle de notre antiquité ; le sacrifice d'une personnalité pour un grand principe, pour l'État et pour la famille, est facilité, dans une culture concentrée autour du service des ancêtres, par la jouissance qu'éprouve le sujet à la considération qui le suivra après la mort, plus que ce n'est le cas dans une culture comme la nôtre où l'individu joue le rôle principal. C'est aussi par ces côtés que s'expliquent les nombreux attentats contre les présidents du Conseil des ministres, contre les grands hommes d'État et les hautes personnalités économiques (*Ii Kamon no kami* ; *Okubo*, *Inouyé*, *Okuma*, *Ito*, *Hara*, *Hamaguchi*, *Dan*, *Inukai*, etc.).

Des considérations analogues expliquent le *sacrifice de la personnalité féminine*, qui allait de soi jusqu'à une date récente ; cette personnalité disparaissait dans le fondement qu'elle avait à donner à la culture par la famille et elle s'anéantissait dans son rôle principal de mère de famille. Elle n'avait, en qualité de *geisha*, la réplique assez exacte de l'hétaire grecque, pas de part à la vie de famille, mais, par contre, une forte influence sur la société et, la civilisation, et même manifestement sur la politique, quoique de façon voilée. La position de la femme, par rapport à la vie publique, n'a pas toujours été sans signification et n'a pas toujours correspondu à un état d'oppression ; elle a marqué au contraire un mouvement pendulaire, allant de l'antique *matriarcat* (îles *Riukiu*), où la mère signifiait presque plus que le père, à *l'époque virile des héros* (*uji*), époque qui, d'ailleurs, a eu aussi ses héroïnes ; de la floraison efféminée d'une religion et d'une langue supérieures, où les femmes se faisaient remarquer comme poètes et représentantes du plus fin épanouissement de la langue, à la rude époque guerrière de *Kamakura* ; du jeu des hétaires de la période, de nouveau efféminée, des *Tokugawa*, à la renaissance du *Shinto* qui reprend les anciennes sévérité et simplicité nationales : jeu alternatif entre des époques d'hypersensibilité esthétique et d'autres de rajeunissement plein de vigueur.

L'édifice que représente la culture de la nation et de l'État japonais, né de ce jeu d'époques contrastées, a perdu ces derniers temps tant de pierres que toute la construction s'en trouve en danger. La cause principale en est l'*industrialisation* croissante, de façon générale l'influence prépondérante de la civilisation étrangère, et aussi le succès politique manifeste qu'a eu l'État dès qu'il s'est cuirassé de cette civilisation. Le *faisceau des usages et des coutumes* que nous avons décrites, on ne le rencontre presque plus nulle part intégral, et encore moins qu'ailleurs dans les grandes villes et les ports, mais il s'en trouve des restes plus ou moins intacts un peu partout, surtout dans les régions à l'écart ; quelques-uns de ces usages se sont conservés durant des millénaires et sont peut-être indestructibles ; d'autres marchent sans arrêt vers leur disparition. Certaines de

ces coutumes, comme la vendetta et le droit des *samurai* de porter des armes ont disparu vers 1870, non sans provoquer des crises. Le *harakiri* (*seppuku*), la vieille forme de la mort libre, le *junshi*, la mort d'accompagnement, sont devenus des phénomènes rares, que l'on commente dans la presse avec déjà une incompréhension gênée. Diverses formes extérieures du service des ancêtres passent à l'arrière-plan, et le Jeune-Japonais a comme honte de ses anciennes croyances ; s'il leur sacrifie encore dans le secret, il craint surtout de passer pour arriéré devant l'étranger. Mais même celui qui est d'esprit libre est fréquemment très sensible à la critique des points de vue périmés, car il les considère toujours avec respect et piété. Huit fortes associations nationales combattent pour le maintien et la reprise des anciennes coutumes, dont la *Kokuhonsha* du baron Hiranuma, qui compte vers 100.000 membres.

Le choc brutal *entre ce qui est ancien et ce qui est nouveau* donne souvent lieu à des contrastes étranges, ainsi lorsque l'impératrice actuelle se rend dans une automobile élégante au mausolée de l'empereur *Meiji*, construit dans le style *shinto*, ou à l'antique bosquet de la déesse — ancêtre du soleil, à Ise ; ou bien lorsque le moderne roi du cuivre ou le grand armateur, en costume anglais sans reproche et également en automobile, rentre de la Chambre des Seigneurs ou du Conseil du Gouvernement, et, arrivé dans sa villa mi-américaine, mi-japonaise, revêt immédiatement son costume japonais commode, sacrifie avec ses amis au *chanoyu*, la cérémonie du thé, sur des nattes molles, discutant entre temps les problèmes les plus secrets de la géopolitique du Pacifique. Comme partout, les femmes sont aussi ici les gardiennes les plus conservatrices des anciennes coutumes. Ce n'est que chez les dix mille de la classe élevée que le costume national est refoulé par les vêtements européens, parce que la cour a donné l'exemple. Mais la plupart des femmes savent encore, par bonheur, que le vieux vêtement bleu-blanc de coton, de même que le costume de brocart chatoyant orné de la riche ceinture dite *obi*, leur vont cent fois mieux que la toilette parisienne ou la façon américaine. Dans la pièce européenne où l'on reçoit des hôtes, la maîtresse de maison joue sur un piano de première marque ; mais lorsqu'elle se trouve dans la chambre la plus intérieure, aux images suspendues et aux armoires ornées d'or, qui conduit à la chapelle familiale aux *ihai* (liste des ancêtres) de deux millénaires, elle s'y tient en *kimono*, à genoux sur des coussins et des nattes, pinçant la cithare (*koto*) — comme Farrère l'a si bien décrit. A côté de la statue moderne de bronze, en redingote, d'une notabilité quelconque, le prêtre du *Shinto* placera les offrandes rituelles aux morts et le récipient de bambou avec, au lieu de laurier, des rameaux de *sakaki*, les plantes qui ont accompagné les corsaires du Sud lorsqu'ils longèrent les rives de la mer Intérieure avec *Jimmu-Tenno*, le 1er empereur de la dynastie (— 660).

Ainsi, dans la *période de passage* qu'est le moment présent, la coutume ancienne et l'habitude moderne s'enchevêtrent et font du folklore japonais un des domaines où les opinions sont le plus opposées et le plus opposables, où ce qui était hier une pleine vérité sur les monts éloignés, sur la côte solitaire, dans les palais provinciaux secrets, à *Sendai*, *Kanazawa*, *Miyazaki*, ou dans les cloîtres de la montagne comme à *Haruna* et *Egenji*, ne sera peut-être demain plus qu'une légende à Tokyo et à Kobé.

Le peuple japonais est conscient du sérieux de la situation créée par cet équilibre instable entre le passé et l'avenir, et les signes se multiplient que le sentiment croissant de sa responsabilité lui dicte de créer à temps des digues pour empêcher que ce qui est beau et bon dans l'ancienne culture ne soit inondé et balayé. Les heurts sont durs : à Moscou, Sen Katayama écrit un livre d'esprit international, où il condamne tout ce que le vieux Japon tenait pour tradition politique sacrée et précieuse ; des sociétés comme la *Kokufukwai* cherchent, d'autre part à renouveler les anciens usages, et la *Kokusuikai* (société d'amour pour la patrie) tente de déraciner par les armes — ce qui conduit presqu'à la guerre civile — les idées dangereuses. La grosse masse

cependant, orientée vers ce qui est matière et mécanisme, livrée aux formations opportunistes, de plus en plus en droit de décider de son sort, mais de moins en moins apte à le faire, est ballottée entre les bornes de la culture ancienne et les ombres d'une rénovation hâtive, — comme le plancton de la mer se meut entre le flux et le reflux !

La langue

Le Japon trahit dans sa langue cette dualité, cette fécondation double dont nous avons déjà appris à connaître la force active dans le comportement du peuple. Cette dualité est une des raisons pour lesquelles la vie insulaire, quoique livrée à elle-même et temporairement figée, ne s'est pas congelée dans cette attitude et n'a pas dégénéré. La langue japonaise contient des éléments d'origine multiple comme c'est également le cas de la langue anglo-saxonne. Il y a d'abord, à la base, de nombreuses *désignations aïnou*, surtout dans les noms géographiques (voir John Batchelor : *Ainu-English-Japanese Dictionary*, Tokyo 1926) (1). Puis le vieux japonais a été trois fois — aux époques *Nara*, *Heian* et *Tokugawa* — parcouru de courants culturels chinois, et surtout imprégné à ce point de *langue chinoise* qu'il lui a fallu des siècles pour revenir à la surface ; le japonais fut même temporairement refoulé par de ces formations mixtes, et cela au point que les mots chinois — qui sont, à la vérité, souvent plus brefs et plus marquants — avaient cours à côté des mots japonais ou l'emportaient même parce que les intellectuels en estimaient plus raffiné l'emploi.

Le danger était très grand pour le japonais, parce que la

(1) Il en a depuis paru une 3e édition. Il faut aussi voir, du même auteur, la plaquette *The Pit-dwellers of Hokkaido and Ainu place-names considered*, Sapporo, 1925, où Batchelor démontre que *tous* les noms géographiques japonais dont on n'avait pas pu jusqu'ici expliquer l'étymologie sont d'origine aïnou, de sorte que la langue japonaise ne contient aucun résidu d'une autre langue antérieure à celle des Aïnou. — *Note du traducteur.*

Planche 7.

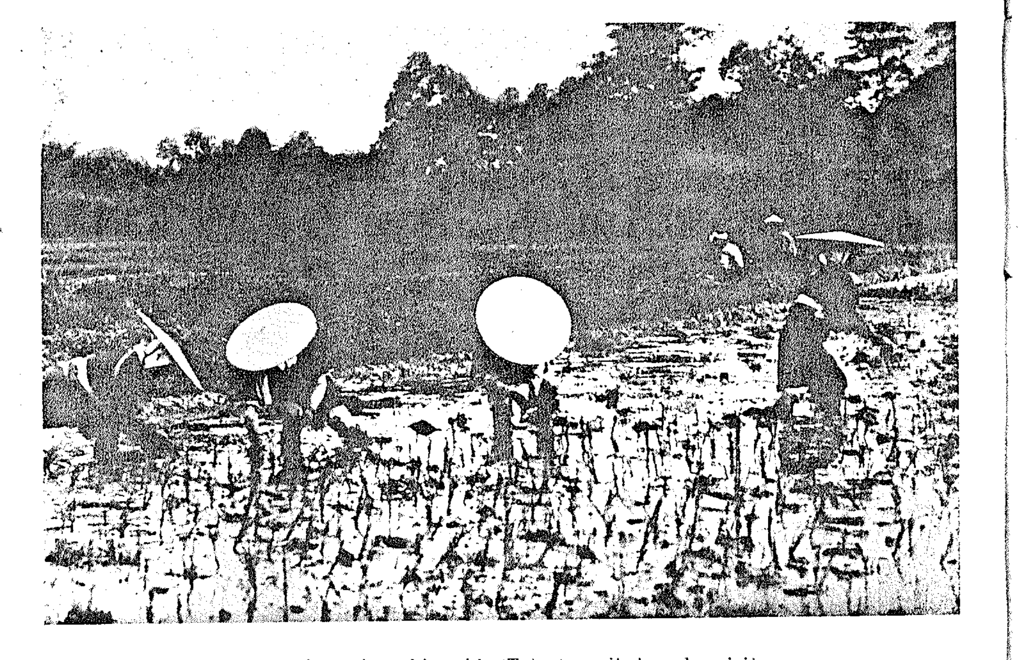


Rivière sur son haut cours : rapides de Nesamenotoko, à Kiso près Nangoya (Hondo).
(Photo. communiquée par Prof. Montandon)

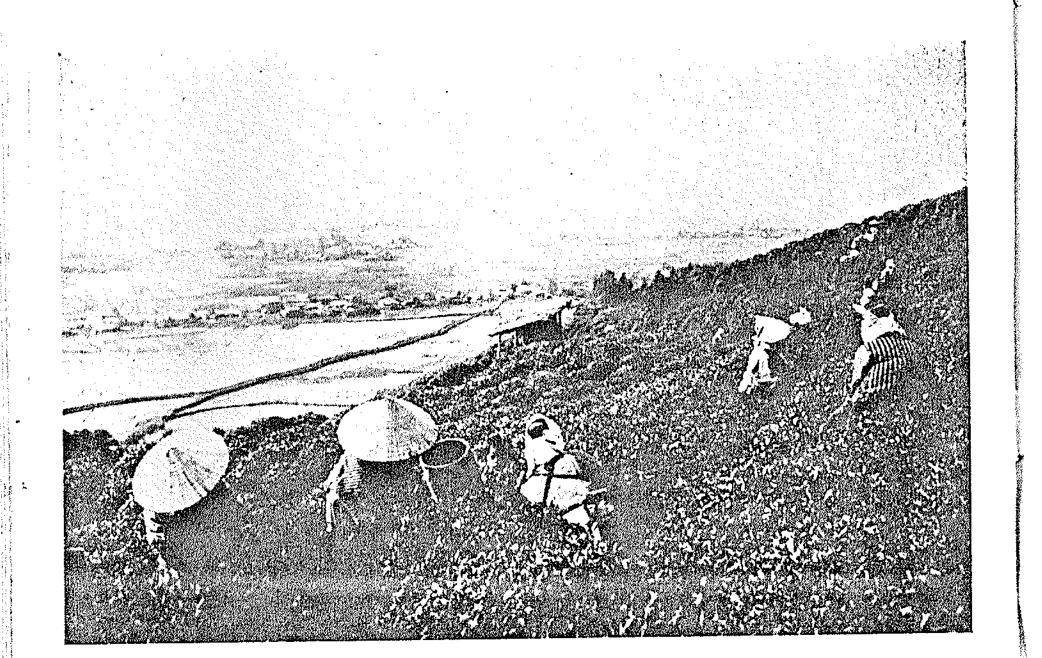


Ouvriers japonais occupés au flottage du bois sur le bas cours de la rivière Saru (Hokkaido).
(Photographie Prof. Montandon)

PLANCHE 8.



Culture typique du sol humide (Ta) : travail dans les rizières.
(*Photographie A. Heinicke*)



Femmes cueillant le thé sur les coteaux.
(*Photographie A. Heinicke*)

Chine était la seule source principale de culture étrangère et que le chinois était au japonais ce qu'étaient ensemble, en Occident, le grec, le latin et les langues de l'Asie antérieure. La langue chinoise de civilisation se montra si prépondérante qu'elle parvint non seulement à dominer et satisfaire dans la littérature et dans l'art, mais que, même de nos jours, elle est capable de livrer des expressions parfaitement adéquates à celles de la philosophie occidentale, des sciences et de la technique moderne, comme le fait pour nous le grec ; au début du moyen-âge, le chinois, en tant que langue d'État et juridique, dominait le Japon comme le latin l'État carolingien.

Mais la grande force de résistance du noyau japonais se manifesta en cela que le vieux langage se maintint inébranlablement comme parler, malgré que les signes de l'écriture chinoise eussent été adoptés, de même que le culte indigène du *Shinto* se maintint contre la religion mondiale bouddhiste. On fait même aujourd'hui l'essai de rendre la langue, qui avait été revêtue des signes chinois pendant quinze cents ans, plus accessible à chacun par l'emploi des caractères occidentaux ; c'est le mouvement dit *Romaji*, qui, à cause des facilités pour l'enseignement, voudrait remplacer complètement l'écriture chinoise par les caractères latins. Mais même si la représentation phonétique de la langue est ainsi satisfaisante, le grand nombre de syllabes et de mots à consonance identique crée des difficultés, et ce n'est qu'en sacrifiant ce qu'il y a en elle de plus représentatif qu'elle pourrait se débarrasser, pour des raisons purement pratiques, de ses signes à sens profond.

Ce mouvement a subi récemment une évolution décisive par le fait que d'importants rouages gouvernementaux ont abandonné la transcription dite Hepburn, jusqu'ici en usage, et l'ont remplacée par une nouvelle qui doit être valable aussi pour les cartes principales (carte mondiale, relevés militaires du terrain). Partant de désirs nationalistes, elle se met en opposition avec le *Romaji* (au lieu de *Romazi*) suggéré par l'étranger ; elle écrit par exemple *Huzi* au lieu de *Fuji*, *Hukuoka* au lieu de *Fukuoka*, et, par là,

elle ne bouleverse pas seulement la transcription géographique habituelle dans le monde entier, mais elle change même l'ordre observé dans les dictionnaires, les lexiques, les encyclopédies. On ne voit pas d'issue pour le moment à cet état de tergiversation. La décision dépend du jeu des partis : les services du relevé géodésique, de la géologie, de la météorologie, les autorités financières et celles qui président aux voies de communication, s'opposent l'une à l'autre, de même que, dans la rédaction officielle des capitales, on voit écrire à tour de rôle *Tokyo* puis *Tokio*, *Kyoto* puis *Kioto*.

Objectivement, la transcription Hepburn offre à l'étranger une plus grande sécurité dans la reproduction des sons que les essais néojaponais, mais le courant nationaliste, indubitablement teinté de xénophobie, fera vraisemblablement triompher ces derniers ; il faudra alors se plier à la transcription de la partie de la carte mondiale que dressent les services japonais : déseuropéanisation partielle du globe, à laquelle se joindra sur une large échelle la Chine et qui a déjà été inaugurée par les Soviets.

La langue japonaise appartient à la *famille linguistique oural-altaïque* et s'apparente au mandchou, au coréen, aux langues turques. Elle est agglutinante, sans flexion. Malgré la richesse de son vocabulaire et le fait que tous les mots, sans exception, se terminent par une voyelle, elle a beaucoup moins de sonorité que ne le fait attendre la transcription en nos caractères ; c'est une conséquence de l'absence d'accent tonique et de la prononciation affaiblie des syllabes. L'impression d'ensemble que ressent notre oreille, habituée à une forte accentuation, est celle d'un babillage uniforme, interrompu de temps en temps par une forte interjection et par des exclamations en partie gutturales.

La question si souvent posée de la facilité ou de la difficulté pour l'étranger d'*apprendre la langue* peut recevoir la réponse suivante : on s'assimile assez rapidement ce qui est le plus nécessaire au commerce journalier, mais l'appropriation, dans ses finesses, de la langue japonaise, est un travail qui exige des années, si ce n'est la vie entière. L'*accent* n'est

pas difficile à acquérir et les nombreux et excellents ouvrages d'enseignement facilitent la chose par les soins qu'ils mettent à la transcription pratique de la langue. L'étranger arrive donc très vite à s'exprimer en quelques phrases courtes. Ce début est facilité par l'empressement qu'on trouve dans le peuple à aider le commerçant, vu que le Japonais ressent comme une amabilité la tentative de lui parler dans sa langue. On peut tranquillement affirmer qu'au contraire de ce qui se passe en Angleterre, où personne ne se donne la peine de comprendre une phrase où la majorité des mots sont justes et seuls quelques-uns faux, la politesse des habitants, au Japon comme en Italie, fait qu'une phrase sera comprise même si la majorité des mots sont faux et seuls quelques-uns justes. Il est vrai qu'il y a là un danger d'incompréhension par politesse. Mais la véritable difficulté commence quand le débutant doit s'efforcer de comprendre des phrases longues et enchevêtrées comme un labyrinthe, qui renversent complètement nos habitudes de syntaxe et nous obligent à construire notre pensée à rebours.

On peut à la rigueur se tirer d'affaire, dans la vie quotidienne, sans l'*écriture chinoise*, grâce à l'expression abrégée de ses signes par une sorte de sténographie, l'écriture syllabique *hirakana* et *katakana*, qu'emploient maintenant la plupart des journaux. Le maniement libre de l'écriture chinoise exige plusieurs années d'étude même pour le Japonais, car une instruction modeste exige tout de même la connaissance de quelques milliers de signes. Cette étude exige d'un étranger un zèle tenace, de bons yeux, une certaine culture artistique et une bonne mémoire des formes. Sa maîtrise offre alors l'avantage de pouvoir aussi lire le chinois, même si l'on ne peut pas le parler — de même que les deux peuples peuvent se comprendre par correspondance et, dans la conversation, en dessinant les signes sur la main, mais sans pouvoir articuler les sons ; cela parce que les signes étaient à l'origine une écriture idéographique et que chaque signe représentait non pas un son, mais une conception ou une notion.

Une autre difficulté vient de ce que maîtriser le japonais consiste au fond à dominer deux langues parentes, mais qui se tiennent à des niveaux différents de leur évolution, une *langue écrite* et une *langue parlée*, qu'on pourrait grossièrement comparer au latin et à l'une de ses langues-filles romanes.

Apprendre la langue parlée suffit pour parvenir à se mouvoir à l'aise dans le pays, pour les besoins de la vie pratique et pour obtenir une vue superficielle de la culture du peuple japonais.

On trouvera des aides précieux dans la grammaire complète de Lange et dans le bref manuel de Plaut, et un complément plein d'idées et d'esprit dans l'ouvrage anglais de Chamberlain. Mais pour pénétrer réellement le mode d'éducation et la culture, la connaissance des signes est nécessaire ; ceux-ci, étant aussi la clef chinoise, ouvrent l'Extrême-Orient dans son immensité ; cela exige, bien entendu, des années, une vie, mais cela introduit dans la pensée d'un demi-milliard d'humains, c'est-à-dire dans celle du tiers de l'humanité cultivée. En tout cas, on ne peut plus éliminer du japonais d'aujourd'hui ce qui a passé du chinois en lui par l'intermédiaire de l'écriture.

Les temps sont du reste à ce point révolus qu'il serait impossible de retrancher du trésor national ce qui a été intellectuellement pris à la culture européenne. Un coup d'œil sur les livres pédagogiques le démontre ; le grand ouvrage de Sawayanagi sur l'éducation en est un exemple. La liste des écrits européens qui, traduits en japonais, y ont été mis en valeur, comprend 131 ouvrages de Platon et d'Aristote par Descartes, Kant et Rousseau jusqu'à Herbart (J. F.), Spencer, Paulsen, Ribot et Wundt, — noms pris au hasard pour montrer la richesse de la pâte spirituelle pétrie.

Mais cette fécondation n'a été qu'unilatérale, car l'influence de l'Extrême-Orient sur l'Europe a eu, jusqu'à ces dernières années, un rayonnement extrêmement limité.

Nous touchons ici au point qui était pour nous le principal dans ces remarques sur le langage dans une étude du pays : le point de savoir si la personnalité d'un peuple se laisse facilement ou difficilement communiquer, si elle est facilement ou difficilement comprise des autres. La langue japonaise, si bien adaptée au caractère du pays et du peuple et à leur long isolement, n'est pas un moyen particulièrement maniable pour *s'ouvrir la connaissance du pays*. Elle est trop peu coulante comme moyen d'entente international ; elle convient certainement moins à cela que la langue anglaise, par exemple, ou que les langues filles du latin vulgaire dans leurs formes dégénérées mais très pratiques (telles que l'anglais pidgin et la lingua franca !) La langue japonaise, malgré une large faculté d'expression, est facilement obscure, même quand la pensée n'est pas volontairement voilée, et elle doit cela à la possibilité qu'elle a de concentrer et condenser sa matière. Ces propriétés se constatent le mieux par sa richesse en *proverbes* (*kotowasa*) et en *poésies courtes* (*uta* et *tanka*), qui, plus qu'ailleurs, sont à l'avant-plan de la conversation, et qui n'auraient pas pu acquérir cette importance dans la vie journalière et dans la littérature si leur forme comprimée à l'extrême, leurs demi-allusions, leur appel à la fantaisie pour former l'appoint, ne correspondaient à la mentalité du peuple. Toutes ces productions ont ceci de commun qu'elles incitent plus qu'elles n'expliquent. Cependant, de même que l'emploi du symbole dans l'art figuré, elles ne s'écartent pas de l'observation fidèle de la nature.

Chamberlain insiste sur deux traits psychologiques du peuple : la *pauvreté de la langue en jurons et insultes* en même temps que sa *richesse en tournures de politesse*, et d'autre part, le *refus qu'elle manifeste à s'exprimer en expressions exagérées et ornementées*, en métaphores et en fioritures. L'éducation sociale interdit d'insulter, la tolérance religieuse de jurer, et la croyance en la migration des âmes et en l'action préjudiciable des mots mauvais dans une vie future est profondément enracinée. La conception populaire de la vie agit ici visiblement sur le langage et l'aménité foncière de la doctrine bouddhique s'y reflète. Il est regrettable qu'un guide très répandu ait cru devoir rassembler, dans le cha-

pitre « Façon de s'adresser aux serviteurs », toutes les rares grossièretés qu'il soit possible de détecter dans une langue si polie, et d'avoir par là fait naître le soupçon qu'elles appartiennent au bagage nécessaire de l'étranger. Mais le manque d'enjolivements, par comparaison avec d'autres langues, est étonnant chez un peuple si doué artistiquement, et cela ne peut être mis sur le compte de la pauvreté de sa fantaisie. C'est que, doué avant tout visuellement, le Japonais exprime sa fantaisie dans l'art, et puis enfin, le bon ton exige, dans le langage, la réserve, la sobriété d'expression, la répression du sentiment.

L'esprit de la langue sépare nettement le *monde du sentiment et de la fantaisie* de celui *de la vie réelle et de l'action* ; la fantaisie n'est pas épuisée, on évite les mots pathétiques, on fait plus allusion qu'on n'exprime, cette réserve ayant également sa racine dans la doctrine du *Shinto*. C'est manquer de tact que de parler trop d'amour, dans le sens idéal du mot ; on tait l'amour céleste, tandis qu'on nommera sans retenue l'amour terrestre ; la pruderie est importation étrangère. Le Japonais désigne et discute tout à fait à part l'un et l'autre, le sentimental et le naïf, de même que le faisait l'esprit de l'État romain. Cette vue des choses se traduit dans les expressions relatives à la morale, et la mentalité selon laquelle on ne peut dire devant des oreilles chastes ce dont des cœurs chastes ne peuvent se passer paraît au Japonais une mentalité immorale ; ce que lui, dans ce domaine, dit, il le dit ouvertement, ou il le tait complètement — et en cela il est passé maître. Nulle part peut-être, ce qu'on ne dit pas a une aussi grande importance qu'au Japon et en Chine, de même que, dans leur art, la *forme vide*, l'*espace libre*, doivent autant être pris en considération que ce qui est représenté, pour peu qu'on veuille saisir le vrai sens de ce qui a été exprimé. Car chaque expression, dans l'art ou dans le langage, doit ressortir à l'esprit uniforme d'une civilisation complète en elle-même, point dissociée comme la nôtre, mais qui cherche sciemment à embrasser tout son domaine et qui doit être soutenue dans cette tendance par l'agent de liaison qu'est le langage.

La vie culturelle dans la religion et la conception du monde

« Etre ouvert à toutes les suggestions et impressions, et être en même temps capable de les mettre en œuvre à l'abri d'une personnalité fermée, c'est là la garantie du développement des formations vivantes jusqu'à leur plus haut épanouissement » — tel est l'aphorisme qu'exprime Ratzel sur ce que peuvent politiquement et culturellement donner des îles quant à leurs peuples et à leurs États. Mais cela nous montre aussi les deux pôles de la part que prennent la religion et la conception du monde dans l'ensemble culturel, l'opposition entre le facteur autochtone qui les a créées et ce qu'elles doivent prendre à l'environnement pour ne pas s'engourdir, ce qui les transforme et donne à leur expression le meilleur de leur valeur pour l'ensemble du pays. Le Japon possède sa *cosmogonie* propre, qui doit son caractère à l'océan de façon prépondérante, et un *mythe de la nature* de large envolée, qui prend racine dans la doctrine modifiée du *Shinto*. *Shinto* signifie textuellement « la voie des dieux », et la doctrine doit guider le croyant vers les anciens dieux de la nature, en particulier vers la *déesse du soleil Amaterasu*, déité suprême et mère ancestrale de la maison impériale. Les plus anciens hymnes et mythes en l'honneur de la déesse ancestrale peuvent être vieux de deux mille ans et ils ont été certainement écrits (non pas seulement composés) avant l'époque carolingienne ; encore aujourd'hui, les événements importants de l'empire, les victoires, les traités de paix sont annoncés à la déesse du soleil et ancêtre impériale, en son temple d'Ise, par des ambassades solennelles. Il n'est donc pas besoin d'autre preuve du maintien vivace de l'antique culte de la nature et des ancêtres ; celui-ci est même devenu une sorte de *religion d'Etat*, si l'on peut employer ce terme (voir Kato sur le *Shinto*) quand existe en prin-

cipe la liberté de religion et de confession, liberté dont jouit en effet le Japon.

Cette doctrine indigène a existé seule jusqu'au VIe siècle. Le *bouddhisme*, venu de l'Inde par la Chine et la Corée s'est alors répandu. Le long de la longue route qu'il avait parcourue, il avait subi des transformations et, d'une philosophie athée de la connaissance, d'une doctrine de la rédemption par le savoir et le renoncement, il s'était transformé en une autre doctrine de rédemption à riche panthéon de divinités, de demi-divinités et de saints, se divisant en sectes multiples. Tandis que la pure doctrine bouddhique d'origine, de même que le christianisme primitif, a presque disparu, n'existant plus du tout en Inde, berceau du bouddhisme, et n'étant que faiblement représentée en Birmanie et à Ceylan (école du Sud, *Hinayana* c'est-à-dire petit véhicule) ; la forme modifiée (école du Nord, *Mahayana* c'est-à-dire grand véhicule) a eu une formidable extension ; elle le doit sans doute, pour une bonne part, à son polythéisme, à sa grande faculté d'adaptation, à sa moindre rigueur. C'est aussi cette forme du Nord qui, au VIe siècle, fut introduite par des lettrés coréens au Japon, et y acquit une position dominante à côté du *Shinto* ; elle refoula même ce dernier temporairement et paraissait vouloir l'engloutir, lorsqu'une renaissance romantique et nationale insuffla au *Shinto* une nouvelle existence. Une des causes principales de la force d'attraction du bouddhisme fut que la culture chinoise, munie de sa richesse d'impulsions, fit cortège à la doctrine avec ses écrivains et ses artisans. Cette marche triomphale s'accomplit presque sans combat, et, depuis, les deux religions du Japon vivent côte à côte depuis 14 siècles, pratiquant paisiblement leur propagande dans l'âme populaire.

A la fin du XVIe siècle, un troisième courant religieux, beaucoup plus mince, mais soulevant de fortes vagues, battit les rives du Japon : le *christianisme*, sous sa forme hispano-portugaise, gagna beaucoup de terrain dans son premier élan, mais au XVIIe siècle — dès qu'on eût constaté son danger pour la forme de l'État et l'indépendance d'esprit du royaume insulaire — il fut réprimé, et lorsque cela

ne suffit pas, extirpé avec la plus terrible sévérité. Quelques rares adeptes purent cependant se maintenir jusqu'au XIXe siècle ; depuis l'ouverture du pays et le renouveau du dernier tiers du XIXe siècle, le christianisme jouit de la même liberté que les autres conceptions, confessions et associations religieuses ; en ce qui concerne le nombre de ses adeptes, il n'a cependant obtenu qu'un succès d'estime.

Il est difficile d'obtenir des données précises sur le *nombre des partisans de ces trois religions principales*, vu le principe de la liberté de religion et l'inadmissibilité d'une statistique officielle s'y rapportant ; nous devons nous contenter des données approximatives, mais tout à fait récentes, du Secrétaire d'ambassade Yakijiro Suma. Il estime les adeptes du *Shinto*, dans leurs treize sectes principales, à 25 % de la population (14 à 17 1/4 millions), ceux du bouddhisme à 80 % (41 à 46 millions) — les chiffres se coupent parce que les deux religions sont inextricablement mêlées ; quant aux adeptes du christianisme, on ne peut les estimer qu'à 0,4 %, les hommes étant aux femmes comme 2 à 3. Les listes officielles des églises chrétiennes enregistrent 250.000 croyants ; mais il y aurait environ un million d'individus plus ou moins influencés par le christianisme. La première vague de conversion, qui eut lieu entre 1549 et 1637, fit environ 300.000 chrétiens (catholiques) avec 250 églises. Malgré que le nombre des chrétiens ait peut-être doublé depuis le début du XXe siècle, ces données sont certainement exagérées, quoique de bonne foi. Etant donné l'ardent prosélytisme des missions, qui se concurrencent violemment, on peut être certain que chaque véritable croyant est enregistré, et la vérité demeure que le terrain culturel du Sud-Est de l'Asie, à l'exception de la Corée, n'est pas un terrain de résonance pour les religions de l'Asie antérieure et de l'Occident.

Le nombre des prêtres et des sanctuaires est (1932), pour le *shinto*, de 102.529 et de 111.277, dont 113 grands temples d'État, pour le bouddhisme de 86.662 et de 106.291. De nombreux temples sont actuellement protégés en qualité de monuments nationaux et une loi sévère interdit maintenant d'emporter des œuvres d'art.

En ce qui concerne la question importante du sort qui attend les religions du peuple japonais, un observateur de confiance m'a communiqué l'opinion suivante que je reproduis : « Le Japon a deux religions, respectables toutes deux, profondément ancrées dans l'âme populaire, et convenant aux deux types d'hommes du pays : l'une pour l'homme passif et pessimiste, orienté vers la métaphysique, l'autre pour l'homme actif et optimiste, orienté vers l'action. Pourquoi en importer une troisième ? Le Gouvernement japonais, sagement, soutient la seconde, car elle soupçonne ou sait que l'homme vraiment religieux, le mystique et le métaphysicien, est nécessairement un citoyen de seconde valeur. Que signifient l'État et ses buts pour un anarchiste en religion — et chaque vrai chrétien ou bouddhiste a quelque chose d'un anarchiste — auquel toutes les choses terrestres doivent être indifférentes ? Celui pour lequel le salut de son âme passe avant toute autre chose, ne vaut rien comme rouage de la machine d'État. »

Si la question importante de la part prise à la vie culturelle religieuse se résout ainsi en ce qui concerne l'individu par rapport à la nation, une autre question se soulève aussitôt : celle de la participation de la forme nationale à l'*ensemble culturo-religieux* de l'humanité. Si dans la considération des niveaux culturels, on distingue d'une part les nations politiquement, socialement, économiquement et techniquement supérieures, d'autre part celles qui sont douées éthico-religieusement, scientifiquement, philosophiquement et artistiquement, on peut s'associer aux vues exprimées par Oesterreich : « Il n'a jamais existé de culture universellement uniforme. Et la culture complète — c'est-à-dire celle dans laquelle toutes les branches ne sont certes pas également développées, mais dont aucune n'est à l'état primitif — ne s'est réalisée qu'en trois points du globe : dans le cycle culturel de la Grèce, en Inde et en Chine. Ce n'est que dans ces trois contrées qu'à côté des éléments de culture inférieure, de la religion et de l'art, la science s'est développée jusqu'au niveau de la plus haute philosophie. Les Aryens — en Inde aussi, ils sont les créateurs de la civilisation — et les Mongols sont ainsi les principaux porteurs des grandes cultures productives. » S'il est en outre exact que « toutes les autres cultures sont dans la dépendance des sphères culturelles grecque, indoue et mongole », c'est alors « un problème culturel vital du monde est-asiatique de savoir si ce dernier est en état de garder son indépendance dans le domaine artistique et s'il continuera à l'avenir à enrichir de ses créations propres la production artistique du monde. » Si l'on suit, à partir de ces cultures complètes, les voies qui, sous leur influence, conduisent aux *cultures mixtes*, telles que l'indo-grecque et ce qui fut le début d'une culture sino-grecque, on a alors la révélation d'une forme propre de culture insulaire est-asiatique, culture mixte indo-chinoise avec prépondérance de l'élément chinois, mais dans laquelle, par l'entremise de l'Occident, lentement depuis 1549 et rapidement depuis 1854, des valeurs grecques de la civilisation occidentale ont été annexées, tandis que cette culture insulaire rejetait les religions du Proche-Orient, se créant par là une note japonaise très personnelle. Il est faux de la déclarer comme une simple bouture de la culture chinoise. Pour le vieux Japon, l'Inde, la Chine et le Japon sont les *San koku*, c'est-à-dire les « trois pays » par excellence, de même classe quant à la valeur culturelle et quant à la personnalité ethnique. La culture japonaise *participe donc à la culture complète sous une tenue nationale*, et toute éclectique qu'elle soit, elle a préservé son peuple mixte hautement doué de l'hégémonie de la culture chinoise, du rayonnement trop violent des cultures indoue et grecque, et l'a rendu capable de tenir tête, dans ses créations, aux trois autres.

Cela est surtout vrai dans le domaine de la *religion*. Le *bouddhisme*, qui, n'ayant plus la force du status nascendi, n'est arrivé au Japon que sous une forme affaiblie et brisée, y est autre chose que ce qu'il fut en Inde et en Chine, de même que le christianisme a pris une couleur tout à fait locale chez les Anglo-Saxons. On pourrait pousser la comparaison plus loin, si l'on voulait, par exemple, comparer, comme cela s'est déjà fait, les six sectes principales du bouddhisme japonais avec des apparitions analogues du christia-

nisme. Mais tandis que chez nous les messagers de la foi tenaient pour nécessaire de déraciner les chênes et les bosquets sacrés, et de bannir les dieux naturels héréditaires dans le royaume du malin, le bouddhisme tolérant a conclu un compromis avec les débris de l'ancienne religion des démons et des ancêtres, de sorte que ces débris ont pu continuer à se maintenir en symbiose millénaire. Aujourd'hui ce résidu est sur le même pied que le bouddhisme, comme éthique d'État et prolongement panthéiste de la doctrine de *Kami*, des ancêtres spiritualisés, et cette éthique serait difficile à séparer des représentations bouddhistes de la préexistence et de la palingénésie. La doctrine chrétienne se tient tout à fait à l'arrière-plan par rapport à la puissance de ces deux conceptions ; malgré des dépenses considérables consacrées au recrutement et à l'enseignement, elle n'a, nous l'avons dit, qu'un quart de millions d'adeptes contre 7 à 18 millions de fidèles du *Shinto* et 17 à 46 millions de partisans rigides des enseignements bouddhistes. Il existe en outre une foule de *conceptions du monde*, éclectiques, les unes métaphysiques, les autres matérialistes, reposant sur des recherches et des impulsions personnelles, et qui vivent dans une harmonie inconnue chez nous. Il faut reconnaître dans cette tolérance délicate et déférente une valeur culturelle positive. C'est à tort qu'on la taxe d'indifférence religieuse et qu'on la minimise. De forts *courants religieux* sont même en mouvement sous la surface sans ride, les uns d'une force inquiétante, tel celui d'une nouvelle glose, qui a donné passablement à faire au Gouvernement à cause de ses répercussions sociales et politiques en ces dernières années, le *O moto kyo* (grande doctrine de l'origine), qui prétend être un renouvellement du *Shinto*, entremêlé de notions communistes et relatives au millénium.

Les chances d'une expansion du *christianisme en Corée* sont beaucoup plus grandes qu'au Japon même, car les missionnaires qui y ont été envoyés ont habilement su lier leurs enseignements à l'éducation artisane et paysanne. De même que l'ont fait pendant des siècles les Irlandais et les Polonais, nombreux sont les indigènes qui cherchent leur refuge

dans les doctrines étrangères de salut parce qu'ils désespèrent de celui de leur pays politiquement et qu'ils ne peuvent se résigner à la domination étrangère malgré la prospérité économique qui en découle ; ils ont l'espoir vague que l'Église remplira un jour ses promesses de libération et de bonheur pour l'humanité par les voies messianiques. Le mobile n'est donc pas purement métaphysique, mais il est efficace. Les accomplissements bienfaisants des missions se faisaient aussi beaucoup plus sentir en Corée, dont la décadence à la fin du XIXe siècle ne permettait plus de la compter au nombre des pays de civilisation, que ce ne pouvait être le cas dans un pays en pleine floraison culturelle comme le Japon. On apprend le mieux à connaître ces accomplissements très louables dans le superbe ouvrage illustré de l'archi-abbé Weber de Saint-Odile. On y trouve aussi une bonne présentation antithétique géographo-religieuse de la Corée et du Japon, inconsciemment influencée, il est vrai, par un penchant pour la population de la presqu'île et une aversion pour celle de l'État insulaire.

Les deux religions dirigeantes du Japon, le *Shinto* indigène, comme le *Butsudo* (voie de Bouddha) teinté nationalement, ont eu longtemps la mauvaise fortune d'être exposées au reste du monde par leurs adversaires naturels, les missionnaires et les philosophes d'école. Or, les uns et les autres désavouent le trait panthéiste, commun aux deux religions, d'une communion avec la nature et d'un lien intime avec les générations passées et futures du pays aimé par-dessus tout. Puis ils ne trouvent pas leur compte au flou des enseignements, certainement en opposition avec les dogmes rigides des religions méditerranéennes, et à l'insaisissable de représentations qui se laissent plus sentir que comprendre, doctrines tolérantes et paisibles, et qui se dérobent ainsi au désir de dispute de leurs adversaires. Mais c'est justement ce qu'il faut aux Japonais : un de leurs traits religieux principaux, c'est leur *aversion contre la fixité des dogmes* (ce par quoi ils s'opposent à un des buts essentiels des missions), le désir de laisser libre jeu à la fantaisie de

pouvoir glisser librement d'une représentation à une autre, sans avoir à en rendre compte.

Pour eux, *la religion est affaire privée*, ce qui ne signifie pas qu'elle n'ait pas d'importance ; c'est au contraire une affaire si sacrée et si personnelle qu'elle ne peut être soumise à des contraintes valables pour tous et à la discussion publique. Ce qui est généralement reconnu, c'est la *nécessité de bases et de règles morales* auxquelles tous ont à se soumettre ; celles-ci, à l'école, sont enseignées en qualité d'éthique et de morale et, très sciemment, on en écarte tout enseignement confessionnel.

C'est à cause de son esprit libre qu'il y a dans le *Shinto* beaucoup plus de puissance vivante qu'on ne se le représente à l'étranger, ainsi qu'une faculté presque illimitée de renouvellement. La doctrine a produit de belles prières et des proverbes élevés, elle est compréhensible au plus simple et elle se laisse interpréter sans limite par l'homme le plus cultivé, dans le sens du panthéisme comme de l'évolution ; elle peut donc, bien dirigée, conduire à un rapprochement des classes et elle correspond au désir d'une vie commune du peuple entier, naturelle, simple, qui ne soit pas troublée par la haine des classes et des religions (*Dobo*, c'est-à-dire fraternité !). C'est pour cette simplicité que le *Shinto* peut être traité de primitif et il a donné lieu — comme le firent le christianisme primitif et le protestantisme — à des phénomènes de communisme et à des hypnoses de masses, de même qu'il a été lié, en 1531-1532, et au mouvement national-socialiste.

Il en est de même du *Bouddhisme*, dont les enseignements raffinés ne peuvent toutefois être saisis que par des esprits qui ont fui le monde et connaissent déjà la vie. Quand la doctrine terriblement dure et sévère de renoncement voulut sortir du cercle ésotérique le plus étroit, elle fut dans l'obligation de se voiler, de tempérer ses exigences les plus criantes, d'entourer son athéisme originel d'un panthéon de saints et de sauveurs où chacun, même celui qui ne s'est pas détourné de ce monde, peut trouver ce qui correspond à son entendement.

Le *Shinto* et le *Butsudo*, la vie vers les dieux et la voie vers Bouddha, ont simultanément agi très profondément sur le *sentiment*, la *morale* et la *vie culturelle*, non pas seulement sur chaque individu en particulier, mais sur la masse. On reproche souvent au bouddhisme de porter ses adeptes à ne penser qu'à leur propre âme et de les rendre indifférents au sort de leurs concitoyens, de ne pas favoriser l'amour du prochain et l'entr'aide à l'égal des doctrines occidentales ; un coup d'œil suffit cependant à montrer que l'entr'aide et l'amabilité de la vie journalière sont, sous l'influence du bouddhisme, plus développées que chez nous. Celui qui a l'occasion d'entrer dans une cohue, ou de monter dans un train bondé, en Occident et en Orient, peut collectionner les observations précieuses sur les façons différentes d'y jouer du coude.

Le sentiment que chacun peut être laissé seul s'il le désire, et cela jusqu'au repliement mystique, agit de façon apaisante, mais aussi le sentiment que personne n'y est obligé s'il veut un contact social ou de l'aide. Tous les observateurs consciencieux enregistrent la chose comme un des éléments qui distingue avec avantage la vie populaire japonaise de celles des autres peuples avec leurs sensations de masses ; et comme cette disposition est plus forte dans le vieux Japon, encore intact, que là où le pays a été ouvert, elle doit bien être mise sur le compte des religions et des courants éthiques qui y ont autrefois dominé.

Comme la vie religieuse paraît de nouveau fermenter, les doctrines indigènes sont en train de subir des *transformations*. Le bouddhisme japonais déploie même ces derniers temps un prosélytisme actif, non pas seulement dans l'archipel, mais aussi sur le continent et jusque loin dans l'Asie centrale. On ne sent toutefois pas de fanatisme ; au contraire, le vœu général est d'agir socialement dans le sens de la conciliation et d'éviter les scissions pour des différences doctrinales. La *conférence des religions*, qui fut tenue à Tokyo il y a quelques années, est caractéristique pour la tendance générale de la vie religieuse au Japon, peut-être syncrétique et éclectique, pas vraiment créatrice, mais de

ce fait précisément tolérante ; la conférence n'eut pas de résultat positif — on ne pouvait vraiment pas en attendre, mais elle faisait honneur à la volonté de paix religieuse de l'État qui la convoqua et aux religions du terroir qui tout aussitôt y consentirent.

La science. Eclectisme pratique. La politique

Si la conception du monde et la religion, au Japon comme partout ailleurs, provoquent des lames de fond calmes et puissantes, la *dualité de l'histoire culturelle japonaise* avec ses volte-face subites qui la font passer d'une action extérieure vive à une concentration intérieure de stagnation apparente, se fait surtout sentir dans d'autres domaines, avant tout dans *l'art gouvernemental* et dans les *sciences politiques*.

Il y a des époques, dans l'histoire du peuple japonais, où il nous apparaît comme une des nations les plus douées, et où, sous l'égide de la politique dominante, les autres *sciences de l'esprit* sont au second plan, où l'art n'est considéré que comme un jeu servant à l'ornement de la vie.

Puis, dans d'autres périodes, ces dispositions de l'esprit dominent de nouveau la vie nationale, à ce point que chefs et pilotes s'évadent de la vie, s'écartent des sentiers de la puissance, afin de se livrer au culte du clair de lune, des fleurs et des couleurs, afin de se plonger dans la doctrine du nirvana. Ce qu'il y a de subit et pourtant de conscient dans ces volte-face paraît être ce qu'elles ont de spécifiquement japonais ; ce n'est pas la succession brusque de courants politiques et scientifiques, que Hillebrandt blâme chez l'Allemand par opposition à l'Anglo-Saxon ; mais ce n'est pas le sage et froid parallélisme qu'exerce le citoyen de la Grande-Bretagne ; c'est donc, pour la politique, pour ce qui concerne la nation, pour la science, une réunion, un emboîtement, une synthèse des deux tendances.

Une condition préliminaire d'un choix judicieux et d'une juste observation de soi-même dans ce but, c'est la *prédisposition aux observations scientifiques et à l'art de dresser les conséquences qu'on en peut tirer* ; comme pour l'histoire, on tiendra principalement compte des valeurs qui se rapportent au temps quand il s'agira de connexions évolutives, et l'on tiendra compte avant tout des valeurs spatiales dans les problèmes de la géographie politique ou géopolitique, puis dans les sciences naturelles en général. Les prédispositions n'ont certainement jamais manqué pour les unes et les autres malgré la ségrégation du reste du monde scientifique pendant deux cent cinquante ans — ségrégation qui, d'ailleurs, n'a pas été totale grâce à des contacts avec les Hollandais. Lorsque la voie fut de nouveau libre, on constata que la *médecine*, la *chimie* et la *physique*, l'*économie campagnarde et forestière*, la *géographie* et la *géologie*, mais surtout la *botanique* qui fut toujours si estimée, furent non seulement maintenues, mais développées par de bons observateurs, aidés de leurs doigts industrieux et de leur zèle tenace — quoique des autorités européennes continuent à dénier aux Japonais la puissance créatrice dans le domaine scientifique. Le besoin fit que la *science des tremblements de terre* et le *service météorologique* trouvèrent les concours nécessaires. En même temps que la connaissance des tremblements de terre se développait sous le rapport des sciences naturelles, il se forma une branche de cette étude du point de vue historico-géographique sur une base nationale.

Une forte propension à faire suivre l'observation et la spéculation d'une application pratique immédiate, confère à tout l'effort scientifique japonais le caractère qui marque les *sciences appliquées*. Les établissements supérieurs d'instruction et les degrés qui y préparent, surtout l'école moyenne (*kotogakko*) très bien organisée, tiennent le milieu entre les exemples américains en ce qui concerne le bâtiment et l'organisation, allemands pour ce qui a trait à la méthode d'enseignement, anglais relativement à la cohésion autoritaire des jeunes gens, et ils affirment la tendance de cultiver le développement du corps en rapport avec les exigences accrues des études actuelles. L'hypercentralisation, imitée des Français, du système éducatif, a été abandonnée ; ce

n'est que dans l'administration politique interne que l'esprit de préfecture fait encore figure d'apparition de revenants, mais il est de plus en plus refoulé par le désir d'administration personnelle et d'association corporative.

Les cadres de l'activité scientifique du pays sont tracés par les 6 grandes universités d'empire de *Tokyo*, *Kyoto*, *Sendai* (*Tohoku*), *Fukuoka* (*Kiushiu*), *Sapporo* (*Hokkaido*), *Seoul* (*Keijo*), de grandes universités citadines comme à *Osaka* et à *Nagoya*, d'importantes écoles supérieures privées comme à *Keio*, *Waseda*, *Doshisha*, etc., un puissant système d'écoles moyennes et d'écoles supérieures spéciales, une Académie impériale des sciences de 100 membres (1925) publiant des mémoires en anglais, en allemand et en français à côté des travaux en langue japonaise, et 28 sociétés savantes. Quelques-unes de ces organisations fixent leurs buts bien au delà des frontières de l'empire, mais elles se limitent en général à l'Extrême-Orient, cette désignation pouvant être, du reste, entendue de façon très large, et comprendre les Indes anglaise et néerlandaise, la vaste unité des pays à moussons et du monde bouddhique, et s'étendre des bouches de l'Amour à celles de l'Indus.

A côté des buts intéressant par un point ou par un autre l'humanité, on constate la conscience d'avoir à se limiter à une région déterminée du globe dès qu'on pénètre le domaine de la politique, ce qui donne la sensation que la plus belle idée reste stérile si elle n'est pas soutenue par une force réelle. C'est pourquoi on a rapidement reconnu la signification d'une industrie de guerre indépendante pour l'économie générale. Economie et science ont été ajustées dans ce but et l'on n'a rien négligé pour que le savoir et l'esprit de guerre — ensemble la science guerrière — maintinssent utilisables les plus purs instruments de puissance de l'État, l'*armée* et la *marine*. Comme j'ai déjà donné ailleurs la description géographico-militaire du Japon, je mentionnerai ici seulement le fait que ce pays s'appuie sur 17 divisions, calculées à l'ancienne manière, avec 220.000 hommes en temps de paix, formations d'active avec autant d'unités de réserve d'excellente valeur, et de bonnes divisions de territoriale, puis sur une flotte de guerre qui était, avant l'accord de Washington, de 883.744 tonnes. *Un système de défense côtière*, dressé scientifiquement, permet de mettre en pleine valeur l'armée et la marine et celles-ci ne pourraient guère être vaincues que par une force double. Le cerveau de cette puissance terrestre et maritime a été éduqué sur la base des expériences de deux guerres victorieuses et de l'étude minutieuse des performances françaises, allemandes, et anglaises dans ce domaine ; conscient des dangers que présente l'échiquier politique, ce cerveau continue à étudier sans repos, tout en donnant des preuves indéniables de sa plaine maîtrise (Mandchourie).

Le Japon s'est tôt rendu compte que la puissance de résistance d'un peuple forme un tout, dont le facteur technique ne joue nullement le rôle décisif, mais bien le facteur économique et encore plus le facteur moral. Une véritable *éducation nationale* correspond à la haute estime qu'on attribue à l'unité de la structure du peuple. Il est bien vrai qu'ici aussi le pas décisif fut franchi lorsque la nouvelle fécondation du matériel humain fut réalisée par l'ouverture du pays, mais le mouvement contemporain s'appuyait tout de même sur l'effort culturel millénaire du bouddhisme et sur des traditions et des connexions encore plus antiques. Aussi, comme savoir lire et écrire est autant répandu qu'en Europe occidentale, les *réformes pédagogiques* du nouvel empire ne représentent pas un bond aussi considérable qu'il paraît. Certainement, la génération de l'époque Meiji, qui maintenant descend au tombeau, a dû, pour cet accomplissement, violenter les âmes et les cerveaux, et la réaction se fait parfois sentir. Mais la considération du danger qu'offre la situation mondiale ne permet pas de s'adonner déjà au repos qu'on se souhaite.

La *politique* empêche que les ressorts se détendent. Lors des événements de 1854, elle était, dans son genre, à la hauteur des circonstances pour autant qu'il s'agissait de maintenir l'équilibre intérieur d'une construction montée comme un chef-d'œuvre, mais elle fut désemparée et sans secours lorsque cette œuvre fut renversée du dehors, parce

que, tout à ses accommodements internes, elle avait perdu sa force vivante. Alors donc qu'on possédait des organes hyperéduqués pour la politique intérieure, ils durent être développés, en vue de la politique extérieure, à partir de bases très modestes.

La création nouvelle de l'empire démontre que la plus haute capacité originelle du peuple japonais, développée par les exigences de son territoire, se trouve peut-être dans le domaine de la politique, et que ce peuple a encore *plus de dispositions à être un peuple gouvernemental qu'à être un peuple artiste*. Elle prouve de plus qu'une éducation intensive, basée sur la connaissance affinée des nécessités d'un espace restreint, ainsi que sur la mise en œuvre éclectique de l'expérience due à l'étranger, est aussi requise dans le domaine de la géopolitique, à côté d'une acuité particulière et d'une éducation extensive pour la compréhension des nécessités de la politique étrangère.

L'*expansion* du Japon et sa *conduite* politique, durant la dernière génération, peuvent passer pour des modèles ; c'est une expérience d'autant plus intéressante que le Japon a aussi trouvé une méthode, dûment pesée, pour traiter le problème de l'extension de la population et de l'État — même s'il a fallu faire taire les instincts profonds populaires au profit du possible ! La méthode japonaise tient le juste milieu entre celle, extensive, des Anglo-Saxons, celle, touffue, des Allemands, et celles des Français et des Russes : c'est un compromis entre les expériences politiques de l'Occident et les bases culturelles de l'Extrême-Orient. Ce n'est que si l'on tient compte des deux méthodologies que l'on rendra justice à ceux qui mènent l'Etat.

La littérature. La presse et la vie publique

Celui qui connaît les sources de la littérature japonaise laquelle enfle constamment (l'ouvrage de Florenz est une

excellente introduction à cette connaissance), ne peut pas tenter de donner en quelques pages un tableau de l'art d'écrire et de discourir en public et de l'application de ces deux activités dans la presse et la vie publique. Il ne peut que tenter d'en tracer les traits principaux en une esquisse à insérer dans la description du pays.

Tout ce qui est de longue haleine dans la littérature, au contraire des longues conversations (*hanashi*) auxquelles on s'adonne volontiers, et de certaines tendances épiques du roman d'amusement, trahit l'influence étrangère : c'est une imitation généralement chinoise ou européo-américaine. Le chant populaire qui accompagne le travail et la poésie d'art de tournure nationale sont courts : il y a plus d'intention entre les lignes que dans celles-ci, de même que, dans l'esquisse, la forme et la surface vides ont souvent plus d'importance que les rares indications du dessin proprement dit.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, comme il y a mille ans, la plus fine fleur de la littérature japonaise, la plus caractéristique pour la tendance du goût, est l'*uta*, la poésie symbolique courte et aiguë, qui laisse plus à compléter à la fantaisie du lecteur ou de l'auditeur qu'elle n'exprime elle-même, qui inspire plus qu'elle ne fixe. Sa production culminante est le *tanka* (*haikai*), auquel revient toujours le goût national, que l'empereur et le maréchal, le poète et le paysan, le coolie et la courtisane savent forger, tantôt lourd et laconique comme une lame de sabre, tantôt léger comme un jeu d'éventail avec des papillons ; c'est un épigramme de cinq lignes, chacune d'elles comptant alternativement cinq et sept syllabes, qui doit renfermer une idée complète, si possible une image et l'idée l'accompagnant, forme qui l'a emporté sur le *kata uta*, encore plus bref, de trois lignes, c'est-à-dire encore moins susceptible d'exprimer une pensée sans la tronquer. Florenz fait des comparaisons subtiles, relativement à la psychologie populaire, entre le *tanka* et le distique, dans lequel on est en effet tenté de chercher des points de ressemblance, mais on les trouve peut-être mieux ailleurs, par exemple dans quelques passages d'Horace ou dans les proverbes d'Omar Khayam. La curieuse limite à

laquelle on s'astreint par le poème bref, l'effort pour y inscrire tout le possible et, ce faisant, utiliser la forme jusqu'au bout du possible, découle du même esprit autarchique que le repli sur soi-même dans les diverses manifestations de la vie. Une pareille restriction de forme signifie naturellement la renonciation à une littérature de grande envergure.

Cette littérature, qui présente des agréments à côté d'une certaine parcimonie de pensée, convient naturellement mieux au rythme général de la culture raffinée japonaise que ne le ferait une production plus riche et plus personnelle ; elle a d'ailleurs développé à une certaine hauteur le roman, la forme épique, le drame, très vivant, et surtout la forme lyrique.

La littérature était taillée à la mesure de la culture du pays, et jamais pays n'a possédé une culture qui fît, nationalement, à ce point corps avec lui. Et s'il en est qui pensent que sa *perte* est un bienfait, il n'en est pas moins vrai qu'en mourant elle a laissé une impression imposante d'elle-même à tous les observateurs sans parti-pris.

Cette perte de biens de sa culture propre pour l'acquisition de conquêtes de la civilisation, est-elle définitive ? Nous ne le croyons pas et appuyons cette opinion sur un symptôme que nous empruntons à la littérature. Stefan Zweig émet des remarques ethno-psychologiques d'une justesse profonde en opposant, comme critère de la maturité d'un peuple, le monde artistique anglais sous Élisabeth et sous Victoria. Cette opposition est intéressante en comparaison avec la littérature mouvementée du nouveau royaume insulaire, qui, dans ce domaine, rappelle davantage l'Angleterre d'Elisabeth que celle de Victoria (pour le théâtre japonais, voir Hagemann, Jeux des peuples), et qui, comme l'Angleterre d'Elisabeth, livre ses premiers combats pour arriver à l'éloquence dominatrice des foules — éloquence encore insulaire mais déjà expansive. Le *théâtre japonais* d'un côté, avec ses rappels de l'époque shakespearienne, avec le jeu, constamment alterné, de l'action de l'État et du mouvement — brillamment représenté — de la masse, avec la participation, ardente et durant plusieurs jours,

des auditeurs, qui vraiment vivent le drame comme le vivait la jeunesse dorée de Londres sous Elisabeth, la *relation au discours public* de l'autre côté, renforcent l'hypothèse qu'il s'agit d'un *stade précoce* ; et comme l'État japonais est le plus ancien parmi les grandes puissances, c'est en fait d'un rajeunissement qu'il s'agit.

Le Japonais paraît avoir peu de penchant, peut-être aussi peu de dons, pour le *discours public* ; quelque chose, dans cette production, doit blesser sa personnalité. Il est difficile de dire, étant donné que maintenant on s'adonne à cet art, importé seulement depuis cinquante ans, jusqu'à quel point les inhibitions qui jouent ont été cultivées par le cérémonial féodal qui a dominé pendant deux cent cinquante ans, ou jusqu'à quel point elles sont dues au fond racial. Le bon goût condamne la contenance théâtrale de l'orateur, le fait de jouer avec sa conviction ; on le supportait encore mieux à l'époque de troubles et de changement de la seconde moitié du XIXe siècle, que maintenant, Le parlementarisme nouveau alors, le soulèvement contre la primauté des clans, l'apparition de conducteurs du peuple démoniaquement doués, comme *Hoshi*, un désir de libération sans égard, d'une part, la défense forcenée de ce qui est ancien d'autre part, avaient exagéré la croyance en la puissance du discours.

Aujourd'hui, il y a une réaction, et les Japonais, malgré leur tempérament, se méfient plutôt d'un orateur trop loquace, qu'il n'est possible à ce dernier de les entraîner. C'est ainsi qu'après un stade floride, l'art de discourir a subi une dépréciation, contre-coup habituel là-bas d'une oscillation exagérée du pendule. Des essais conscients de cultiver la rhétorique, comme ceux que soutient le journal *Yuben* (L'éloquence) démontrent que le mouvement de retrait a déjà commencé. On réclame par ailleurs une technique raffinée des débats, on a créé des salles de conférences et des écoles d'éloquence, et l'on s'est surtout efforcé de libérer le discours du jet de draperie, de la lourdeur du discoureur chinois à tresse et à galons, et d'atténuer l'opposition entre le discours pompeux d'apparat et le

parler populaire. Les religions du pays apprirent aussi à se défendre contre les prédicateurs des missions, et, se mettant à leur tour à prêcher, passèrent à la contre-attaque.

Si le discours public se trouvait ainsi sous le signe du contraste entre les habitudes anglo-saxonnes et la forme chinoise, la *presse* reçut ses premières impulsions par la porte dérobée, utilisée par les Hollandais, de *Deshima*, sous la forme de copies de journaux coloniaux hollandais ; seule une sorte de « Lettres nouvelles » (*Yomiuri*, nom que porte le journal actuel), du temps des *Shogun*, les avait précédées. Les premières feuilles, dans le goût occidental, firent leur apparition entre 1871 et 1874, sous une censure préventive sévère ; mais comme on les obligea, par maladresse, à prendre une attitude de combat contre le Gouvernement, ils acquirent bientôt les habitudes de la presse moderne.

La position méfiante et hostile de la presse contre tous les hommes d'État qui avaient pris part à la renaissance de l'époque de *Meiji* (1869-1912), fit lentement place, avec les progrès de la vie publique parlementaire, à une prise en considération plus juste (d'Ester).

Finalement, son évolution la porta à s'embrigader aussi dans le jeu des deux partis, du progrès pondéré d'un côté, d'une défense pas trop violente de ce qui s'était avéré bon d'autre côté, tel que ce jeu paraît se dérouler dans tous les domaines de la vie publique.

La loi de 1909 sur la presse a signifié un pas important dans cette voie. Actuellement, il y a 3.000 journaux et revues, dont 20 grands organes, la plupart à *Tokyo* et *Osaka*, parmi lesquels sept en langue anglaise.

Les *Mitteilungen der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, un excellent organe scientifique, en langue allemande, paraissent de nouveau. Les 83 revues en comportent un certain nombre qui ne sont pas encore à la hauteur de leur tâche, à côté d'autres de très grande valeur. L'*organisation de la presse et du service d'information* a fait de rapides progrès ces dernières années ; leurs méthodes se rapprochent de plus en plus des méthodes américaines, dans l'emploi d'images et dans une présentation un peu criarde, les annonces commerciales et les réclames formant bigarrure avec les nouvelles politiques. L'agence télégraphique bien connue *Kokusai* est sous l'influence complète de Reuter (*Rengo*). La marée des prix montants en librairie inonde malheureusement aussi le Japon et les temps où l'on imprimait en couleurs et sur du papier indestructible, à bon marché, sont révolus.

Le boursouflement de la production de la librairie, qui était monté en 1927-28 à 60.000 publications, subit une régression sous la pression de la crise. A côté de 20.000 ouvrages originaux, on comptait entre 7.000 et 9.500 traductions et plus de 30.000 petites publications : symptôme d'hyper-excitation, avec contre-coup sur le très nombreux prolétariat intellectuel en effervescence.

Les arts figurés et la musique. L'art appliqué dans l'industrie. La vie culturelle journalière et la formation du gout.

« La science ne suffit pas pour comprendre le langage de la nature. La poésie et l'art sont des interprètes que beaucoup d'hommes comprennent mieux. » Nous inscrivons cette parole de Ratzel en tête de notre tentative de traiter, dans le cadre de notre manuel, un sujet sur lequel un nombre incommensurable d'ouvrages spéciaux, dans toutes les langues, remplissent des rayons entiers de bibliothèques. Dans l'impossibilité qu'elle est de donner, même de façon approchée, une vue d'ensemble du développement et des accomplissements de l'*art japonais*, elle ne doit être considérée que comme un moyen, un « interprète », dont le rôle est de rapprocher du lecteur la nature du pays et le génie de son peuple. Il faut d'emblée barrer la route à une erreur : celle selon laquelle la *connaissance du Japon* ne serait qu'une subdivision de la sinologie et qu'elle peut être traitée à fond en cette qualité. Cette erreur a été longtemps entretenue précisément par l'étude de l'art et de la litté-

rature, comme si ces deux groupes de manifestations ne constituaient qu'une réplique affaiblie de celles correspondantes de la Chine.

Il est impossible de faire voir la différence entre la culture chinoise et sa fille la japonaise, surtout dans les arts figurés, sans disposer de matériel visuel. Cependant, cette dissociation est tout à fait nécessaire, pour être juste envers toutes deux. On peut juger de la compréhension qu'a quelqu'un de ces deux cultures, à la faculté qu'il possède de faire la distinction pour chaque élément culturel de l'Extrême-Orient. Ne les confondra que celui qui, pour parler le langage des Grecs et des Asiates de l'Est, a, vis-à-vis d'elles, l'attitude d'un « barbare », d'un *Banshin*. Sans doute, il existe des œuvres, dans les domaines de la poésie et de l'art, dont même un connaisseur indigène ne pourra dire de laquelle des deux elles relèvent, mais de telles œuvres, qui font figure de types, sont rares. En général, nous ressentons la même différence qu'en Occident, par exemple, dans les dérivations populaires et régionales du roman et du gothique. Il vient s'y ajouter la tonalité particulière que donne l'insularité, marque spéciale, qui, à l'opposé du style chinois plus large, d'appréciation plus étendue, de lignes plus âpres, de plus haute tension, montre la facture japonaise comme quelque chose de plus stable, quoique d'intention plus étroite, de sensibilité plus fine et de plus grande harmonie. La crainte des contrastes, trop aigus, le désir de l'équilibre et de la mesure mais aussi de compromis affadisants et d'élégance, paraissent dominer l'artiste japonais comme le peuple auquel il appartient ; il se contente donc souvent d'allusions et renonce à l'exposé hardi des problèmes qui se posent. Le Chinois a davantage la tendance à s'appesantir sur tout ; le Japonais glisse volontiers sur la difficulté. Précisément, la mystique chinoise la plus profonde, telle celle de Laotsé, n'a trouvé que très peu de résonance au Japon.

Le contraste entre la prédominance d'une forme et d'une couleur étrangères, classiquement chinoises, et ces éléments pourvus d'une tonalité nationale, nous dirions presque

de contre-coups romantiques que permettent des courants du terroir, qui se détournent du conventionnel pour retourner aux formes primitives — ce contraste domine, avec ses hauts et ses bas, toute l'histoire de la culture, donc aussi celle de l'art figuré. De là, l'exigence d'apprendre à distinguer les influences étrangères capitales, tout d'abord les indoues, puis les chinoises les plus importantes, enfin les européo-américaines à action récente.

La *directive principale du grand art figuré* consiste à dominer ce qu'il y a d'insolite dans la nature, de sorte que l'image se présente purifiée dans l'esprit de l'artiste et tend à être typifiée. L'observation de la nature est d'un amour et d'une patience infinis, mais l'essence de ce qu'a gardé la mémoire se traduit à grands traits hardis. Le rendu du détail de la forme originale avec tous ses accidents est admis jusqu'à un certain point dans l'*art mineur*, lui confère même un certain charme, mais est toutefois considéré comme un signe de dégénérescence pour le bon goût. Les époques dans lesquelles ce trait domine passent pour des époques de recul ; on ne comprend pas non plus, dans son pays d'origine, la surestimation à laquelle donne lieu en Europe la gravure sur bois colorée, alors que cette branche de l'art, à sa meilleure époque, était considérée comme une application populaire et un simple corollaire.

Le fait d'écrire au pinceau sur du papier mou, sans que ratures et corrections soient possibles, est une école préparatoire à l'*art de tenir le pinceau*. La sûreté du coup de pinceau, pour tracer points et traits, et la compréhension de la beauté des lignes éduquent la main et l'œil. D'ailleurs, dans toute l'Asie orientale, la calligraphie ne passe pas pour une simple dextérité de la main, comme chez nous, mais pour un art ; des signes bien écrits et pleins de caractère jouissent de la même considération qu'une image, et un proverbe écrit de la main d'un maître sera l'ornementation distinguée d'une paroi, ou bien, reproduit sur l'airain ou la pierre, ornera le jardin. Ce procédé spécial de reproduction avec encre de Chine et pinceau, nécessite, avant la possession de la maîtrise, l'acquisition d'une technique exigeante. C'est

un nouveau moyen de dominer la convention et la symbolique, nécessaire pour la représentation des sujets dont le goût national ne permet pas l'altération des formes — que l'artiste doit tenir pour sacrées, s'il veut être considéré comme tel. Cela présuppose une école, comme le furent chez nous les ateliers de notre grand passé, à une époque où nous possédions aussi la tradition et le style dans l'art, le libre jeu dans la maîtrise n'étant possible qu'au delà de cette première étape. La technique calligraphique et la connaissance des Lettres, qui représentent en Orient un autre bagage que chez nous, sont exigées de l'artiste. En revanche, le calligraphe accompli, qui possède réellement ses idéogrammes, est un homme vraiment cultivé, parce qu'il doit avoir trituré une masse d'idées, parce que, comme Keyserling le dit avec raison, on ne peut pas, en chinois, écrire sans penser. L'unité de l'éducation est garantie par cela que celui qui en est encore à l'A B C ne peut pas apprendre à écrire sans gymnastique de l'esprit et sans être instamment incité à se représenter des notions et à leur donner une forme. Ce qui est important pour l'idée que nous nous faisons du pays, c'est de nous rendre compte de la façon dont les suggestions artistiques de l'étranger sont réfractées lorsqu'elles pénètrent dans le milieu japonais. Il n'y a pas à douter qu'elles y subissent une transformation : la pureté, l'exactitude et la fidélité de l'art japonais, la mise en valeur des motifs des mers australes combinés à des facteurs chinois, indous influencés par la Chine et paléo-occidentaux, fondus en une *unité artistique nationale*, restent inébranlés.

On dit constamment de l'art japonais qu'il n'a jamais atteint à celui de la Chine, mais qu'il a été, au contraire, trois fois complètement dominé par lui : du VIIe au Xe siècle, au cours du XVe, puis à l'époque des *Tokugawa*.

Mais la culture indigène a lutté à diverses reprises avec la culture chinoise (ces réactions nationales sont appelées écoles de *Yamato*, *Moronobu*, *Okyo*, *Hokusai*, etc.) sans parvenir toutefois à se débarrasser de son modèle.

Un autre grand reproche qu'on fait à l'art japonais est

d'être grand dans le petit et petit dans le grand. Le sol, livré aux tremblements de terre périodiques, rend difficile ou exclut la construction monumentale ; les coutumes sociales interdisaient les belles constructions privées jusqu'à une époque récente. La rareté des lignes monumentales et la monotonie des paysages citadins qui en découle, sont donc, pour une part, la suite d'interdictions dictées par la nature du sol, pour une autre part, le sacrifice conscient du génie national à la mesure, du tempérament de l'artiste à l'esprit du *shinto* qui emplit la nation, — semblablement aux restrictions que l'ancienne Rome s'imposa.

Les traits âpres, expressifs à l'extrême, et d'autre part un impressionisme allant jusqu'à se dissoudre dans les jeux de lumière et les allusions, luttent l'un contre l'autre également dans l'art japonais, mais toujours maintenus en bride par l'*observation de la nature* et le refus de se livrer à des excès dysharmoniques.

Certes, le corps humain ne sert pas de type ; c'est avec le monde animal et végétal, surtout avec l'humeur du paysage qu'on lutte. Le Japonais est un homme d'une passion contenue, beaucoup moins naïf que sentimental et, soutenant l'art par la compréhension qu'il a de sa langue symbolique conventionnelle, il réclame de lui qu'il lui offre une réalisation idéalisée de ses conceptions. Il obtient vraisemblablement la même satisfaction de sa musique, par des voies qui nous paraissent primitives et artificielles et ne parlent pas à nos sensations.

Le *peuple artiste*, qui s'est ainsi formé, obtient ses *matériaux* de son propre pays ; il a appris à le mettre en valeur pour l'art, car ce pays est d'une richesse infinie en bois nobles, denses, se laissant tailler et utiliser pour la plastique, en gros et en détail. Il a su se servir, comme fond, du célèbre papier japonais, connu depuis l'antiquité, et de la molle soie naturelle. La présence d'argiles et de terres adéquates permit le développement d'une céramique florissante, et des gisements de cuivre extraordinairement riches, la plastique précoce du bronze. Les autres métaux nobles étaient au contraire rares, ce qui nécessita la modé-

ration de leur emploi ; ce manque d'une matière première provoqua par contre-coup l'épanouissement de certaines branches de l'art appliqué, de la décoration métallique par incrustation, du cloisonné, de l'emploi de fils de métal noble et de plaqué sur fer ou sur cuivre. Un domaine artistique, lié au climat et à la flore, est l'*industrie de la laque*, puisqu'elle est conditionnée par les nombreuses plantes (rentrant dans les légumineuses) livrant de ce produit et par le climat chaud et humide qui favorise le dessèchement recherché des couches de laque. Le monde végétal livre aussi, en outre du bambou aux emplois multiples, les matériaux bruts nécessaires à la confection de nattes et de vannerie ; quant au monde animal, moins important (le cuir ne joue presque aucun rôle), le fil merveilleux du ver à soie est à la base de l'industrie et de l'utilisation artistique de la soie, aussi magnifique que populaire.

Même s'il faut reconnaître qu'il ne se trouve pas dans l'archipel de matériel comme le granit et la syénite d'Égypte, comme le marbre de Grèce — qui restent pour nous indissolublement liés à nos notions méditerranéennes de la grande plastique —, il est tout de même remarquable que la *grande plastique* japonaise, dans son développement précoce, renonça presque complètement à l'emploi de la pierre, la remplaçant par le bronze, le bois, la laque sèche et la masse de papier. Encore plus que ce n'est dans les pays du couchant, la grande plastique est liée à des motifs hiératiques, conventionnels, son cercle d'action dominé par la légende bouddhique ; ses statues-portraits les plus significatives ne font pas exception, parce qu'elles n'ont pas été créées pour des buts terrestres, mais sont des offrandes à des temples et des représentations des ancêtres divinisés. Grosse a montré, de façon convaincante, la différence essentielle qui existe entre le rayon d'action étroit de la grande plastique et la richesse infinie et multiforme de la petite plastique.

La première floraison de la *peinture* sacrée ne fut pas moins dépendante du culte bouddhique, de même que le fut notre peinture proto-romane de l'Église ; dans l'un et

l'autre cas, on a la répétition de quelques figures conventionnelles ; les animaux symboliques des Évangiles, les dragons de saint Georges et saint Michel ont leurs analogues dans le monde animal : lions, éléphants, tortues et animaux fabuleux. L'art cultuel de l'Asie orientale est par contre en avance sur le nôtre pour le riche emploi qu'il fait de motifs végétaux, en particulier de la fleur sacrée du lotus que lui offre la nature ; la beauté de sa couleur et de sa forme en fait une des fleurs les plus propres à la stylisation, et elle a inspiré l'idée d'en faire le symbole de la pureté. Le Japon renonce d'autre part presque complètement aux moyens d'expression que fournit le corps dévêtu et à la représentation de souffrances pour inspirer des sentiments religieux de sympathie, mais, parfois, son art en fait usage pour inspirer la peur (enfer, juges de l'enfer).

La plastique religieuse du Japon tend moins à incarner l'action, le mouvement, les états pathétiques que la contemplation, la méditation et la victoire sur le monde. Le bouddha de *Kamakura*, coulé en bronze, au XIII[e] siècle, et recouvert d'une auguste patine, trône en représentant de cette tendance ; calmement assis au bord de la mer entre des conifères et des cerisiers en fleurs, il dirige au loin ses regards sur l'océan Pacifique, tandis que les agglomérations humaines qui étaient à ses pieds ont disparu depuis longtemps et qu'il ne reste de ce passé que quelques temples, assis sur de puissantes fondations et entourés de forêts.

La tâche de *grouper les manifestations de l'art japonais* est facilitée par cela que chaque période d'art et chaque école a son pèlerinage particulier : l'art primitif sacré, comparable à notre proto-roman, à *Nara*, au premier temple bouddhique de *Horiuji* et à *Kyoto* ; l'époque des *shogun de Kamakura*, avec les âpres ciseleurs de l'école d'*Unkei*, à *Kamakura* ; l'art de la cour au moyen âge et à la première renaissance, à *Kyoto* ; l'art tardif et exubérant des *Tokugawa*, qui peut être à la rigueur comparé avec le baroque et le rococo, aux sites princiers et aux tombeaux de *Tokyo* et environs, puis surtout aux tombeaux spacieux et magnifiques des maréchaux de l'empire de *Nikko*, éclatants de

couleurs, chargés d'or, mais déjà quelque peu décadents. De manière analogue, une certaine branche de la céramique a sa racine au pays de *Satsuma*, à *Hyuga*, et, de façon générale, à *Kiushiu*, c'est-à-dire dans le Sud, tandis qu'une combinaison de céramique et d'émail est chez elle plus au Nord, dans la région riche en pluie de *Kanazawa* : quelques exemples pour montrer que la plupart des écoles se laissent localiser et expliquer d'après l'environnement et leurs conditions d'existence. C'est ainsi que certains coloris bizarres pourraient avoir trouvé leur première incitation dans l'observation de laves, dans le contraste bigarré de sols de cratères, des métamorphoses de contact, et des matières éruptives. Des matériaux fournis par les volcans et la mer, des formes naturelles des côtes, le corail et la nacre, la peau de requin, les coquillages apportent une note particulière dans l'art appliqué japonais, provoquent aussi souvent des *amusements* raffinés, que nous pouvons le mieux nous représenter si nous nous reportons aux cabinets d'objets rares du XVIIe et du XVIIIe siècles. Comme alors, la forme naturelle dégénère souvent en bibelot et se voit bizarrement torturée. Par ailleurs, il se produit ainsi un renouvellement des formes.

On admet et on démontre de plus en plus que l'art appliqué de cette époque, en Europe, a été plus influencé par l'Asie orientale qu'on ne le savait autrefois ou qu'on ne voulait l'avouer. Si ces *connexions stylistiques* se laissent expliquer par un contact direct, c'est-à-dire par une migration de styles, on doit constater que toute une série d'éléments ont suivi la même voie allant de l'Europe moyenne au Japon, et comme, à cette époque, ces deux contrées s'ignoraient totalement, on se trouve là devant une des questions non résolues de l'histoire culturelle.

L'*art de la construction*, dont nous avons déjà dit deux mots, ne pouvait pas jouer le même rôle de centre pour les arts figurés comme il l'a joué en certains foyers de la culture islamique ou de l'Occident : les tremblements de terre et les catastrophes volcaniques l'empêchaient, en même temps que la construction de bois, relativement passagère, l'emportait. Des exceptions comme le *Horiuji*, un des temples de bois les plus anciens et les plus respectables du monde, doivent leur position particulière à leur site exceptionnellement protégé, à un sol peu secoué et aux soins de conservation et de réfection qu'on lui prodigue. Il serait cependant injuste, malgré les dimensions modestes de la plupart des grandes constructions et du petit nombre des installations grandioses, de dénier totalement à l'art japonais le sens du monumental. Les adaptations grandioses au paysage naturel, telles qu'on les constate à *Kyoto*, *Kamakura* et *Nikko* démontreraient l'inanité de ce jugement. Mais, comme Grosse nous l'apprend, on doit, dans la *plastique*, faire le départ entre la grande plastique et la petite plastique. La grande plastique était liée, encore beaucoup plus que chez nous, à des exemples classiques et à une tradition hiératique ; sans doute, elle y trouvait aussi des appuis, tandis que la forme populaire, libre d'exemples et de prescriptions, se développait sans entraves dans la petite plastique ; là, sa diversité, son esprit d'entreprise dans l'acquisition de nouveaux matériaux et de nouveaux procédés à leur appliquer, la fantaisie nationale enfin, avaient libre jeu. C'est dans ces petites œuvres d'art que gît avant tout la valeur de terroir de l'art japonais ; elles autorisent des regards sans cela impossibles dans l'âme populaire et une collection, qui se proposerait comme but la connaissance du terroir, devrait s'efforcer de réunir de ces petites œuvres d'art, dans toutes les techniques possibles. Car elles reflètent ce que le pays a de typique, dans ce qui est constant et dans ce qui est changeant, tandis que le grand art, depuis l'action coercitive du bouddhisme et de ses liaisons internationales jusqu'à l'apparition des styles mixtes européo-américains, n'a jamais été complètement libre.

Le comportement authentiquement japonais qui consiste à se limiter volontairement à ce qui convient à l'esprit du peuple et à renoncer à des progrès apparents d'art et de technique, se retrouve dans l'abandon de la peinture à huile et de la fresque — car ces genres furent connus, éprouvés et trouvés inadéquats ; ce renoncement était

donc volontaire, n'étant dû ni à l'incapacité, ni à l'ignorance. Le rayon d'action de la peinture était naturellement très limité de ce fait : le fond n'était que papier très fin et soie, les formats se rétrécissaient. On ne s'adonna plus qu'à la peinture décorative pour la paroi, l'image étant fréquemment composée sur les cloisons mobiles elles-mêmes, de bois et de papier, à la confection d'écrans, généralement à plusieurs pans, à l'image enroulée ou plutôt au rouleau d'images (*makemono*), et à l'image-suspension (*kakemono*) qu'on conserve également enroulée. Il faut tenir compte de cette circonstance que la peinture est faite pour des locaux sous-éclairés, à lumière diffuse, et doit se plier au coloris général de la pièce, riche mais toutefois discret.

Les *principales périodes* que le Japonais reconnaît dans le développement artistique de son pays sont, en bref, les suivantes. La période proto-historique, ou période *pré-Nara*, principalement influencée par l'Indochine et à prédominance de la ciselure sur bois (*Horiuji*, *Todaiji*). La période de *Nara* (708-793) : apogée de la ciselure sur bois, laque sèche, céramique colorée, bronze, la peinture religieuse étant encore dans la dépendance du grand style chinois comme le style roman, au Nord des Alpes, dépendait du style méditerranéen. La période de *Heian* (I, 794-901 ; II, 901-1183), au cours de laquelle la direction artistique passe de l'ancienne capitale *Nara* à la nouvelle capitale *Kyoto*, qui devient la « Rome japonaise » : développement des motifs en style *Nara*, mais aussi première floraison nationale des écoles de peinture (*ryu*) de *Yamato* et de *Tosa*. La période de *Kamakura* (1183-1322 ou 1333) : développement grandiose de la taille du bois, dont l'apogée est à *Unkei*, et des arts apparentés : l'armurerie (le fer prédomine ; style sévère comme le gothique primitif du Nord), la laque de *Negoro*, la céramique du Vieux-*Seto*. La période d'*Ashikaga* (1333-1574) : époque japonaise du début et de l'apogée de la renaissance. Images à l'encre de Chine. Art en blanc et noir. Maîtres de *Kano* ; *Masanobu*, *Motomobu*, *Sesshu*, *Sesson*. La période *Toyotomi* ou *Momoyama* (intermédiaire) (1571-1603), l'époque baroque des grands condottieri, désignée d'après un palais de *Taiko Hideyoshi* : dégénérescence de la sculpture sur bois, ornementation plus riche des gardes de sabre, renouveau de la céramique influencée par des Coréens introduits de force (*Satsuma*, *Hizen*). Enfin, la période des *Tokugawa* ou de *Yédo* (1603-1854), appelée d'après le nom de la famille des maréchaux de l'empire (les *shogun*) et de leur nouvelle capitale *Yédo-Tokyo* : période de recul de l'idée artistique, mais technique raffinée et exacerbée, appelée avec raison le rococo japonais, parallèle, vers la fin, à un nouveau courant de romantisme japonais qui se lève contre elle, courant précurseur de la rénovation nationale.

L'époque du bouleversement et de la rénovation, de 1854 à 1868, que suit l'époque *Meiji* de 1868 à 1912, amena la crise que caractérise la pénétration de style étrangers et de formes sans style ; on a dit avec raison que le Japon a eu la mauvaise fortune de découvrir l'Europe à une époque où celle-ci n'avait pas de style. Aussi le *Japan-Year-Book* appelle-t-il à bon droit l'époque qui va de 1868 à 1882, une époque de chaos culturel, qui devait être suivie d'une réaction.

L'art japonais se trouve encore aujourd'hui dans une époque de passage. On sait cependant de nouveau ce que valent les *trésors du passé*, on regrette d'en avoir tant laissé quitter le pays, et l'on rachète ce qui peut se racheter. Il y a aussi un début de *protection des monuments* du peuple : jusqu'en 1920, 3.160 œuvres d'art de valeur particulièrement grande furent enregistrées — auxquelles on ne laissera pas quitter le pays — et 998 constructions ont été placées sous la garde de l'État en qualité de monuments nationaux.

L'art figuré et la poésie ont eu une action éducatrice vivante sur la vie et le goût de tous les jours ; ils ont plus agi en profondeur que chez la plupart des autres peuples, exception faite de l'ancienne Grèce ; cette action a aussi été plus profonde qu'en Chine, qui, pourtant, a été l'éducatrice du Japon. L'unité de la culture et du goût, même si les buts derniers sont plus modestes que chez nous, pé-

nètrent beaucoup plus dans la masse populaire et se renouvellent plus fortement à son contact. Il y a un instinct esthétique mais aussi une volonté d'agir en artiste, pour soi-même et pour son milieu, jusque dans le monde des serviteurs et des manœuvres. La tradition artistique se relie à un riche passé de coutumes historiques, qui sont encore populaires et maintenues par l'école et la famille ou sont même habilement rénovées sous l'influence de l'État. Il en est de même de l'*unité de fait* dont les préceptes règlent et même violentent les penchants personnels de l'individu, mais le guident néanmoins ; elle se fait sentir dans les grandes choses et dans les petites, dans la disposition de la maison et du jardin, dans l'ordonnance du ménage, dans l'arrangement des fleurs, dans la joie aux formes naturelles bizarres, dans le traitement plein de sollicitude de beaux instruments. On préfère avoir peu d'ustensiles de ménage, mais bien choisis, en matériel authentique, proprement travaillé. Des objets authentiques et ayant une tradition, extérieurement simples mais fins dans leur essence, furent toujours préférés et le sont encore aujourd'hui pour peu que l'influence étrangère n'ait pas fait passer son mot d'ordre d'astiquage extérieur et de saleté intérieure. Le costume officiel du Japonais distingué comportait une doublure de soie magnifique et superbe de coloris, et, à l'extérieur, une étoffe fine aussi, mais noire, qui n'était animée que par l'armoirie de famille, se détachant discrètement sur un petit disque blanc.

Le bouleversement politique et social, qui a rendu impossible aux *Samurai* le port de leurs deux épées, a conditionné l'inutilité du culte des armes et surtout de l'*épée*, qui, jusque-là, était pratiqué dans les 400.000 familles de *Samurai*. Mais son action ne s'est pas éteinte, car si l'épée appartient depuis plus d'un millénaire aux dépôts sacrés de la maison, encore aujourd'hui, même si elle ne sert plus à l'usage, elle est conservée comme telle dans les bonnes familles. Encore aujourd'hui, l'unité de goût maintient les rapports qui ont existé entre le poème bref, l'*uta*, ciselé comme une pièce d'art, et la garde de l'épée (*tsuba*), épi-

gramme de métal. Une belle collection de gardes d'épées agit, sur celui qui les comprend, comme une œuvre de lyrisme et de sagesse. Un prince ou un guerrier devait porter en soi quelque chose d'un poète et d'un artiste, s'il voulait être vraiment populaire. Le potier et l'armurier habiles jouissaient, dans le chant et la légende, de l'immortalité.

Le rôle que jouaient pour le *Samurai* les deux épées qu'il portait constamment, la grande épée de cour et de parade et l'épée brève ou poignard, ce rôle-là était joué, chez la femme, par son miroir en particulier et par quelques pièces de la toilette, comme la ceinture (*obi*), qui devait s'accorder avec l'état d'esprit et la saison. Il en était de même du paysan et de l'artisan quant à leurs outils et même les enfants étaient éduqués à respecter leurs jouets ; cela explique que quantité de *jouets* primitifs, de grande valeur ethnographique, ne se trouvent pas dans les musées mais dans des maisons privées, et continuent à fonctionner comme modèles, sortis qu'ils sont de leur réduit une fois l'an, pour l'anniversaire du garçonnet et de la fillette. La parole d'un vieux rabbin : « Le juste compatit à ses ustensiles de ménage », aurait pu être prononcée dans un pays où les égards qu'on a pour eux va si loin qu'il y a des temples de rançons pour les jouets brisés et les petites filles sont tenues de demander pardon aux aiguilles qu'elles ont cassées. L'enseignement du *Shinto* prescrit à ses adeptes : « Un cristal piétiné dans le sable vaut mieux qu'une tuile éclatante au haut du toit ». C'est dans cet esprit que chacun tient en honneur son œuvre, même si cela ne conduit qu'à la grandeur dans ce qui est petit.

En conformité avec ces *traits fondamentaux de géographie culturelle*, l'espace pour l'habitation a été réduit au minimum, mais le matériel servant à son édification doit être de premier choix et bien travaillé. On est surtout difficile dans la sélection des bois, que l'on choisit d'après le madré, la couleur, même l'odeur. On ne trouvera jamais de données fausses, par exemple du veiné peint ou du stuc doré. C'est sur les instruments de petite dimension, ou mieux sur les

armes, que l'on peut suivre le développement du goût à travers les siècles, et là de préférence sur le *tsuba* (la garde de l'épée) où se reflètent le plus nettement les *mouvements du style*. Si l'on voulait similairement, comme nous pouvons le faire avec la série des images du Christ, suivre le développement du style d'après les images de Bouddha, il ne faudrait pas oublier qu'à côté des figurations de la peinture et de la plastique qui sont la pure expression de leur époque, il en est d'autres dont les créateurs avaient l'ambition de reproduire le plus exactement possible les modèles classiques de l'ancien temps, de sorte que les reproductions n'en peuvent presque pas être distinguées. Le danger de fabrication de faux par amateurisme, par emprunt de noms à l'intérieur d'une même lignée d'artistes, n'est pas loin — et l'expertise des œuvres d'art est encore plus difficile au Japon qu'ailleurs. Comme nous l'avons dit, on évite de remplir les appartements avec des objets d'art; on n'expose en général qu'un objet d'une technique, on tient la concurrence de deux ou trois images de même ordre comme manquant de goût et l'on change les quelques objets d'art dont on s'entoure selon l'humeur, les fêtes de famille et les saisons. On préfère les objets d'art qui signifient beaucoup mais qui laissent le dernier mot à la fantaisie, à ceux qui expriment ou hurlent tout, car on veut que l'âme soit incitée, si possible, dans la coordination simultanée de plusieurs domaines de l'art.

La *jouissance artistique en commun* est un des facteurs les plus agissants pour la réunion en société, mais un cérémonial traditionnel, tel que celui de la cérémonie du thé, empêche que le contact entre individus soit trop proche. Il est de très mauvais goût en société de se laisser aller, de montrer de l'émotion ou de l'excitation ; ces expressions ne sont admises que des spectateurs au théâtre, lors de musique et de danse. La danse par couples a été importée d'Europe. Autrefois, on faisait danser devant soi et le spectacle de la danse était une forme très appréciée de récréation ; on peut la poursuivre jusqu'aux temps de la race venue des mers australes et elle a conservé son expression primitive

dans les danses des temples et dans les jeux *no*. Nous avons déjà fait allusion à l'introduction de la danse au théâtre et à sa signification comme symptôme culturel. Le théâtre japonais et le théâtre javanais sont indubitablement, en Asie, les plus florissants « jeux des peuples », tandis que le théâtre indou est dans une décadence misérable et que le théâtre chinois subit une crise. Celle qui soutient cet aspect de la culture est encore aujourd'hui la *geisha*, qui ne peut être comparée qu'avec l'hétaïre grecque et avec nulle autre apparition de la civilisation actuelle ; et comme elle se présente en pleine lumière du jour et qu'on ne la voile pas d'un mystère hypocrite, elle peut se tenir à un niveau esthétique élevé — même si elle ne le fait pas toujours. La lutte tenace que mènent les missions contre l'institution de la *geisha*, quel que soit le jugement qu'on puisse porter du point de vue moral, finira par appauvrir certainement la vie artistique et esthétique. Certes, on ne peut pas demander que l'Armée du Salut comprenne Aspasie, mais il ne faut pas oublier ce côté de la question lorsque les cercles missionnaires jugent de la *geisha*, dont le rôle, pour la formation du goût, ne peut être sous-estimé. Le problème de la *geisha* a son côté sérieux, mais peut-être l'action esthétique de cette institution a-t-elle été une soupape de sûreté pour la vie de famille.

Les écoles de *geisha*, où l'on doit donc voir des pépinières de la culture esthétique, cultivaient toutes les branches de la musique indigène, le chant, le jeu d'instruments à cordes accompagnant la danse. L'opinion étrangère est à peu près unanime à estimer que la valeur et le charme de la *musique* japonaise, pour autant qu'ils existent, sont inaccessibles à l'entendement de l'Occidental — qui se complaît au contraire si vivement aux protections de l'art figuré japonais. Il est remarquable que les spécialistes n'aient pas encore pu se mettre d'accord sur des questions fondamentales comme l'échelle des sons et la notion de l'harmonie ; on ne peut donc pas même dire de façon sûre si la gamme japonaise diffère de l'européenne et en quoi. En tout cas, elle s'en distingue pratiquement et pour cela déjà que le

Japonais ne connaît pas d'harmonie au sens européen. Les instruments habituels sont une cithare, dont le jeu passe pour particulièrement distingué, puis d'autres instruments à cordes, plus populaires, rappelant la mandoline et la guitare, enfin des flûtes, des orgues à bouche et divers tambourins. Une manière de conservatoire s'efforce, depuis l'introduction de la culture européenne, d'éveiller la compréhension pour la musique de l'Occident ; les appréciations sont très partagées quant au succès de cette entreprise, mais il semble bien qu'une certaine dextérité ait été acquise. La musique militaire est également cultivée, et le chant impérial a même été transformé en un hymne national.

On peut dire, de façon générale que, par opposition à ce qui en est de l'art figuré, il y a peu de chance que la musique japonaise prenne pied chez nous, tandis qu'il existe là-bas un effort pour s'assimiler la nôtre.

Étant donné que, dans un exposé dont le but principal est la description d'un pays, aucun domaine de l'art n'atteint à l'importance de l'*architecture en rapport avec le paysage*, et que cela est très caractéristique pour le Japon, notre chapitre sur l'art peut se terminer par le rappel de cet aspect de la mentalité du peuple. Le temple *shinto* (*miya*) peut être donné comme *modèle* permanent du goût du terroir national, par opposition au temple bouddhique (*téra*), influencé par la Chine et l'Inde, — et qui, au Japon, est représenté, sur les cartes, par un *svastika* ; pour l'essentiel, le temple shinto est resté semblable à lui-même au cours des millénaires ; en certains points particulièrement sacrés, comme au temple du soleil à Ise, il est toujours renouvelé, dans sa construction de bois, de façon absolument identique, et il sert de prototype à environ 118.000 sanctuaires répandus dans le pays, depuis le puissant temple d'État jusqu'à la modeste chapelle du village et de la campagne. Selon le modèle des sanctuaires des mers australes pour les esprits des ancêtres, il est élevé sur pilotis ; il est de bois blanc, finement travaillé avec un toit en large auvent, et l'intérieur ne contient rien sauf le miroir de la vérité qui

se tourne vers le soleil levant. Le temple se situe ou bien dans un bosquet de puissants et vieux cèdres, ou bien sur une falaise abrupte qui domine la mer, sous de vieux pins, ou bien encore dans un site dominant de la forêt, souvent entouré de magnifiques cimetières en parcs — toujours en un point où la nature combine ses effets, où elle favorise la pensée et la sensation. Lorsque l'on se trouve seul, dans la foule des croyants, lors des grandes festivités d'un temple, on sent toute la puissance des représentations communes que provoque, dans la foule vibrant à l'unisson, le jeu combiné de la nature et du service des ancêtres, de l'art et de la nature.

Car chacun veut être lui aussi un *Kami* respecté et honoré, et se sent l'*anneau d'une chaîne sans fin*, lié à son pays dans l'espace, lié dans le temps, lié par la représentation qu'il se fait de retour des âmes, où il occupera une situation élevée ou abaissée, selon son comportement. Ce qui est déterminant, dans le monde qu'il se représente, pour la grande majorité encore des citoyens du pays, c'est l'attitude qu'aura eue son apparition passagère par rapport à l'histoire de cet espace de terre — avec lequel l'individu se sent tout autrement lié que ce n'est le cas chez nous. Parvenu à ce point de notre exploration du Japon, nous devons faire une brève incursion dans son histoire et examiner tout d'abord la situation de l'individu et de la famille par rapport au Droit et à l'État.

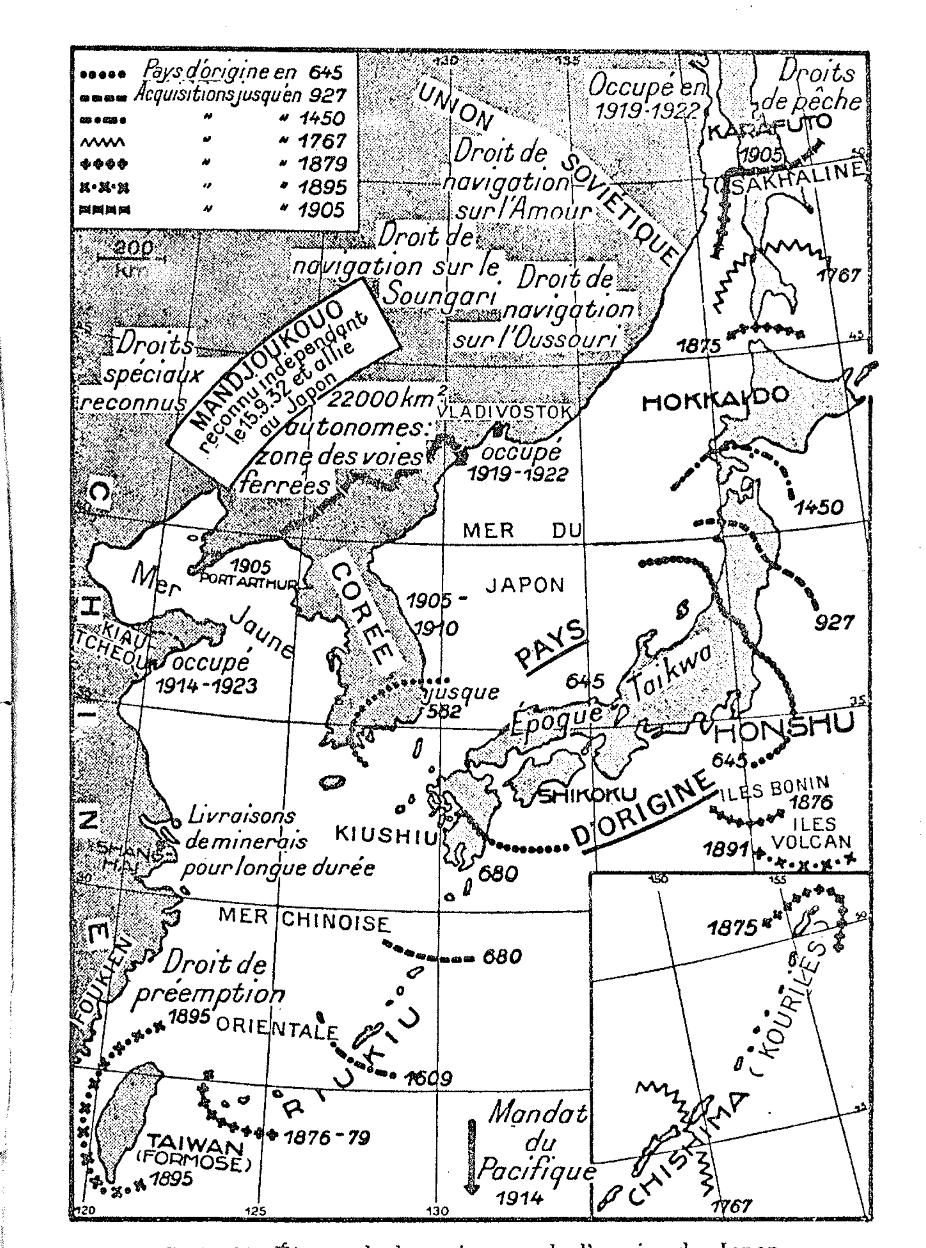
III

L'INDIVIDU ET LA FAMILLE JURIDIQUEMENT ET DANS L'ÉTAT. LES FORCES DE DÉFENSE MILITAIRE

Caractéristique générale

Si nous voulons, au seuil de ces remarques sur les conceptions de droit qui règnent en terre japonaise, en souligner le trait dominant, il nous faut alors faire ressortir le fait que *le droit de la communauté*, historique et métaphysique, *du pays, du district et de la cellule familiale l'emporte sur le droit de l'individu* ; cette prédominance du premier est encore plus marquée dans la coutume toute puissante, reflet de l'ancienne notion japonaise de l'État et de la philosophie confucianiste gouvernementale basée sur la cellule familiale, que dans le code écrit. Car ce dernier, qui a été éclectiquement composé d'après le droit moyen des pays pris comme modèles, ne correspond qu'imparfaitement aux anciens idéaux juridiques dominants ; sans doute ceux-ci sont en recul, mais ils ont encore une influence prépondérante par la puissance des conceptions fondamentales de la philosophie du droit, qui en régissent les notions et l'application (voir, par exemple, l'introduction à l'exposé de la constitution de Matsunami).

Un observateur aussi bienveillant et profond que Lafcadio Hearn a pu parler avec un certain droit de l'oppression des vivants par les morts, des générations actuelles par celles d'autrefois, et Percival Lowell, avec quelque exagération sans doute, a pu dire de l'impersonnalité qu'elle était l'âme de l'Extrême-Orient. Mais aussi le sobre code civil commenté par de Becker montre très nettement les traits fondamentaux, si différents des nôtres, du droit familier japonais avec son renforcement de la puissance paternelle. *A priori*, l'individu a moins de droits, vis-à-vis



Carte 20. Étapes de la croissance de l'empire du Japon.

de la famille et de l'État, que dans la majorité des autres régions du globe.

Cet état de choses ne fut supportable que parce qu'il atteignait chacun, dans l'ancien royaume féodal, sans égard pour le rang de la personne, depuis le *Tenno* (empereur) et le *Daimyo* (seigneur) jusqu'à l'*Eta* (paria), car une forte tendance au socialisme d'État mettait lourdement, sur les épaules des dirigeants, les mesures de prévoyance et les responsabilités. Une conséquence en était la méfiance réciproque, qui, comme à Venise, fut érigée en principe d'État, ce pourquoi, par exemple, toutes les tractations, au temps où l'empire était fermé, devaient être conduites par au moins deux fonctionnaires — ce qui ne fut pas sans frapper les premiers observateurs étrangers. Un autre corollaire en était la responsabilité des membres de la famille, de la communauté et du district quant à la conduite de chacun envers l'État, avec, comme suite, le mouchardage, passé à l'état de seconde nature ; tout cela conférait à la sphère du droit de l'ancien Japon certains caractères socialement très élevés (degré de la peine d'après la notion que le coupable doit avoir de la gravité de sa faute eu égard à son rang et à sa fonction), mais lui conférait avant tout un caractère imposant, dur, cruel, et surtout insolite.

L'individualité et le droit familial. La puissance paternelle

Le premier principe du droit de la cellule sociale japonaise n'est donc pas l'intangibilité et la prospérité, en un mot le bonheur de l'individu. C'étaient des biens dont il ne devait jouir que pour autant que la santé de la famille, sa durée dans l'État, avant tout le contact avec les ancêtres par des sacrifices spirituels réguliers et les traditions familiales en fussent garantis. Aussi la toute-puissance paternelle signifiait-elle la prérogative de la personne seule qualifiée pour offrir ces sacrifices et elle représentait une responsabilité du père de famille pour tous les siens allant beaucoup plus loin que partout ailleurs, allant jusqu'aux conceptions confucianistes de l'inégalité des personnes (un exemple en est le principe selon lequel un juge n'a pas le droit de condamner son père). De là découle aussi la situation inférieure de la femme, exigée beaucoup plus par la coutume que par le code, surtout de la femme qui n'est pas devenue mère, qui donc n'a pas rempli ses devoirs envers la famille et l'État. C'est de là enfin que dérive l'établissement d'une large prévoyance pour la continuation artificielle de la famille, au moyen de l'adoption, aussitôt que la lignée masculine s'éteint, le beau-fils devant sortir de sa propre famille et entrer dans celle de sa femme dont il prend le nom. Les généalogies des familles, qui remontent très haut, et aussi la généalogie de la maison impériale, ne doivent pas être jugées selon le même critère que chez nous, qui réclamons la continuité de la lignée masculine.

Le droit actuel est fait de règles judicieusement prises aux codes occidentaux ; il s'y trouve donc, indirectement, aussi bien des motifs méditerranéens que germaniques. Mais il ne faut pas perdre de vue, que la *philosophie juridique chinoise* aussi, même si elle est actuellement surannée, possédait d'anciennes traditions, transmises au Japon, que la Chine était une puissance avant que Rome fût un peuple et possédât l'idée d'État, et qu'elle subsiste encore mille cinq cents ans après que Rome et son ancienne conception du droit familial ont sombré. C'est ainsi que, disciples des écoles de *Kungfutsé* (*Confucius*) et de *Laotsé*, les anciens juristes *Hanfeitsu* et *Muti*, ainsi que beaucoup d'autres, ont eu une grande importance et que la science sociologique de l'Asie orientale répand de plus en plus la notion que la structure de la cellule familiale a été, sur son sol, beaucoup plus durable qu'à Rome. On est donc en droit de dire qu'en ce qui concerne la codification du droit, l'assimilation aux législations occidentales a peut-être déjà dépassé son point culminant, aussi bien pour le Japon que pour tout le Sud-Est de l'Asie ; d'autre part, la tendance politique au droit de vote masculin généralisé, ainsi que la pénétration d'influences féministes étrangères, sont une barrière contre

une rechute éventuelle dans les notions juridiques purement est-asiatiques.

Nous serions donc arrivés, après l'époque excitée des progrès de l'ère *Meiji* (époque de l'initiation : 1869-1912), à une certaine stagnation, comme l'indique la désignation qu'a choisie pour elle-même l'époque suivante de *Taisho* (la grande justice), de telle sorte que les circonstances actuelles de la famille, avec la puissance paternelle encore prédominante, la facilité d'adoption, les règles du divorce favorables à l'homme, et, de façon générale, la situation privilégiée de l'homme, peuvent compter durer encore un certain temps. L'époque actuelle, depuis 1926, s'appelle *Shôwa*, c'est-à-dire la « paix rayonnante », mais ce nom n'a pas été précisément justifié en 1931-32, quoique le Japon ait eu la sagesse de ne pas employer le mot de guerre (*sendo*).

Comme, de plus, la pénétration de la Corée par un système moderne de droit occupe les têtes les plus capables, comme la tentative de rendre homologue le droit des différentes parties de l'empire dicte des tâches importantes (il est fort différent dans l'ancien territoire, à Sakhaline et aux Kouriles, aux Riukiu, à Formose et en Corée), il est probable que, de ce fait aussi, nous nous trouvons à une période d'arrêt. L'évolution dans le domaine du *droit relatif au sol* n'est pas encore achevée ; la difficulté des problèmes qu'il pose n'est pas moins grande que celle du droit domestique. Il fallait, entre autres, arriver à un accommodement en accordant enfin aux étrangers le droit d'acheter des terres au Japon, si l'on ne voulait pas continuer à fournir un motif au mouvement d'exclusion des Japonais à l'étranger. Il fallait d'autre part empêcher que le pays, qui était pauvre, ne fût soumis à des ventes massives à des étrangers ; on pourvut à la chose au moyen de la fiction selon laquelle tout le pays appartenait à l'empereur, c'est-à-dire à la communauté, ce qui permettait d'interdire aux étrangers les acquisitions perpétuelles. Il est certain que, dans un pays ancien, hautement civilisé, dans lequel, selon Hodges, on réclame du kilomètre carré 21 fois plus de force vivante

que ce n'est le cas aux États-Unis, les notions de droit seront tout autres que dans un pays à économie extensive. C'est ainsi que le Japon au VIIe siècle, la Chine sous la dynastie Soung au Xe siècle, au temps du philosophe Wang, ont tenté des *réformes agraires* bouleversantes, qui ont échoué en elles-mêmes, mais ont eu comme résultat durable la réduction de la propriété et une répartition des terres paysannes correspondant au cadre familial. L'étranger qui doit prendre contact avec le *droit agraire et domestique* du Japon trouvera d'utiles indications premières dans le manuel de Scholz & Vogt, mais il doit être averti d'avoir à chercher lui-même son chemin quant à l'interprétation de similitudes apparentes avec nos conditions européennes. On trouvera constamment que ces analogies apparentes ne sont pas une copie complète, que d'anciennes notions relatives au sol et à la famille apparaissent là où les paragraphes ne sont pas clairs et provoquent des difficultés. « L'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest » : ce mot est certainement juste et là où ils se rencontrent et où on veut les confondre, des seuils sont à franchir que l'on n'ignore jamais impunément.

La distribution et l'administration du pays. L'exercice de la justice

La division du pays et son administration ont dû parcourir en deux générations, de 1854 à 1924, le chemin allant d'une organisation féodale, basée sur un fondement naturel, mais savamment combinée, et qui n'avait jamais été compromise par un ennemi, à une centralisation rigide. Quelques grands domaines durent être disloqués dans ce but, de petits réunis, de sorte que les 382.415 kilomètres carrés (381.872 d'après de nouvelles données) du Japon proprement dit, et plus de 65.000.000 d'habitants sont répartis sur 47 *ken* et *fu*, c'est-à-dire sur 44 contrées campagnardes et 3 contrées citadines. Une de ces 47 contrées correspond au *Hokkaido*, l'île du Nord, qui n'a pas encore été subdivisée en petites unités administratives. Les autres

46 contrées se subdivisent en 636 cantons ou comtés (*gun*), qui se répartissent à leur tour à 1.508 districts citadins (*machi*) et 10.494 districts campagnards (*mura*). 103 grandes villes (*shi*), de plus de 30.000 habitants, ont, de plus, leur propre administration. Leurs bourgmestres, ainsi que ceux qui sont préposés aux petites villes et aux districts campagnards, sont élus, en général, pour 4 ans. Les fonctionnaires des *gun* et des *ken* étaient par contre nommés par le Ministre de l'Intérieur et dépendaient de lui (comme le système des préfets en France). Depuis 1926, les *gun* appartiennent aussi au passé, et le système analogue à celui des préfectures a été rendu encore plus solide de 1926 à 1929.

Il règne donc au Japon, simultanément, une administration locale et une bureaucratie centralisée. Chaque *ken* a son assemblée, composée d'au moins 30 représentants élus pour quatre ans, choisis parmi les citoyens du terroir de plus de 25 ans. La subdivision des *gun*, qui ne convient plus aux données juridiques actuelles et à l'accroissement de l'empire, est en train de se disloquer.

Des trois grandes villes *fu*, *Tokyo* avait, en l'année 1920, 3.700.000 habitants, en 1925 4.485.000, et, depuis le 1er octobre 1932, en qualité de Grand-Tokyo, 5.312.000 habitants malgré le tremblement de terre du 1er septembre 1923 ; *Osaka* comptait, en 1925, 3.060.000 habitants ; *Kyoto*, également en 1925, 1.406.000. La plus étendue des contrées campagnardes est le *Hokkaido*, mais qui n'avait que 2.500.000 habitants en 1920, répandus sur 94.000 kilomètres carrés, la moins étendue *Kagawa*, avec (en 1920) 700.000 habitants sur 1.854 kilomètres carrés, la moins peuplée, *Tottori*, avec 472.000 habitants. Les considérations naturelles jouent un rôle déterminant dans la délimitation des régions, surtout les crêtes de partage et les espaces inhabités. Les noms sont pour la plupart d'anciennes dénominations historiques, repris de terrains féodaux, quelques-uns sont déduits de la logique géographique. Le grand village de 2.000 à 5.000 âmes et la petite ville de 4.000 à 10.000 dominaient encore en 1920, avec 24 et 12 1/2 millions d'habitants, mais la proportion

commence à se modifier au détriment de la campagne et au profit de la grande ville, la prédominance de la ville (avec 51 % d'habitants) sur la campagne ayant débuté en 1927.

La *Corée*, *Formose*, *Karafuto* (Sud de Sakhaline) et le domaine à bail du *Kwantung* sont administrés de façon spéciale. La *Corée*, avec ses 21 millions d'habitants, est encore divisée en ses 13 anciennes provinces, dont l'administration, ainsi que celle des villes et des villages, est modestement autonome ; l'administration a été réorganisée en 1919, et, depuis 1920, il existe des administrations scolaires indépendantes. *Formose* (*Taiwan*) est divisé en 5 *ken* depuis 1920 (*Taikoku*, *Shinchiku*, *Taichu*, *Tainan* et *Takao*), à l'instar du vieux Japon ; ce n'est que dans l'Est qu'il existe encore deux contrées d'insécurité avec des postes militaires à la frontière des tribus de l'intérieur pas encore parfaitement pacifiées. Sakhaline-Karafuto, le Sud de la Mandchourie et les îles du Sud ont une pure *administration coloniale*.

L'*organisation judiciaire* comprend une grande cour supérieure de justice (*Daishin-in*), une cour de justice administrative (*Gyosei-saiban-sho*), 7 cours d'appel (*koso-in*), 51 tribunaux de districts (*chiko-saiban-sho*) et 281 tribunaux administratifs (*ku-saiban-sho*), les trois premiers de ces organismes comportant des collèges spéciaux. La Corée a une cour supérieure de justice pour elle, 3 cours d'appel, 8 tribunaux de district et 71 tribunaux locaux.

L'*organisation policière*, forte et savante, est remarquable ; elle comprend en Corée 20.000 hommes sélectionnés (parmi lesquels 12.000 Japonais), au Japon même 65.000 hommes rigidement centralisés et assez peu payés. La police a, sans aucun doute, une propension à se mêler de tous les domaines de l'existence, mais elle se montre très alerte et entreprenante dans la mise en action d'œuvres de bienfaisance, le service sanitaire fonctionnant alors aussi de façon modèle, tout cela dérivant de l'ancien système de tutelle et de surveillance. Le *shogunat*, en tant qu'État policier, ne doit pas avoir eu son pareil sur la Terre. Le système

européen d'avant 1848 et le système russe n'ont certainement pas été imprégnés de la sagesse du japonais.

Une tâche particulière relevant de l'exercice de la justice, et qui n'a pas son pendant ailleurs, est la lutte contre le *suicide* ; extrêmement fréquents, parfois à allure épidémique, les cas de suicide atteignent annuellement la moyenne de 15.000. Cette aspect de la statistique doit être mentionné quand on veut comprendre les relations philosopho-juridiques de l'individu à sa famille et à la communauté, car il montre combien le poids moral de l'ensemble pèse sur l'individu. Dans l'*Osaka-fu* (contrée d'Osaka), par exemple, où les rapports sociaux sont certainement le plus tendus, après *Tokyo*, les suicides furent, en 1922, de 798, dont 181 se rapportant à des individus qui avaient déclaré être fatigués de la vie ; 27 s'étaient suicidés par pitié pour eux-mêmes, 17 pour tourment d'amour, 9 pour désenchantement amoureux, 9 par remords, 6 pour divorce, 13 pour disputes de familles et pas moins de 20 suicides d'accompagnement (*junshi*), c'est-à-dire par fidélité à un mort, coutume antique selon laquelle le maréchal *Nogi* suivit, en 1912, son empereur *Meiji* dans la mort, suivi lui-même par sa fidèle épouse. La fréquence avec laquelle la vie est rejetée d'un geste pathétique montre combien de passion couve dans la race sous le poli conventionnel. La forme préférée de suicide consiste à se noyer, surtout à se précipiter dans une des nombreuses chutes d'eau, et en particulier dans celles où de célèbres couples d'amoureux ont trouvé la mort ou qui ont été chantés par les poètes (1). Les membres des familles descendantes de *Samurai* se servent souvent d'armes, à savoir de l'ancienne épée courte, toujours employée pour exercer le *harakiri* ou *seppuku*. Cette mort libre par ouverture du bas-ventre est moins fréquente qu'autrefois, mais elle se produit encore, comme les cas de Nogi, déjà cité, et de l'attaché militaire à Moscou, le prouvent ; la mort libre correspondante pour les femmes consiste à se couper la carotide avec un petit poignard.

(1) Il fut nécessaire de faire garder par la police certaines chutes d'eau, telles que celle de *Kegon-taki* près de *Nikko*.

La *statistique* dans des buts gouvernementaux est une institution très ancienne au Japon. Les chiffres ressortissant à la biologie sont relevés avec un soin particulier et, sans parler des suicides et cas de désespoir susmentionnés, ils sont très instructifs quant à l'apparition de maladies, de la tuberculose entre autres. On a des documents datant de l'époque des Carolingiens, qui ont été reproduits par Nachod et qui prouvent combien précoce fut au Japon la préoccupation officielle relativement aux mouvements de la population, à sa densité et à la répartition du sol. La période des *Tokugawa* a été particulièrement étudiée par E. Honjo, de Kyoto. Le congrès mondial de statistique de Tokyo, en 1931, a pu prendre connaissance de plusieurs de ces documents, travaillés par E. de Zahn et Andréades.

La constitution, la puissance impériale et le jeu des partis ; le parlementarisme. La conscience nationale

Pour la compréhension des pages qui précèdent, nous avont dit, aussi brièvement que possible, que le droit public était fait d'éléments antiques du terroir et de l'ancienne culture asiatique, mélangés de notions occidentales et de quelques rares emprunts à l'Amérique. Il s'agit maintenant de voir fonctionner la machine gouvernementale, dans le pays, en tant que puissance et institution de droit. On constate alors qu'elle marie très heureusement l'efficacité pratique de la méthode traditionnelle anglo-saxonne à des formes empruntées au droit prussien et bavarois, ainsi qu'à certains traits unificateurs mais aussi hyper-bureaucratiques de la méthode administrative française. On observe par ailleurs un habile équilibre de motifs monarchiques (puissance impériale et droits de la Couronne), aristocratiques (Chambre des Seigneurs, noblesse, choix des législateurs et des membres du pouvoir exécutif) et démocratiques (Chambre des députés, droit de vote s'étendant lentement, restreint d'abord aux hommes dès 25 ans — et qu'autorise la petite propriété et la soumission à l'impôt personnel —, ser-

vice obligatoire, services publics de travail). Matsunami a excellemment comparé le droit constitutionnel japonais avec celui des autres grandes puissances et Ueberschaar a tracé le tableau de la culture gouvernementale.

Lorsqu'on continue à parler, comme cela se fait surtout en Amérique, de certains *retards dans le droit public*, il ne faut pas oublier que la transformation de l'organisation d'État en 1869, à partir d'un système féodal complètement rigidifié depuis le début du XVII[e] siècle, signifiait un tel progrès qu'aller un peu plus loin eût conduit à un bouleversement, peut-être à l'immixtion étrangère, à un chaos et à des troubles tels que ceux auxquels la Chine est soumise depuis 1911, sous le patronat américain. Si le *parlementarisme japonais* correspond à peu près au stade de passage du parlementarisme anglais entre Walpole et le mouvement des chartistes, on doit se dire que tout le développement anglais depuis la Charta Magna jusqu'à la formation des partis sous Guillaume d'Orange et au jeu de bascule entre whigs et tories, il l'a accompli durant la domination whig-*seyukai* à l'époque de l'empereur *Meiji-Mutsihito*, des princes *Ito* et *Yamagata*, c'est-à-dire en un laps de temps extraordinairement bref !

Formellement, l'empire japonais est une monarchie librement limitée sous un empereur dont l'autorité est reconnue comme absolue en tant que haut prêtre du culte des ancêtres et représentant principal de la famille impériale. Mais cette *hiéromonarchie* est beaucoup plus limitée par une tradition qui change rapidement et à laquelle se soumettent l'empereur comme les électeurs, que ne le laisse reconnaître la lettre de la *constitution* du 11 février 1889. L'étendue et les droits de la puissance impériale y sont tout d'abord établis en 17 articles : « L'empire japonais est commandé et régi, depuis des temps immémoriaux, par une lignée ininterrompue d'empereurs ». Ce premier article exprime le sentiment, unique en son genre, que nourrit le peuple pour la lignée continue, depuis 660 avant notre ère, des grands-prêtres du culte des ancêtres. Mais ce sentiment n'est pas lié à la représentation qui en serait pour nous

Européens inséparable, d'autant de régimes personnels ; comme le proclame le texte de l'hymne national (*Kimi ga yo...*), cette maison impériale est la plus haute représentation de l'unité nationale, elle a existé de tous temps comme l'image de pierre recouverte de mousse dans le jardin » ; chaque Japonais sait, s'il ne le dit pas, que, depuis le XIII[e] siècle, la dynastie n'était plus que la *figuration*, le *centre du penser et du sentir nationaux*, que la puissance réelle avait glissé en d'autres mains. Elle est bien « sacrée et inviolable », mais davantage comme l'étendard d'un régiment que comme le porte-étendard. Un tel monarque peut certainement, s'il est sage et malgré sa situation à l'arrière-plan pour le public, être tout de même un chef, comme le fut réellement *Meiji-Tenno* (de même Edouard VII en Europe n'était pas sur le devant de la scène) ; mais, dans l'idée de la constitution, un vrai chef personnel n'existe plus.

La constitution contient ensuite l'énoncé des droits des citoyens, de l'Assemblée nationale se composant d'une Chambre haute et d'une Chambre des députés, du Ministère et du Conseil d'État. Il est symptomatique qu'à l'exemple de l'Angleterre, le rôle prépondérant du Président du Conseil des Ministres soit beaucoup moins basé sur la constitution que sur la tradition politique. Deux seuls articles, à la vérité lourds de sens, s'occupent du Ministère, du Président du Conseil et du Conseil privé ; les expressions « cabinet » et *genro* (vieux hommes d'État) n'y apparaissent pas du tout ; toutefois, on ne comprendrait rien au jeu complexe et mobile des institutions politiques, si on n'en tenait pas compte. En fait, le Président du Conseil des Ministres est conseiller permanent de l'empereur, le Conseil privé et, dans les situations exceptionnelles, le *genro-in*, Conseil des vieux hommes d'État, sont des corps de conseillers, responsables devant l'Assemblée nationale — vu que l'empereur est déchargé de toute responsabilité. Mais la responsabilité du Président du Conseil, active et directe, l'emporte de beaucoup sur celle, purement consultative, du Conseil privé, qui n'est pas, comme ailleurs, identique au Cabinet. Les 26 membres, y compris le pré-

sident et le vice-président, du Conseil privé, ont une action inhibitrice ou entraînante vis-à-vis de la Couronne et de l'Assemblée, mais ils ont une tendance conservatrice prédominante. Le Conseil privé se compose de vieux hommes d'État appelés par l'empereur, qui sont impitoyables pour leurs successeurs, et, semblable au sénat romain, le Conseil est une *instance supérieure de contrôle en politique extérieure* ; il en garantit la continuité. Il est de plus l'interprète en titre de la constitution, mais il ne peut être convoqué par l'empereur qu'à la demande du Président du Conseil, ce qui signifie, pour ce dernier, la commande d'un puissant levier et contribue à en faire l'homme dirigeant réellement le pays. Par rapport au pouvoir constitutionnel de ce dernier et à celui du Conseil privé, la force agissante, exercée dans les coulisses, par les clans (*han*) et les vieux hommes d'État, les *genro*, qui ont créé le nouveau Japon, est en train de disparaître en même temps que leurs représentants grisonnants. Sans que cela soit écrit, personne ne peut, depuis la révolution non sanglante de l'Assemblée contre le prince *Katsura* en 1912, devenir Président du Conseil s'il ne dispose pas d'une majorité sûre dans les deux Chambres et ne possède leur confiance.

Uyehara dit avec raison, dans ses considérations sur l'effet de la constitution japonaise, que le terme de Cabinet (*naikaku*) n'y est jamais mentionné ; cependant, c'est une notion gouvernementale extrêmement effective (1). Ce n'est pas exclusivement la sélection d'un parti comme en Angleterre, parce que le ministre de la guerre en doit être nécessairement un général et le ministre de la marine un amiral ; le Cabinet se compose habituellement d'hommes qui sont vraiment du métier ou représentent de petits groupes, mais ne sont que proches des grands partis, sans leur appartenir. Cependant, l'évolution tend aussi ici à augmenter l'influence des deux Chambres de l'Assemblée.

L'*Assemblée nationale* se compose donc de deux Chambres : la Chambre des Seigneurs et la Chambre des Députés.

(1) Pour Japonais et Allemands, le Cabinet a quelque chose de plus officiellement corporatif que le Ministère, simplement composé de collègues.

La Chambre des Seigneurs a un droit de veto et elle est tout à fait en situation de jeter bas un ministère. Elle comprend 394 membres : 16 princes de sang, 13 princes de rang, 43 margraves, 20 comtes, 73 vicomtes, 72 chevaliers, 120 membres nommés par l'empereur et 45 représentants des citoyens payant le plus d'impôts.

La Chambre des députés comprenait en 1920, 464 députés, élus pour quatre ans par 2.860.000 électeurs sur une population de 56.687.000 âmes (1920). Depuis 1925, 466 députés sont nommés par environ 13.000.000 électeurs. La Chambre des députés peut être dissoute, pas celle des Seigneurs. Le cabinet d'alors, de l'amiral *Kato*, était bien favorable aux *seyukai* (il était donc libéral), mais il était surtout soutenu par des groupes de la Chambre des Seigneurs — en vérité, parce qu'après le meurtre du Président du Conseil *Hara*, le parti *seyukai* n'avait pas d'homme s'imposant et désirait tout de même conserver le pouvoir ; néanmoins, l'influence dominante passe de plus en plus, à partir de 1922, aux mains de la *Chambre basse*. Celle-ci se compose de deux grands partis et de quelques petits groupes, et, au contraire des formations de partis dans la coulisse de la Chambre haute, dont le plus fort est le parti *kenkyukai*, la Chambre basse a une majorité et une minorité nettement déterminées. La majorité est actuellement constituée par les *seyukai* (plus de 300 mandats en 1932) qu'on peut taxer de nationaux-libéraux, la minorité par ceux qui, à l'origine adversaires du juste milieu, venus de droite et de gauche, forment ensemble le *minseito* (autrefois *kenseikaï*). Le troisième parti, comme force, en 1922, était le parti Populaire Intransigeant (*kokuminto*) réduit à un club (26 mandats en 1922) ; il y a aujourd'hui 5 membres du parti ouvrier.

La genèse et l'évolution des partis japonais, nous en avons parlé longuement ailleurs ; ici, nous devrions exposer leur formation en droit à partir des urnes et ceci est un chapitre assez sombre. La *loi électorale est séparée de la constitution*, ce qu'Uyehara qualifie, avec raison, de bonheur pour l'électeur, pour la constitution et pour le pays. La constitution n'est donc pas ébranlée par le développement

du système électoral. La première loi électorale, de 1890, conférait le droit de vote à tous les Japonais mâles de plus de 25 ans, qui étaient dans leur localité depuis un an et ne payaient pas moins de 15 yen (près de 200 francs actuels) d'impôt direct annuel. Le droit passif était lié aux mêmes conditions, mais la limite d'âge était de 30 ans. Le nombre des députés montait à 300, les circonstances électorales étant tracées en conformité des limites administratives ; chaque circonscription élisait 1 à 2 députés ; le nombre des électeurs était de 500.000 pour une population de 42 millions d'habitants. En 1900, le nombre des électeurs fut porté à à 1 1/2 million et le minimum comme impôt abaissé à 10 yen (environ 130 francs), puis, en 1920, le nombre des électeurs fut porté à 2.860.000 et le minimum comme impôt abaissé à 3 yen (environ 50 francs) ; les circonscriptions électorales étant de 374, les sièges au parlement furent augmentés de 381 à 464. En 1925, le droit d'élection étant fixé à 30 ans, le droit de vote ne fut plus limité par aucune cote d'impôt, ce qui porta le nombre des électeurs à 13 millions pour 466 sièges, les circonscriptions nommant de 3 à 5 députés.

Le *vote* est secret. Les *luttes électorales* sont sévères, souvent sanglantes. Les influences et les intrigues, la corruption et les menaces jouent un grand rôle malgré tous les paragraphes de la loi. On convient que les frais électoraux, pour un candidat, varient entre 35.000 et 1.250.000 francs mais ils sont en réalité encore plus élevés. L'âpreté des partis et leurs animosités réciproques atteignent à la beauté de ce qu'offrent les modèles européens. Les partis sont en général disciplinés, car, tandis qu'ils n'ont été soumis en Europe qu'à une brève éducation, la vie de parti dérive, dans le vieux Japon, d'une longue histoire de cliques haineuses et factieuses.

Le *cabinet*, qui est donc aujourd'hui une formation intermédiaire entre la direction d'un parti et une organisation bureaucratique, se compose du Président du Conseil des Ministres, des ministres de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Finances, de la Guerre, de la Marine, de la Justice, de l'Éducation, de l'Agriculture et du Commerce, des

Voies de communication et des Colonies. Depuis que la constitution fonctionne, les ministères se succèdent alternativement, tantôt conservateurs et tantôt libéraux, la série étant interrompue par quelques ministères de coalition ou de fonctionnaires ; ces ministères successifs furent les suivants :

1889 *Yamagala*, conservateur,
1891 *Malsukala*, de coalition,
1891 *Ilo*, de fonctionnaires, national-libéral avancé,
1896 *Malsukala*, de coalition,
1898 *Ilo*, national-libéral,
juin 1898 *Okuma*, progressiste,
novembre 1898 *Yamagala*, très conservateur,
1900 *Ilo*, national-libéral,
1901 *Kalsura*, conservateur modéré,
1905 *Sayonji*, national-libéral *seyukai*,
1908 *Kalsura*, conservateur,
1911 *Sayonji*, national-libéral,
1912 *Kalsura*, du clan Chosu, conservateur,
crise
1913 *Yamamolo*, marine et *seyukai*, du clan Satsuma,
1914 *Okuma*, vieux-progressiste combiné, opposition de droite et de gauche,
1918 *Terauchi*, du clan Chosu, coalition de fonctionnaires conservateurs ; — puis, formant une seule lignée :
1918 *Hara*,
1921 *Takahashi*,
1922 *Kalo*, *seyukai*, national-libéral et de coalition,
septembre 1923 *Yamamolo*,
janvier 1924 *Kiyoura*,
juin 1924 et août 1924 *Kalo* I et II,
janvier 1926 *Wakalsuki*,
avril 1927 *Tanaka*,
juillet 1929 *Hamaguchi*,
1931 *Inukai* — tué en mai 1932,
mai 1932 amiral *Sailo*, Président d'un cabinet de concentration nationale, dans lequel le représentant de la tendance la plus extrême restait le général *Araki*.

Ces mutations presque régulières expriment sans doute le début du *jeu de deux partis*, même si la grande prépondérance électorale du parti seyukai et la lenteur de la poussée de la campagne vers les villes, qui se reflètera dans le corps électoral (il y avait encore, en 1920, 352 députés de la campagne contre 112 des villes), donnent l'apparence d'une stabilité qui n'existe plus depuis longtemps. Le *droit de vote étendu à tous les hommes* est réclamé avec insistance, car, d'après l'opinion des progressistes, c'est seulement ainsi que l'énorme majorité des petits propriétaires du parti seyukai sera brisée au profit des masses des grandes villes, but poursuivi autrefois par le parti *kenseikai* et aujourd'hui par les fractions des ouvriers et des petits paysans.

Parmi les élus, le nombre des agriculteurs et propriétaires de terres est en diminution, celui des représentants du commerce, de l'industrie et des entreprises minières est en augmentation rapide ; les vocations libérales, avocats et journalistes, ont aussi momentanément gagné du terrain, puis sont restés stationnaires. Lors de l'élection qui suivit la guerre mondiale, on ne constata pas moins de 1.000 délits électoraux (subornations) de la part de presque 6.000 personnes. La statistique électorale est bien tenue. Quelque risqué qu'en fût l'essai, on peut dire que le Japon a réussi à marier d'antiques biens culturels de l'Asie orientale avec des formes politiques éprouvées du monde atlantique et à les forger en une unité ; cela jette une lumière sur les possibilités qui pourront être obtenues, par l'évolution des circonstances, en Chine et en Inde. Mais cela a coûté le sacrifice d'une couche de population de la plus grande valeur, qui s'est sacrifiée, pour rester certes vivante dans ses nobles traditions, mais pour disparaître en tant que *classe* ; seul le petit signe de *shi* (*shizoku*) rappelle l'ancien état de choses dans la liste des noms de l'armée et de la marine : il rappelle la classe des *samurai*, la noblesse du vieux Japon, qui, pourcentuellement, a vraiment pris la plus grande part à tout ce qui s'est fait de bon et de noble dans le pays. Les samurai ont disparu afin que le nouvel État pût déterminer sa vie, de même qu'un pilote sauveur se jette hors du canot

trop chargé lorsque le port est en vue, et ils se sont dispersés dans les formations que le nouvel État a bientôt créées avec les éléments anciens irremplaçables, c'est-à-dire dans l'organisme de la défense nationale, dans l'armée et la marine, que nous avons maintenant à considérer.

LA DÉFENSE NATIONALE, L'ÉDUCATION MILITAIRE ET LA SCIENCE GUERRIÈRE

La science de la guerre, qui permet de juger de la faculté d'un organisme gouvernemental à conserver son territoire et à assurer à sa population les possibilités de développement qui lui sont nécessaires, repose sur *l'action concomitante de facteurs géographiques* ; le premier établissement ou la première conquête d'un pays peuvent jouer un rôle déterminant et ces facteurs agissent avec le maximum d'efficacité s'ils restent présents à la conscience du peuple dans sa *volonté de pourvoir à sa défense*. Cette volonté peut être accrue chez les chefs et dans la masse par l'instinct, la tradition, l'éducation, la pensée large.

Après la terrible surprise que fut l'ouverture par la violence d'un pays qui se croyait en sécurité parce qu'il s'était muré, un des grands mérites et peut-être le plus grand des fondateurs du Japon moderne fut qu'ils reconnurent, mieux que cela ne se fit en aucun pays, les conditions fondamentales de la défense japonaise, avec ses forces et ses faiblesses. Aussi l'empire renouvelé put-il revêtir une *armure* qui lui convenait complètement, transformant habilement ses îles en forteresses par de savants aménagements, dressant les forces de son peuple, qui, loin d'être naturellement guerrier, était plutôt efféminé par sa haute civilisation. Il est symptomatique qu'un *état-major d'éducation* indépendant ait à fonctionner dans ce dernier but en outre du ministère de la guerre et de l'état-major général.

Les chiffres relatifs à la géographie militaire montrent, dans leur sécheresse, que le Japon, inattaquable par terre dans les districts les plus précieux de son archipel, présente un *développement côtier* extrêmement sensible, comportant

28.000 kilomètres pour le Japon lui-même, 11.100 pour la Corée, 1.500 pour Taiwan et les Hokoto, le développement sur la côte pacifique étant quadruple de celui sur la mer du Japon. Lors de la guerre mondiale, les côtes de l'Allemagne et de l'Autriche réunies ne représentaient que 3.000 kilomètres. Une pareille étendue côtière, de plus de 45.000 kilomètres, avec une population maritime d'environ 7 1/2 millions seulement, par opposition à la côte des États-Unis qui n'est que de 22.000 kilomètres, signifie techniquement aussi bien de la chance que du danger, elle signifie en tout cas la nécessité vitale de défendre la côte offensivement et non pas d'attendre passivement la rupture de la défense en un point sensible. C'est à partir de ce principe que la défense stratégique offensive du Japon se comprend, même si le pays poursuit une politique purement défensive. Il ne pourra jamais éviter l'apparence d'être un danger pour ses voisins et il ne pourra jamais revêtir une attitude inoffensive, depuis qu'on l'a obligé de sortir de son encapsulement. Il sera donc toujours possible de lui attribuer des desseins d'attaque, et cela explique la littérature alarmante, sur tous les tons, qui a cours en Amérique, en Chine et en Russie.

J'ai tenté, à deux reprises, d'esquisser ce qu'est la force militaire du Japon, avec l'appui de cartes ; plusieurs des données de 1913 se sont révélées justes et sont encore valables aujourd'hui. Le voyageur innocent apprendra quels sont les points les plus vulnérables du pays par la seule consultation des cartes où sont portés les espaces dans lesquels la prise de photographies est interdite. L'énumération de ces espaces constitue donc un bon départ pour l'étude de la géographie militaire de l'empire. Ce sont avant tout les entrées dans la mer Intérieure, trois passages étroits entre les îles principales, puis la position centrale de *Hiroshima-Kure* dans la mer Intérieure, l'entrée de la baie de *Tokyo*, cerveau hyperinnervé de l'empire, avec la grande station de marine de *Yokosuka*, puis les portes d'entrée dans la mer du Japon, à savoir la position-verrou de *Sasebo-Tsushima-baie de Chinghai*, avec la baie fortifiée avancée de *Nagasaki*, puis la passe de *Tsugaru*. La résistance de flottilles appropriées et de fortifications raffinées réduirait à néant la tentative de forcer ces points. *Maizuru*, sur la mer du Japon, qui devait servir de base de contre-attaque contre Vladivostok, a été abandonné en cette qualité, car une protection de cet ordre n'est plus nécessaire dans le Mare nostrum. Mais, dans la claire reconnaissance du fait que l'on ne pouvait pas tout couvrir, tout protéger, qu'il fallait se contenter d'assurer la défense des points les plus vitaux, on a concentré les forces et les moyens en quelques endroits, et l'on se dit sans doute que les transports joueront leur rôle.

Il est difficile d'avoir des données certaines sur ce qui se fait comme *préparation militaire* en dehors du centre de l'empire. De temps à autre cependant, la presse du Pacifique trace à grands traits des plans s'y rapportant. C'est ainsi qu'on cherche à délimiter des zones de défense sur le canal de Formose (avec, comme base, le groupe des îles *Hokoto*) ou sur les îles *Bonin* et *Volcan*, qu'on désigne le bassin moyen du *Yang-tse*, le *Shantung*, la région mongolo-mandchourienne comme positions spéciales dont il serait inamical, de la part d'autres puissances, de se préoccuper. Port-Arthur, dont le nom fut si souvent cité, est devenu, sous sa nouvelle désignation de *Ryojun*, un musée de la guerre de forteresse des temps révolus, et n'est plus qu'un port de pêcheurs sans signification militaire. La vigie sur la Mandchourie du Sud se trouve maintenant à *Dalny*, aujourd'hui *Dairen*. Quelques mesures de précaution sont prises en Corée, mais le bon système nerveux des géographes militaires leur permet de ne placer des forces que là où ils escomptent que cette dépense sera un jour payée. Or ces points ne sont pas très nombreux : ils ont déjà été mentionnés.

Les forces vivantes et l'éducation militaire doivent pourvoir au reste, ainsi que l'instinct politique et une stratégie adéquate des Affaires étrangères, qui tantôt cède sagement, tantôt tient ferme comme un roc. Plus la politique japonaise se sent forte, plus elle suit le principe du *jiu-jitsu* « un pas en arrière », pour donner à l'ennemi l'apparence de l'agresseur et le faire tomber par une contre-attaque sou-

daine. Le *jiu-jitsu* n'est donc pas vainement à la base de l'éducation corporelle et psychique de tous les chefs futurs.

Aussi est-ce avec raison que l'éducation du peuple entier est considérée comme la pierre angulaire de la *préparation des forces militaires vivantes*, l'armée (*rikugun*) et la flotte (*kaigun*). L'armature en est maintenue au plus haut potentiel ; la force numérique des cadres est un facteur moins important. C'est pourquoi, après la conférence de Washington, on put se permettre le luxe de diminuer les effectifs de paix de 1923 de l'armée de terre, qui étaient de 296.000 hommes, de 56.000 hommes, et depuis, les 240.000 hommes sont encore tombés à 220.000. La force interne des 17 divisions du temps de paix n'en a pas été affectée. Nous avons des raisons de croire que si l'on attaquait le Japon, on trouverait devant soi 16 corps d'armée ou 32 divisions à 3 régiments de première ligne, et autant en deuxième et troisième lignes (*kobi* et *yobi*), même s'il pouvait y avoir des à-coups en suite de la réorganisation de 1934, à-coups qui ne pouvaient guère être éliminés avant 1936. Un déploiement de toutes les forces pourrait donner 41 corps d'armée. L'organisation actuelle est très élastique, la mobilisation simple, la concentration basée principalement sur les transports maritimes et la sécurité des voies côtières.

On pourrait peut-être faire le reproche, à ceux qui ont forgé l'armée et la flotte, de les avoir trop centralisées, à Tokyo, à Nagoya et dans l'angle le plus interne de la mer Intérieure, à Wakamatsu et à Muroran, ainsi que dans le voisinage de Séoul.

Le côté technique de l'éducation de l'armée de terre et de celle de mer rappelle fort celui qui existait en Allemagne avant la guerre mondiale. Le système est certainement bon et approprié aux nécessités de la lutte pour l'existence.

Plus l'empire s'est accru territorialement, plus la *flotte* est apparue comme l'organisme essentiel d'un peuple voué à la mer, passant avant l'armée comme importance. Aussi la force armée globale n'est-elle pas désignée comme « armée et marine », mais bien comme « marine et armée » : *kai-riku-gun* (mer-terre-force). Alors que l'armée de terre

moderne trouvait à sa disposition tous les impondérables nécessaires, la flotte, lors de la rénovation de l'empire, dut être créée à partir de rien, car l'importante bataille sur mer de *Dannoura*, puis le refoulement de l'invasion des Mongols, les expéditions en Corée et les croisières sauvages des corsaires jusqu'en Malaisie et au Mexique appartenaient à un passé lointain.

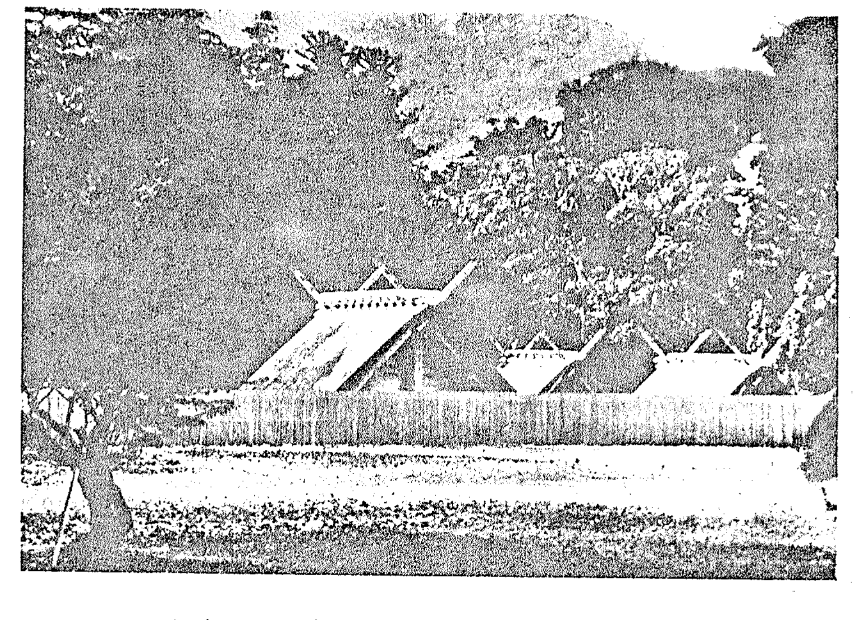
En 1871, la flotte impériale, composée des bateaux qui avaient appartenu à quelques princes féodaux, comptait 17 bâtiments, avec 6.000 tonnes, et avait fait parler d'elle en proclamant un an auparavant la République de *Yezo* (plus tard *Hokkaido*) sous l'amiral *Enomoto*, dans le style des mouvements des républiques sud-américaines. Cette force modeste devint en peu d'années la flotte de l'amiral *Togo*, victorieuse à *Tsushima*, flotte au programme de 500.000 tonnes, avec une escadre de 8 vaisseaux de ligne et 8 croiseurs de bataille, à renouveler tous les 8 ans — programme qui du reste tomba victime du traité de Washington et des nouvelles conceptions de la guerre sur mer. Selon ledit traité, le gros tonnage aurait dû être réduit à 315.000 tonnes mais on sut pratiquement rester en possession de 885.000 tonnes.

L'instinct maritime national se reporta vers des buts auxquels il devait ses succès de 1894 et 1904, la reconnaissance de la nécessité d'un *type de vaisseau* pour les vastes espaces de l'océan Pacifique et la prédilection pour de nombreux croiseurs rapides exactement identiques, le perfectionnement de toutes les forces capables de repousser une attaque de près, de façon générale d'ailleurs le développement des forces vives, des aptitudes de toute la nation. Les aménagements de la flotte ne se distinguent pas notablement de ce qui se fait en Europe. Trois grandes installations, déjà mises à l'épreuve en 1904, permettent la réapparition rapide d'une flotte mise à mal ; une escadre qui attaquerait serait dans une situation plus désavantageuse, en arrivant en vue des côtes japonaises, après une longue traversée, avec les soutes à charbon vides. Comparée à la marine britannique, la marine japonaise se distingue par le fort effectif des états-

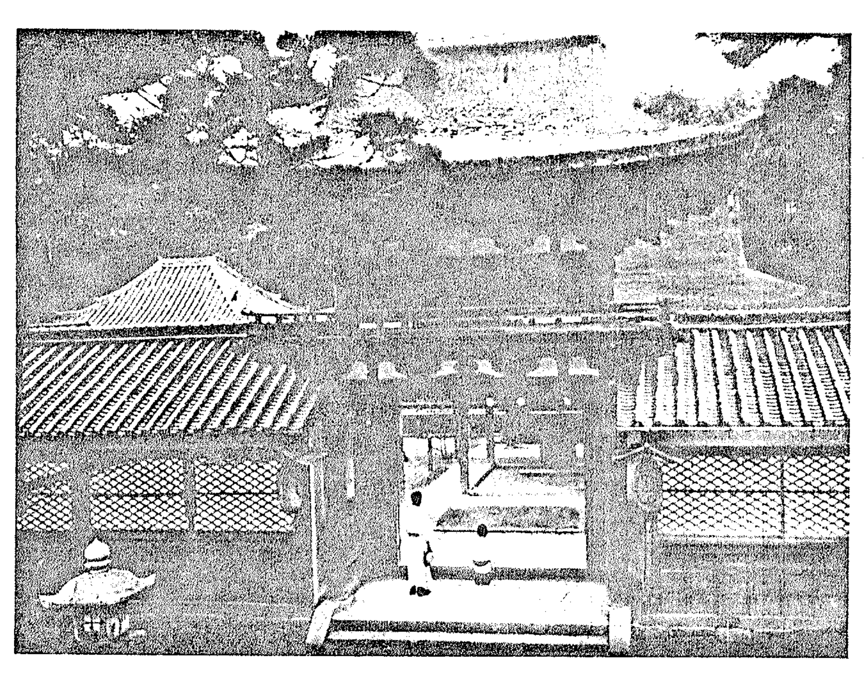
majors et du corps des officiers. Les principaux points d'appui de la flotte sont *Yokosuka* en avant de *Tokyo*, *Kure* dans la mer Intérieure, et *Sasebo* sur la côte de *Kiushiu* en face des îles *Tsushima*.

L'*aviation* est encore l'arme la moins développée, quoiqu'on pousse maintenant considérablement à sa construction ; elle souffre des conditions très désavantageuses de l'atmosphère, avec ses sautes violentes de vent, ainsi que de la configuration montagneuse et capricieuse du pays. Mais l'armée de l'air annexe à l'armée de terre, dont le développement est marqué par des bonds (1911, 1919, 1925, 1927), et qui comptait, en 1932, 8 régiments d'aviateurs, 1 corps d'aérostiers, en tout 3.500 hommes et 500 machines, force devant être portée à 26 escadrilles (11 d'exploration, 11 de combat, 4 de bombardement à 600 hommes, 800 machines), a donné en 1931 en Mandchourie et en 1932 à Shanghai des preuves de ses capacités. Le corps des aviateurs de mer comprend 14 1/2 escadrilles à 8 machines chacune, plus des machines de réserve, 700 officiers, 5.400 soldats ; ses bases sont à Kasumigaura, Yokosuka, Sasebo et Omura. On attribue une grande importance à l'autarchie dans ce domaine. Les dépenses ont été, ces dernières trois années, de 66 millions de francs pour la défense antiaérienne des grandes villes de Tokyo, Kyoto, Osaka et Nagoya entre autres.

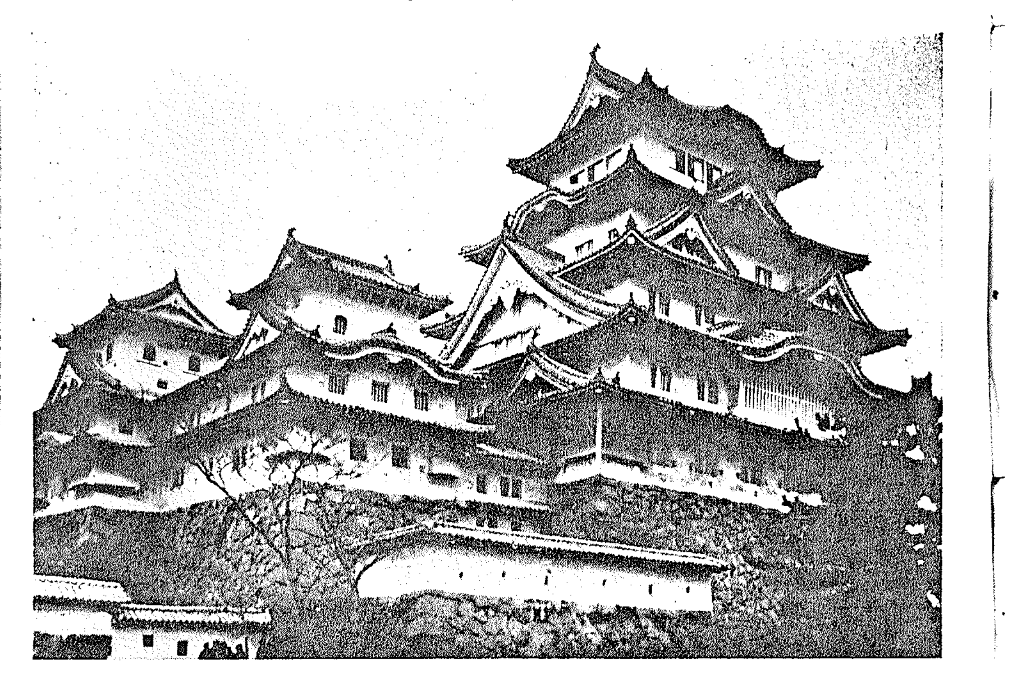
La géographie militaire du Japon trouve cependant son plus fort appui et son meilleur stimulant dans l'ardente volonté de vivre d'un peuple qui sent son unité et qui considère comme un devoir de remettre à ses descendants, tel qu'il l'a reçu, un pays qui, depuis 2.600 ans, n'a pas connu le pied d'un envahisseur.



Ancien sanctuaire typique : temples shintoïstes d'Ise.



Temple bouddhiste de Kamo, à Kyoto.
(*Photo. communiquée par Prof. Montandon*)



Lac de Chuzenji, près Nikko, au centre du Hondo.
(*Photographie Prof. Montandon*)

Construction féodale typique : Himeji, sur la Mer Intérieure.
(*Photographie A. Heinicke*)

IV

LA VIE DE L'EMPIRE JAPONAIS EN TANT QU'ÉTAT ET LES PRINCIPALES CIRCONSTANCES DE SON DÉVELOPPEMENT

La vie de l'État national sur l'étendue qui lui est départie

Une vue d'ensemble sur les circonstances déterminantes du développement interne et externe du Japon qui ont conduit à la configuration politique actuelle, montre ce *déroulement historique* moins influencé de l'extérieur que ce ne fut le cas pour une quelconque des autres grandes puissances. La situation géographique privilégiée et la force morale qu'a un peuple, qui se sent d'une seule race, de déterminer lui-même son sort, ont rendu possible cette expérience. Le seul fait déjà qu'aucun ennemi ne débarqua dans l'archipel pendant deux millénaires et demi, qu'il ne se produisit que quelques rencontres et fusillades en bordure de ses côtes, montre combien cette auto-détermination pouvait se réaliser selon la logique géographique immanente, à savoir selon la configuration du pays et le caractère du peuple qui s'y était formé.

Une conséquence importante de ce développement qui s'accomplissait sans être troublé fut la réalisation, poussée au plus haut point, de l'idéal d'autodétermination de ce peuple, et l'histoire de l'empire japonais jusqu'au jour d'aujourd'hui, en tant qu'organisme vivant, peut être considérée comme une apparition unique.

A part quelques brèves époques de développement inégal, ce sont des *motifs internes* qui déterminent le cours de l'histoire de l'empire, depuis la première époque jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Deux régions dominent les autres, par leur jeu alterné de déplacement du centre de gravité, aboutissant cependant à un équilibre ; d'une part la mer Intérieure avec ses bandes côtières et surtout avec la terre des ancêtres dans

son angle le plus profond (*Kamigala, Gokinai*, puis *Nara* et *Kyoto*), mais aussi les contrées du Sud-Ouest ; d'autre part, la profonde coupure géologique par laquelle le Fuji pénètre dans l'île principale, là où se trouvait l'ancienne résidence de *Kamakura* et où, à partir de la capitale actuelle *Tokyo*, la plaine fertile du *Kwanlo* s'étend vers le Nord.

Il suffirait d'un soulèvement de 40 mètres du fond de la mer Intérieure pour créer des communications terrestres entre la plupart des îles ; par contre, un affaissement de 40 mètres ferait de la riche plaine du Nord de *Shikoku* et de *Setsu* un appendice de la mer Intérieure, et de *Kyoto* un port. Un point capital pour la première histoire du pays, c'est que, de toutes celles du royaume, étiré en longueur, cette région, la plus vitale et la plus harmonique, a été la moins touchée par les vicissitudes climatiques et les catastrophes. L'envers de ces avantages, une population amollie par la faveur d'un climat trop bien équilibré, ne fut pas nuisible à l'ensemble parce qu'il s'agissait de la partie la plus protégée de l'archipel ; celui-ci a ses régions plus âpres et plus aptes à la défense disposées autour de la cellule centrale et il est caractéristique que la plus dangereuse attaque qui soit venue de l'extérieur, celle de la flotte de *Koublaï-Khan*, le grand monarque mongol de la Chine, ait plus échoué du fait d'un taïfoun et des récifs de la côte que par suite de la défense énergique des habitants.

Cette attaque n'eut pas de conséquence manifeste. Tout ce qui a ensemencé et fait fermenter le Japon, jusqu'au premier contact frontalier avec les Européens, a été introduit ou toléré par la propre décision de ceux qui guidaient la volonté du pays, lorsqu'ils crurent le moment venu d'incorporer le facteur nouveau ou pensèrent pouvoir s'en accommoder ; c'est dans cette circonstance que gît la différence du Japon et de l'organisation d'autres États qui ont encore aujourd'hui une importance quelconque.

Sans doute, lors de la première *pénétration de la souche d'origine*, qui vint du Sud à une époque légendaire, de nombreux éléments culturels furent apportés du Sud dans le pays, éléments qui se maintinrent tenaces et furent sciemment développés. Ce matériel étranger importé et transformé est venu des mers australes par les îles Riukiu et l'arc des Mariannes et il se manifeste encore aujourd'hui par la reproduction rituelle des anciens temples du *Shinto*, les installations de chauffage et l'habitude du bain, ainsi que vraisemblablement, par la cultivation du riz, du thé et du bambou. Sans violence, la Chine, par le canal de la Corée, passa dans les îles son écriture et, avec elle, sa culture spirituelle, sa philosophie d'État, la structure de son organisation de fonctionnaires, ainsi que le bouddhisme. Le Japon eut ainsi le même bonheur que Gœthe prête à l'Amérique : « Des souvenirs inutiles et de vaines querelles ne troublent pas ta vie interne. » Et cependant ce pays possède, à côté de son unité de structure ethnique et psychique — victime de l'industrialisation seulement ces toutes dernières années — le charme d'une histoire multimillénaire, vivante dans la conscience populaire, intimement liée à la destinée de chaque famille, de chaque contrée, de chaque trait de l'ensemble de l'État.

C'est ainsi que l'*introduction du bouddhisme* n'est pas jointe, comme pour le christianisme en Europe centrale, au souvenir de bains de sang analogues à celui de Verden et à la rancune des divinités familières bannies, ou, comme pour la culture romane, à la représentation d'une culture protonordique par elle anéantie, ou encore, comme pour chaque paysage, aux ombres de ceux qui en furent chassés ou qui y furent subjugués, ou enfin, comme pour chaque acquisition nouvelle, à la rage de voir ces acquisitions imposées par violence aux populations violentées grâce à l'aide étrangère. Du fait de la large tolérance des religions orientales, tout ce qui en était digne subsista dans un vaste panthéon national : même les rebelles, les traîtres et les assassins de coupe héroïque y trouvèrent leur place. L'observation de pareilles minuties nous fait comprendre l'*unité de la structure ethnique* ; quoique ségrégée du reste du monde, elle pouvait continuer à se développer et à créer ce sentiment fusionnant en un tout le pays et l'âme du peuple ; l'étude politique y peut trouver un idéal coïncidant avec

l'histoire de la patrie et la conscience qu'on a d'être un citoyen de l'État.

La contribution originale des Japonais à la civilisation consiste en cette création d'une unité harmonieuse, unique en son genre, du territoire et de l'âme ethnique, des motifs géographiques et historiques — contribution sans laquelle l'histoire refuse avec raison à un peuple l'appartenance au groupe des peuples supérieurs. Cette unité n'est pas faite de parcelles assemblées, mais est un produit de l'ethnie prise globalement. Certainement, les pierres de l'édifice ne sont pas, prises pour elles-mêmes, originelles, l'éclectisme a joué ; mais ce n'est pas peu de chose, au cours de deux mille ans, de détecter avec un instinct sûr ce qui, dans le matériel étranger, se laisse travailler, d'écarter ou d'encapsuler ce qui est nuisible, sans jamais rompre dans le temps et l'espace la ligne propre évolutive.

Pour permettre un jugement sur la matière, nous allons d'abord donner une brève *esquisse de l'histoire de l'empire japonais* ; à ce propos, nous rendons attentif à l'exposé de O. Nachod dans l'histoire mondiale de Pflugk-Hartung.

Nachod et, depuis lui, Wedemeyer, s'appuyant sur des sources chinoises et coréennes pour juger de la protohistoire japonaise, décrivent, avec raison, le premier millénaire des traditions japonaises (de — 660 à + 405 c'est-à-dire à l'introduction de l'écriture par le Coréen *Wani*), comme un domaine voilé de légendes, dans lequel il faut pénétrer avec prudence, et qui commence à montrer son vrai visage grâce à des trouvailles sur place et à des témoignages étrangers. Cette proto-histoire domine encore, spirituellement, le monde de représentations du *shinto*, culte indigène de la nature et des ancêtres, politiquement l'ancienne organisation d'État basée sur des lignées provenant de tribus parentes.

Malgré quelques luttes entre le Japon et la Corée (campagne du domaine de la légende de l'impératrice *Jingo* en Corée, monument de pierre de 414 en Corée), ce dernier pays joue un rôle identique à celui de l'Irlande au début de l'his-

toire moyenageuse du christianisme, pour l'expansion du bouddhisme et de la culture chinoise au Japon : il joue *le rôle d'un intermédiaire imprimant sa marque aux éléments qu'il transmet*, introduisant au Japon, de 552 à 587, la doctrine de Bouddha, à la vérité modifiée (*Butsu-Do*) — la première statistique se rapportant à la religion que nous ayons étant de 623. Le premier mais vain essai d'introduire le système gouvernemental de fonctionnaires selon le modèle chinois fut tenté en 604 par le prince *Shotoku Taishi*, mais la victoire de son idée est liée au souvenir de la mort de son fils en 643. Le système gouvernemental chinois s'établit peu à peu de 645 à 1185 ; il provoque d'abord une floraison culturelle et domine rapidement le système de violence, qui avait fait son temps, des *Uji* (lignées) et leur demi-culture guerrière. Une collection merveilleuse d'ustensiles, d'une noble beauté, de cette première floraison dont le centre fut la ville de *Nara* (710-784) et qui fut remplacée comme capitale par *Kyoto* en 794, se trouve dans le trésor impérial *Shosoin* à *Nara*. De même que chez nous les trésors d'église de l'époque carolingienne trahissent des relations orientales, de même les objets du *Shosoin* trahissent des connexions occidentales (travaux chinois et indous, brocarts avec dessins assanides) ; ils donnent une image fidèle du niveau élevé et de la finesse de cette culture, qui, il est vrai, comme c'était aussi le cas pour l'Europe, restait la prérogative du cercle étroit de la cour. Elle était trop isolée à ce niveau et le cercle dont elle était l'apanage était trop restreint pour qu'elle eût pu se maintenir.

Les forces qui se rassemblèrent pour jeter bas la nouvelle tendance chinoise trouvèrent un appui, d'une part dans sa propre dégradation, ce par quoi la cour qui tenait à cette tendance, fut amollie, d'autre part dans une réaction nationale (style *yamato*) contre cette hyperculture étrangère et dans l'esprit des troupes guerrières qui, aux frontières du pays, s'efforçaient d'en étendre les marches. La lutte des deux puissantes lignées de *shogun*, les *Taira* et les *Minamoto*, obligea bientôt la cour, à Kyoto, formée sous la protection de la lignée des *Fujiwara*, à sortir de sa position

d'équilibre esthétique : après la victoire navale des *Minamoto* sur les *Taira* à *Dannoura* (*Simonoseki*), le pouvoir politique glissa en 1185 vers l'Est, dans la capitale du shogunat de *Kamakura*, et l'État féodal (1185-1600, et, sous sa forme juridique, jusqu'en 1866) fut relevé sur une base plus large. Il débuta avec l'époque rude et mouvementée de *Kamakura* qui dura jusqu'en 1333 ; à côté d'une dégénérescence culturelle, cette époque offrit les premières fleurs du style *yamato* renaissant et elle eut la force nécessaire, avec l'aide il est vrai d'un taïfoun qui dispersa sa flotte, pour repousser la tentative d'invasion de *Koublaï-Khan* de 1274, puis celle de 1281. C'est un des nombreux cas de l'histoire japonaise où le bonheur et l'habileté s'entrelacent intimement, où des situations dangereuses coïncident avec des décharges de forces internes rendant les premières inoffensives, mais pouvant aussi les conditionner et les provoquer.

Le destin propice a voulu que l'époque de troubles politiques et religieux qui suivit immédiatement l'époque de *Kamakura*, époque qui reçut son nom de la famille *Ashikaga* qui garda le shogunat jusqu'en 1573, n'eut à faire front à aucune attaque étrangère dangereuse. Et lorsque, vers la même époque, au XVIe siècle, les *premiers contacts avec les Européens* se produisirent, l'instinct et la chance du peuple des îles lui valurent successivement trois chefs hardis, *Oda Nobunaga*, *Toyotomi Hideyoshi* et *Iyeyasu Tokugawa*, sous lesquels se produisit une concentration nationale capable de s'opposer à toutes les tempêtes. Comme l'époque précédente de faiblesse politique avait connu un nouvel épanouissement du luxe, de la littérature et de l'art, cela donne l'impression, pour l'Orient aussi, qu'une tension simultanément politique et culturelle puise dans le fond ethnique plus de forces qu'il n'en peut fournir à la longue, comme s'il s'agissait d'ondes de longueurs différentes, qui peuvent bien préparer deux maxima, mais ne peuvent les atteindre et les conserver les deux à la fois. C'est une expérience qui est encore plus riche d'enseignements dans le cours du développement historique japonais, lequel ne fut jamais interrompu du dehors.

A partir du milieu du XVe siècle jusqu'à l'avènement d'*Oda Nobunaga* (1534-1582), il régna au Japon un état de fragmentation féodale du territoire, de vie culturelle solide, mais revêche et de petite envergure, sans protection de droit et sans envolée politique.

Sur ce terrain bouillonnant de germes, l'histoire vécue par la volonté nationale pour arriver aux formes actuelles se dresse aussi droite qu'un cône volcanique, avec, au sommet, comme symbole, une maison impériale, impersonnelle, théocratique, prenant racine dans la dignité que revêtent ses membres de grands-prêtres du culte des ancêtres, et non pas dans la puissance du pouvoir. *Godaigo*, 1319-1339, fut en réalité le dernier empereur qui tenta, avec quelque succès, ce qu'on entendait par régime personnel en Europe jusqu'à l'année 1914 ; le cercle étroit dirigeant correspond plus à la coutume nationale qu'à un droit public gouvernemental ; on eut d'abord le *shogun* avec le Conseil d'État, puis les *daïmyo* avec les *karo* (ministres de la maison), enfin le Premier ministre avec le cabinet. Ainsi, diverses institutions, apparemment empruntées à l'Occident, s'encastrèrent dans le cadre habituel au sentiment populaire beaucoup mieux qu'on ne se l'imagine du dehors. On a toujours eu, en Orient, le respect de ce qui fut, des esprits ancestraux, des *kami*, de la coutume ; mais d'autre part, on tient plus compte de la loi que nous portons en nous que de la loi codifiée. Le Japonais n'a jamais considéré comme des institutions sacrées la pompe bureaucratique et la lettre du droit. Les regards constants sur un passé lointain et sur l'avenir rendaient, pour l'instant présent, le passé proche moins pesant que ce n'est souvent le cas chez nous.

On put croire, au début du XVIe siècle, que l'empire, qui qui se trouvait sous la domination pourrie des shogun — ou maires du palais — d'*Ashikaga*, allait devenir la proie des peuples conquérants de l'Europe. Il donnait l'impression d'une carcasse si lâche que les divers princes en étaient considérés comme des rois indépendants et — ce qui était inadmissible du point de vue du droit civil japonais — qu'ils

envoyaient des ambassades (*date*) indépendantes à l'étranger, au pape, en Espagne. Mais le seigneur énergique des régions centrales, autour du lac *Biwa*, *Oda Nobunaga*, créa de nouveau rapidement un *pouvoir central au nom de la cour impériale* ; sous des formes pleines de respect, il menait cette dernière selon sa volonté, et son œuvre fut achevée par le génial mercenaire *Toyotomi Hideyoshi*. La domination de ce dernier élargit l'empire vers le Nord, annexant solidement *Mutsu* puis *Satsuma*, et s'étendit ensuite sur la *Corée* de 1592 à 1598 ; mais il ne réussit pas à laisser le pouvoir de façon durable à sa famille. L'œuvre fut reprise par *Iyeyasu Tokugawa*, un héritier de la lignée des *Minamoto*, qui était cantonné avec sa maisonnée dans le Japon central, aux environs de Tokyo et qui fit, sur le conseil de Hideyoshi, de cette importante position géopolitique, le siège de son pouvoir. Le sage *Tokugawa*, après la bataille du col de *Sekigahara*, en 1600 (la dernière lutte civile jusqu'aux luttes de l'époque *Meiji* en 1868), maître des destinées du royaume, créa un *chef-d'œuvre d'équilibre de politique intérieure* ; deux successeurs doués consolidèrent l'armature au point qu'ils fermèrent le pays et qu'ils la maintinrent, avec la paix civile, jusqu'en 1854.

Les *prodromes des grands changements de front dans le Pacifique* se firent sentir toujours plus distinctement, faisant du Japon qui se tenait en retrait une charnière de la nouvelle disposition. Venant du Nord, les *Russes* atteignirent l'*Amour* en 1645 et *Sakhaline*, brisant ainsi l'appui que trouvait le Japon aux terres inhabitées du Nord et l'obligeant à s'établir aux *Kouriles*, à *Yezo*, à *Sakhaline* (au début du XIXe siècle). Par mer, les *Anglo-Saxons* vinrent de plus en plus nombreux, cherchant à élargir le commerce que les shogun *Tokugawa* (1639-1854) n'autorisaient qu'avec les *Hollandais*, en outre du trafic avec les Chinois et les Coréens; ils insistèrent pour obtenir des traités de commerce et l'ouverture du pays, appuyés par les *Français* qui, dans les mers australes, devenaient de plus en plus actifs. Enfin la pression américaine fit sauter la porte que les Japonais tenaient avec peine fermée (1854-1858). Les fondements du

régime féodal s'écroulèrent en même temps, vu que, dans l'opinion publique, les *Samurai* n'avaient pas réussi à remplir la condition de leur droit à l'existence : la défense nationale. Les deux *courants spirituels, dont sont nés les partis modernes* naquirent du désir ardent de conserver à tout prix le sol sacré du pays libre de toute domination étrangère ; mais, tous deux unis dans ce but dernier, ils étaient parfaitement désunis quant à la façon de l'atteindre. Les *Joito* étaient le « parti de l'expulsion des barbares », les *Kaikokuto* le « parti de l'ouverture du pays » dont le but était de s'assimiler rapidement les méthodes étrangères pour en cuirasser l'empire.

Au milieu des remous de la formation d'une volonté politique, il apparut clairement, pour le salut du Japon, que l'antique *dignité de grand-prêtre du culte des ancêtres* — tenue de par sa fonction sacrée à l'écart des luttes des partis et point usée comme celle des maréchaux de l'empire dans les défaites de la politique extérieure — était le symbole qui permettait à toute la force de la nation de se grouper autour de lui. Un courant, semblable à notre romantisme en littérature, et un renouvellement religieux du *Shinto*, avaient préparé l'âme populaire à ce que la sagesse de nouveaux hommes d'État *samurai* des tribus du Sud-ouest conseillèrent. Une vague puissante amena ainsi l'unification de l'empire, sa rénovation par l'adoption rapide des valeurs culturelles étrangères susceptibles d'être acquises, la restauration de la dignité impériale vieille de 2.500 ans, cela avec l'aide de maîtres occidentaux, avec une sage sélection des moyens d'action étrangers, mais tout de même dans la ligne du développement de l'histoire et de la géographie du pays. Il s'agissait avant tout d'assurer la défense du territoire ; puis, bientôt, des prétentions s'élevèrent (1874 sur la *Corée*, sur les *Riukiu*, sur les *îles du Nord*) ; l'émigration en masse commença en 1884 (vers *Hawai*) ; puis, coup sur coup, se produisit l'*extension de l'empire*, en 1894-95 aux frais de la Chine, en 1904-05 aux frais de la Russie, en 1914 aux frais de l'Allemagne ; d'un État racial fermé, le Japon devenait l'empire des arcs insulaires, la puissance domi-

nante en Asie orientale, sur un rythme d'une célérité remarquable. La puissante secousse du tremblement de terre de 1923 ralentit un instant le mouvement. En 1931-32, en même temps que les autres puissances paraissaient inhibées, le moment parut venu de s'assurer la Mandchourie d'une main ferme.

Traits principaux du développement interne

Nous avons appris à connaître l'*unité linéaire, qui ne fut jamais rompue, du développement* de l'empire et du caractère ethnique, à partir du ferment que représenta la migration d'une tribu (en — 660 selon la chronologie japonaise), comme le fait décisif, individuel, psycho-ethnique de l'histoire et de la personnalité du Japon ; cela signifie, phénomène rare en histoire, la *prédominance des leviers internes* sur les pressions externes, la possibilité qu'avait le peuple de se développer d'après les caractères de la mentalité qui lui étaient propres.

Nous avons vu dès le début que ce développement se faisait autour de deux cellules. L'une est une mer intérieure bordée d'îles extrêmement favorisées par le climat, mais tout de même affectée de la marée, respiration de la mer océane, par l'intermédiaire de quatre détroits, mer pouvant être traversée de part en part, véritable école de navigation et d'alimentation marine, éducatrice d'hommes habiles, évocatrice de pays lointains. L'autre cellule est un complexe de plaines de peu d'étendue, fertiles et bien arrosées, entre des montagnes pittoresques riches en forêts, plaines protégées et pourtant permettant le transit, débouchant en des points importants sur la mer Intérieure, y constituant les régions de la cultivation la plus intense, composante engageant à la sédentarité, poussant au conservatisme.

Toute l'histoire du pays montre que ces deux cellules se fécondent et se complètent, parfois aussi se combattent l'une l'autre : préfiguration du dualisme de l'âme ethnique.

Là où les deux cellules de base se rencontrent, là se

trouvent aussi les anciens centres culturels (*Kyoto* et *Nara*), les lieux historiques et les sanctuaires les plus importants (tombeaux impériaux, temple du soleil à *Ise*), de grandes agglomérations, le port le plus important (*Kobe*) et la ville industrielle la plus mouvementée (*Osaka*).

La légende pousse encore solidement sur le terrain de la proto-histoire japonaise et l'heure du défrichement n'est pas encore venue, car entamer la fable nationale serait vivement ressenti par le peuple. Nous ne foulons un sol sûr, révélé par des trouvailles, qu'à une époque où une population clairsemée de Paléoasiates, premiers habitants analogues aux Aïnou, population de chasseurs et de pêcheurs, qui autrefois avait rempli tout l'arc insulaire, se voit repoussée vers la marche du *Kwanto* d'aujourd'hui, aux environs de *Tokyo*. Les envahisseurs étaient des tribus hardies navigatrices venant principalement du *Nanyo*, c'est-à-dire des mers australes, avec des inclusions de sang chinois, race de maîtres, qui, arrivant par le Sud de Kiushiu, longea les côtes de la mer Intérieure pour débarquer à *Osaka* et fonder un *Etat de lignées nobles dans la région de Kamigata*, c'est-à-dire le pays des ancêtres, à l'angle nord-est de la mer Intérieure.

A l'instant où cet État de lignées nobles, déjà vraisemblablement solide et vivace (car, sans ces qualités, il n'aurait pas pu supporter la cure à laquelle il allait se soumettre !), s'assimilait, en succession rapide, le bouddhisme, la philosophie d'État chinoise et la bureaucratie de même origine, il tenta une des expériences sociales les plus osées de l'histoire : répartition du sol arable d'après le cens, sur une base communiste, et tentative de maintenir cette répartition pendant sept ans (c'est-à-dire jusqu'à ce que la mutilation de l'économie eût condamné l'expérience), — c'est à cet instant, disons-nous, que cet État entre dans la clarté de l'Histoire aux données démontrables et bien soudées.

Nous trouvons à cette époque (en 645) un État qui entoure la mer, c'est-à-dire disposé sur les rivages des trois grandes îles de *Hondo*, *Kiushiu* et *Shikoku*, tournés vers la mer Intérieure, avec le centre de gravité à *Kyoto* (depuis

794). Puis la formation des marches s'effectue lentement vers le Nord jusqu'à la bande de territoire représentée par la Fossa magna, au Nord de l'actuel Tokyo. Les régions du Sud de *Kiushiu* et de *Shikoku* où le particularisme et l'esprit de groupe (clan, en japonais *han*) sont fortement développés (*Salsuma*, *Tosa*), ne prennent pas encore une part active à la vie du pays.

Ce premier gabarit que nous connaissions de la nation japonaise compte environ 8 millions d'habitants (l'expérience de la réforme agraire nécessitait un recensement exact ! on trouve celui de 702 chez Nachod), c'est-à-dire autant que l'Angleterre au temps de la déclaration d'indépendance des États-Unis, un peu plus que l'Espagne avant qu'elle commençât sa carrière mondiale. Mais l'empire japonais se développe beaucoup plus lentement et, jusqu'au moment de sa découverte par l'Occident, il n'est troublé qu'une fois : lorsque l'ouragan mongol jette ses vagues sur les rives occidentales de l'archipel (1274-1281). A part quelques îlots avancés, les troupes de Koublaï-Khan n'atteignirent le corps proprement dit de l'empire qu'une seule fois : une solide résistance et l'aide d'un taïfoun, dont l'action fut analogue à celle de la tempête qui dispersa l'Armada dirigée contre l'Angleterre, rejetèrent l'assaillant.

Il est instructif de constater que cette évolution, la moins agitée de toutes les évolutions historiques que l'on connaisse, présente des périodes stylistiques, des mutations culturelles et des apparitions de types historiques, de valeur comparable à des *périodes approximativement correspondantes* à celles de l'histoire de l'Allemagne : l'art proto-bouddhique au Japon et l'art proto-roman sur le Rhin et le Danube ; la période de *Nara* et la période carolingienne ; l'époque *Heian*, le roman impérial et le gothique précoce ; les anciennes réactions nationales allemandes et le style de *Yamato* ; les sculptures sur bois d'*Unkei* et les sévères sculpteurs des cathédrales gothiques ; l'époque d'*Ashikaga* et la Renaissance ; le style de *Nikko* et le baroque ; la période tardive *Tokugawa* et le rococo ; le renouveau du *shinto* et le romantisme ; ici comme là, la recherche du style aux

époques délaissées des dieux en ce qui concerne l'art : courants comparables de même encore que la notion féodale japonaise et la notion de même ordre germanique. Il est donc particulièrement fécond, pour celui qui voit de haut les deux séries, de se rendre compte de la raison pour laquelle des conceptions parentes, en des laps de temps à peu près égaux, selon un rythme apparemment parallèle, provoquant des apparitions apparentées, ont tout de même pris dans l'histoire une configuration si différente. C'est ainsi que la série *Ota Nobunaga — Toyotomi — Hideyoshi — Iyeyasu Tokugawa* peut être mise en parallèle avec celle Sickingen le précurseur — Wallenstein le condottiere — Grand Électeur l'administrateur. Ce sont là perspectives de parenté historique interne (parallélisme du destin ?), qui deviennent encore plus manifestes quand on se dit que la pensée que Frédéric Guillaume IV voulait mettre au service de la solution du dualisme Habsbourg-Hohenzollern — un maréchalat d'empire héréditaire à côté de la tradition hiéro-monarchique — a été réalisée pendant des siècles au Japon et ne fut enterrée qu'au temps de la fondation de l'empire allemand. Or, en Allemagne, elle fut tournée en dérision comme quelque chose d'impossible. On se serait également moqué dans ce pays de l'idée de rendre à la monarchie nationale primitive les droits féodaux, lorsque la condition de l'octroi de ces derniers n'était plus remplie, mais cette idée fut si vivement ressentie au Japon en 1868 que, des 278 seigneurs féodaux, seuls 17 d'entre eux refusèrent de l'admettre comme une conséquence naturelle et de livrer leurs armées et leurs escadres sans combat.

Sans doute, le Japon a aussi connu le *particularisme*, l'entêtement tribal et l'égoïsme. L'obstinée tribu *Satsuma*, puissante sur mer, dans le Sud de l'île Kiushiu, qui vivait dans une demi-autonomie, dut deux fois être rappelée à l'ordre, en 1585 et en 1877, au prix d'un effort qui mit l'empire en danger. En 1869 encore, une escadre en révolte créa la République de Yezo, qui se maintint quelques mois ; lors de la rénovation *Meiji*, qui fut avant tout l'œuvre des

tribus du Sud-Ouest, les provinces du Nord et de l'Est de l'île principale eurent une attitude assez suspecte, et même, comme *Kuwana-Aizu*, ne reconnurent le nouvel ordre de choses qu'après combat. La centralisation d'aujourd'hui, qui, sur certains points, copie sciemment le système français des préfectures, rappelle la constitution de Weimar en ce sens qu'elle va au delà du but dans le sens fédéraliste — pour atteindre à la longue au moins le nécessaire. Car la vie particulière des régions, des tribus, des contrées locales, au Japon, est conditionnée par la composition raciale, le tempérament, le climat, plus différents, malgré la mer commune qui ceinture l'archipel, que ne le pourrait croire un voyageur traversant hâtivement le pays et qui entend parler la même langue partout. Ces différences rappellent surtout celles qui séparent les provinces françaises entre elles.

On eut la sagesse, au Japon, de laisser la voie libre aux manifestations extérieures telles qu'armoiries et enseignes de la petite patrie, en les utilisant comme élément vivifiant dans l'armature de l'empire, de sorte que le sentiment familial, l'orgueil local, l'appartenance tribale et le sentiment de la patrie élargie forment un tout organique et élastique dont les éléments se soutiennent dans leur but commun. Ce qui facilite aussi cette unité multiforme, c'est qu'à part le quart de million d'adeptes du christianisme, il n'y a pas de relations géographico-religieuses qui lient les citoyens du pays au delà de ses frontières. La confession qui a le plus grand nombre d'adhérents, le bouddhisme, se divise — sans manifester la moindre dépendance internationale — en différentes sous-doctrines (il y a 12 sectes principales), qui, à une exception près (la secte de *Nichiren*), vivent dans le plus grand esprit de tolérance réciproque. La seconde religion comme nombre d'adeptes, le *shinto* national — qui se divise en 13 sous-doctrines — se trouve sur son propre sol ; l'État veille à l'éducation moralo-éthique, purement terrestre, et laisse complète liberté à la religion, en dehors de l'école, en tant qu'affaire privée.

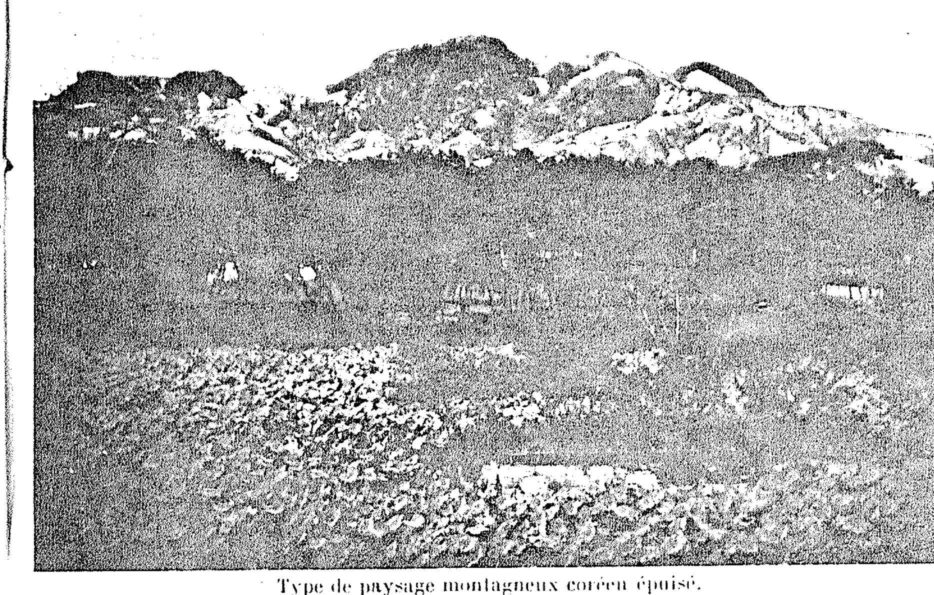
Le Japon donc atteint, historico-culturellement, un *slade de développemenl* qui le mettait à même de recevoir et de travailler les biens de la civilisation occidentale ; l'évolution avait pourtant été bien différente de celle de l'Occident : ligne droite ininterrompue à partir du dépôt d'un ferment par la migration d'une tribu, sans la station intermédiaire d'une invasion de peuples, mais avance par à-coups avec longues périodes de stagnation entre deux. L'éveil précoce de la conscience dans un espace opportun produit toujours une certaine précocité gouvernementale, un certain épanouissement culturel, la capacité d'emmagasiner des biens étrangers sans perdre son équilibre, épisodes que suit la stagnation chez soi, l'autarchie satisfaite, peut-être un repli instinctif sur soi-même jusqu'au rassemblement des forces pour un nouveau bond en avant. Savoir reconnaître quand l'un puis l'autre conviennent est certainement un accomplissement original, manifeste une force du caractère national, qui sont le fruit d'une croissance autonome à part des autres associations ethniques ; c'est ce qui explique aussi l'insurmontable méfiance gouvernementale japonaise, qui ne trouve guère sa réplique que dans la « méfiance comme principe d'État » de Venise, laquelle se laisse expliquer par la conscience précoce des conditions d'espace et le sentiment de ségrégation.

Ce n'est pas que l'unité du mouvement évolutif fût allée au point d'exclure des écarts, des mouvements subits, des montées discontinues, des changements de valeur de l'espace. Comme en Allemagne aux temps des Carolingiens, de la Renaissance, de la fondation de l'empire en 1870, des changements dans le sens de l'espace se sont parfois produits au Japon dans le laps de temps le plus court, ainsi — sans parler des jours actuels — au temps de *Taiko*, le rejeton génial de *Toyolomi Hideyoshi*. Les débuts de l'époque d'*Oda Nabunaga* montraient encore, par contre, le même resserré d'espace et de conception que l'époque de la chevalerie. Le changement de valeur, nous le trouvons accompli, par rapport à l'île du Sud de *Kiushiu*, en 1855, après que la marche septentrionale du *Kwanlo*, qui vivait

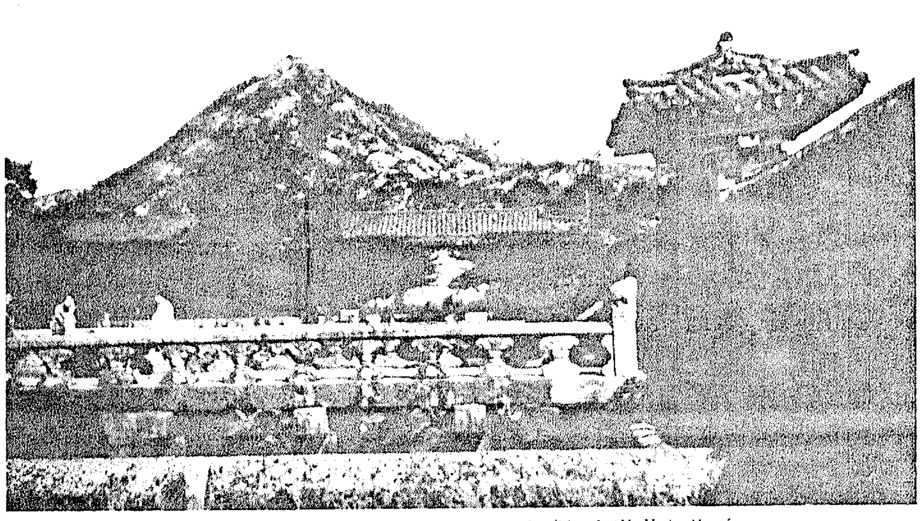
à part, eut été rattachée, action qui ouvrait de vastes horizons.

La façon dont Hideyoshi, comparable à Napoléon, bouleversa les *représentations spatiales*, les *notions de masse*, les critères de temps et de communications de son époque, se laisse reconnaître le mieux à la force de l'armée. Sous *Oda Nobunaga* encore, règnent les contestations au sujet de quelques châteaux, de monts couronnés de cloîtres fortifiés, d'étroites bandes de terrain (à *Mino* par exemple, qui était, il est vrai, une position-clef), avec mise en action de forces féodales modestes. L'expédition de *Hideyoshi* à *Kiushiu* voit le départ de plus de 150.000 hommes d'*Osaka* renforcés par le mouvement tournant de 30.000 hommes de *Choshu* ; il embarque à *Osaka* d'abord 60.000 hommes pour *Yunoshima* sur le détroit de *Bungo* du 7 au 19 janvier 1587, 130.000 hommes du 22 janvier au 17 février pour *Shimonoseki* (par terre puis par-dessus le détroit), frappe enfin le dernier coup par l'action combinée de 73.000 hommes sur terre et de 50.000 sur mer contre *Kagoshima*, la capitale de la contrée dissidente ; la victoire obtenue, il se réconcilie rapidement avec l'adversaire, pour ne pas compromettre son but futur : l'expédition en Corée commencée avec 130.000 hommes qu'il fait alors soutenir par le renfort de 50.000 hommes. De 1592 à 1598, se déroule la première *politique continentale offensive* du Japon ; la Corée est dévastée à un point qu'elle ne s'en releva pas, mais la mort d'Hideyoshi amena le retrait des troupes expéditionnaires. Son successeur *Iyeyasu Tokugawa* acheva l'œuvre d'unification de l'empire et eut le coup d'œil vaste au point d'équiper des bateaux pour la Mexique. Mais, sous ses successeurs, l'État insulaire, guidé par son instinct, se détourna de tout contact avec l'extérieur, et ce n'est qu'au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, que l'empire reprit son expansion, tout d'abord vers le Nord.

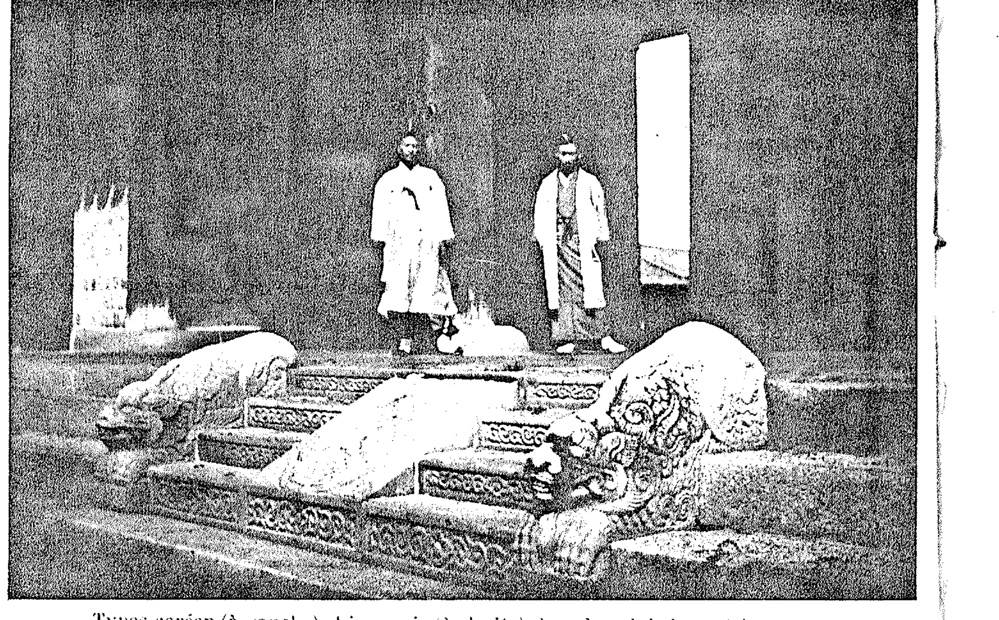
Une des performances les plus remarquables de l'époque *Meiji* des réformes, et à laquelle on ne prête pas assez d'attention, est la facilité avec laquelle les chefs et les masses se firent à ce total *changement de leurs représenta-*



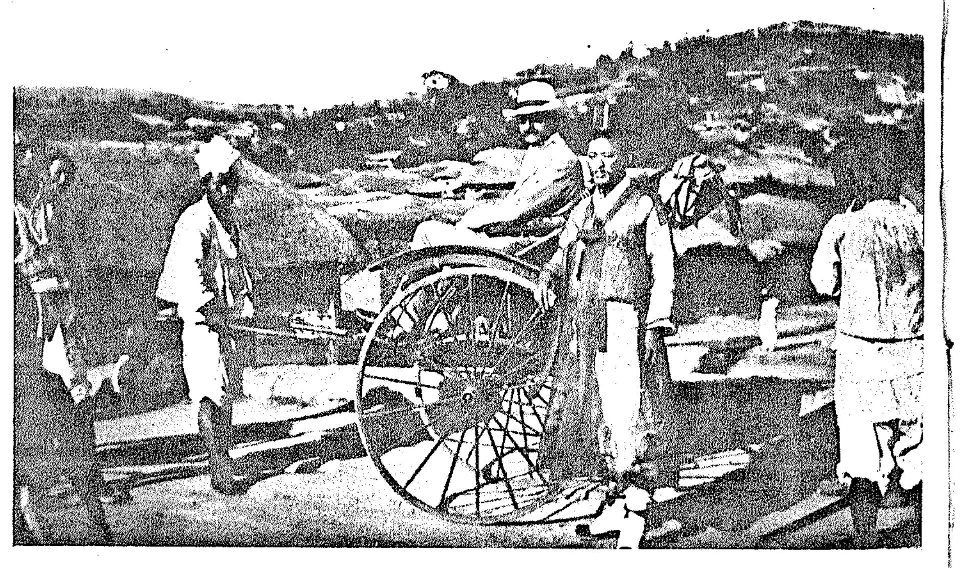
Type de paysage montagneux coréen épuisé.
(*Photographie Mme Martha Haushofer*)



Paysage fatigué par l'homme près de Séoul (Keijo), Corée.
(*Photographie Mme Martha Haushofer*)



Types coréen (à gauche) et japonais (à droite) dans le palais impérial de Corée.
(*Photographie Mme Martha Haushofer*)



L'auteur au milieu de Coréens typiques du peuple.
(*Photographie Mme Martha Haushofer*)

tions spatiales, au sortir d'une époque de quasi réclusion qui durait depuis 1634. Les sacrifices spirituels qui durent être consentis pour cela furent sérieux et le chemin du progrès fut, pour la plupart, une voie de souffrance et non de bonheur : renonciation constante à ce qui était cher par égard à ce qu'on tenait pour nécessaire au maintien et à la grandeur de la patrie. Le commerce, à *Deshima*, avec les Hollandais, avait laissé pénétrer certaines connaissances de l'étranger.

Mais ces connaissances encore très incomplètes n'atteignaient qu'un tout petit cercle. Tout le reste a dû être acquis au cours d'une seule génération dont le vieux maréchal *Yamagata*, si attaqué en qualité de *Genro*, était un des rares survivants qui avaient parcouru toutes ces vicissitudes, et le prince *Sayonji* le dernier occupant encore un poste important en 1932.

Les bons ouvrages sur la politique de l'Asie orientale sont malheureusement rares dans notre littérature et les spécialistes ne sont pas d'accord avec les opinions émises par ceux, peu nombreux, qui ont paru. « Les nouvelles formations est-asiatiques » de Francke étaient parmi les meilleures productions d'ensemble. Brandt voyait la Chine tout en rose, le Japon trop peu amicalement ; ses ouvrages étaient très répandus et nous lui devons l'incident de *Shimoneski*. Pourtant c'était un connaisseur et un observateur de premier rang ; un bon travail de Grothe lui rend justice en cela.

Les impressions de Richthofen sont le plus clairement et le plus brillamment rendues dans son premier journal de route au Japon ; la force de constatations qui n'ont pas été brisées et faussées par la réflexion s'y révèle. Rodolphe Stübe a bien placé dans leur cadre anthropogéographique les essais interprétatifs de Percival Lowell et de Lafcadio Hearn ; la fine étude spéciale de E. Simon sur les *Riukiu* est de la même année : monographie type, qui livre de vraiment bons matériaux pour permettre de se former son propre jugement.

Puis les flammes de la guerre effacèrent toute vue objec-

tive dans ce pays qui, malgré tout, même alors, resta plus fidèle à lui-même que certains autres. Ainsi *L'Isolement du Japon* est-il un livre anonyme plein de demi-vérités, trahissant des influences anglo-saxonnes dans le sens wilsonien, plein de reproches contre un Japon trop féodalement autocratique.

Une vue d'ensemble sur les forces agissantes et inhibitrices qui modèlent le développement externe et interne

Une vue d'ensemble de cet ordre donnera nécessairement une brève histoire de l'extension du peuple et de l'État japonais, ainsi que de l'alternance rythmique des poussées et des replis — une des plus intéressantes expériences de l'histoire mondiale dans le domaine de la formation de l'État. En y regardant bien, on constate que dès l'instant où il se sentit solide sur ses boulets, le royaume insulaire réagit avec une sensibilité presque télépathique aux actions du dehors, qui souvent ne battaient ses rives que sous forme de vagues peu bruyantes. Se laisser attirer d'abord sans contrôle par de légères incitations, puis les passer au crible, par une forte réaction de l'instinct, bouillonner tantôt avec passion, puis s'éteindre paresseusement — tel est, pareil à celui d'un volcan, le comportement psychique des Malais, qui paraissent se complaire à exacerber ces contrastes. J'ai tenté ailleurs de donner les déterminantes géographiques de cette expansion géographique du Japon avec les données bibliographiques s'y rapportant.

Les premières incitations du dehors qui contribuèrent à donner au Japon sa vie propre furent, nous l'avons dit, les descentes dans ce pays des premières tribus venant du Sud, entre le VIIe siècle et les premières invasions en Corée, du IIIe au Ve siècles, date à laquelle ce premier cycle peut être considéré comme fermé.

Le contre-coup de cette action sur le continent, qui nécessita une prise de contact avec le niveau cultural coréen (cf. Ratzel), produisit la première inhibition, la première incitation à une concentration des forces à l'intérieur : l'adoption de l'écriture chinoise (en 405), du bouddhisme (de 552 à 587) suivirent, puis la transformation de l'État de lignées nobles en un État de fonctionnaires de modèle chinois. La vague culturelle se propage vers le Nord-Est dans les tribus barbares voisines et provoque un nouveau besoin d'extension qui reporte les marches du royaume vers le Nord au delà de la région de l'actuel *Tokyo*, jusqu'au château fort de *Taga* (premier monument de pierre, datant de 762), puis vers la côte septentrionale de *Hondo* ; quelques descentes occasionnelles sont aussi effectuées sur l'île de *Yezo* (forteresse de *Matsumai*). Ces guerres donnent naissance à une rude caste guerrière, les *shogun de Kamakura*, qui dominent finalement la cour efféminée de *Kyoto* — phénomène de rajeunissement qui se reproduit plus tard au temps de *Hideyoshi*, puis lors de la réaction contre le *shogunat* dégénéré des derniers *Tokugawa*. Ces trois renaissances se produisent juste à temps pour percevoir les chocs les plus dangereux de l'extérieur ; les tentatives d'invasion sous Koublaï-Khan (1274-81), le premier choc du christianisme qu'apporte avec elle la colonisation ibérique (1543-1616), l'ouverture violente du pays par les systèmes anglo-saxons du commerce mondial (1854-1869), — chocs et réactions suivis chaque fois d'une expansion japonaise.

J'ai déjà démontré le lien existant entre les contacts en bordure, les utilisations géographiques et les contre-coups géopolitiques. On peut prouver que le danger mongolique a été suivi par l'expansion vers le Nord, puis par l'établissement dans les ports coréens du Sud-Est, que le contact ibérique a provoqué une extension subite des marches dans toutes les directions principales : occupation des îles *Bonin* et *Volcan* (1675), avance dans l'île de *Yezo*, sur la partie septentrionale de l'arc des *Riukiu* (1609), descentes en *Corée* (1592-1598), envois de bateaux au *Mexique*. A notre époque, après un repli de 1864 à 1874 et un boulever-

sement de la structure interne, dû au reste à une réaction de défense contre l'agression extérieure, se produit l'expansion qui débute en 1874, accuse une poussée rythmique toutes les décades, et qui n'est pas encore achevée. Cette expansion englobe tout d'abord les îles *Riukiu*, tandis que des prétentions sont émises sur la *Corée* et *Formose*, elle embrasse en 1875 les *Kouriles*, puis *Hawaï* en tant que colonisation sur un sol étranger, puis *Formose* (1894-95) et le *Liautung* une première fois, avec de nouvelles prétentions sur la Corée, en 1905 le Sud de *Sakhaline*, le *Liautung* et la *Corée* (qui n'appartiendra cependant formellement à l'empire qu'en 1910), en 1914 les *positions allemandes* en Asie orientale et dans le Pacifique ; de 1919 à 1925, poussée momentanée en *Sibérie* (par *Vladivostok*) et à *Sakhaline*, à *Tsinan-Fu*, en 1931-32 dans la *Mandchourie* et en 1932 à *Shanghai*, où se produit la sanglante aventure que l'on sait. Il s'agit, au fond, dans tous ces cas, de *chocs en retour comme suite à des commotions venues du dehors*, déterminés aussi bien par l'instinct que par la prévoyance géopolitique, avec un sens très aigu de la force des oppositions à surmonter et du point de moindre résistance.

La finesse du doigté pour tâter les champs et les lignes de force est d'autant plus remarquable que les seules expériences à disposition sont tout d'abord seulement internes, quoique de haute valeur vu la complexité de leur mécanisme. Après que les dangers indubitables de la pénétration ibérique eurent été écartés par le moyen étrange de la fermeture passive du pays dans le premier tiers du XVIIe siècle, le choc suivant de l'extérieur se produisit par le glissement russe, entre les terres habitées et inhabitées du Nord de l'Asie, vers les *bouches de l'Amour*, où *Pojarkov* était apparu en 1643 ; c'est d'ailleurs avec les Chinois que se produisirent les premiers frottements. Cependant, malgré que le contact avec l'extérieur fût réduit au petit comptoir hollandais sur l'île de *Deshima*, à un bateau hollandais par année et à quelques bâtiments chinois, les antennes japonaises étaient si subtiles que l'approche russe fut équilibrée à temps par la pénétration de la grande île du Nord et son

relevé géographique (*Mogami Tokunai* en 1792, *Kondo Juzo* puis *Mamia Rinzoo*) et la construction de fortifications des côtes (1798) ; l'audacieux coup de main des Anglais sur *Nagasaki*, en 1808, fit activer leur édification et amena la fabrication d'une belle carte secrète de l'empire au 1 : 45.000 ; c'est à elle principalement que Siebold a emprunté le tableau qu'il publia du pays et de ses formes principales (1808 à 1823). Il est hors de doute que l'activité de Siebold en 1826, plus portée à la médiation qu'à la production originale, a aidé le nouveau Japon à s'adapter à l'imminent changement du champ de forces.

Mais tandis que des commissions d'étude japonaise étaient envoyées par le monde pour en rapporter une véritable connaissance des circonstances de l'étranger, car, par *Deshima*, les nouvelles ne pénétraient que goutte à goutte (et l'important retour de la mission *Iwakura* eut lieu en 1863), trois groupes de dangers menaçaient l'archipel du dehors. Le danger le plus aigu, c'était le mouvement russe offensif contre *Sakhaline*, les *Kouriles*, *Yezo* (où il fit sentir son influence à *Hakodate*) et les îles *Tsushima*, puis contre les côtes de la *Corée* ; un autre danger était représenté par les tentatives françaises d'opérer une pénétration pacifique, de militaires et de conseillers, avec l'aide des shogun ; et le danger le plus grave pour l'avenir c'était d'être assujetti par les grandes puissances maritimes anglo-saxonnes, auxquelles, pour le bonheur du Japon, il ne manquait que des forces terrestres pour pénétrer dans l'intérieur des terres. C'est ainsi que le Commodore Perry avait en poche, en 1853, des ordres d'investigation de *Formose* et des *Riukiu*, et ce ne fut pas la faute de ses rapports s'il ne fut pas donné suite à ces derniers. Les moments les plus risqués furent la canonnade de *Shomonoseki* et de *Kagoshima* par la flotte franco-britannique, les sondages français près de *Sakai*, l'hivernage projeté des Russes à *Tsushima*, île-vigie dans le canal de ce nom, qui n'échoua que par une réplique des Anglais à *Port-Hamilton* (autre île du canal de Tsushima).

Le danger culmina de nouveau lorsque la flotte en fuite

du *shogun* proclama, par un acte désespéré, la République de *Yezo* : l'instinct ethnique de l'unité et de l'inviolabilité de ce principe parut sombrer. Les chefs qui étaient partis pour l'étranger revinrent en cet instant et démontrèrent qu'ils n'avaient pas été envoyés en vain. D'un regard perçant, on reconnut immédiatement comment on pouvait jouer les forces étrangères l'une contre l'autre pour peu qu'on eût adopté certaines formes de leur système de civilisation, et comment on devait momentanément retenir les plus téméraires des siens — même au prix d'une répression sanglante comme ce fut le cas lors de la révolte de *Satsuma* en 1877 — et composer avec les plus dangereux des adversaires. C'est dans cet esprit que fut conclu le traité de 1875 avec la Russie qui attribuait les *Kouriles* à l'empire insulaire, et tout *Sakhaline*, abandonné à regret, à l'empire continental, — éliminant ainsi les dangers du condominium. Les puissances maritimes reconnurent les anciens titres du Japon sur la continuation méridionale de l'arc insulaire vers les îles *Bonin* et *Volcan* (1879) et vers les îles *Riukiu* (1877). Une expédition à *Formose* montra à la Chine que le Japon était parfaitement capable de participer à des opérations de police internationale ; mais ici, comme en Corée, on se retira après ce premier geste de lui mettre la main au collet. Les forces n'étaient pas encore suffisantes pour des assimilations de cette envergure. Entretemps, on reçut, tout d'abord de France, puis d'Allemagne, des modèles et des maîtres qui revêtirent le pays de la cuirasse qu'il lui fallait.Pour la flotte, les maîtres furent trouvés en Angleterre. On prit éclectiquement de part et d'autre ce qui convenait.

Mais le Japon ne copia jamais sans raisonner ; on put le constater lors du premier emploi de grand style des moyens de combattre outre-mer, c'est-à-dire dans la guerre où la Chine et le Japon se disputèrent la Corée. Longtemps avant que les autres puissances en eussent reconnu le principe, les Japonais avaient créé un vaisseau-type ; aussi disposaient-ils d'une flotte de guerre adéquate à l'esprit d'une puissance insulaire, d'une double escadre de croiseurs de

bataille uniformément armés et de même vitesse (au temps de la crise de désarmement de Washington, ils disposaient de 7 de ces croiseurs contre 8 anglais), qui prirent rapidement le dessus sur les bâtiments chinois, en soi plus puissants mais constituant un musée d'échantillons ; pour le transport, les Japonais avaient également un transport-type dont on avait éprouvé les capacités en s'en servant pour la première ligne postale. Le royaume insulaire a conservé jusqu'aujourd'hui le principe de ces deux bâtiments-types, d'un tonnage certes beaucoup plus puissant qu'au début, et il a dépossédé l'Allemagne de ses colonies du Pacifique avec une escadre à la tête de laquelle se trouvait le croiseur de bataille *Kongo*, qui, à lui seul, dépassait, en puissance, toute la flotte de Spee. La première explication avec la Russie, demi-gain et demi-échec, fut suivie par une reculade complète vis-à-vis des États-Unis dans l'affaire d'*Hawaï* ; les difficultés étaient la suite du manque de main-d'œuvre dans les plantations et l'exportation d'ouvriers souffrant au Japon de la baisse des salaires, la suite donc de causes purement économiques à un moment où le Japon bandait toutes ses forces pour combattre la pauvreté dans laquelle il vivait. Mais à la même époque, il l'emportait sur la Chine, jusqu'alors la puissance universelle de l'Extrême-Orient, en *Corée*, à *Formose* et au *Liaulung*.

Depuis que le Japon porta de nouveau ses regards vers l'extérieur, sa *politique extérieure* fut du reste principalement guidée par ses *relations avec la Corée*, parce que ce pays faible et délabré n'était pas capable de se tenir lui-même debout, et que, sous la domination chinoise ou russe, il eût paralysé la liberté de mouvements du Japon. Cela avait été déjà reconnu en 1874 et on procéda, à l'instigation de *Saigo*, à un relevé géographique et à la préparation d'un terrain d'attaque. Mais la mission *Iwakura*, qui rentrait d'Europe, montra avec raison que ni les forces matérielles, ni la structure interne, autour de laquelle se livraient des combats, n'étaient encore à la hauteur d'une pareille entreprise ; les hommes d'État tinrent fermement tête aux

chefs militaires, et ce fut une des causes de la révolte à *Satsuma*. La *Corée* est aujourd'hui japonaise et *Saigo* a son monument ; mais en 1877, le plus valeureux des Japonais et ses fidèles furent épouvantablement massacrés, sacrifiés à une conception supérieure en politique étrangère. Cela jette un jour éclatant sur la rare conscience des possibilités géopolitiques qui pilote le bateau de l'État japonais au travers des écueils, et explique la victoire des hommes d'État grisonnants, en 1932, sur la jeunesse bouillonnante. Le Japon a toujours ressenti vivement la connexion des événements. Par delà les liens culturels, il a voulu forger des liens politiques, parce qu'il voyait les dangers qui devaient succéder à la guerre avec la Chine : une guerre contre trois fronts, qu'évoque Kjellen avec acuité.

Le succès de la guerre contre la Chine permettait au nouveau Japon de s'affirmer sur le continent et de s'y opposer à la masse chinoise. Les publications d'alors et, en particulier, le journal privé du comte *Hayashi* montrent combien le Japon était encore peu sûr de soi, combien il se rendait compte, plus que jamais, de la sage règle d'*Iyeyasu* : « Après la victoire, affermis ton casque sur la tête ! » (parole prononcée en 1600 sur le champ de bataille de *Sekigahara*).

Juste à ce moment où le Japon, avant 1895, cherchait des connexions permanentes, celle avec l'Allemagne fut ruinée par la participation de ce pays aux côtés de la Russie et de la France dans la malheureuse attaque de *Shimonoseki*.

Les événements qui ont conduit à l'intervention de *Shimonoseki* ont été, à ma connaissance, partiellement bien exposés par Ottmar von Mohl et mieux encore par Francke. Pour la première fois, les faits y sont exposés, sans exagération, avec toutes leurs conséquences : renversement subit des liens d'amitié culturo-politiques basés sur l'instinct ethnique de part et d'autre, depuis la réception aimable à l'excès du prince *Komatsu* en 1894, les assurances que l'envoyé plénipotentiaire germanophile, comte *Aoki*, avait reçues du refus d'intervention de l'Allemagne,

assurances sur lesquelles le Japon avait basé toute son attitude, jusqu'au brusque changement de scène suggéré par Holstein et von Brandt au juriste Marschall, à Hohenlohe et à l'Empereur, changement suivi au Japon d'une réaction ethno-psychique déplorable, soulignée par la main maladroite de l'envoyé diplomatique, chevalier von Gutschmidt. L'épisode fut d'autant plus fatal qu'il discrédita ceux des hommes d'État japonais qui étaient de vrais amis de l'Allemagne, le comte *Aoki* et le prince *Katsura*, et qu'il blessa personnellement le prince *Ito* ; enfin, on offensa même personnellement *Meiji-Tenno* en différant la remise d'un ordre qui avait été promis. Cette conjonction de faits fut le début, de la part du ministère allemand des Affaires étrangères, d'un traitement diplomatique du Japon complètement erroné, qui ruinait comme à plaisir ce qui avait été semé dans le domaine culturel, traitement que ne purent contrebalancer les relations scientifiques, militaires et techniques. En outre, étant donné la *sensibilité du peuple entier dans les affaires de politique étrangère*, on vit, derrière ces événements, des intentions malveillantes beaucoup plus systématiques qu'elles n'étaient en réalité ; un sillon de plus en plus profond se creusa entre les deux États, quoique des minorités éclairées en Allemagne, et encore beaucoup plus nombreuses au Japon, combattissent ce désaccord ; finalement se produisit la rupture de 1914, pour l'évitement de laquelle, encore peu de semaines auparavant, le Japon fit des démarches qui sont beaucoup trop peu connues en Allemagne. La chance allemande, qui fut tout d'abord dédaignée, puis rendue inaccessible par une fausse manœuvre diplomatique, devint la chance de l'Angleterre. Le Japon accepta l'*orientation anglaise*, ethno-psychiquement bien préparée par une *alliance*, et devint l'épée — dûment rémunérée — du royaume insulaire de l'Occident contre la grande puissance continentale russe, qui avançait sans arrêt en Asie, alors qu'elle avait chez elle des tâches pour encore un demi-millénaire. Mais le Japon tenta à plusieurs reprises d'avoir l'Allemagne comme partenaire dans l'alliance léonine avec l'Angleterre, afin

d'écarter les dangers que cette alliance, conclue en 1902, recélait pour lui. La porte qui permettait à l'Allemagne d'y entrer resta ouverte toute une année (Hayashi).

Un arc de triomphe de l'indépendance est encore debout aux portes de Séoul ; le pays prit sa joie pendant dix ans à cette folle illusion, alors que son sort avait déjà été scellé depuis longtemps, après une âpre lutte diplomatique, entre le Japon et la Russie, qui s'acheva en guerre — perdue par la Russie qui la considérait comme une campagne coloniale étrangère à l'âme du peuple, gagnée par le Japon qui la considérait une affaire vitale. La guerre sino-japonaise de 1895 avait fait apparaître le Japon comme une grande puissance mais d'espace limité, l'expédition des Boxers de Chine, en 1900, montra sa capacité d'offrir avec avantage son alliance à des puissances non asiatiques, la victoire de 1905 sur la Russie le consacra grande puissance mondiale. Il était toutefois encore handicapé par sa dette, que les deux puissances anglo-saxonnes surent maintenir par leur immixtion à Portsmouth, et dont il ne fut libéré complètement que comme bénéfice de la guerre mondiale.

Après la victoire sur la Russie, les chefs japonais ne perdirent pas un instant de vue le sentiment du danger que vaut au pays son isolement, ni la nécessité de tout d'abord utiliser et assurer les possibilités données. Car, la *solidité de l'alliance anglo-japonaise* s'était relâchée en même temps que le danger russe s'estompait : elle avait changé de sens. Le plus grand bénéfice de la victoire du côté du continent, en outre des gains modestes de la *moitié méridionale de Sakhaline* et du *Liaulung*, importants postes avancés tout de même, se lisait plutôt entre les lignes que dans le texte du traité : la relation avec la Corée. Cette moisson ne pouvait être engrangée que par le *rétablissement de rapports supportables avec les voisins du continent.* Une initiative des États-Unis dans la zone intermédiaire entre la Russie et le Japon, en Mandchourie, eut le grand mérite d'activer cette réalisation : la proposition Knox, en 1910, de neutraliser les chemins de fer mandchouriens, c'est-à-dire de les livrer à

la puissance capitaliste américaine. Cette proposition mettait en danger aussi bien ce qui subsistait de la position russe que la situation de début du Japon, et elle amena un *accommodement des intérêts* ; c'est lors de la confirmation de cet arrangement que le prince *Ito*, son principal négociateur, fut la victime d'un attentat. Cela aussi ne fit que précipiter l'annexion de la Corée à l'empire japonais ; la famille impériale coréenne reçut un apanage et fut englobée dans la noblesse japonaise, la majorité de ses intellectuels avancés furent habilement captés par des avantages matériels, la faible résistance matérielle fut brisée, la frontière de l'empire portée au *Tioumen* et au *Yalu*, cette frontière elle-même couverte par des régions à droits de pêche (*Kamtchatka, rives de la mer d'Okhotsk, Province maritime* tout d'abord jusqu'en 1918, avec prolongation ultérieure), droits de navigation sur l'*Ossouri*, l'*Amour* et le *Soungari*, zones des voies ferrées japonaises en *Mandchourie* avec protection particulière des droits spéciaux du Japon dans ce pays. Le but de toutes ces mesures, et celui aussi de la politique vis-à-vis de la Chine dans ses grandes lignes, était cependant de prendre un contact immédiat avec les deux grandes puissances continentales et de s'assurer une *protection vers l'arrière* plutôt de s'étendre ses propres sphères d'intérêt. En effet, le maintien à distance de puissances désireuses d'avancer, en particulier des grands États capitalistes anglo-saxons, fut l'objectif profond de l'appui sur des terres inhabitables que prit l'action du Japon dans le Nord-Ouest, et non pas le désir d'attaque en soi ; il est vrai que cela lui valut une complication sur l'autre, en 1904, 1915, 1919, 1925, 1927, 1931-32, sans que cette action générale fût suivie d'une expansion de la population. Le sentiment populaire et la volonté nationale, qui se manifeste de plus en plus en politique extérieure avec les progrès de la démocratisation et du parlementarisme, voient toujours là le *côté arrière*, l'*Ura-Nihon*, que l'on veut sentir assuré et que l'on préférerait voir consister en États-tampons sans défense ou en amis politiquement impuissants sur mer et où l'on voudrait trouver une source sûre de ma-

tières premières. Mais le côté *face*, l'*Omolte Nihon*, se tourne vers l'océan Pacifique ; l'instinct ethnique, quand il n'en est pas détourné artificiellement, regarde et pousse vers le Sud et le Sud-Est, y cherchant un appui sans frictions, des débouchés, des sources de matières premières pour s'assurer contre le côté arrière.

Ainsi, plus que pour toute autre grande puissance, les *directives de la politique étrangère* et de l'histoire, pour autant qu'elles dépendent de forces agissantes et d'inhibitions extérieures, s'expliquent par le jeu des facteurs spatiaux et raciaux du propre territoire ; elles s'expliquent aussi par l'art que possède le peuple, dans son ensemble, lorsque se présente une alternative de conséquence redoutable, d'obéir à l'appel du destin qui vient du dedans. C'est un bonheur et une possibilité rare de pouvoir rester fidèle à soi-même et à son caractère ethnique, mais c'est la récompense du fait, qu'en dépit de tentations et à la surprise des observateurs du dehors, on a obéi à la voix qui vient du dedans. C'est ce qui explique ces replis sur soi-même apparemment inexplicables, ces auto-séquestrations d'une part, d'autre part ces adhésions passionnées à des courants culturels que l'on sent opportuns, la Renaissance qui se produisit par trois fois par rénovation intérieure, sans que fussent brisés le caractère national, l'âme ethnique et la structure politique dont le développement logique a pu se poursuivre jusqu'à l'heure actuelle.

L'ÉPANOUISSEMENT ACTUEL DU CARACTÈRE NATIONAL, DE L'AME POPULAIRE ET DE LA STRUCTURE POLITIQUE

Un don précieux, que le peuple japonais possède en commun avec les grands peuples de l'histoire, est la faculté de dominer les incitations et les inhibitions du dehors et du dedans : la faculté de conclure des *compromis* inattendus tout en conservant les traits du caractère national, le sentiment d'unité de l'âme ethnique, et tout en observant une ligne évolutive ininterrompue — parfois à méandres étonnants il est vrai. Ces compromis s'échafaudent souvent

à l'instant où les partis sont déjà en marche pour un choc qui paraît inévitable ; il est alors étrange, tandis que toute la construction paraît impersonnelle, de voir surgir de nombreux personnages, qui se jettent dans la brèche par conviction, souvent avec un jeu de mots ; c'était la force d'*Ilo*, qui l'emportait sur ses adversaires politiques en conversant autour d'une tasse de thé ou d'une coupe de saké ; mais souvent, il faudra savoir sacrifier stoïquement sa propre personnalité, comme le firent *Ii Kamon no Kami*, ou *Saigo*, ou bien il faudra se consumer au service de la patrie, comme *Komura*, le plénipotentiaire de Portsmouth, celui qui dressa le programme de l'expansion vers le Nord-Ouest, selon la ligne de moindre résistance. *Des hommes qui soutiennent des programmes, mais qui placent la patrie au-dessus des programmes de parti* : l'époque *Meiji* en a eus, aussi bien que le vieux Japon — dont ils héritèrent ces *samurai*. Ces hommes, formant une équipe dont d'autres peuvent envier le nombre, ont porté sur leurs épaules, au cours d'une génération, le poids de la métamorphose d'un État insulaire, encapsulé, en une puissance mondiale. Les derniers d'entre eux sont morts, les uns en âge avancé, en qualité de *genro* ou d'*inkyo* (vieil homme d'État et propriétaire en viager), comme *Yamagala* et *Mulsukala*, ou ont été tués par attentat comme *Ilo*, ou en ont été estropiés, comme *Okuma*, ou bien encore, comme *Nogi*, se sont donné la mort d'accompagnement (*junshi*), sous forme de *seppuku* (*harakiri*), pour suivre le vieil empereur *Meiji*, chez les *Kami*, les ancêtres déifiés. Leur dernier représentant était en 1932 le prince *Saiyonji*. Ils sont des prototypes, si ce terme a jamais été justifié, et, en immolant tout ce qui, dans leur jeunesse, leur apparaissait comme grand, précieux et aimable, ils ont sciemment et avec une abnégation inouïe, sacrifié le passé à l'avenir de l'empire renaissant. Le développement des événements leur a paru supportable parce qu'ils le voyaient sous le jour d'un lien si fort des anciennes générations avec les nouvelles que le sacrifice présent d'une partie d'une seule génération ne pouvait entrer en ligne de compte. Une volonté d'État de si grande

envergure permet d'élever des prétentions au delà du normal : car le Japon prétend à la domination, du moins sur l'Asie orientale, au rôle de guerrier d'avant-garde pour son peuple de maîtres, sagement téméraire, qui sait masquer ses buts sous les dehors qui lui ont été enseignés en Occident (Genève, 1931), mais sait aussi faire un bond, ou bien, à l'occasion, comme au *jiusitsu*, marquer un pas en arrière (15 septembre 1932).

C'est peut-être un des traits les plus caractéristiques du caractère national, de l'âme ethnique et de la structure politique du Japon que l'évolution qui a amené l'état de fait actuel ne se soit pas accomplie par un seul homme, mais par tout un groupe de chefs, qui ont toujours évité de se produire isolément trop à l'avant-plan et qui ont montré une coordination rare d'action.

Certainement, ils sont déterminés par le lieu où ils sont placés : c'est une des forces du Japon que telle de ses contrées, telle de ses familles, se replongent alternativement dans le niveau commun, pour s'y revigorer, puis réapparaître en force, et opérer la relève de contrées et de familles fatiguées. C'est seulement ainsi qu'il est possible de maintenir au travers des temps des formations gouvernementales qui ne soient pas trop centralisées et dont le sol ethnique sur lequel elles s'appuient ne soit pas épuisé par des exigences exagérées. Ce danger existe aujourd'hui au Japon. Le tremblement de terre du *Kwanto*, le 1er septembre 1923, l'a nettement trahi, même si la séparation de la région capitale d'Osaka-Kobe-Kyoto se révéla circonstance favorable. Après que *Kyoto* eut contenu dans ses murs, pendant deux siècles et demi, l'empereur, dont le pouvoir n'était qu'une apparence mais qui représentait le symbole de l'empire, et que les provinces du Nord-Est, avec leur centre à Tokyo, comme d'ailleurs les autres provinces des *Tokugawa*, eussent disposé de la puissance réelle, les *samurai* du Sud-Oust (à *Satsuma*, *Chosu*, *Tosa* principalement) la prirent à leur tour en mains, mais en se distinguant surtout en cela qu'ils ne sacrifièrent aucune classe avec moins d'égards que la leur propre ; les anciennes lignées nobles (*Kwazoku*), les *daimyo* et leurs tenants les plus proches furent partiellement sauvés en qualité de participants à la nouvelle richesse, de fonctionnaires et de membres de la Chambre haute, les *heimin* (classe bourgeoise) se haussèrent jusqu'à la Présidence du Conseil après la guerre, mais les *samurai* se sacrifièrent au renouvellement de la vie nationale. C'est pour cela aussi qu'ils ont infusé au Japon nouveau leur caractère et leur âme, dont les plus fins traits doivent être attribués à l'idéal des samurai ; les descendants de ces derniers ne possèdent plus qu'un petit signe distinctif dans les états nominatifs et ce que leur transmet la tradition familiale au sujet de la caste disparue à laquelle leurs ancêtres avaient appartenu. Le renouveau de l'époque *Meiji* ne pouvait être réalisé qu'avec les valeurs héritées de la féodalité japonaise, avec son désintéressement, avec son âpre simplicité prête au sacrifice, et qui, malgré Confucius, plaçait la *patrie et l'Etat avant la famille, la famille avant l'individu*, qui était persuadée qu'à l'instant de son sacrifice d'elle-même elle passait par les portes de la vraie vie (*Shi mon yori irite sei mon ni iru !*). La force qui, ailleurs, coule de doctrines métaphysiques, l'État la trouvait ici dans un amour commun métaphysique de la nation : ainsi s'expliquent les avantages qu'offre cette dernière en tant que bloc, avec sans doute des incorrections de l'individu envers les membres d'autres unités moins fortes ; l'explication de Percival Lowell selon laquelle ces facteurs seraient dus à l'impersonnalité n'est pas fondée, car elle n'expliquerait qu'une force passive et non active, telle qu'elle se manifesta aussitôt que l'énergie potentielle qui s'était rassemblée put se transformer en mouvement, — put frapper au dehors comme un ressort détendu, exploser pour mieux dire.

Poursuivre le développement du caractère national, de l'âme ethnique et de la structure politique jusqu'à leur état actuel représente donc une tâche spéciale à partir de 1854. Car, au milieu du XIXe siècle, le caractère national, l'âme ethnique et l'allure particulière du monde insulaire autarchique représentent un tout, séquestré du reste du monde

autant qu'il est possible de l'être. Un idéal a été réalisé, incarné ; il est condamné donc à mourir après sa maturité, à être détruit de l'extérieur ou à dégénérer par faiblesse interne, dans le meilleur des cas à se régénérer. L'expérience faite par la masse dans cette année de l'ouverture par violence du pays est analogue à celle que ferait un moine-chevalier du moyen âge, qu'on pousserait subitement au milieu des luttes économiques modernes, et qui aurait à faire valoir aussitôt les qualités de tempérament et d'âme qu'il avait cultivées dans le silence. La première conséquence en devait être une perte d'équilibre, et d'harmonie interne pour tous ; les esprits étaient en même temps unis par le désir de repousser tout empiètement dans la vie spirituelle d'un peuple qui s'était toujours considéré comme supérieur aux autres, et de maintenir sa position dominante. Seul le choix des moyens séparait le parti des *Joilo*, ceux qui entendaient chasser les barbares, de celui des *Kaikokulo*, le parti qui réclamait l'ouverture du pays, car, pour tous deux, le but était de sauver la terre sacrée et de lui conserver son caractère propre. La bonheur du Japon fut alors d'avoir à sa tête cette équipe nombreuse de chefs désintéressés, de caractère ferme, d'âme affinée et de volonté de fer, qui obtinrent en première ligne de désistement volontaire de 278 seigneurs féodaux, grands et petits, tandis que 17 seulement ne s'y résignèrent pas sans combat. Ils remirent leurs fiefs, leurs armées, leurs petites flottes à l'héritier de l'antique famille impériale, qui revêtait la dignité de grand-prêtre du culte des ancêtres, au jeune empereur *Mulsuhilo*. La Renaissance du pays s'attache à son nom de *Meiji-Tenno* : il était visiblement au milieu d'eux, « comme l'antique rocher couvert de mousse dans le jardin » ainsi que l'exprime l'hymne national de la maison impériale, intact, intangible, comme quelque chose qui a toujours été et qui sera toujours. Et pourtant ce connaisseur d'hommes, cet homme sage et toujours fidèle envers ses serviteurs fidèles, a vraisemblablement aussi été au centre de l'activité rénovatrice, il a guidé, en secret, de ses mains fines et habiles, plus de fils qu'on ne s'en aperçut, selon la vieille formule

de la sagesse japonaise : « *Yumei mujilsu* » (Celui qui veut le vrai pouvoir en évite l'apparence ; l'apparence et l'exercice du pouvoir s'opposent, Baelz). La structure politique du Japon devint ainsi, en l'espace d'un règne, d'un petit corps féodal en parfait équilibre sous une despotie éclairée, une monarchie constitutionnelle avec un cercle autoritaire de conseillers, les *genro*, qui furent un temps tout puissants et avec, pour l'ornementation de la façade (c'était encore le cas en 1910), des corps parlementaires ; à la mort de ce souverain, idolâtré, l'organisme de l'État se trouvait au seuil du passage à un parlementarisme du genre de celui de l'Angleterre au XVIII[e] siècle. *Meiji-Tenno* n'était pas mort depuis une année qu'une sage résistance parlementaire contre son dernier et meilleur conseiller, le comte *Kalsura*, compléta l'évolution, de façon si convaincante que *Kalsura* lui-même, peu avant sa mort, fonda une opposition au parlement contre le parti *seyukai* qui l'avait renversé, confirmant ainsi, de son sceau, le passage à la vie parlementaire. Il est remarquable que ce furent deux des hommes d'État les plus en vue, le prince *Ilo* et le prince *Kalsura*, qui furent les fondateurs des deux partis se succédant, à tour de rôle, au pouvoir. Certainement, ces partis s'appuient encore sur un petit nombre d'électeurs : 1,3 million d'électeurs pour 13 millions en âge d'élire, pendant la guerre, 3,5 millions depuis le printemps de 1919, et à la suite d'une lutte interne semblable à celle qui eut lieu en Angleterre dans le premier tiers du XIX[e] siècle, introduction du droit de vote pour tout homme en-dessus de 25 ans, depuis 1925.

Mais la façon dont s'opèrent ces changements, plus que tout autre contingence de l'histoire du nouveau Japon, montre combien le caractère national et la structure politique de ce pays diffèrent de ceux de l'Allemagne, sans que cette originalité puisse non plus être mise sur le compte de notions empruntées au royaume d'Angleterre.

Il s'agit d'un type *nouveau* : c'est une synthèse de l'histoire anglaise et de l'histoire interne néo-allemande, de même que les périodes de l'évolution japonaise pré-

sentent des apparentements étranges avec les caractères historiques et les aspects de l'évolution allemande.

Si l'on décortique le développement historique de façon à débarrasser l'*action durable* de toutes les péripéties momentanées, on constate, en Angleterre comme en Allemagne, qu'après chaque lutte particulière, c'est toujours l'égoïsme, soit social, soit individuel, soit politique, soit économique qui l'emporte ; en Angleterre — même si cela ne se produisit qu'après l'expérience américaine — il s'accomplit un équilibre des différentes tendances ; en Allemagne celles-ci se succèdent brutalement. Au Japon, par contre, c'est toujours jusqu'ici le sentiment de la responsabilité générale, de la sensibilité générale, de l'économie générale qui l'a emporté, sans cependant violenter ce qu'il y a de plus intime dans l'individu, de sorte que celui-ci se sent vis-à-vis de l'organisme de l'État dans une atmosphère de respect et non pas de crainte. Avoir pu atteindre cette condition est le secret du caractère national japonais et de l'âme populaire qui vibre à l'unisson sans encore connaître, pour le moment, la haine des classes.

Ces circonstances ne sont valables que pour la race de l'archipel proprement japonais, avec ses 65 millions d'habitants, mais pas pour les 92 millions d'habitants de l'empire. On espère arriver à un équilibre et il paraît possible de l'obtenir, d'après les expériences passées de la race — qu'elle ne craint pas de renouveler ; mais il ne pourra être atteint que si les extrémités de l'empire sont à l'abri de tout trouble venant de l'extérieur, de même que ce fut le cas jusqu'ici pour l'archipel restreint.

L'armature insulaire d'une culture autarchique est devenue, au prix d'un enfantement terrible, une structure politique capable de porter le cadre politique de l'empire entier et de surmonter pour la race, du point de vue eugénique, les suites de l'expansion industrielle. Mais l'empire dans son ensemble n'en est pas encore là ; de même qu'il fut, dans le passé et sur son territoire réduit, deux fois mis en danger par des courants luttant en sens contraire, il devra lutter pour les tâches qu'il s'est assignées sur le

continent et les complications qui s'élèveront sur les rives océaniques. Son œuvre ne sera pas facilitée par le fait qu'il veut être le défenseur d'abord d'une race crainte — celle de l'Asie orientale — pour son nombre et le niveau de sa culture, puis d'une autre masse plus faible en nombre, moins homogène et pas encore reconnue — celle de 140 millions de Malayo-mongols. Le Japon est le seul champion de l'avenir malayo-mongol comme de l'idée panasiatique ; culturo-politiquement, il a la force de tenir ce rôle, mais ce rôle offre le défaut de conditionner l'oppression de trois peuples frères, entre autres celui auquel il doit sa propre culture, une partie de son sang, son écriture et l'une de ses religions. Il se trouve ainsi à une croisée de chemins, et Rabindranath Tagore lui a lancé un avertissement en l'exhortant à *rester fidèle à son caractère asiatique*.

Les relations de la terre d'origine, puis de l'État insulaire, enfin de l'empire étendu, avec les *régions en bordure* doivent être mentionnées à propos de la structure politique si l'on veut comprendre les principes de géopolitique qui ont joué dans la fixation des frontières, la tendance à former des États-tampons, la création de larges zones de sûreté, le maintien intentionnel des situations hybrides, derrière lesquels on puisse se sentir à l'abri mais où l'on puisse aussi préparer des poussées volcaniques selon les directions déterminées par le sol. On ajoutera la tendance à enclore les mers, à dominer les côtes opposées, ce qui détermine, presque automatiquement, un contact ennemi, éveille une réaction. L'ancien Japon avait autrefois des condominiums dans les États méridionaux de la *Corée*, dans des ports de la côte, à *Yezo*, aux *Riukiu* avec la Chine depuis 1609, à *Sakhaline* avec les Russes jusqu'à ce que le traité de 1874 avec la Russie, relatif à Sakhaline et aux Kouriles, fit un partage net. Puis l'État insulaire s'avança vers le Nord et sur le continent : le Sud de Sakhaline, des droits de pêche côtière dans la mer d'Okhotsk, des droits de navigation sur l'Amour, le Soungari et l'Oussouri, des zones de voies ferrées, la Corée, furent acquis ; en 1931 la main fut mise sur tout le réseau mandchourien, un État-tampon fut

créé ; vers l'Ouest, les droits sur le Shantung ne sont pas complètement abandonnés ; vers le Sud, Formose, les possessions allemandes du Pacifique, déjà auparavant les îles Bonin et Volcan, sont englobées ; vers l'Est, les îles Hawaï devaient constituer un poste similaire ; la hardie main-mise des Américains sur l'archipel, en 1898, fit échapper la prise mais la population de ces îles compte 140.000 Japonais sur 330.000 habitants.

D'où vient l'énergie pour cette expansion, pour une transformation si bouleversante de la structure du pays ? Ce n'est pas la pression de la nécessité, ce n'est pas la surpopulation, même s'il est vrai que la densité est très forte en divers points du Sud et du Sud-Ouest. Si l'on calcule la densité non pas pour l'ensemble du pays, mais pour le pays cultivé, elle est, en moyenne, dans la terre d'origine, non pas de 170 habitants au kilomètre carré, mais de 969 habitants.

Naturellement, on peut estimer différemment ce qui est terrain cultivable. Mais il existe une soupape de sûreté : l'île de *Yezo* (*Hokkaido*), d'une superficie de 80.000 kil. carrés environ, et dont la densité de population n'est que de 19 (1920), 25 (1925), 32 (1930) par kilomètre carré.

Il s'agit donc davantage de mesures de précaution, quant à l'espace disponible, pour l'avenir, d'une manœuvre sciemment géopolitique, de l'expression d'une volonté raciale et impériale ; l'ancienne harmonie de la race insulaire et de l'État insulaire ayant été détruite, il n'y a plus qu'une avance ou un recul qui soient possibles, mais pas une recherche d'équilibre sur place.

L'État unitaire, qui, en demi-siècle, s'est organisé à partir d'une organisation féodale analogue au Saint-Empire romain, à partir d'une position de complète faiblesse vis-à-vis de l'étranger avant 1870, représente peut-être *la plus forte réaction contre l'européisation du globe*, dans le cas où — et cela sera le facteur le plus important — la force biologique de sa race se conserve ce qu'elle est, ne fût-ce que de façon approchée.

Nous devons donc tracer une ligne de démarcation nette

entre la terre d'origine et l'empire pour ce qui concerne le développement du caractère national, de l'âme ethnique et de la structure politique. Il n'y a au fond que l'arc insulaire proprement japonais qui soit uniforme, les îles du Nord étant peuplées en-dessous de la normale : *Sakhaline* avec 300.000 habitants en été (dont 20.000 ouvriers de passage) et 2.000 Aïnou, qui fondent rapidement, les *Kouriles*, avec 6.000 habitants, peuvent être considérés comme vides d'humains. Un million de Japonais qui vivent à l'étranger se considèrent comme plus Japonais que ceux du pays natal ; ils sont dispersés en *Corée*, *Mandchourie*, *Chine*, *Russie extrême-orientale*, *océan Pacifique* et *sa rive orientale*. Parmi les populations mélangées de *Formose*, les Chinois demi-métissés de cette île, au nombre de 4 1/2 millions, supportaient la domination japonaise passivement en apparence, les aborigènes d'origine indonésienne, pacifiés, qui étaient tombés pendant la guerre de 130.000 à 86.000 (140.000 avec les aborigènes soumis), avec des grincements de dents, et il n'y avait que les 250.000 Japonais, soit le 4 % de la population, qui étaient les adeptes déclarés de leurs compatriotes : donc *stade purement colonial*. En *Corée*, on comptait, en 1916, 16,3 millions de Coréens, mais ils sont aujourd'hui bien 21 millions, en outre d'environ 500.000 Japonais, soit 2 %, se répartissant de façon très inégale dans la presqu'île : ce sont les *conditions d'un pays occupé*, dont les facultés d'assimilation sont le grand X de l'avenir japonais. La situation est meilleure dans les *îles du Pacifique* dont on peut prévoir la japonisation complète (*Saipan* par exemple), de même que celle des *Hawaï*, qui deviendront aussi certainement japonaises que Prague est devenue tchèque.

Tel est le résultat d'un déroulement historique que nous avons passé rapidement en revue, dont nous avons souligné certains tournants, mais dont de larges domaines ont été à peine effleurés. Car il ne s'agit pas ici des épisodes de 2.500 ans d'histoire, mais des *traits caractéristiques pour la connaissance du pays*, traits ineffaçables qu'on reconnaît encore aujourd'hui, et qui ont donc leur place dans la

description de l'organisme géopolitique, entre les conditions naturelles de l'espace occupé, les hommes qui s'y sont développés par leur volonté, les qualités de leur race et les influences culturelles, et toute la vie matérielle qui s'y est constituée, comme colonisation, économie et communications.

La grande richesse des événements et l'impression inhabituelle qu'ils provoquent en nous, font justement qu'une pareille esquisse doit s'en tenir aux grandes lignes ; elle doit, comme un bon dessin japonais à l'encre de Chine, ou comme un hardi *Ji* (signe du symbole), avoir un sens d'après ce qui ne s'y trouve pas, elle doit laisser deviner entre les lignes, plutôt que se perdre en détails. Il doit en être de même que du Japonais qui, sur la garde de l'épée, marque par un animal symbolique, un bateau, un pont, esquissés en quelques lignes ondulées, un événement historique de son peuple, certain qu'il est que ce dessin sera compris. Car son histoire est vivante, en lui, comme l'esprit des ancêtres, des *Kami*, comme l'empire du soleil levant (dont il se sent un passager rapide chargé de devoirs), toujours présent dans sa conscience.

Le déroulement des événements d'après-guerre, depuis le tremblement de terre du Kwanto jusqu'a l'immixtion en Mandchourie et a l'aventure de Shanghai en 1932.

Ce n'est que grâce au maintien tenace de la ligne traditionnelle, malgré toutes les facultés d'évolution, que se laisse expliquer le développement particulier ultérieur de la politique extérieure et intérieure : depuis l'épanouissement économique d'après guerre, par la dépression du tremblement de terre du Kwanto (1er septembre 1923), jusqu'au début d'une reprise économique en 1930, à la participation à la crise mondiale, et, comme point culminant, à l'expansion en Mandchourie et aux événements de Shanghai. Kennedy (*Changing Fabric of Japan*) a dessiné, en traits

vigoureux, le caractère impersonnel et de technique gouvernementale de cette succession de faits.

La vie du dernier *genro*, le prince *Sayonji*, qui, à l'âge de 83 ans, fut encore appelé en 1932, à former un cabinet national de concentration en suite de la crise, extérieure et intérieure, créée par les événements de Mandchourie, est une véritable incarnation de la ligne traditionnelle ; il en est de même de celle du vieux chef populaire *Inukai*, qui, après une longue carrière dans l'opposition, tomba victime d'un attentat fasciste, le 15 mai 1932, alors qu'il était à la tête d'un cabinet du parti *seyukai*, que justement *Sayonji* dirigea de 1903 à 1914.

Cela se voit aussi lorsque le dernier *genro*, le successeur des grands constructeurs de l'empire *Sanjo*, *Iwakura*, *Saigo*, *Kido*, *Okubo*, *Ito*, *Yamagata*, *Oyama*, *Matsukata*, *Inouyé*, *Katsura*, après les troubles du riz de 1918, la chute de *Terauchi* — dont *Sayonji* blâmait l'aventure sibérienne en tant que tension exagérée des forces nationales —, provoque le premier cabinet nettement partisan de *Takashi Kei Hara*, puis lorsqu'on revient à la coutume de faire abstraction d'un régime purement partisan, dans les grands dangers, pour faire place à une concentration nationale de fortes personnalités. Il en fut ainsi lors de la guerre sino-japonaise, lors de la guerre russo-japonaise, pendant la fin de la guerre mondiale, lors de la crise du tremblement de terre, puis avec les événements de Mandchourie.

Depuis l'ouverture de la Chambre en 1890 jusqu'en 1932, 7 cabinets sur 33 furent de pures formations de parti, et 6 de ces 7 le furent depuis 1925, preuve de la direction que prend le développement des choses. Mais il est tragique qu'*Inukai*, autrefois démocrate inébranlable, à la tête du parti de la main ferme, en possession d'une écrasante majorité à la Chambre, ait dû, comme successeur du général *Tanaka* d'une part, comme ami de *Sun Yat Sen* d'autre part, tomber victime de la vague fasciste montante. Son sort dévoile la double tendance du Jeune-Japon, récemment encore libéral et démocratique, aujourd'hui nationalo-socialiste, qui, depuis trente ans, soutenait les nationalistes

du Sud de la Chine sans relâcher la poussée vers le Nord-Ouest selon la ligne de moindre résistance, et cela tout en gardant en réserve des hommes d'État qui étaient pour une conciliation dans le Nord-Ouest et un travail conjoint avec la Chine (*Shidehara*) ; de même, en son temps, le baron *Goto* était pour une large entente avec les Soviets, et *Ito*, auparavant, s'était employé en faveur de la Russie des tsars.

Étant donné cet état de tension, le poids de la charge de Conseiller responsable de l'empereur, lors d'un changement de cabinet, repose, depuis 1920, sur les seules épaules du vieux prince *Sayonji*, et cela même si le Conseil secret (*sumitsoin*) doit prendre peu à peu la place desdits conseillers ; il ne se produit en effet plus de nominations dans le style de celle selon laquelle le prince *Sayonji*, au retour de la Présidence de la Commission japonaise de la paix (1918-1920), pendant l'ère de *Taisho* (1912-1926), fut solennellement déclaré, par rescrit impérial, Conseiller de deux empereurs (*Taisho* et, depuis, *Shôwa*).

Sayonji était à l'origine un prince de la très vieille lignée noble des *Tokudaiji*, frère du baron *Sumitomo*, adopté par la haute finance, et qui lui-même a été adopté par la famille *Sayonji* qui s'éteignait — un porteur donc de deux traditions aristocratiques. Il fut longtemps mal vu pour ses opinions de gauche, qu'il avait acquises au début de la troisième république française, et qu'il avait exprimées dans la presse d'alors ; ses parents l'avaient même sommé de se donner la mort libre par *harakiri*. C'est une preuve de la transmission des anciens battements et remous jusque dans la politique extérieure et intérieure la plus récente ; celle-ci est maintenant portée par une large vague nationale-socialiste, dans les bras de laquelle se sont aussi jetés au printemps de 1932 une partie du mouvement ouvrier et petit paysan.

Cette vague fasciste pousse de toutes ses forces à l'expansion dans la Mandchourie, malgré la pression d'événements comme la chute du yen, la situation économique avec le danger d'inflation, le boycottage chinois, le danger de

boycottage américain, ainsi que la possibilité d'une action commune de l'Amérique et des Soviets. C'est cette force interne qui a soutenu le Japon en 1932 vis-à-vis de la Société des Nations.

V

LA COLONISATION, LES COMMUNICATIONS ET L'ÉCONOMIE SUR LES TERRITOIRES JAPONAIS

Généralités

Les *bases générales* de l'économie du Japon étaient, il y a une génération encore, l'autonomie et l'autarchie — à tout prix, au prix aussi d'une utilisation serrée et économe des possibilités que mettait la nature à disposition ; celle-ci offrait de tout, en quantité suffisante à la rigueur, mais pas en abondance ; elle n'offrait cependant ni cuivre, ni soufre, en ce qui concerne les richesses du sol, mais un riche tapis végétal, et, ce qui le conditionne, de fortes précipitations permettant une irrigation prometteuse de succès. Des qualités de parcimonie et de zèle étaient primordialement nécessaires pour une économie indépendante et susceptible d'avoir une action au dehors.

Une *éducation de deux mille ans* dans cette direction n'a pas été annihilée par un demi-siècle de mouvements d'expansion, dont les conducteurs n'ont du reste pas perdu de vue qu'ils devaient, en cas de nécessité, vivre du pays même. En outre de la pensée croissante produite par l'augmentation rapide de la population, qu'attirent les villes industrielles, la population campagnarde s'est aussi accrue, quoiqu'en proportion moindre : 1,5 % contre 12 % de 1902 à 1912 ; la récolte du riz a aussi augmenté, quoique pas de façon correspondante à la population : jusqu'à une moyenne allant entre 55 1/2 et 62 millions de toku ; le produit de la mer s'est également accru. Il est vrai que le taux élevé de la mortalité, surtout en suite de tuberculose, jette une ombre sur le tableau biologique d'ensemble.

Le peuple japonais, peuple de vieille civilisation mais qui subit maintenant un rajeunissement, se rend parfaitement compte, malgré qu'il paraisse passer par un stade de naïve expansion, que les questions de colonisation, de

communications et d'économie ne peuvent plus être abandonnées au seul instinct, mais qu'elles doivent être traitées en connaissance de cause. Il sent ces conditions d'existence menacées du fait de sa construction surpeuplée, trop haute, sur une base trop étroite et qui devrait être sagement élargie.

Car le territoire qui entretient l'*économie expansive* du Japon est étroit : c'est un territoire dont la *densité de population*, autour de la *mer Intérieure*, est de 181, 194 et jusqu'au delà de 200, dans le Japon central, à savoir dans le *Kwanto*, de 328, autour de *Nagasaki* de plus de 300, dans les environs d'*Osaka* de 1.800, et à *Tokyo* de 2.000. Si l'on ne tient compte que des terres complètement cultivées, on obtient une densité de 969 habitants au kilomètre carré.

A partir de ces valeurs dans le centre du pays, la densité diminue lentement vers le Sud : 99 dans le *Sud de Shikoku*, 80 à 89 dans le *Sud-Est de Kiushiu*, 150 à 175 dans le *Sud-Ouest du même Kiushiu*, 260 aux *Riukiu*, 100 à *Formose* ; la chute de la densité est encore plus rapide vers le Nord : 95 en *Corée*, 150, 100, 96, 82, 60 dans le *Nord de Hondo* (région pétrolifère), 19, 28, 34, dans le *Hokkaido*, 34 à 81 dans la *Mandchourie méridionale*, 10 à 39 (territoire de forêts, ville de *Kirin*) dans la *Mandchourie centrale*, 4 à 9 dans la *Mandchourie steppique du Nord*, 1 à 3 enfin à *Sakhaline* (les dernières données sur la Mandchourie sont de N. Yumoto, « Renaissance de la Mandchourie par rapport avec la Chine et le Japon », 1932). Ces chiffres fournissent l'image la plus parlante de la diminution de l'intensité économique vers le Nord inhabitable, vers l'anoecumène, au bord de laquelle le dernier territoire japonais est formé par les *Kouriles*, qui, sur leurs 15.600 kilomètres carrés, ne sont peuplées que par 5.000 âmes et de pêcheurs de passage.

Deux *grandes tendances* luttent entre elles, sur ce territoire, pour la suprématie économique : l'une voudrait, sur l'espace agrandi de l'empire, revenir à l'autarchie d'autrefois, mettre complètement en valeur le terrain disponible, construire de préférence l'empire autour de la mer du Japon et se contenter du nouveau monde insulaire qu'il s'est annexé ; l'autre tendance, expansive, est soutenue

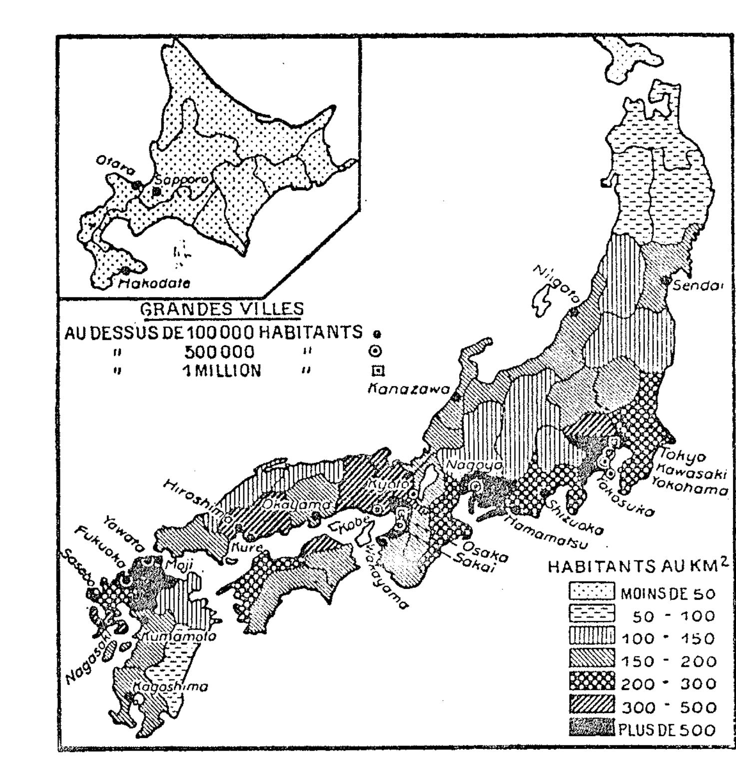
par les chantiers navals, les compagnies mondiales de navigation, la Pêche de haute mer, l'Émigration ; ses buts sont pan-asiatiques, elle demande la pénétration sur le continent et la création d'États-tampons, elle a des visées de grande puissance sur l'océan Pacifique, et elle combat avant tout pour le principe de l'égalité des races, qu'elle entend obtenir même sur sol étranger.

La première tendance trouve de forts appuis dans la tradition socialo-aristocratique, mais plus sur la base d'influences éducatives que de prédispositions instinctives, plus en surmontant ses propensions raciales, émigratrices et économiques qu'en leur donnant cours. Car la composante la plus efficacement active, la composante malaise, a, comme caractéristique de ses mouvements d'exode, cette prédisposition désordonnée, insociale dirions-nous, anarchique même, de peuple volant d'île en île, se servant à l'occasion des moyens les plus bizarres pour combattre la surpopulation, la sensation d'être à l'étroit et le besoin impérieux d'émigration — elle n'a rien de l'application tenace du Chinois, qui accepte de vivre coude à coude en masse dense, qui est étranger aux procédés d'établissement et d'économie d'un peuple de maîtres guidé par une « noblesse virile ».

Tout en s'efforçant, avec ténacité, de conserver son autarchie, le Japon a éprouvé lentement l'*amplification de la tension économique*, de la hausse des prix mondiaux. Si nous qualifions de 100 le chiffre total des besoins de la vie en 1900, le chiffre devenait 123 en 1911, puis montait à 130-133-128-123-153 (1916), pour atteindre 166 (1917), 232 (1918), 275 (1919) et monter vertigineusement, après la guerre, à 414 (février 1920), maximum suivi rapidement d'une chute d'environ le quart. Depuis 1900, les prix moyens des denrées les plus importantes, à savoir le riz, le charbon, le coton, la soie, étaient montés de 1 fois 1/2 ; c'est surtout le sucre qui monta, jusqu'à 6 fois sa valeur d'antan, tandis que le cuivre, le tabac, l'huile, restaient en arrière.

Le Japon reste exposé aux *variations du marché mondial* surtout du fait de la sensibilité de l'article de luxe qu'est la soie, cela principalement sur le marché très instable des

États-Unis, puis du fait de la nécessité d'écouler ses produits tissés et de rester en connexion avec les producteurs d'acier américains, en première ligne pour les besoins des chantiers navals. Pour le reste, le Japon peut pourvoir aux coups des plus durs par l'aménagement de son équilibre intérieur ; afin de rester indépendant en ce qui concerne les métaux



Carte 21. — Densité de la population.

précieux, qu'il ne possède qu'en petites quantités, il a fait l'acquisition, à plusieurs reprises, de réserves d'or et les a fait sagement travailler — de façon générale, il s'est bien préservé des suites possibles d'un encerclement.

Mais, sauf par des moyens violents venant de l'extérieur, il n'y a pas moyen d'enrayer l'*augmentation de la population* depuis qu'elle a passé, dans l'arc insulaire, de 26 à 33 mil-

lions ; cette augmentation a été longtemps de 600.000 par an, mais elle est maintenant de 800.000, et la population de l'empire reçoit un apport supplémentaire du fait que les conditions meilleures d'existence en Corée y font aussi accroître la population ; celle-ci y a passé en une décade de 11 à 18 millions, et, depuis, à 22 millions — y compris les Coréens à l'extérieur de leur pays.

La densité de la population et des agglomérations augmente donc plus rapidement que les possibilités de nutrition, et le danger d'une *rupture d'équilibre* est plus grand qu'il ne devrait être, parce que la pression se fait vivement sentir dans les régions préférées d'établissement, tandis que l'instinct racial manifeste de la répugnance contre le climat froid et sec, à changements rudes entre les saisons, comme l'est le climat continental du Nord.

L'*espace minimum* nécessaire, par tête d'habitant, est moindre au Japon qu'autour de la Méditerranée ou dans l'Europe centrale au Nord des Alpes. Des lopins de 1/2 à 1 hectare nourrissent à la rigueur une famille de 5 membres, et les petits domaines de 1 à 3 hectares représentent la plus grande partie du domaine paysan. 1 *tan* (9.9 ares) de champ humide (*ta*) passait pour suffisant pour nourrir 1 tête d'habitant, un bateau de construction japonaise comme base d'existence pour 3 têtes. Un terrain fertile nourrit, par les seuls produits du sol, jusqu'à une densité de 200 têtes, le double de la norme allemande ; s'il s'y ajoute de l'industrie domestique, ce terrain pourra nourrir jusqu'à 300 têtes, atteignant ainsi la densité des régions industrielles de la Saxe.

Enfin, un trait important des conditions d'habitation est la concentration des demeures en grands villages et en petites villes, ce qui imprime un caractère citadin à l'ensemble de la population comme note dominante, caractère tempéré à la vérité par le fait que les demeures sont monofamiliales et accostées d'un jardin, si petit soit-il ; toutefois, le jardin commence à disparaître dans les toutes grandes agglomérations, telles que *Tokyo*, *Osaka*, *Nagoya*, *Kobe*, *Yokohama*.

La *différence de potentiel* de la densité, c'est-à-dire le contraste côte à côte entre des régions de mise en valeur intense, fortement peuplées ou surpeuplées, et des régions vides, abandonnées à elles-mêmes, est plus grand au Japon que dans la plupart des autres pays à population dense. Cette situation rappelle quelque peu les conditions de la Suisse ; la découpure en petites contrées est une condition naturelle géographique de ces deux pays et cette découpure diminue le danger pour l'économie publique de la différence de potentiel de la densité : cloisonnage naturel, confirmé par les habitudes de plusieurs siècles, en contrées locales, en vallons, plus souvent délimités par une forêt, un marais, un espace inhabité que par les crêtes de montagnes.

Mais ce sont moins les cours d'eau avec leurs étendues de galets, les forêts marécageuses ou les anciens lits de rivières qui forment limites, que les *lignes de partage des eaux*, non seulement pour les limites politiques intérieures, mais aussi comme zones de partage de régions de densité différente et comme frontières économiques ; en Europe, les régions économiques franchissent beaucoup plus facilement les lignes de partage des eaux ; nous avons donc au Japon un aménagement du terrain organiquement plus naturel.

Etant donné que l'ancienne autarchie devra, de toute façon, être abandonnée peu à peu, en suite de la poussée industrielle, il faut signaler comme un trait important de l'économie la tendance visible à disloquer le pays en *régions de mono-cultivation*, l'équilibre s'établissant par les districts centraux du pays : phénomène analogue à celui qui s'était établi autrefois, sur un plus petit pied, entre Osaka et Yedo. Le même procédé fut déjà tenté dans l'empire romain, puis, plus en grand, dans l'empire britanique (Birmanie : riz, bois, huile ; Égypte et Soudan : coton ; Indes occidentales : sucre et tabac ; Ceylan et Malacca : gomme, étain, thé). Les portions de l'empire japonais se distribuent la production comme suit ; on a, dans *le Nord* : la pêche et l'élevage ; dans le *Sud de la Corée* : le riz et le coton ; dans le *Nord de la Corée* : le bois et les céréales ; dans le *Sud de la Mand-*

chourie : la houille et le fer, les fèves et le millet ; à *Formose* : les produits tropicaux comme le sucre, le thé, le camphre et les bois des tropiques. On favorise ainsi la production et l'emmagasinage de certains produits qui s'y prêtent par régions, mais on rompt l'équilibre de ces dernières en les rendant dépendantes du centre de distribution, aussi bien anthropo-géographiquement que géographico-économiquement, en définitive géopolitiquement, tout cela par *instinct impérial* — qui justifie cette organisation à plus grands traits et cette centralisation.

La transformation de l'État insulaire, homogène racialement, vivant parcimonieusement de ses propres ressources, en un empire expansif mais aussi beaucoup plus dépendant du marché mondial et secoué par ses vicissitudes, a provoqué des transformations, des agrandissements, des relaxations, des troubles de structure dans l'habitation, les communications et l'économie. Ces modifications paraissent s'établir sans cassure visible avec l'ancienne organisation, mais non pas sans à-coups ; on escompte toutefois, comme parfois en Angleterre, que les saines coutumes économiques, à évolution plus lente, remédieront à la longue aux défauts et aux hâtes des nouveaux agencements. Cet aspect permanent des choses, qui ne se manifeste aucunement dans les élaborations statistiques, difficilement dans celles de la législation, mais qui est très apparent dans le pays même, doit être relevé en géographie politique, parce qu'il confère une tonalité locale particulière à l'organisme japonais. Bien des choses qui, dans d'autres conditions, ne paraissent pas rimer ou sont ressenties comme l'effet d'une violence, sont parfaitement à leur place sur le sol japonais, réalisées par des Japonais.

La *cellule démographique* continue à ne pas être l'individu mais la famille, du moins dans les coutumes, qui sont encore, au Japon comme dans tout l'Orient, beaucoup plus puissantes que la loi, plus proche de l'Occident. Le chiffre de 5 têtes par maisonnée, qui a fait ses preuves en Occident, est aussi valable pour le Japon, mais s'obtient un peu différemment. Le mariage précoce y règne encore ; la maison,

mono-familiale, est petite et simple, le fond de terre, qui garantit un train de vie indépendant, est fort petit, entre 1/2 et 3 hectares. Sur 5 1/2 millions de domaines, il n'y en a que 1/4 de million qui dépasse cette superficie. Si le développement démographique s'est opéré indépendamment d'actions extérieures, il n'en a pas moins franchi ses étapes par secousses ; on peut le suivre statistiquement plus loin dans le passé que ce n'est le cas en Eurasie occidentale. A l'époque où, chez nous, les grandes invasions avaient définitivement pris fin, la population du Japon, autour de la mer Intérieure, était d'une densité double de celle de l'Angleterre et de l'Espagne du début de la Renaissance. Puis il y eut de longues périodes de stagnation, une période, par exemple, correspondant à un plein siècle de la Renaissance tardive, au cours de laquelle la population de l'arc insulaire n'augmenta en tout que de 900.000 âmes, tendant à un état d'équilibre entre 26 et 33 millions d'habitants ; ce chiffre, se rapportant aux trois îles de *Hondo*, *Kiushiu* et *Shikoku*, permettait à la population de vivre de ses propres moyens, sans avoir recours à une économie dévastatrice ou artificielle, et sans que le pays fût surpeuplé. Après l'ouverture du Japon et son industrialisation, il se produisit un bond formidable : de 45 millions au seuil du XXe siècle, la population passa à 48 millions en 1905, à 51 en 1910, à 55 en 1915, à 58 en 1920, à 62 en 1925, à 65 en 1932. Les agglomérations serrées et citadines l'emportent, la tendance à l'agglutination, surtout dans les angles rentrants des côtes, ressort de la bonne carte des agglomérations et de leur densité de Miura & Wedemeyer ; plus récemment, le fait a été dûment commenté sur la carte d'Ono et par Mecking. Il consiste en ceci que le terrain de grande valeur économique est en général surpeuplé à un point qui nous paraîtrait insupportable, jusqu'à 1.000 habitants par kilomètre carré, tandis que des régions immédiatement adjacentes, moins favorables, sont complètement vides, bruyères et forêt vierge, surtout là où l'irrigation est difficultueuse. Donc de très grandes différences de peuplement, un accroissement très rapide de la population des grandes villes, un désir d'émigration, en

somme un problème complexe des questions de la population ; diminution par contre de ces pressions dès qu'on passe dans le *Nord du Hondo*, plus au Nord encore ou sur le continent !

Après qu'en 1912 le parti *seyukai*, représentant de la propriété paysanne, eut, après la mort de l'empereur *Meiji*, enlevé des mains des hommes d'État autoritaires la responsabilité du renouvellement de l'État, ce parti est devenu le principal agent du développement ultérieur ; les représentants des grandes villes qui s'accroissaient et s'industrialisaient ne purent cependant arriver qu'occasionnellement au pouvoir et ne s'y maintinrent jamais longtemps en suite de leurs intérêts divergents. Il faut donc considérer la petite noblesse campagnarde — à la vérité beaucoup plus démocratique qu'en Angleterre — comme étant l'élément de la population sur lequel repose la responsabilité des événements du futur proche, élément disposant de la plus grande influence malgré le mouvement vers les villes ; le voyageur qui passe rapidement à travers le pays ne s'en rend pas compte, de même qu'en Angleterre et en Amérique les cercles dirigeants et influençant le plus fortement la volonté populaire n'éveillent pas l'attention, évitent même de l'éveiller. La vitalité de cet élément est donc très importante, d'autant plus qu'on le sait menacé et qu'on devrait prévenir sa décadence. L'âge moyen est de 44 ans pour les hommes, de presque 45 pour les femmes ; les forces de résistance contre la tuberculose, les épidémies, sont beaucoup moindres que chez les Chinois, de façon générale elles paraissent être moindres, pour les états de fièvre violente, en Asie orientale qu'en Occident. Les chiffres relatifs au mouvement de la population se trouvent dans les statistiques déjà mentionnées. Il est important de constater que la race elle-même ne néglige pas de penser aux règles eugéniques qui lui conviennent ; les précautions prises le sont bien à l'avance, car on est encore à l'époque d'ascension, mais on constate que l'effort qui a été réclamé du système nerveux et cérébral pour une mise à l'unisson avec le rythme du mouvement mondial, après un repos de si

longue durée à l'écart, a demandé de tels efforts à la race, que celle-ci doit être mise au bénéfice de certains ménagements. Le bouleversement n'a du reste encore atteint complètement que certaines parties du pays ; il reste encore de vastes réserves, surtout dans le Nord, intactes, dont la mise en valeur permettrait à d'autres régions de se reposer. Des chiffres statistiques nécessitent donc une analyse ainsi que l'établissement de compartiments, et il est heureux que les statistiques aient fait autrefois des différences entre l'Ouest, le centre et le Nord-Est, ainsi qu'entre les différentes îles ; encore aujourd'hui, le matériel peut être distingué selon les contrées locales et les provinces, même si ce n'est pas le cas dans les résultats généraux. Celui qui veut obtenir une image fidèle doit se donner la peine de procéder à un pareil travail d'analyse et rechercher les particularités des différentes parties vitales de l'empire ; il constatera alors l'accroissement indubitable de la vitalité économique de la *Corée* depuis l'annexion.

Le *déplacement de la population* (dans le sens du transfert de son centre de gravité) de l'établissement à la campagne et du domaine de petite superficie au domicile à la ville et au domaine de grande superficie, a continué sans arrêt pendant la guerre mondiale. Le pourcentage de la population habitant des agglomérations de moins de 5.000 habitants a diminué, celui se rapportant aux agglomérations de plus de 5.000 a augmenté. Il faut tenir compte du fait qu'on vit en Asie orientale de façon plus dense qu'en Occident, que les types de villes d'environ 40.000 habitants, qui sont particulièrement fréquents, correspondent à peu près à nos centres provinciaux de population moindre de moitié, qu'en 1912 les localités de 2.000 à 5.000 âmes formaient la moitié de la population, avec 22/12 millions d'habitants, et que la plupart de ces localités étaient de véritables agglomérations d'agriculteurs ; les localités entre 5.000 et 10.000 âmes, qui correspondent à 11 1/2 millions d'habitants, sont aussi surtout des agglomérations paysannes, même si, extérieurement, elles ne se distinguent pas énormément des agglomérations plus fortes. L'aspect extérieur monotone d'une *ville*,

sans tours, avec peu de lignes dominantes (pagodes élevées, lignes relevées des temples, et quelques rares châteaux féodaux), ne doit pas faire sous-estimer l'histoire propre et le caractère local des grandes localités ; comme en Chine, ce caractère est sous-jacent à la monotonie apparente. Voici quelques *esquisses d'agglomérations* comme exemples: *Tokyo* a des traits qui rappellent Berlin, ville chevauchant un cours d'eau, dont la croissance porte la marque d'une ville à l'origine coloniale, dominée par la dynastie des maires du palais Tokugawa, et qui s'est particulièrement développée à partir de 1600. Le groupe des villes d'*Osaka-Kobe-Hiogo* représente une agglomération entassée à l'angle le plus profond de la mer Intérieure, qui augmente annuellement de 6 %, dont la position chevauchante combine, pour les communications, les avantages de Francfort, de Cologne et de Hambourg. *Nagoya* et *Osaka* sont dans le même rapport que Brême et Hambourg. *Kyolo*, par rapport à *Tokyo*, incarne l'opposition d'une ancienne culture, amollie, influencée par le Sud, par rapport à la richesse nouvelle. *Niigala* a des traits qui rappellent Stettin. La trinité *Yokosuka-Yokohama-Tokyo* est faite d'un port de guerre, d'un port de commerce et de la capitale de l'empire, qui, en tant que cerveau, est dans la situation la plus protégée, la plus éloignée de la mer ouverte. A côté de ces villes caractéristiques, il faut citer comme ports : *Hakodale-Muroran* sur la passe de *Tsugaru*, qui a un avenir devant elle comme voie de communication septentrionale ; à la sortie occidentale de la mer Intérieure et de part et d'autre du canal de Corée les positions se complétant de *Shimonoseki-Moji*, de *Tsushima-Fusan* et, comme protection avancée militaire, de *Sasebo-Chinhai* (*Corée*). Les centres particuliers ne manquent pas non plus, ainsi *Kagoshima*, centre d'allure océanique, *Kanazawa*, centre d'allure continentale. Les grands ports d'émigration occidentaux sont *Nagasaki* et *Hiroshima*. En outre de *Kumamolo*, *Kyolo*, *Tokyo*, *Osaka*, *Nagoya*, les villes les plus remarquables par un château fort en leur centre sont *Malsuyama*, *Himeji*, enfin *Hikone*, importante par sa situation sur un col et conférant une part de

sa signification à la région du lac *Biwa*. Nous n'avons fait que mentionner un certain nombre d'agglomérations que leur personnalité fait sortir de la tonalité générale. Mecking a décrit quelques ports du Japon avec d'excellentes illustrations.

Les couches sociales

Socialemenl, l'organisme japonais est encore homogène, verticalement et horizontalement ; l'État, à base raciale, fermé sur lui-même, était délicatement articulé, mais les divisions n'étaient pas ressenties comme des différences de « classes ». Au sommet se tenait la famille impériale, puis la famille des *shogun*, puis un petit nombre de lignées de *daimyo* (784 en 1900) en qualité de « *kwazoku* », fleur des lignées, celles-ci étant composées de 439.000 familles de *samurai* ou chevaliers, puis les *heimin*, paysans et bourgeois (dont environ 8 millions d'anciennes familles) se divisant, pour l'opinion publique, en paysans, artisans et commerçants, ceux-ci comprenant (entre autres) l'étrange caste, pour ainsi dire de parias, des *Ela* (environ 300.000 dans l'empire). Chaque compagnon, comme dans nos corps de métier et corporations du moyen-âge, se sentait quelqu'un dans son domaine et tous étaient liés par un sentiment d'appartenance familiale ; d'après l'expression consacrée, ils se considéraient *dobo*, c'est-à-dire frères et sœurs, comme descendants d'une commune lignée d'ancêtres. Cette impression était accrue par l'*économie nalurelle* et ses procédés de juste distribution (les salaires, les impôts étaient calculés en *koku*, soit 1,8 hectolitre de riz). La société socialo-aristocratique, qui peu à peu se teinte de démocratie, conserve encore dans ses coutumes, qui ne s'adaptent qu'en hésitant à la nouvelle législation, un fonds vivant de sentiment de responsabilité réciproque, une tendance à avoir recours plutôt aux institutions de garantie commune, de socialisme d'État, qu'à une guerre économique trop libre de tous contre tous. Ce trait essentiel enlève beaucoup de son acuité à la question ouvrière du nouveau Japon. *La coutume est donc plus sociale que la loi.*

Il faut mentionner ici les nombreux caractères communs qui se révèlent entre la contexture de la population japonaise et la contexture prusso-allemande.

Dans les décisions à prendre entre une trop grande dépendance de l'État ou des corporations et le libre jeu des forces, la vie sociale japonaise, de même que la vie prusso-allemande, décidera pour la voie de l'économie commune, du socialisme d'État.

C'est là une différence essentielle entre le royaume insulaire de l'Occident et celui de l'Orient ; dans la prescience de ce qui lui convenait, le Japon, ayant longuement pesé la question, s'est décidé, dans sa législation, pour le modèle continental.

La *distribution sociale du sol* rappelle les conditions du Sud de l'Allemagne ; la question a été très heureusement résolue par la fiction selon laquelle tout le sol, jusqu'à la nouvelle organisation, appartenait à l'empereur, c'est-à-dire, globalement, au peuple qu'il représente ; l'organisation nouvelle, supprimant les droits féodaux, remettait le sol à ceux qui le cultivaient. C'est ainsi que sont nés les 5 1/2 millions de petits domaines que nous avons mentionnés, qui forment le fond de l'organisme agraire, à côté de 2 millions d'entreprises qui tirent leur subsistance directement de la mer : cela représente, avec les membres des familles, 27 millions d'habitants, sur les épaules desquels reposaient l'équilibre autarchique de l'archipel avant que le pays fût ouvert. Si, à partir d'une pareille position d'équilibre, le chiffre de la population passe, en une génération, du simple au double, il doit se réaliser des circonstances socialement défavorables là où le changement a été le plus extrême (Kennedy a donné une description de Tokyo comme foyer central du phénomène) et il s'est produit, lors de la transformation de l'industrie maîtresse, l'industrie textile, des situations qui ont rappelé les plus mauvais épisodes des premières décades de l'industrialisation en Angleterre : exploitation des femmes et des enfants, sous une forme dangereuse pour la race, et qui aurait été insupportable si le climat doux, les ateliers ouverts, une intensité réduite du travail exigé (à côté d'une « extensité » déraisonnable), n'en avaient pallié les effets. Tant que les jeunes travaillaient assis dans des locaux aérés de bambous, c'est-à-dire presqu'à l'air libre, en chantant et en coupant le labeur de pauses, c'est-à-dire travaillaient longtemps mais sans intensité, le mal qu'eût pu en ressentir la race était réparable. Il en était différemment dans les fabriques textiles de Tokyo et d'autres grandes villes, construites à la hâte et mal ventilées, avec leur encasernement réel d'ouvrières à peine adultes ; celles-ci fournissaient un contingent particulièrement fort pour l'industrie textile, où les modestes mesures de protection, promulguées en 1911, étaient tournées par les chefs d'industrie. La loi du 1er septembre 1916 eut plus d'effet. Au début de la guerre, 471.877 femmes et enfants étaient occupés dans des fabriques, le 56 % du personnel ouvrier était constitué par l'*élément féminin*, ce qui signifie un pourcentage considérable, et le 65 % de ce personnel était de moins de 20 ans, le 22 % de moins de 14 ans ! L'ambition que manifestent quelques grandes entreprises, comme la compagnie transpacifique *Kanegafuchi* (1922), d'améliorer elles-mêmes cet état de choses, est de date récente.

Il est justifié de donner ici quelques chiffres difficiles à se procurer, qui ont le mérite de provenir d'une enquête consciencieuse de la police de Tokyo, et qui révèlent certains côtés sombres de la vie de la capitale. 70 % des ouvrières dormaient dans des dortoirs défectueux des fabriques, donnant la plus mauvaise impression du point de vue biologique. L'industrie de la soie utilisait alors le travail féminin, à une époque de tension, de 13 à 15 heures par jour, le tissage de 10 à 12, le filage de coton avait un roulement de 10 à 12 heures. Deux tiers des ouvrières recevaient moins de 33 sen (4 francs actuels) par jour, un sixième entre 40 et 60 sen, tandis que 1 à 2 yen (c'est-à-dire 100 à 200 sen) sont le salaire des seuls ouvriers qualifiés. Le recrutement annuel était en gros de 200.000 jeunes filles. La tuberculose faisait de vrais ravages parmi elles, étant la cause de 71 % des cas de mort parmi les ouvrières du textile. On se bat main-

Sendai : Ville de plus de 100.000 hab.ts
W = chantier ✩✪ fortifications
Voies fer.ées militair.ment importantes
Les chiffres progressifs d'émigration (1910 et 1920) de part et d'autre de la flèche.
Régions de population dense

Carte 22. — Directions de l'émigration et disposition de la défense de l'empire.

tenant contre cette situation, mais on peut faire le reproche à l'État masculin de l'Extrême-Orient d'avoir imposé à des ouvrières non adultes ce que ses ouvriers adultes, groupés en *corps de métier*, n'auraient jamais accepté. Ce ne sont pas seulement les industries dérivant des anciennes corporations, mais aussi l'industrie lourde, qui ont réussi à obtenir des *conditions de travail* de beaucoup meilleures, à savoir dès le début, lorsqu'on passa de l'artisanat à l'exploitation de fabriques. K. Ogata montre les côtés lumineux, K. Charnskii les côtés sombres des conditions de l'ouvrier japonais.

L'*Etat masculin* du Japon possédait donc une série d'institutions qui lui rendaient facile de trouver, en la basant sur un sol et une vie ethnique éprouvés, une organisation économique se rattachant à l'organisation mondiale, aussi du point de vue de la distribution sociale nouvelle ; celle-ci était devenue nécessaire, et l'on pouvait parler d'un mouvement ouvrier de couleur japonaise, d'un aspect particulier de la vie corporative. On aurait, par contre, dû trouver quelque chose de nouveau dans le domaine du *problème féminin*, car la vieille séparation en *okusama* (type de la mère tenant son ménage) et en *geisha* (type de la courtisane), complète dans son type comme l'était l'hétaïre grecque, n'offrait pas d'issue. On l'aurait peut-être trouvé par une réforme prudente de l'éducation. La maîtresse d'école est fréquente dans les jardins d'enfants et dans les écoles populaires ; le nombre des institutrices (47.265 en 1917) s'accroît lentement ; les femmes qui sont dans les meilleures conditions sont les femmes médecins, au nombre de 700. Dans le *mariage*, le nouveau droit est plus favorable à la femme que ne l'était l'ancien. L'homme ne peut pas se marier avant 17 ans, la femme pas avant 15 (cela correspondant à la maturité précoce des peuples méridionaux). La puissance des parents est grande, et elle dure, selon la loi, jusqu'à 25 ans ; il en est de même des droits du mari. Le divorce est facile, mais l'homme, là aussi, est avantagé. Il se prépare un grand changement social, même dans le cadre de la famille qui est à la base de l'éthique orientale ; comme, au Japon, on

applique aux problèmes de l'État la même clarté qu'au traitement de questions d'histoire naturelle, on peut espérer qu'ici aussi l'évolution trouvera sa voie, sans cassure et par une série de positions d'équilibre, selon le processus si heureusement suivi dans d'autres domaines de la Renaissance japonaise.

Si nous considérons les *possibilités d'avenir* de la distribution sociale en Extrême-Orient, la première question à se poser est la suivante : le Japon pourra-t-il aussi trouver ici sa propre voie ? Il est certain qu'en suite des « acquisitions de la guerre mondiale », un sentiment de méfiance s'est emparé des deux grands peuples à civilisation de l'Asie orientale ; conformément aux avertissements de R. Tagore, entre autres, ils se replient sur leur fond asiatique. Ils sentent tous deux qu'ils sont sur le chemin de l'assimilation, qu'ils sont attirés dans le tourbillon européo-américain même dans les questions sociales, qu'ils ne le désirent pas au fond et qu'aucune acquisition de la civilisation ne remplacera l'harmonie culturelle perdue et l'équilibre socialo-aristocratique, où le respect d'homme à homme ne permettait pas l'éclosion de tensions sociales. Les meilleurs connaisseurs du Japon et les Japonais eux-mêmes ne peuvent dire sur quelle voie s'engagera l'esprit public ; une seule chose est sûre : une véritable culture humaine, d'ordre intérieur, a plus de prix encore aujourd'hui en Orient qu'en Occident ; or la Chine et le Japon en ont la compréhension et jugent très finement de ceux qui, forts de cette possession, pensent et agissent socialement dans le commerce individuel aussi bien que dans les rapports ethniques.

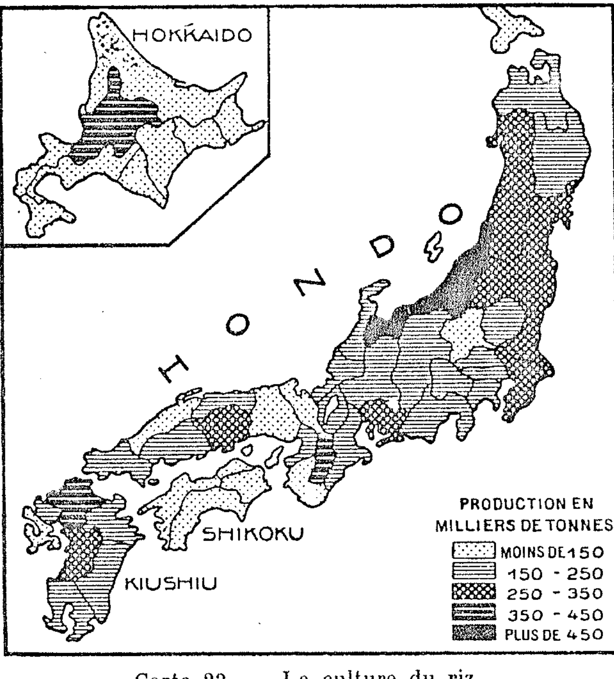
Les bases de la géographie économique : l'économie rurale et forestière

Le Japon est encore en situation de nourrir sa population, s'il met toutes ses possibilités en jeu et s'il a recours aux espaces marins pour compléter le contingent d'azote nécessaire à l'alimentation et à la fumure. A part cette alimentation marine, le fond de la nourriture est le riz ; dépassant

de 2/5 la surface de toutes les autres plantes cultivées, le riz fournit annuellement entre 1,58 et 1,90 *koku* (1,8 hectolitre) par *tan* (qui est la mesure agraire correspondant à 9,91 ares), la consommation par tête d'habitant étant d'autre part calculée par tête à 1 *koku*, soit à 1,8 hectolitre. Mais une nourriture de base si monotone présuppose des aliments accessoires variés. Aussi, en outre de cette plante essentielle, la petite exploitation rurale cultive-t-elle un très grand nombre de plantes diverses, tandis que le petit bétail manque généralement et que le gros bétail est en quantité très restreinte ; en 1911 (1930), les exploitations de moins de 1/2 hectare étaient de plus de 2 millions (1,95 million), celles de 1/2 à 1 hectare de 1,8 million (1,885), celles de 1 à 3 hectares de 1,4 million (1,5), et celles de plus de 3 hectares de seulement 224.000 (206.000) ! En outre des trois principaux bois de construction et de fourniture de charbon que sont le pin, la cryptomérie et le *hinoki* (genre de cyprès), des variétés nombreuses de bambou, et du riz, on trouve : le grand radis japonais (*daikon*), de nombreux légumes, un palmier dont l'écorce est usagée, des arbrisseaux donnant la laque et la cire végétale, l'arbrisseau à thé, le mûrier qu'on cultive pour le ver à soie, des plantes servant d'engrais ; entre les alignements des champs de céréales, des fèves, des topinambours, des aubergines, des concombres ; puis des arbres à fruits et des arbres à fleurs, des buissons d'ornementation, etc. ; aussi Hoffmann put-il compter 64 plantes différentes cultivées sur un terrain minuscule, et M. Oberlaender a fait des observations semblables (« Visite chez des paysans japonais » dans la *Deutsche Rundschau*, 1932).

L'*intensité de l'économie végétale*, telle qu'on la trouve dans la partie méditerranéenne du Japon, passe peu à peu à l'économie tropicale vers le Sud, et diminue rapidement avec l'altitude et si l'on remonte vers le Nord. *Hokkaido* est déjà soumis à de toutes autres conditions. Le système de fermage qui s'y pratique ronge les gains de l'exploitation, d'autant plus que le morcelage en petits domaines, introduit selon le modèle japonais, y est une erreur. On avait déjà trouvé qu'il était nécessaire d'accorder aux Aïnou

5 hectares (*cho*). Certains centres possèdent de grosses entreprises : *Hakodale*, *Olaru*, l'université campagnarde de *Sapporo* ; quelques industries travaillant le bois, en relation avec l'économie forestière autrefois florissante, par exemple la grande fabrique de papier de *Tomakomai*, rejeton des grandes usines de papier *Oji*, qui fournissent les 4/5 du papier japonais et sont électriquement actionnées par les forces motrices du lac *Shikkotsu* ; les scieries de



Carte 23. — La culture du riz.

Sumakawa ; les distilleries d'*Asahikawa* ; la production d'astringents, à partir du Quercus dentata, à *Tokachi* ; la production de carbure à *Tomakomai*. La province d'*Ishikari* offrirait les meilleures perspectives pour la cultivation du riz (700.000 à 1.000.000 de *koku*), mais il est douteux que cette exploitation soit avantageuse au Hokkaido. De mauvaises récoltes, les plus mauvaises depuis 1869, entre le 38° (la limite utile du riz d'après Lautensach) et le Nord de

Hondo, montrèrent qu'on a affaire à une zone intermédiaire menacée dans sa production, qui ne peut être que très variable. Aussi l'île reste-t-elle sous-peuplée. A part ce qui vient d'être dit, son exportation agricole expédie des oignons et des pommes jusqu'à Vladivostok, à Shanghai, à Hongkong, aux Philippines, en Australie, points extrêmes de cette exportation. De toutes les régions du Japon où on l'a tentée, c'est le Hokkaido qui offre les meilleures perspectives pour l'*élevage*, surtout l'élevage du cheval, tandis que celui du petit bétail, surtout celui du mouton, qu'on expérimenta un temps, paraît se transporter en Mandchourie du Nord et en Mongolie.

Il faut donc tracer une démarcation nette entre la cultivation intensive du territoire d'origine et l'exploitation extensive, parfois encore purement destructive, des nouveaux territoires de l'empire et des espaces sub-japonais dans lesquels les buts de l'économie japonaise sont déterminants, comme c'est le cas en Mandchourie, en Mongolie orientale et dans les territoires à mandat du Pacifique. Si l'économie rurale du Japon proprement dit donne actuellement des signes de forçage, c'est en partie le résultat du fait qu'elle a dû, par le moyen d'impôts colossaux, pour nos notions européennes, supporter toute la transformation en grand État industriel, du fait donc que le Japon a lui-même créé la menace de sa famine. J'ai montré, dans *Dai Nihon*, quel était le budget d'une famille de petit paysan japonais de l'époque *Meiji* (il s'est naturellement maintenant modifié au bénéfice des agriculteurs) et je n'en reproduis que les chiffres conclusifs : un petit propriétaire, possédant une terre de 1 hectare, une famille de 5 têtes, et travaillant assidûment, ne gagne pas de quoi nourrir suffisamment sa famille ; il dépense par an 600 francs par personne et il lui manque à la fin de l'année la somme de 600 francs ; il doit payer 127.17 % de son produit brut pour les impôts, alors que l'ensemble de la propriété ne vaut guère plus de 5.000 francs. Le résultat était donc un *déficit* qui ne pouvait être compensé que par un travail forcé et une fatigue supplémentaire : dans l'exploitation forestière ou dans la cultivation du mûrier, ainsi que par des gains occasionnels avec la bête de trait, ou bien encore en s'endettant (de 2.000 à 4.500 francs actuels, pour des domaines de cet ordre).

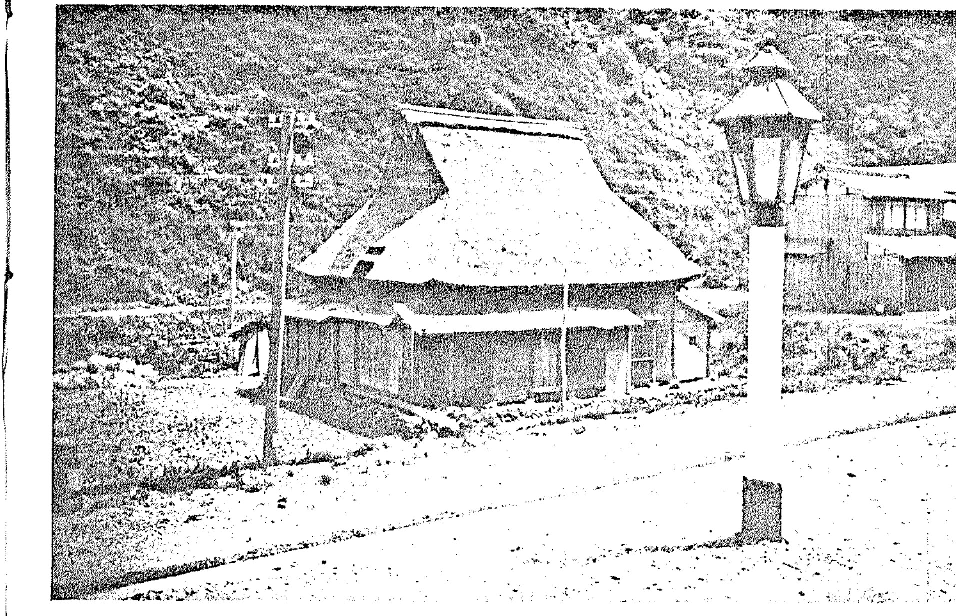
O. Pletner éclaire vivement, dans le sens moscovite, l'état de tension dans lequel se trouve le problème agraire au Japon ; Th. Oberlaender en parle plus modérément après son voyage mondial d'investigation économique en 1931.

Comme le contingentement en riz diminuait de plus en plus, il n'était pas possible d'éviter le forçage de la branche la plus importante de l'économie, l'agriculture, qui, possédant les 2/3 de la force productive, avait soutenu l'organisme de l'État du XIX[e] au XX[e] siècle. Le nombre de ceux qui en vivent représentait encore en 1910 le 66 % des ménages dans le territoire propre du Japon, dont 46 % ne vivaient que de lui ; ce nombre diminua sous la pression des circonstances (en 1916 : 55.35 % ; en 1921 : 51.63 % ; en 1926 : 48.69 %), tandis que l'économie forestière devenait florissante grâce à la richesse en bois divers de la forêt japonaise.

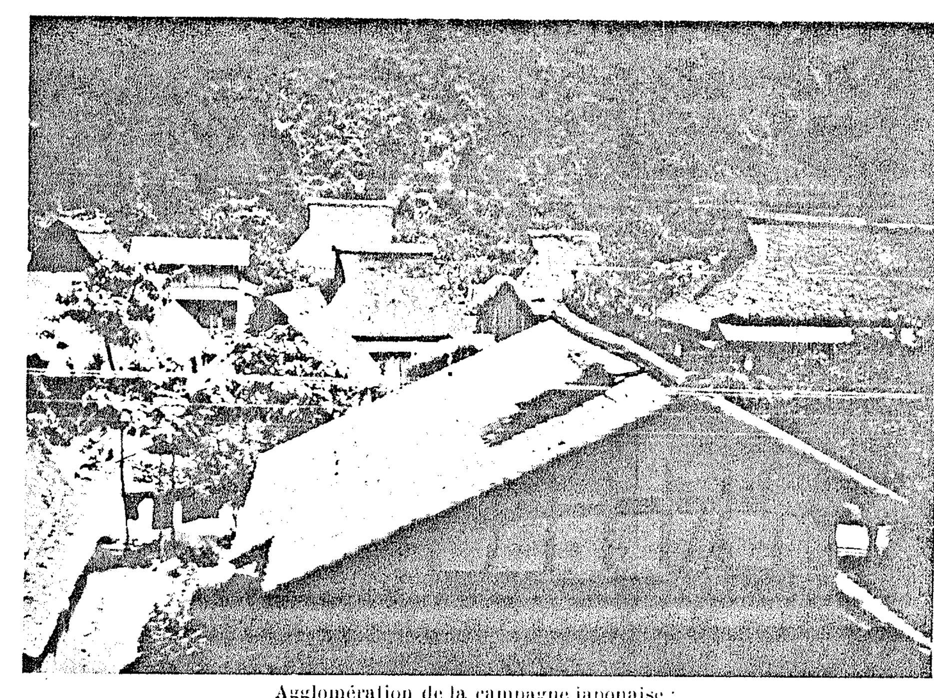
Environ 3/4 de la surface du sol (73 %) étaient abandonnés à la *forêt* dans l'ancien empire, qui ne comprenait ni Formose, ni Sakhaline, ni la Corée ; mais 60 % seulement de la surface du sol méritaient le nom de forêt et appartenaient pour une bonne moitié à l'État, environ un dixième à la couronne, un dixième aux communes, un dixième aux temples, et un quart à des propriétaires privés. Aujourd'hui, la forêt forme le 51 %, dont 32 % d'essences mélangées, 24 % de conifères, 41 % d'arbres à feuillage, pour environ 23.000.000 hectares. Fesca a parlé le l'économie rurale, A. Hofmann de l'économie forestière et de l'économie hydrographique du Japon. Le vieil État féodal avait laissé au nouveau Japon un héritage très bien boisé ; après quelques années, dangereuses, d'exploitation destructive, de 1867 à 1882, commença une période de législation forestière (de 1882 à 1899) ; s'inspirant de modèles et de conseillers allemands, elle eut comme conséquence de nouvelles plantations d'essences, une organisation forestière bien comprise avec des écoles et des laboratoires.

Au bout de quelques années maigres, les ressources forestières augmentèrent rapidement, et on n'en est certainement qu'au début d'une période de grand développement : 1/5 de ce qui est abattu annuellement couvre les nécessités très grandes du pays (d'un pays qui est presque entièrement voué à l'architecture en bois !), de sorte que 4/5 restent pour l'exportation. Le bénéfice était en 1910 de 1 milliard 200 millions de francs (actuels) et l'on prévoyait déjà, selon les calculs du professeur *Kano*, 8 milliards pour l'avenir. En 1917, avec un déboisage circonspect, le bénéfice était de 1 milliard 800 millions ; la surface en forêt serait aujourd'hui tombée à 51 ou 48 % de la surface du pays d'origine, c'est-à-dire serait un peu moindre qu'en Suède, le pays de l'Europe le plus riche en forêts. Le bénéfice actuel provenant de la forêt doit être actuellement d'environ 1 milliard 1/2, somme qui l'emporte sur celle représentant l'importation de bois de l'Amérique du Nord, laquelle se monte à un chiffre variant entre 1 milliard et 1 milliard 300 millions. Ces bois sont principalement utilisés, en outre de l'architecture et de la menuiserie, à produire du charbon de bois, des traverses de voies ferrées, des boîtes à thé, des allumettes et du papier. La richesse en espèces de bois est très grande : cèdre *sugi*, cyprès *hinoki*, le bois étrangement léger de la *Paulownia imperialis*, surtout employé pour des buts sacrés et comme enveloppe de cadeaux, les différentes variétés du conifère *matsu*, de nombreuses espèces de sapins et de pins, l'arbre à camphre dont Formose a le monopole — c'est-à-dire une riche carte d'échantillons allant des espèces tropicales aux espèces septentrionales, et qui a été une source d'incitation au travail de l'homme et à ses facultés de modification des matériaux.

Aucune autre plante que le *bambou* (*take*) ne permet de poursuivre aussi bien l'action réciproque de la plante sur l'homme ; c'est la plante qui a toujours accompagné les Malais dans leurs migrations, eux qui furent peut-être les nomades maritimes les plus aventureux qui aient existé. Son nom se fait déjà entendre partout dans le plus vieux fond linguistique des mers australes, de Ceylan à Hawaï et

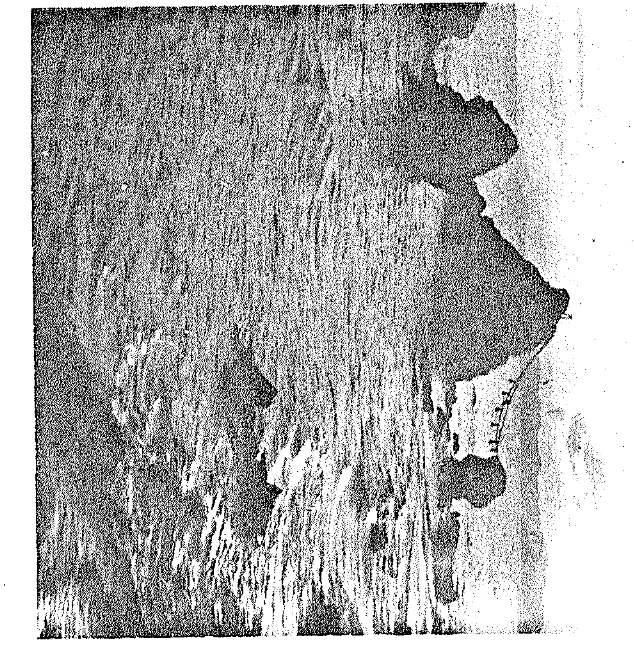


Demeure typique de la campagne japonaise
entre Maibara (lac Biwa) et le port de Tsuruga (côte ouest du Hondo).
(*Photographie Prof. Montandon*)

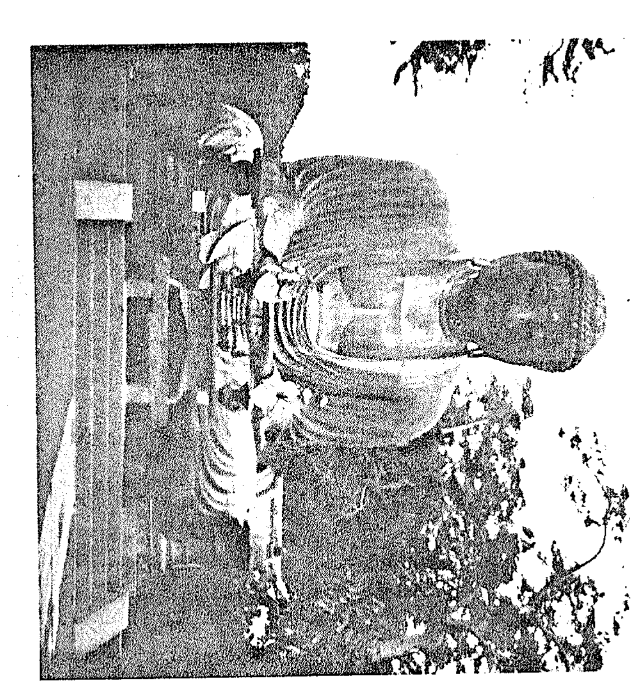


Agglomération de la campagne japonaise :
toits à pignon (sauf celle de l'avant-plan) ; même région que la figure du haut.
(*Photographie Prof. Montandon*)

Planche 14.



Lieu sacré populaire :
le rocher de la fidélité conjugale (Futami).
(*Photographie Prof. Brasch*)



Le "Daibutsu", énorme statue de Bouddha
(voir les personnes à gauche) à Kamakura.
(*Photographie Prof. Montandon*)

au Japon, lié il est vrai à des notions telles que celles de radeau, de bateau, de croissance élancée. Spoerry a fait une merveilleuse collection de tous les emplois possibles du bambou et a ainsi montré la vraie signification de cette plante. Cette herbe, qui, en trois ans, atteint la hauteur d'un arbre, forme lien, au Japon, entre l'économie rurale et l'économie forestière, du reste plus intimement liées que ne le ferait croire l'impression que donne la traversée rapide du paysage de l'empire. Aussi la part de la forêt est-elle considérable dans le folklore japonais, de même que dans les représentations artistiques (connexion de l'image et de la poésie dans la légende du moine bouddhiste errant *Yamabushi*). Il est certain que le contact immédiat d'une nature domptée par l'homme de façon si visible (carrés ou terrasses des rizières, plantations de thé en jardins) et d'une nature tout à fait sauvage, qui pousse ses pointes jusque dans le voisinage des plantations, a eu la plus grande *influence sur le caractère ethnique* ; fontaine de jouvence qui sourd du paysage japonais, ce contraste a contribué à créer la possibilité élastique de renouvellement, la protection contre l'amollissement que pourrait provoquer une civilisation fatiguée, qui sont la marque de l'ethnie japonaise.

La mer nourricière. Les exploitations côtières

« Le pain sur l'eau » : tel est le titre qu'a reçu, dans un ouvrage de géographie militaire, le chapitre qui traite de l'importante contribution fournie par la mer, et en particulier par la pêche en mer, au ménage du pays. Dans aucun autre organisme national du globe, le poisson ne joue un si grand rôle. A peu près 8 millions d'habitants (pêcheurs et leur famille) vivent presque exclusivement de l'apport de la mer, dont 650.000 pêcheurs en titre en permanence et 480.000 temporairement, 48.000 dépendant de la pêche en haute mer ; 428.000 bâtiments (dont 200.000 à machines) se livrent à cette pêche ; ces chiffres comprennent 6.960 bateaux à moteur et 770 anciens bateaux ouverts, constituant un tonnage de plus de 80.000 tonnes pour la pêche en

haute mer. D'anciens coups de main et sortilèges hérités des ancêtres tiennent compagnie aux dernières découvertes de la technique et la pêche en haute mer a un rayon d'action si étendu qu'une action commune avec la pêcherie côtière du Chili a longtemps existé, soutenue par le Chili. Les principaux articles que fournit la pêche sont la baleine et le requin, le thon et la morue, le hareng et la sardine, ainsi enfin que le saumon dont les bancs se pressent en masses inépuisables à l'embouchure de l'Amour. Le *tai*, c'est-à-dire la brême de mer, joue dans le menu japonais le même rôle d'apparat que le sanglier chez les Romains, que la viande de veau sur la table bavaroise. Aucun repas, dès celui du premier matin, n'est sans poisson ; des douzaines de sortes d'algues, de poulpes, de coquilles, de crabes et autres « fruits de la mer » élargissent le menu marin. Des coraux, des perles, des huîtres et des coquilles, des varechs et des algues dont on fait de la colle sont d'autres produits que fournit la richesse étonnante de la mer de surface et de la mer profonde ; l'engrais de poisson et le sel sont également de grande valeur.

La *pêche en eau douce* est beaucoup moins importante, et il est significatif que les Japonais apprécient beaucoup moins leurs excellentes truites de rivière que le poisson de mer véhiculé à l'intérieur — on peut dire que le haut goût de ce dernier remplit le pays, qui, partout, « sent le poisson ». La signification économique de l'alimentation et de la pêche marines se révèle aussi dans l'organisation d'anciennes corporations : en 1920 (1930), la puissante corporation des pêcheurs comprenait 3.669 (3.801) corps locaux avec 468.000 (480.000) membres, et la corporation de la production marine comprenant 212 corps locaux avec 309.846 membres ; une législation habile de protection et droits de fermage de fonds de pêche complète le système.

La *valeur pêchée* était, par tête, après la hausse des prix qui suivit la guerre : de 850 à 900 francs (actuels) pour le Japon, de 10.500 pour le Canada, de 13.000 pour l'Angleterre ; ce chiffre n'est pas en rapport avec la signification réelle de l'alimentation marine pour le Japon, parce que

celle-ci est bien meilleur marché au Japon et n'a pas suivi la hausse des prix de la monnaie internationale ; on peut cependant se demander si, plutôt qu'à considérer le manque à gagner qui en résulte, le bien-être de la majorité n'a pas davantage son profit à l'indépendance de petits corps de métiers, à leur vivification et à un recul de la grande industrialisation avec le machinisme qu'elle comporte.

Il existe des installations artificielles, qui s'étendent parfois sur de longs kilomètres le long des côtes — telles les « fermes à perles » de la maison *Mikimoto*, près de *Toba*, qui élèvent non seulement les précieuses huîtres perlières, mais aussi d'autres coquillages, des huîtres communes, des escargots, des algues et varechs, des tortues, et parmi les poissons surtout des carpes — celles-ci aussi élevées dans les rizières — des brêmes de mer, des anguilles.

La *pêche et l'exploitation côtière* sont arrivées à un raffinement intense dans les îles de la terre d'origine, mais la pêche a aussi atteint un grand développement dans les îles du Nord, vu la grande richesse des espèces des courants froids : en *Hokkaido*, la pêche occupait, après la guerre, 169.206 pêcheurs dans 61.118 bateaux ; on comptait, le long de ses côtes, 11.000 pêcheries privilégiées, et la valeur du butin atteignait de 180 à 210 millions de francs (actuels). *Sakhaline* et les *Kouriles* ont une population nomade de pêcheurs (en outre de la population sédentaire) qui fait varier le chiffre de la population de plus d'un tiers. En *Corée*, 18.000 à 20.000 Japonais (sur 70.000 pêcheurs de haute mer) s'y rendent à chaque saison, dans 6.000 bateaux, enlevant aux 460.000 pêcheurs coréens, montés sur des bateaux beaucoup plus nombreux, paresseux et attachés à leurs vieilles méthodes, la moitié du butin qu'ils pourraient obtenir, butin d'une valeur d'environ 400 millions de francs (en 1928). Le traité de Portsmouth a garanti aux Japonais des droits spéciaux de pêche, le long de Kamtchatka et de la côte russe, pour 12 ans, donc jusqu'en 1918, mais le traité fut prolongé « de plusieurs années » et a beaucoup rapporté, surtout en saumon et en truites de mer. Environ 20.000 pêcheurs japonais y trouvent leur

gagne-pain. Quelque 200 bateaux japonais pêchent aux embouchures des cours d'eau canadiens, 230 en Californie, avec un succès notable. *L'industrie du sel* joue au Kwantung, sur presque toute l'étendue de sa côte, un rôle déterminant. C'est là une entreprise partiellement commune, partiellement privée, et c'est elle qui fournit principalement la Mandchourie, tandis que le Japon a introduit chez lui le monopole depuis juin 1905 ; la Corée, malgré le riche développement de ses côtes, ne fournit que les 3/7 de sa consommation. On a commencé à y organiser des exploitations analogues à celles de la mer Intérieure du Japon ; les marais salants ont été portés de 480 à 2.450 pendant les années 1910 à 1928, augmentation du sextuple donc.

La mer Intérieure, avec son fourmillement humain, a toujours été la haute école de la navigation et de l'exploitation côtière, même au temps de la fermeture du pays. Parmi ses nombreuses spécialités, il faut encore citer l'étrange métier féminin de la pêche consistant à plonger pour prendre des *awabi*, c'est-à-dire des oreilles de mer (haliotides). Les Japonais pérégrinent dans toutes les mers australes en qualité de plongeurs ; dans la principale région austral-asiatique de la pêche perlière, aux îles *Aru*, les hommes d'équipage sont des Malais, tandis que les plongeurs sont des Japonais, d'un type sauvage et téméraire.

Supan, dans l'ouvrage de ses vieux jours, taxe les Japonais de simples élèves des Malais, navigateurs dès l'origine, et paraît désavouer Richthofen de compter les Japonais au nombre des marins véritables ; mes propres observations confirment cependant celles de Richthofen. Les connexions entre les exploitations marine et côtière ont toujours été, conformément à la tradition la plus ancienne, plus importantes pour le Japon que pour toute autre grande puissance, même que pour l'Angleterre, et aucune autre n'en est encore pénétrée à ce point. Aussi la prévision des catastrophes, le service météorologique, l'organisation côtière, les phares, les ports et les refuges, ainsi que le développement économique de la population marine et côtière jouent-ils un rôle des plus importants dans l'activité expansive actuelle. Les

frais considérables que nécessite le désir de rattraper le retard qui s'est accumulé au cours de deux siècles et demi, font que sur bien des points la technique n'est pas encore à la hauteur, malgré l'énergie des efforts déployés.

La rive japonaise n'est pas suffisamment éclairée ; le nombre des phares, proportionnellement à la longueur de la côte, est moindre que dans la mer Rouge, sur les rivages turcs ; la majorité des petits ports de pêche et de commerce, qui sont de plus d'un millier, sont à l'état de nature. Il n'y a que 530 ports qui soient régulièrement visités par des vapeurs de commerce ; 60 sont ouverts au commerce extérieur, dont 36 (38 d'après Mecking) particulièrement utilisables ; 4 sont de grands ports de guerre, 2 de petits. Les ports qui donnent le plus de soucis, parce qu'ils engloutissent des sommes considérables, sont ceux de *Nagasaki*, *Miike*, *Nagoya*, *Yokohama*, *Otaru*, *Kagoshima*, *Hakodate*, *Yokkaichi*, *Funakawa*, *Aomori*, *Niigata*, *Hakata* et *Muroran*, ensuite celui, qui coûte fort cher, de *Tsuruga*, port d'embarquement pour Vladivostok, et celui d'*Osaka*, qui engloutit des sommes folles en suite de ses ensablements constants, mais où, il est vrai, habitent le 17 % des millionnaires japonais ; on projette enfin un port de Grand-Tokyo. Les dépenses du Japon pour la construction ou la réfection des ports sont, depuis 1900, d'après Mecking, de 6 milliards de francs, dépensés, pour la plus grande part, à *Kobe*, *Yokohama*, *Nagoya* et *Osaka*.

Etant donné la variété beaucoup plus grande des types côtiers, la lutte avec la mer prend de toutes autres formes que chez nous, mais elle n'est pas moins coûteuse et éducative ; les seuls travaux de renforcement des berges dans les régions où les précipitations sont fortes, mangent continuellement de l'argent et du temps, et certaines catastrophes ruinent en quelques minutes ce qui a été le souci constant de plusieurs années. Ces derniers temps, l'année qui a été la plus coûteuse en inondations (1913) a coûté 570 millions, la plus coûteuse en raz de marée (1914) seulement environ 100 millions de francs mais 1.013 bateaux et canots, la plus terrible en taïfouns (1912) plus de 300 millions

de francs et 138.537 maisons détruites ou gravement endommagées ; le plus mauvais raz de marée de l'époque actuelle, celui de *Kamaishi*, emporta dans la mer 27.000 hommes, les inondations qu'il causa coûtèrent un milliard et demi de francs et 785.000 hectares furent dévastés. Enfin, le tremblement de terre qui occasionna le plus de dégâts, celui du 1er septembre 1923 du *Kwanto* (voir Carte 10), avait aussi son point de départ dans la profondeur de la baie de *Sagami*.

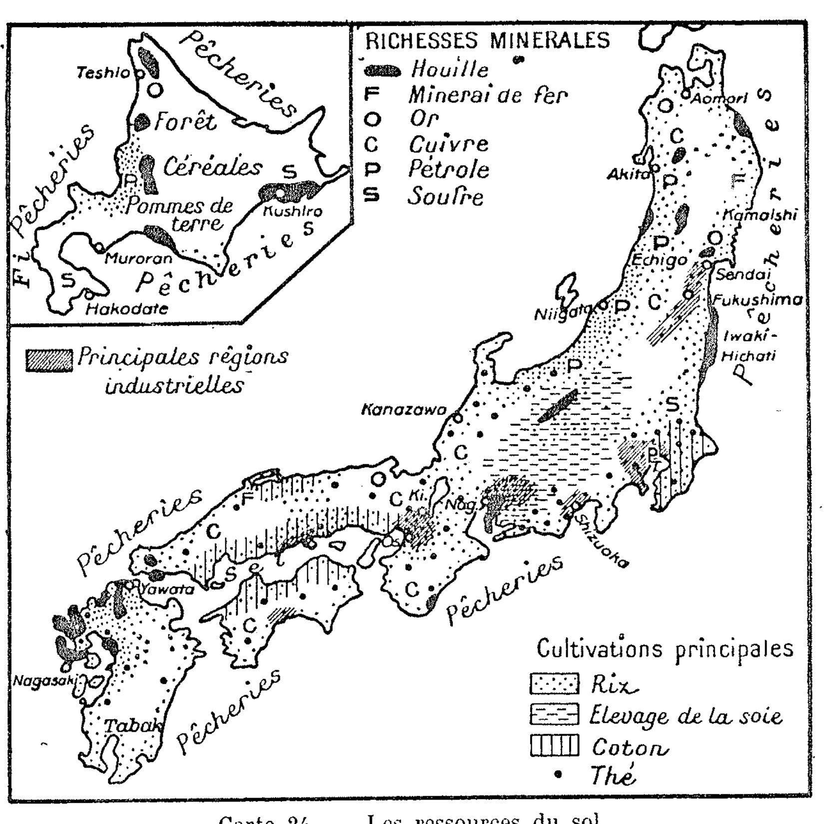
Ainsi, la même puissance qui a si manifestement favorisé le pays dans sa situation, dans l'harmonie de son climat, dans le don des richesses de la mer, réveille au moment opportun sa population et l'oblige à rétablir l'harmonie perdue un instant, traçant de profonds sillons dans le tempérament ethnique.

Ce tempérament comporte aussi la compréhension vivace de l'importance de la *protection maritime* ; celle-ci se traduit par une fortification bien conçue des côtes, dont le centre, la mer Intérieure, est une sorte de forteresse impériale où se trouvent situées les puissantes installations maritimes de *Kure*. Jusqu'aux traités, de valeur incertaine, de Washington, de Londres et de Genève, ce port de guerre servait de base à une escadre d'au moins 8 grands vaisseaux de ligne et 8 croiseurs de bataille, dont le tonnage devait être augmenté de 30.600 et 27.500 tonnes à 40.000 et 35.000 tonnes. Le matériel plus ancien se trouve distribué entre 3 autres escadres, à *Yokosuka*, *Kure* et *Sasebo*, qui, lourdement armées et équipées, joueraient certainement un rôle efficace dans des combats à distance proche. De grands chantiers et docks se trouvent en 8 lieux dûment fortifiés, et si l'on veut se rendre compte de la puissance du corps efflanqué de l'archipel, il faut faire entrer en ligne tout l'espace auquel ses installations lui permettent de commander.

Les mines et les richesses du sol

L'*exploitation du sol*, en particulier du principal métal du Japon, le cuivre, par l'installation de mines, a pu être

prouvée déjà pour le VIe siècle ; en 1414, le rendement était même probablement supérieur à ce qu'il fut à la fin de l'époque des *Tokugawa* (1868), à laquelle époque il devait être d'une valeur de 25 à 30 millions de francs (actuels). En ces temps-là, au Japon comme en Chine, l'exploitation était réglée par la norme nécessaire, et non pas par la spéculation



Carte 24. — Les ressources du sol.

et l'exploitation destructrice dans le laps de temps minimum — procédé contraire à la conception économique et sociale de l'Asie orientale ; l'exploitation était alors le monopole de la communauté. A l'époque nouvelle, elle a été abandonnée à la libre concurrence, avec certaines restrictions ; le rendement a atteint 4 milliards 500 millions de francs et

dépassera les 6 milliards lorsque la situation économique se sera améliorée ; le capital investi est de 12 milliards et le travail occupe 300.000 hommes. Or, le Japon est pauvre en richesses du sol ; il n'est riche qu'en cuivre et en soufre. L'or, l'argent et le fer sont beaucoup moins bien représentés ; le plomb, le zinc, la pyrite, le manganèse, l'antimoine, l'étain, le bismuth, le mercure, le chrome (mentionnés dans l'ordre décroissant de leur production) sont rares ; on a trouvé des traces de nickel, de cobalt, d'iridium, d'osmium et il y a probablement plus de radium qu'on n'en a reconnu jusqu'à maintenant. On extrait de la houille, mais de mauvaise qualité, provenant de l'ère tertiaire, et le pétrole est en quantité suffisante pour une utilisation économe. Le rendement de ce dernier est beaucoup plus fort depuis que la *Corée* et *Formose* y participent. La *Corée* fournit en outre du fer, de l'anthracite, de l'or, des minerais de plomb argentifère, *Formose* de la houille, du pétrole comme indiqué, de l'or, les *îles du Nord* du fer, de la houille et du pétrole. En Mandchourie, on trouve côte à côte des nappes de houille et des nappes de minerai de fer ; le Japon entend non seulement s'en assurer la première exploitation, mais se les garantir comme réserve de guerre. H. W. Paul a bien montré les possibilités d'expansion de la production du Japon en temps de guerre. Les principaux points où l'on ait trouvé de l'*or* se trouvent dans la pointe nord de *Formose*, dans le *Nord* et dans le *Sud-Ouest de Kiushiu* (*Kagoshima*), en certains points du *Hondo* et dans l'île de *Sado* où se situent les gisements les plus anciennement connus, en quelques endroits du *Hokkaido*, où l'exploitation se poursuit selon des méthodes moyenageuses. La principale installation pour l'extraction (le 1/3 du rendement total) se trouve à *Ibaraki* (fonderie de *Hitachi*), mais les besoins de l'industrie et de la médecine ne peuvent être couverts que pour 2/3. On extrait du *cuivre* presque partout, principalement par l'exploitation de filons autour de la mer Intérieure, puis dans 53 grandes exploitations minières réparties dans le pays. Le *fer*, lui, est rare. L'ancienne armurerie japonaise utilisait les sables ferrugineux. La métallurgie du Japon a été principalement une métallurgie du bronze, même dans ses stades avancés ; aujourd'hui encore l'empire, Corée comprise, a moins de minerai de fer que le seul gisement de *Pensihu* en Mandchourie qui livre 80 millions de tonnes, ou les gisements du *Shanlung*, de même rendement, ou encore la mine de *Tayeh* qui donne 100 millions de tonnes.

Malgré une exploitation destructrice et une augmentation considérable des exploitations minières, surtout depuis 1916, le rendement est tout à fait insuffisant pour couvrir les besoins, en charbon et en *acier*, de l'industrie lourde et des chantiers maritimes, et cela quoique ces industries soient actuellement moins actives. Il faut citer, parmi les principales installations (les chiffres de la production sont ceux de la fin de la période épanouie d'après-guerre et pourraient donc être facilement de nouveau atteints), les aciéries gouvernementales d'*Edamitsu* (le rendement total des établissements d'État est de 300.000 tonnes de fer brut, de 563.000 tonnes d'acier), de *Kamaishi* (110.000 tonnes de fer brut, 75.000 tonnes d'acier), les forges *Mitsubishi* en Corée, à l'embouchure du *Tadong* près de *Kenninpho* (100.000 tonnes par an), les établissements de *Pensihu*, de la maison *Okura*, avec participation chinoise (80.000 tonnes), les établissements *Anshantien* des chemins de fer mandchouriens du Sud (155.000 tonnes), tandis que l'établissement chinois *Hanyang* livre à lui seul 231.000 tonnes de fer brut et 50.000 d'acier, et le gros établissement de *Tayeh* plus de 280.000 tonnes en 1918, qui doivent, pense-t-on, monter jusqu'à 560.000 (voir les données fournies par la *Far Eastern Review* sur l'industrie lourde du Japon, avec de nombreux plans et figures, années de l'après-guerre).

On estime les approvisionnements en houille, pour l'archipel proprement dit, à 10.000 millions de tonnes pour *Kiushiu*, à 568 millions pour *Hokkaido*, à 170 millions pour *Iwaki*, *Ibaraki* et *Nagato*, mais partout c'est de la mauvaise houille tertiaire, à l'exception de 60 millions d'anthracite : une récolte bien maigre ! Une estimation de 1932 donne le chiffre global de 16 1/2 milliards de tonnes.

La région principale pour le *pétrole* est *Echigo*, avec *Nii-*

gala comme port d'exportation, dans le Nord-Ouest du *Hondo* ; cette région livre le 73 % de la production japonaise, mais seulement la moitié (d'autres disent seulement les 23 %) de la quantité nécessaire au pays ; les États-Unis et les îles de la Sonde, en particulier Java, fournissent le complément ; tout récemment, *Sakhaline* et *Hokkaido* se sont aussi mis à en fournir. Les méthodes d'exploitation minière, conduites à la légère, donnant lieu à des affaissements et des explosions, ont encore empiré depuis la guerre et nécessitent d'urgence une réforme.

On peut donc dire, en résumé, que les travailleurs japonais trouvent bien peu de *matières premières* sous la surface du sol.

De là la poussée vers les pays riches en matières brutes : vers les richesses des îles du Nord, vers les accumulations précieuses de l'Amour et de la Mandchourie dont on n'a fait que gratter la surface ; de là surtout le désir de gagner la Chine à une vie et à un travail commun, qui, avec l'abondance de ce pays en matières premières, permettrait à l'Asie orientale d'avoir pour elle-même, sur une base plus large, une existence assurée. Ce dernier but se laisse deviner derrière tous les *efforts d'utilisation de terres*, avec la pensée d'éliminer avant tout le système étranger, américain, d'exploitation sans égards. Mais le Japon voit poindre l'instant où il devra rester en arrière dans la concurrence avec des royaumes à vastes étendues et à richesses permanentes du sol, s'il ne cherche pas le salut en s'élargissant, en mettant en œuvre une géopolitique nouvelle et en ayant recours à la *houille blanche*.

La richesse la plus inépuisable du sol japonais est en effet celle qui s'écoule de ses montagnes vers les vallées, et la force que représentent les courants de la marée chassée à travers les détroits (carte 19). Ces richesses ne sont pas encore pleinement utilisées, puisqu'elles ne fournissent que 1.700.000 chevaux, alors que le vieux Japon, au sens le plus étroit, pourrait disposer de 3.500.000 de chevaux pour 750 cours d'eau dûment explorés dans ce but. La plus grande partie de cette force non encore mise en œuvre et surtout celle des courants de la marée sont une réserve pour l'avenir et d'une valeur inestimable, parce qu'elle libérera le travailleur artiste de la mécanisation et qu'elle donnera la possibilité à l'évolution de s'accomplir selon les lois inhérentes au développement de la race, de sorte que le bouleversement qui nous a été imposé, et qui s'est accompagné de la rupture avec les traditions de l'art artisan et du déchirement d'anciens liens culturels, sera peut-être épargné au Japon. Des districts industriels entiers ont en effet déjà passé des anciens métiers artisans à l'exploitation industrielle moderne, laquelle se décentralise grâce à la houille blanche, de sorte qu'ils ont enjambé l'espace de la centralisation et de la mécanisation à la houille noire. Si l'on peut en outre utiliser les marées comme source d'énergie, alors le grand souci actuel du Japon, que crée la pauvreté de l'archipel en lits de houille, aura aussi peu de raison d'être que pour les pays alpins de l'Europe ; c'est alors seulement que l'homme sera maître de la machine, qui, actuellement au Japon, fonctionne grâce à 2 1/2 millions de chevaux fournis par la vapeur et les turbines à vapeur à partir de la houille, et à 2,3 millions de chevaux qui lui sont fournis par les huiles.

Le Japon s'efforce d'en arriver à cette relation avec les richesses de son sol, avec encore plus d'ardeur que bien d'autres États et d'autres peuples, parce qu'il souffre davantage de la nécessité de la *main-d'œuvre lourde*. En soi, la race, quoiqu'on ne puisse pas en juger par la majorité des étudiants surmenés de nos établissements supérieurs d'instruction, est saine et solide dans ses éléments campagnards et côtiers, mais tout de même plus déliée et aussi plus avide de liberté que, par exemple, les Chinois ou les Indous du Sud. Elle aime les chants rythmiques qui accompagnent le travail, le loisir au cours du travail, elle repousserait la taylorisation de tout son tempérament méridional ou en souffrirait davantage que des races plus flegmatiques ; l'insulaire rêveur des mers australes, qui, de nature riche, vit très peu de travail salarié, représente une exagération, mais tout de même une parenté réelle avec

son cousin japonais qui s'est laissé entraîner vers le Nord. Par rapport aux richesses de son sol, le Japonais se trouve donc dans le rapport suivant : il veut devenir leur maître, non leur serviteur ; il veut en jouir aux moindres frais, en une vie simple et naturelle. Son fond racial le pousse ainsi à s'élever au-dessus des conditions naturelles de son territoire et à se conserver ce territoire privilégié dans le tourbillon des masses modernes en évolution. Ce trait est dominant qu'il s'agisse de l'or, du cuivre, de l'acier, du pétrole de la houille que lui donne son sol. De là découle la forte réaction anticapitaliste dans l'âme ethnique, en 1931 et en 1932.

Les métiers et les industries

Le *développement* du Japon *en une grande puissance économique*, basée sur l'industrie de la soie et les industries textiles qui en dérivent (713.620 ouvriers en 1917), ainsi que sur l'industrie de la guerre montée par l'État (222.366 ouvriers) a été excellemment décrite par A. F. Legendre. Influencé par les cercles de l'industrie textile, il accueillit dès l'abord les lamentations des chambres de commerce anglaises (*Times* du 12 avril 1919) selon lesquelles le marché intérieur anglais était influencé de façon catastrophique par la concurrence japonaise dans les sous-vêtements de coton, la place de Manchester en Inde et en Chine était maintenant occupée par le Japon, et la pression du marché japonais se faisait sentir jusqu'en Angleterre et en Amérique. L'industrie textile fut aussi d'abord touchée et de la façon la plus sensible, parce que c'était elle qui était déjà le plus en état de souffrance, tandis qu'au Japon c'était une antique *industrie domestique*, même si elle se basait sur l'utilisation sans scrupule de la femme et de l'enfant. Mais l'industrie lourde sentit aussi la concurrence japonaise, car le développement des mines, des fabriques,

des chantiers et des transports maritimes marchent la main dans la main, malgré la crise qui, elle, aggrave la tentation du « dumping ».

L'industrie textile japonaise, conservant sa main-d'œuvre à un bon marché relatif, occupant, en 1917, 600.000 ouvriers exclusivement à ce travail, en plus d'ouvriers occasionnels (ensemble 1 million en 1928), a décuplé en une décade les broches qui étaient de 300.000, et qui sont aujourd'hui de 6 millions. Une force motrice à bon marché aidait l'industrie à se maintenir : force hydro-électrique, houille peu chère amenée de près par mer, pétrole d'*Akita*, d'*Echigo*, de *Sakhaline* et de *Formose*. *Sakhaline* seul en fournit, en 1915, 2,6 millions de *koku* (1,8 hectolitre).

Le nombre des ouvriers des autres industries est de beaucoup inférieur à celui de l'industrie textile ; l'industrie lourde en occupait, en 1915, plus de 370.000, (222.366 en 1917), la chimie plus de 120.000 (141.769 en 1917), l'industrie alimentaire 167.000, le papier, le bois, le bambou 85.000.

Mais les bonds qu'exécuta la *production électrique* à partir de 1906, c'est-à-dire après la guerre russo-japonaise, témoignent de la rapidité avec laquelle les mains habiles des artisans étaient prêtes à accueillir cette innovation qui multipliait leur adresse : 1.284 moteurs, avec 4.063 kilowatt en 1906, contre 42.000 moteurs avec 137.000 kilowatt en 1915 ! en ne tenant compte que des moteurs mûs par eau ; jusqu'au 1er juillet 1918, la progression est allée jusqu'à 760.000 kilowatt. On apprit à construire de grandes usines de force électrique d'après les premiers modèles allemands : des dynamos de 10.000 et 120.000 kilowatt et des turbines de 7.000 kilowatt ; l'eau ne manque pas pour les actionner !

Il existait donc une base suffisante pour un *passage en masse de l'artisanat à l'industrie*, sans cependant que l'antique art appliqué pût exécuter le saut conduisant à la mécanisation, de sorte que ses derniers représentants sont en train de mourir. La situation est la plus mauvaise pour

le tissage, la métallurgie et la céramique artistiques ; les métiers de la pierre et du bois sont moins en danger ; la concurrence de l'industrie étrangère ne se fait pas sentir et ces métiers sont protégés par les corporations les plus puissantes.

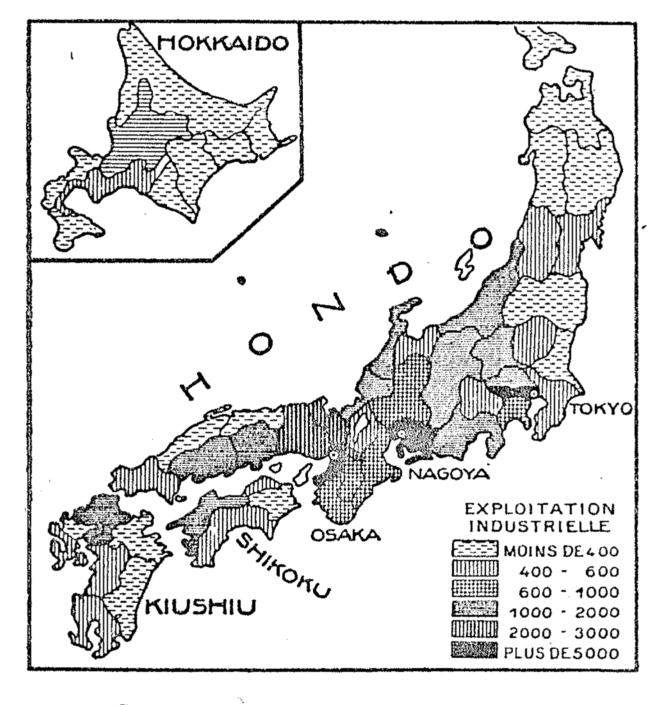
L'avance que manifeste l'industrie du tissage est conditionnée par la situation qu'occupe la *soie*, situation élevée et solidement ancrée dans l'économie populaire. En 1916, alors que les prix montaient, on en vendit pour 7 1/2 milliards de francs ; avant la guerre, sa vente était de 3 milliards 600 millions de francs contre 720.000 millions produits par tous les autres genres d'élevage ; le chiffre de vente fut de 6 milliards 600 millions de francs en 1928, puis il tomba brusquement en suite de la crise mondiale. Mais le travail de la laine, qui était encore minime il y a peu d'années, a déjà rapporté en 1915 près d'un demi-milliard de francs et utilisait, en 1929, plus de 1 milliard 200 millions de matière brute.

De 1914 à 1917, le capital investi dans l'industrie augmenta de 2 milliards 200 millions de yen. « Seulement » 2 milliards !

Mais c'était des yen (1 yen = 12 fr. 50 actuels) réellement garantis par une couverture d'or et cette somme englobait toutes les branches de l'industrie noble : l'optique fine, les produits chimiques (souvent avec un mépris audacieux des marques brevetées, c'est-à-dire la simple appropriation de modèles et d'idées étrangères), les couleurs, les produits iodés (en 1917 pour 20.000 livres sterling), la morphine, qui remplace le poison préféré des Chinois.

L'industrie belge du verre, comme autrefois celle de Bohême, est évincée de la Chine et du Pacifique ; la brasserie allemande partage le même sort, mais aussi la dentelle française, le travail français et italien de la soie : tout cela est chargé sur le tonnage japonais, qui a monté de 790.000 en 1914 à plus de 3 millions de tonnes lors de la prospérité de guerre, atteignit 4,2 millions de tonnes en 1921, chiffre qu'il est permis sans audace de voir monter à 5 millions.

Un coup d'œil sur l'*industrie lourde* et son fondement, l'exploitation minière, montre qu'avant la crise, 1,2 million de tonnes d'acier étaient consommées, tandis que sa production n'atteignait que 0,55 à 0,6 million de tonnes, puis 0,8 million de tonnes. La production avait donc presque



Carte 25. — L'exploitation industrielle.

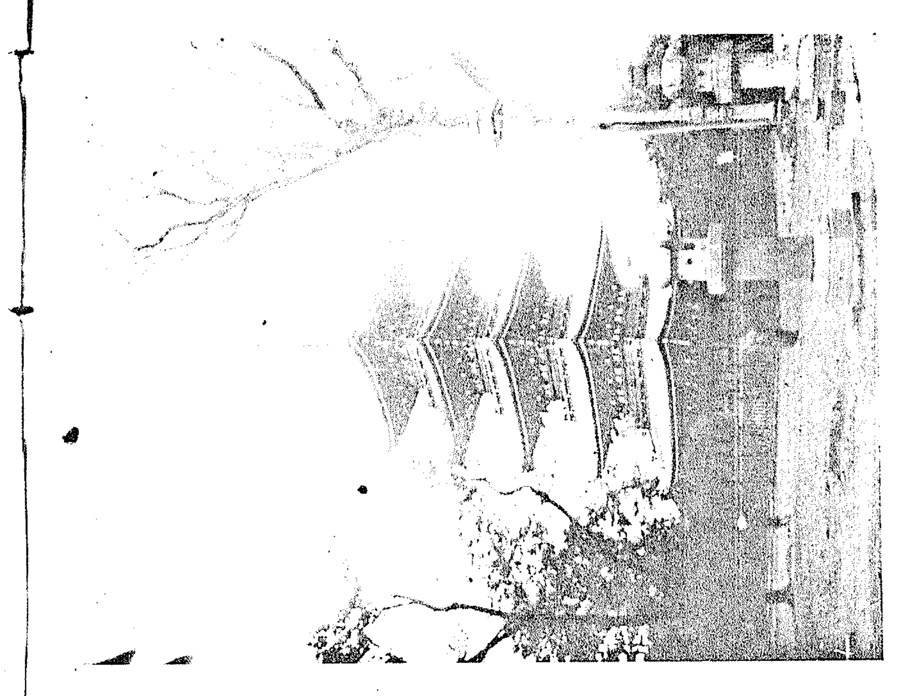
atteint le chiffre de la consommation. On rêve de 5 à 6 millions de tonnes pour l'avenir.

La pauvreté en minerai de fer des îles principales est compensée par des nappes de meilleur aloi dans les *îles du Nord*, la *Corée*, la *Mandchourie* et la *Chine* ; les mines de *Tayeh*, dans le *Houpeh*, les mines de *Tsinglingshan* dans le *Shanlung*, mais surtout les mines de la zone d'influence japonaise, de *Pensihu* et de *Ngan Shan Tien*, dans la Mandchourie méridionale, offrent de grands approvisionnements,

et il est vraisemblable que la partie septentrionale a des ressources encore plus grandes en minerai. On en a jusqu'ici repéré 250 millions de tonnes. Le cuivre et le soufre sont au Japon en abondance : le rendement du cuivre étant de 100.000 tonnes, le Japon en produit plus que l'Espagne, le Mexique et la Russie, et ne le cède qu'aux États-Unis qui, certainement, ont une avance considérable ; en 1915, le Japon produisait 72.000 tonnes de soufre et même 7.500 kilos d'or. Le bond que fit la consommation de houille de 1906 à 1915, pour l'industrie et les chemins de fer, porta le chiffre de 7.280.000 tonnes à 12.260.000. Le rendement minier a doublé pendant la guerre, par une exploitation destructrice il est vrai, et, en outre de la consommation interne accrue dans des proportions considérables, l'exportation a atteint la valeur de 3 milliards de francs.

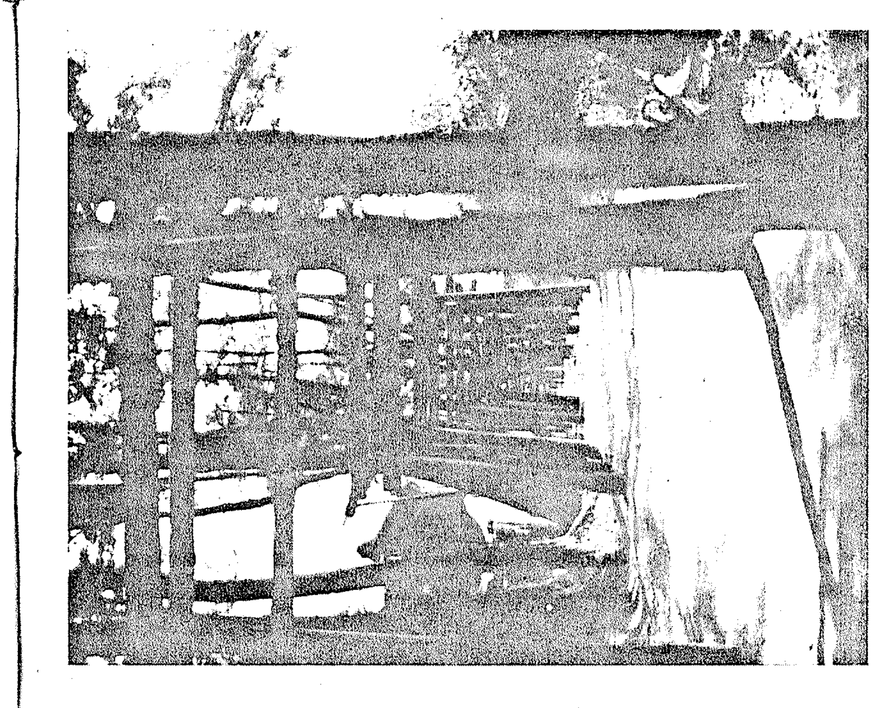
Lorsque le pays fut ouvert, toute tradition manquait à l'*esprit d'entreprise japonais*, sauf peut-être à *Osaka*, le grand centre intermédiaire de l'ancienne organisation, ainsi qu'à *Tokyo* et dans quelques petits ports. Habitué au socialisme d'État, à l'exploitation naturelle et à la coutume d'une retraite précoce des affaires (« issue » : *inkyotum*), le Japonais penchait pour l'action anonyme, l'individu se tenant à l'arrière-plan derrière la famille, le clan, la tribu, la clique. Les formes de la société par actions, de l'entreprise de famille, de la société à responsabilité limitée, lui convenaient donc parfaitement. De nombreux descendants de nobles et de samourai se lancèrent témérairement dans des affaires osées, sans posséder le contrepoids d'une tradition commerciale, et y perdirent leur fortune et leur renom. Mais on trouva bientôt le moyen de combiner d'anciens noms et l'influence de grandes familles à l'habileté commerciale de familles marchandes, la symbiose en somme d'une féodalité appauvrie mais douée de qualités de maîtres et des familles financières, comme en Angleterre. La voie fut créée qui conduit, sur ligne intérieure, du secrétariat privé à la puissance commerciale et politique (ce fut le chemin suivi par le Président du Conseil des Ministres *Hara*), le processus étant soutenu par la coutume maintenue de

PLANCHE 15.



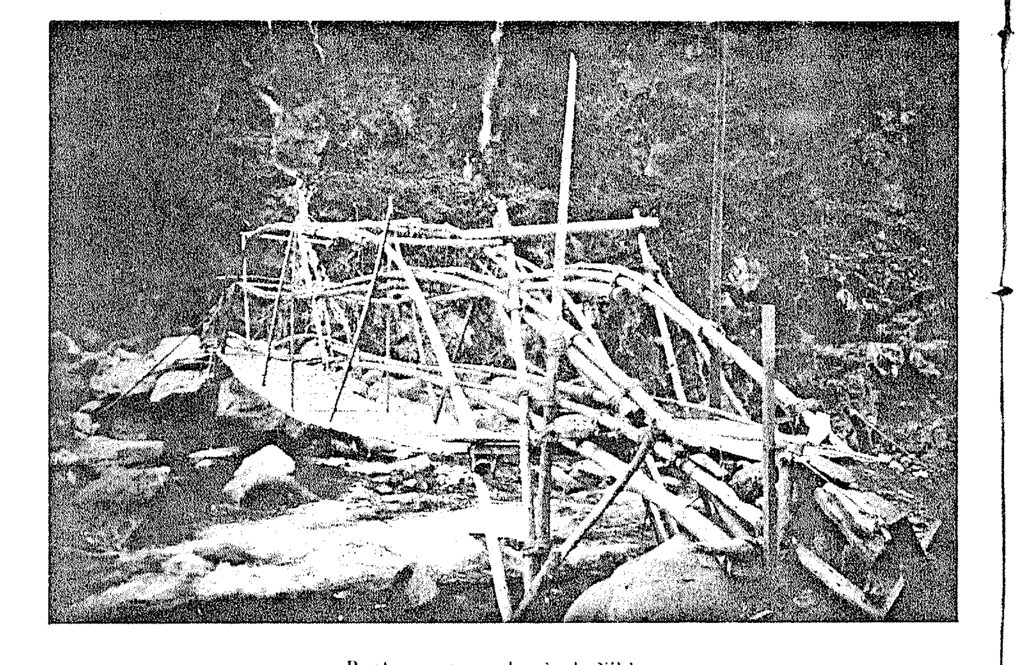
Tour-pagode du sanctuaire de Toshogu à Tokyo.

(*Photographie Prof. Montandon*)

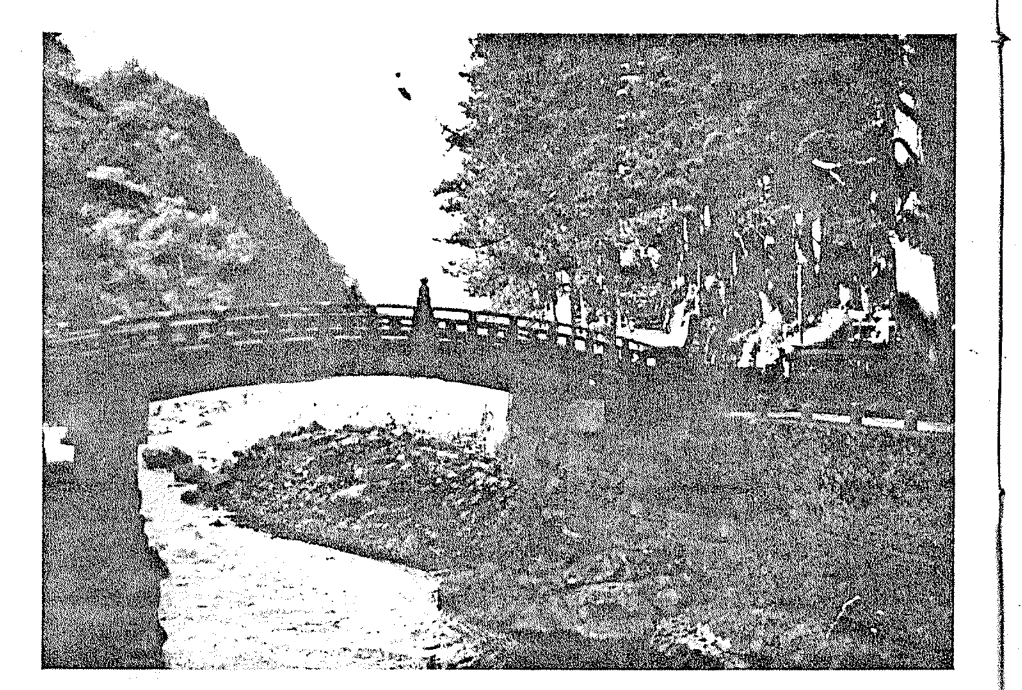


Succession de portiques dits "tori" conduisant à un temple shintoïste, à Kobé.

(*Photographie Prof. Montandon*)



Pont campagnard près de Nikko.
(Photographie Prof. Montandon)



Pont sacré de Nikko.
(Photographie Prof. Montandon)

l'adoption de jeunes hommes de valeur dans les familles qui s'éteignent. Comme pour l'État en grand, on trouva donc une modalité de rajeunissement dans le domaine des affaires, et, malgré l'anonymat, on laissa la voie libre à l'épanouissement de la personnalité.

Pour juger de la *question ouvrière* au Japon, il serait capital de savoir si l'Est possèdera toujours une main-d'œuvre à bon marché, à laquelle il puisse tout de même garantir une vie satisfaisante. La façon selon laquelle Dernburg juge de la valeur de l'ouvrier d'après le poids de charbon qu'il peut porter est fausse parce que trop unilatérale (un ouvrier européen pesant 70 kilos consomme 118 grammes d'albumine, l'emportant de beaucoup sur le Japonais qui, pesant 50 kilos, consomme 90 grammes d'albumine) ; il est cependant certain, qu'avant la guerre, la prestation d'un travail rude prolongé correspondait en Extrême-Orient à 4/5 de travail analogue dans l'Occident septentrional. Ensuite, de plus, d'une certaine sous-nutrition, il se produit une sénilité précoce, qui provoque le désir de la retraite à 55 ans, à un âge où, chez nous, on réclame encore un travail moyen. Mais le Japon possède certaines conditions préliminaires permettant la *main-d'œuvre à bon marché de façon permanente*, qui n'ont pas, dans certains autres pays, leur équivalent : hiver court avec des frais de chauffage moindres, partout des transports maritimes à bon marché pour toutes les marchandises chargées en vrac, matières brutes ou matériel achevé, qui, dans la majorité des exploitations, peuvent être chargées et déchargées directement à même le bateau, système hydrographique beaucoup plus favorablement réparti sur tout le pays. Certainement, l'*exploitation destructrice*, telle qu'elle a été appliquée dans la période de passage, en particulier avec l'emploi des femmes et des enfants dans l'industrie textile, ne peut pas continuer sans dommage sérieux pour la race ; mais l'introduction sévère des réformes projetées permettra, cependant, tout en maintenant le niveau du train de vie et en augmentant la jouissance, de

continuer à travailler en Extrême-Orient meilleur marché qu'en Occident. Ce fait ne doit pas être perdu de vue.

Le commerce et le transport. La navigation et les chemins de fer

Le commerce et le transport, à l'opposé de ce qui se passe dans d'autres régions du globe à grandes voies de communication, est souverainement déterminé au Japon par l'*importance des communications par mer* avec des rivages que visite une flotte de commerce, soutenue par une politique hardie de construction de bâtiments et d'exploitation de lignes, mais dont la première force est tout de même une prédisposition naturelle ; par rapport aux communications par mer, l'importance des chemins de fer est très réduite dans l'archipel, et la politique ferroviaire n'acquiert de l'importance, rappelant les conditions allemandes ou américaines, que si l'on passe sur le continent ; le squelette ferroviaire de la Corée et de la Mandchourie joue donc par contre aussi son rôle simultanément à la navigation fluviale et le long des côtes. L'un et l'autre, transport maritime et transport terrestre, se signalent par des *têtes de communications* et des *organes d'enveloppement*. Le réseau des voies japonaises, dans le domaine disloqué de l'Asie orientale, est multiple ; il comporte toute la gamme des possibilités énumérée par Ratzel : maîtrise gouvernementale et politique, protection, affermage, zones autonomes et d'exploitation commune, droits de préemption d'exploitations de mines et de forges, hypothèques politiques et ethniques, droits côtiers de pêche, navigation fluviale, police des ports dans les eaux et sur les terres étrangères, missions militaires, politique de traités spéciaux. Tout cela compose un *réseau* très élastique ; il sera sans doute utilisé pour des avantages de relations politico-commerciales, par le truchement de connexions religieuses anciennes et nouvelles, par des conceptions apparentées sur le destin du monde, par la possession commune des mêmes signes chinois d'écriture, par une unité culturelle

et de géographie défensive, qui, tout en laissant la *porte ouverte*, favorise l'indigène. La parole de Ruskin : « Tout progrès humain est en définitive la construction de nouvelles voies » a sagement guidé l'économie japonaise. La chance d'avoir pu utiliser des routes déjà existantes, et pour lesquelles il n'y avait qu'à construire des bateaux, a favorisé une extension digne d'un conte de fées. Mais ce qui a été décisif pour cela, c'est-que, l'opposition à l'ouverture du pays une fois vaincue, *la compréhension de la signification de la mer*, comme source d'une nouvelle grandeur, s'est répandue avec une rapidité extraordinaire dans les masses ; celles-ci, quoique en grognant, ont supporté les plus grands sacrifices en vue de l'établissement des nouveaux modes de commerce, et les charges qu'eurent en définitive à porter le dos et les bras des paysans furent telles que ceux-ci en furent presque écrasés.

On trouve, dans les *Petermanns Mitteilungen*, de bonnes cartes de l'extension du commerce japonais sur mer et sur terre.

Le *trait dominant du transport* est le fait du chargement par eau de presque tout le matériel encombrant et en vrac, ainsi que la *navigation côtière* très développée. Il n'existe qu'une grande ville éloignée de la côte, *Kyoto*, et elle est reliée à la côte par un canal et un cours d'eau. Le réseau des voies ferrées, dont la densité avant la guerre n'était que du 1/10 de celle des chemins de fer de l'Europe centrale, serait totalement inadéquat à sa tâche s'il n'était flanqué de la navigation côtière, et la transformation de ce réseau est le problème le plus sérieux de politique ferroviaire. Les expériences faites avec le réseau continental donneront des directives à ce sujet. Le tonnage de la flotte de commerce a suivi, à pas de géant, l'industrialisation forcée du pays, le tournant décisif étant franchi au seuil du XXe siècle : alors que la flotte mondiale des voiliers diminuait de 6,6 %, celle du Japon avait augmenté de 1027 % (depuis 1869) et le nombre des vapeurs passait de 627 à 926. En 1920, la Japon possédait 3.132.060 tonnes pour la flotte à vapeurs (vapeurs de plus de 20 tonnes) et 1.017.864 tonnes

pour la flotte à voile, celle-ci comportant 15.692 voiliers ; en 1930, on comptait 3.711 vapeurs correspondant à 4.270.000 tonnes et 16.634 voiliers correspondant à 940.800 tonnes.

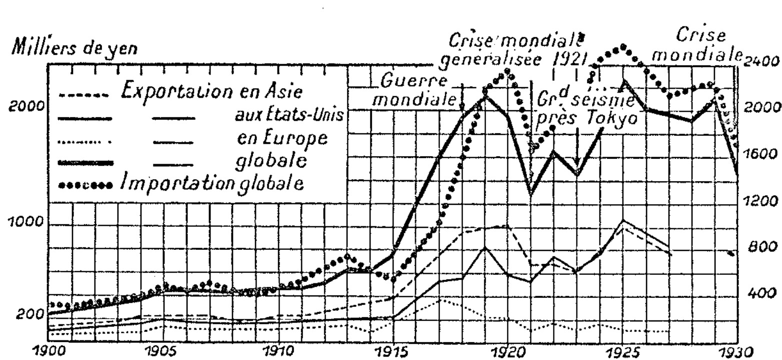
De 790 vapeurs (parmi les 3.711 mentionnés) de plus de 1.000 tonnes, 742 se trouvaient chez eux au Japon, 33 dans la colonie affermée du *Kwantung* (*Dairen*), 12 en *Corée*, et seulement 3 à *Formose*. Il faut ajouter à ce chiffre les bâtiments dits *koku* (grandes jonques calculées d'après la mesure *koku* qui correspond à peu près à 1/10 de tonne), donnant, pour 319.427 jonques *koku*, 32.000 tonnes. Au point de vue de l'organisation, le grand tonnage était réparti de telle façon que le Gouvernement en possédait 1 % environ, les grandes compagnies de navigation *Nippon Yusen Kaisha, Osaka Shosen Kaisha, Tokyo Kisen Kaisha* 35 %, et la flotte de cargos 64 %.

La compagnie de navigation la plus puissante, la première, possédait 103 vapeurs correspondant à environ 1/2 million de tonnes et en avait un autre 1/2 million en construction, dont à la vérité 150.000 seulement furent réellement lancées ; deux autres compagnies possédaient respectivement 300.000 et 400.000 tonnes, une autre près de 100.000 tonnes, à savoir 130.000 en faisant entrer en compte une ligne secondaire ; mais seule l'*Osaka Shosen Kaisha* (en outre de la *Nippon Yusen* citée) a pu maintenir jusqu'en 1930 près de 500.000 tonnes ; trois autres compagnies en sont restées à plus de 100.000 tonnes. Il y avait en outre 17 grands chantiers maritimes, comptant chacun entre 25.000 et 98.000 tonnes : vision somme toute d'un épanouissement de cette activité humaine qui imprime son mouvement à une population masculine de 3 millions d'hommes se nourrissant de la mer (dont 1 1/2 million de pêcheurs), à une flotte de pêche de plus de 428.000 bâtiments prenant la mer, à 327.600 marins inscrits, dont 85.000 en service actif, base saine et naturelle d'une vie côtière et de haute mer intense.

De ce tableau de la prospérité d'après-guerre, on avait su conserver, au moment de plus intense de la crise mondiale,

en 1932, comme indiqué plus haut, 3.711 vapeurs comportant 4.270.584 tonnes et 16.634 voiliers comportant 940.768 tonnes — recul par rapport aux vastes plans qu'on avait échafaudés.

Les espoirs de la première décade du XXe siècle étaient donc dépassés, mais la *Nippon Yusen Kaisha* avait dû s'arrêter à 653.205 tonneaux, la *Osaka Shosen Kaisha* à 477.162, et, en outre d'elles, il n'y avait que 3 compagnies qui dépassaient 100.000 tonnes, 3 autres qui les suivaient — et sur toutes planait le danger de l'arrêt et de la stagnation (1).



Carte 26. — Montées et crises de l'importation et de l'exportation.

Sans doute, dans la question du *développement des communications maritimes*, de même que dans la construction du réseau des voies terrestres de la Corée et de la Mandchourie, l'instinct ethnique et les conditions naturelles se combinent à une sage prévision géopolitique et à une action gouvernementale avisée. L'impôt, destiné aux *subventions*

(1) Chiffres de 1935 :

	Bâtiments	*Tonnes*
Nippon Yusen Kaisha.......	98	718.281
Osaka Shosen Kaisha.......	103	505.770
Kokusaikisen	27	149.851
Kinkaï Yusen..............	44	129.279
Mitsui Bussan..............	31	111.253

Les autres en-dessous de 100.000 tonnes.

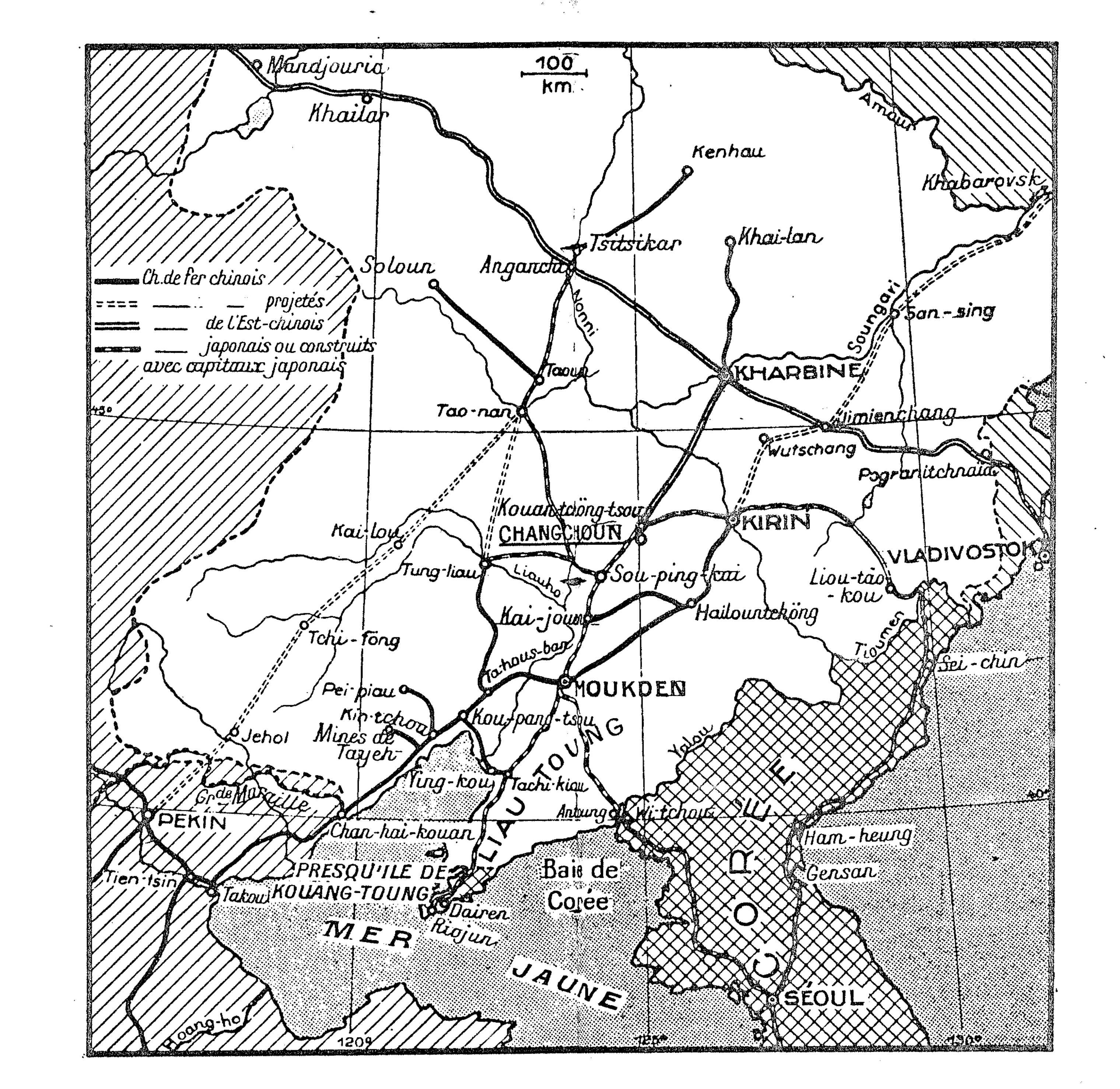
nécessaires pour les lignes de navigation et la construction des navires, qui, comme impôt immobilier, était de 8 % de la valeur du sol, bandait les forces du pays à un tel point qu'elles menaçaient de se rompre ; et les chemins de fer, qui plus tard devaient octroyer de si hauts dividendes, avaient à soutenir de durs combats et suivre une politique financière hardie, appuyée par l'État, pour arriver à un rendement. Mais maintenant le réseau continental est devenu un organe tout à fait viable, avec ses propres houillières à *Yenlai*, *Fushun*, et *Pensihu*, ses propres aciéries, ses nombreux droits de propriété et ses créations accessoires ; le réseau comporte deux lignes principales : *Dairen–Port-Arthur(Ryojun)–Moukden–Kharbin* et *Fusan–Seoul–Antung–Moukden*, puis d'importants embranchements vers les ports coréens du Sud-Ouest, et, de *Seoul*, vers *Gensan* et le *Tioumen*. Ce réseau est un complément continental du réseau maritime qui s'étend sur les mers côtières et dont les limites vont de Kamtchatka aux îles de la Sonde (Carte 27).

Depuis 1931, on a travaillé hâtivement à la construction d'une troisième ligne principale allant des ports du Nord de la Corée à *Tunghwa*, *Kirin* et *Chanchun*.

Le principal *outil de la politique ferroviaire continentale* du Japon, de sa progression vers le Nord-Ouest d'une façon générale, est la Société ferroviaire sudmandchourienne. Fondée sur la cession mentionnée à l'article VI de la paix de Portsmouth (1er septembre 1905), la Société a été reconnue le 1er novembre 1906 par le Ministère des Communications et enregistrée en décembre. Elle disposait d'un capital d'actions de 200 millions de yen, dont la moitié appartenant à l'État japonais, et garantissait un dividende de 6 %, mais, en 1913, elle put déjà en distribuer un de 7 %, et en 1914 de 8 % ; les rentrées avaient passé en 8 ans de 1 1/2 million de yens à 14 millions, la production des houillières qui lui appartenaient de 300.000 tonnes à 2.200.000, quoique les lits houilliers de Mandchourie (*Fushun*, *Yenlaï*, *Pensihu*) se soient révélés, à un examen approfondi, comme moins puissants qu'on ne l'espérait à l'origine. La consommation fut complétée par l'utilisation de schistes pétrolifères.

En 1915, l'*armée des fonctionnaires* comptait 5.000 fonctionnaires en titre et 20.000 employés (dont la moitié de Chinois) répartis dans les exploitations diverses de cette société qui rappelle l'ancienne compagnie des Indes : houillières, mines de minerai, aciéries, installations de transport, hôtels, entreprises rurales, pour l'obtention, par exemple, de coton et de betteraves : une véritable principauté rurale, industrielle et de transport à cachet spécial ; l'*antagonisme* entre l'expansion vers le Nord-Ouest et la poussée vers les tropiques su Sud-Est, s'est manifesté en ceci que le sucre de betterave de Mandchourie et le sucre de canne de Formose se font une concurrence sévère. Formose a exporté en 1916 pour 200 millions de francs de sucre raffiné ; les 13 % de la surface cultivée de la Mandchourie sont consacrés à la betterave à sucre. Au moment de la tentative de règlement de la situation mandchourienne, le réseau ferroviaire était celui de la carte 27.

Le *trafic* japonais passe généralement pour une force qui croît avec une rapidité inquiétante, et qui, soutenue par un type de grande puissance à vues extraordinairement uniformes, s'étend de façon sanglante, en conquérant et en annexant sans aucun égards, sur la voie terrestre vers la Mandchourie, la région de l'Amour, la Chine, sur la voie maritime, dans le Pacifique, où il met même en danger les rives opposées de l'océan. On oublie à ce sujet que ceux qui s'en plaignent le plus lui ont enseigné ce comportement par la violence et l'exemple. Là où il a pénétré, le Japon tend de nouveau à faire montre de certains des traits sympathiques que l'ancien empire socialo-aristocratique a obligé même ceux qui venaient chez lui avec des préjugés, ou l'intention de le détruire, à reconnaître. L'action japonaise montre avant tout que la Corée, subjuguée, a été amenée, du moins matériellement, à une prospérité étonnante, de même que Formose et les îles nouvellement acquises du Pacifique. Cette action montre, pour ce qui est de ses rapports avec la Chine, et aussi du rapprochement que le Japon a esquissé



Carte 27. — Voies ferrées de la Mandchourie.

avec l'Allemagne en vue de travaux en commun, une *modération dans le succès* que d'autres puissances n'ont pas pratiquée quand elles étaient en position semblable. Certes ! le Japon postule dans ces relations une égalité complète de droits et le respect des motifs qui poussent une partie de sa population en voie d'accroissement à chercher à gagner sa vie au dehors.

L'émigration et l'idée d'expansion

L'ancien Japon de la première Renaissance, comme la Hanse le faisait dans un quartier de Londres, avait expédié des émigrants dans des « quartiers japonais » (*Nihon machi*) jusqu'à Malacca ; Albuquerque raconte que ce sont des gens qui parlent peu, qui ne racontent rien sur les circonstances de leur patrie. *Iyeyasu* avait armé cinq bateaux pour le Mexique en 1604, mais son petit-fils interdit l'expatriation sous des peines si sévères que même les postes extérieurs de commerce de *Fusan* et de *Gensan* (Corée) tombèrent en décadence, et que les Japonais naufragés demandaient à ne pas être déposés sur les côtes de leur pays parce que la peine de mort les y attendait. Le prince *Ito*, qui fut plus tard Président du Conseil, dut encore, dans sa prime jeunesse, se sauver aventureusement de son pays pour visiter l'étranger ; c'est dans sa seconde jeunesse que le changement de régime se produisit. L'État japonais a conservé de ce passé le *sentiment de sa responsabilité pour ceux de ses fils qui émigrent*, et il les contrôle. Aucune autre grande puissance ne tient ses émigrants en main comme le fait le Japon, ne les dirige, ne les écarte de certains pays, ne réalise en somme aussi sciemment une *politique d'émigration*, par la raison qu'il dispose toujours de la punition la plus terrible pour un Japonais, celle de se voir interdire le retour au Japon.

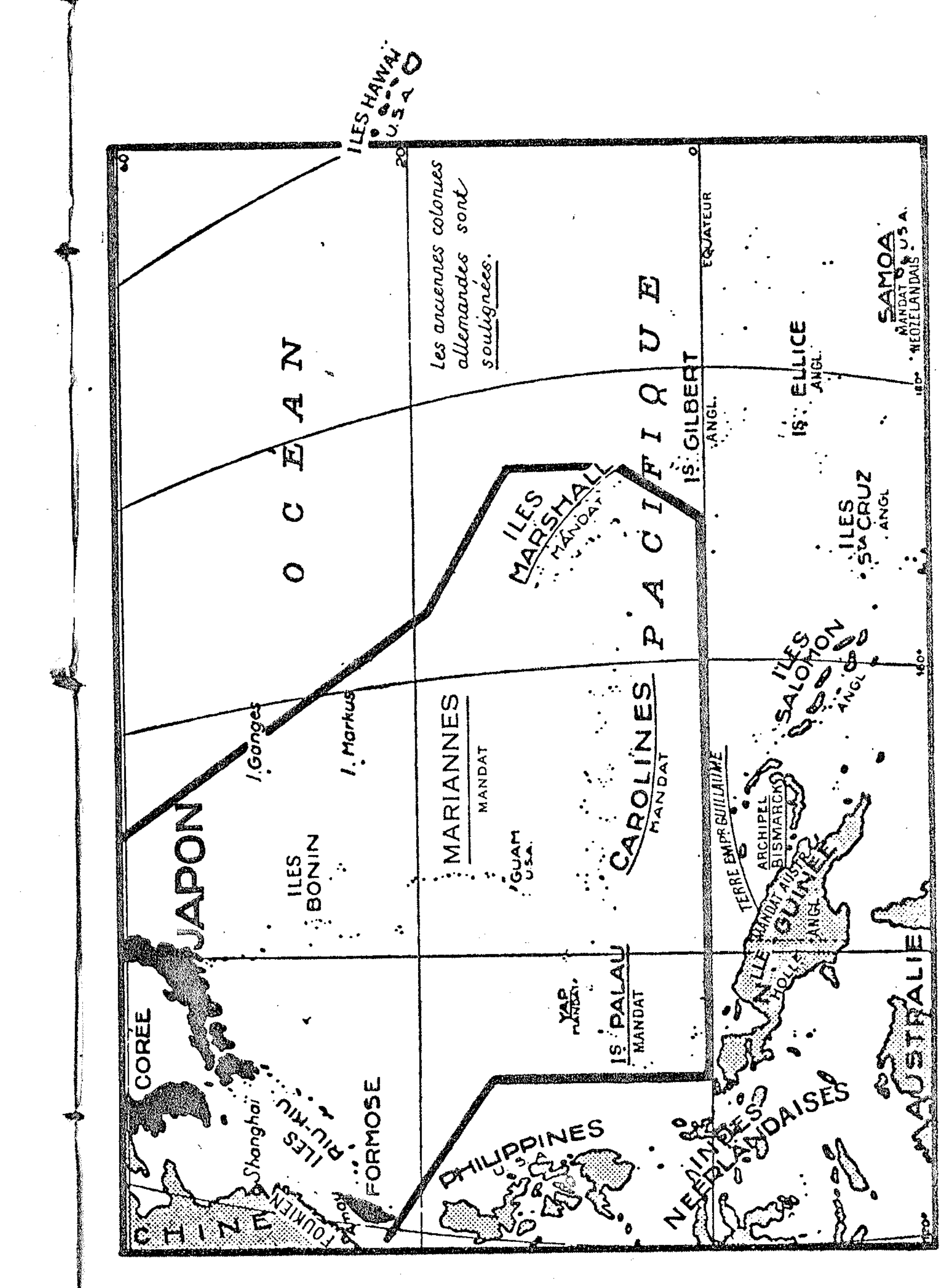
L'émigration japonaise n'était à l'origine qu'une émigration saisonnière, une sorte de tour de France maritime, provoqué d'abord par le surpeuplement de certaines régions autour de la mer Intérieure et le besoin de main-d'œuvre des planteurs d'Hawaï. Un excellent mémoire de Gruenfeld fournit des détails sur l'émigration japonaise, tout en mettant trop exclusivement en avant les valeurs économiques calculables et en ne tenant pas assez compte des impondérables psycho-ethniques. Mais ce mémoire montre comment ce mouvement de migration, qui n'était tout d'abord que saisonnier, a mis en branle, au cours d'une génération, un million d'hommes. Ce chiffre est d'ailleurs minime en comparaison avec l'émigration que provoque la pression chinoise, avec les masses que celle-ci met en mouvement (depuis le seuil du XX[e] siècle 13 millions sortent de la Chine du Nord, 9 millions de la Chine du Sud), mais le chiffre de l'émigration japonaise est tout de même respectable si l'on considère combien sont peu peuplées les régions côtières que l'émigration japonaise atteint, ou tente d'atteindre là où elles lui sont interdites. Car c'est en ceci que gît la *signification pour l'avenir* de ce problème d'émigration : dans le contraste de régions peu peuplées à salaire élevé, de riches régions non peuplées, qui, comme l'Australie du Nord, pourraient nourrir 30 millions d'hommes, et des régions terriblement surpeuplées de l'Asie orientale.

Dans le monde qui recherche de façon toujours plus consciente une économie équilibrée, il existe à côté du droit de l'occupant selon la lettre, un *droit naturel à posséder un espace minimum* pour pouvoir y exister. L'Asie orientale se sent mal partagée sous ce rapport, alors que les possesseurs anglo-saxons de grands espaces ne peuvent pas développer normalement des zones entières et refusent, d'autre part, d'y accepter des immigrants assidus. On n'a pas non plus oublié comment ce bien a été acquis : en hissant un drapeau et en annonçant le christianisme, mais en apportant en même temps l'alcool, l'opium et les maladies sexuelles, en usant, vis-à-vis des aborigènes sans méfiance, de violence, de vol, de piraterie insolente. Comparons, par exemple, l'état antérieur et actuel des îles *Bonin* ! Elles étaient le siège de naufragés blancs revenus à la vie sauvage, une terre désolée sans maîtres, et aujourd'hui, sous la direction japonaise, elles présentent des rizières qui s'étagent jus-

qu'au haut des monts : signe d'un travail industrieux ! Voyons également ce qui se passe dans les terres sous mandat des anciennes possessions allemandes du Pacifique ! La part qui est revenue à l'Australie dépérit par manque de main-d'œuvre, de même Samoa, qui fut la perle des mers australes ; les Asiates orientaux ont, par contre, soigneusement conservé tout ce qu'il y avait de bon dans l'administration allemande lorsqu'ils en eurent chassé les possesseurs, et il faut reconnaître, qu'au contraire de ce que les Anglo-saxons ont fait de leur part, la possession japonaise florit sur ces terres où les nouveaux maîtres se sentent comme chez eux. *Hawaï*, dont la popu'ation indigène a baissé, vers le seuil du xxe siècle, de 40.000 à 30.000 âmes, compte aujourd'hui 140.000 Japonais sur 358.000 âmes.

La totalité des *Japonais à l'étranger* est taxée actuellement à environ 249.000 en Mandchourie, 65.000 en Chine proprement dite, un peu plus de 36.000 dans le Sud-Est de l'Asie, l'Insulinde, le Pacifique, dont quelques agglomérations en Nouvelle-Calédonie (mines de nickel), aux Straits-settlements (caoutchouc), dans le golfe de Siam (pêche aux perles), dans ce qui fut autrefois le Pacifique allemand (16.021 dont 5.878 femmes), dans le Shantung (18.000), 140.000 à Hawaï, la plupart ouvriers des plantations de canne à sucre, ou bien trafiquants, dont 17.000 à Honolulu même. Aux États-Unis, ils sont au plus 144.000, en qualité d'ouvriers du bois, de jardiniers, de planteurs d'arbres fruitiers et de légumes, de pêcheurs ; de ce chiffre, 100.000 se trouvent en Californie (dont la population est de 1 1/2 millions d'habitants), 22.700 au Canada, entre 130.000 et 140.000 dans toute l'Amérique latine, où ils cultivent le riz, le café, le sucre, le coton, où ils trafiquent, ou se livrent à la pêche ; comme pays, ils préfèrent le Pérou et le Brésil.

Il y a en outre, dans les marches étrangères de l'empire, 380.000 (220.000 en 1928) Japonais à Formose et environ 500.000 (470.000 en 1928) en Corée. Ceux qui se trouvent en Russie d'Asie ne doivent pas dépasser 2.500. Cela fait en tout 762.572 en dehors de l'empire et 760.000 à 880.000



Carte 28. — L'occupation japonaise du mandat allemand dans le Pacifique.

dans ses marches, où flotte certes le drapeau, mais où ils ne constituent que des minorités, qui, sans la puissance qui les soutient, seraient en danger — ils s'en rendent bien compte. Il faut mentionner en outre de 0,8 à 1 1/2 million de Coréens en Mandchourie.

Le tableau d'ensemble est celui d'une politique démographique cohérente, préméditée, et ce n'est qu'à cause de cette allure massive, de l'impression qu'ils donnent d'être inassimilables à leurs hôtes, de l'appui gouvernemental que l'on sent derrière eux, que les Japonais rencontrent des résistances que ne devraient pas éveiller ces chiffres eux-mêmes.

Il ne faut donc juger de ces résistances qu'en fonction de l'impression générale qu'éveille l'expansion des Japonais auprès des peuples chez lesquels ils s'établissent, et c'est l'impression d'une *personnalité ethnique compacte* qui se dresse, effarouchante, derrière chacune de leurs colonies d'émigrants ; déjà Ratzel, et, plus récemment Schulze, dans un exposé militaire, ont comparé cette expansion avec la colonisation telle que la pratiqua la Grèce antique, mais c'est précisément ce qui en fait le danger géopolitique, pour les peuples où ils s'établissent.

Il paraît donc justifié qu'un homme d'État japonais, qui voyait loin, le comte *Komura*, ait tenté en 1909, avec le prince *Katsura*, d'établir le programme de grande envergure suivant : le Japon doit avoir sous son drapeau jusqu'au dernier de ceux qui lui sont racialement parents, s'il veut se maintenir entre les masses géantes de la Chine, de la Russie et de l'Amérique, et, dans ce but, il doit chercher l'*espace nécessaire qui lui convient* sur le continent, le sens de l'émigration devant être porté vers le Nord. Si nous analysons l'*espace qui est à la disposition de l'empire*, nous constatons que l'exigence de *Komura* est satisfaite : une estimation objective montre qu'*Hokkaido* pourrait encore contenir 4 millions d'hommes sans qu'ils y fussent serrés, la Corée 10 à 12 millions, Formose 1/2 à 1 million, ce qui ne ferait pas loin de l'espace réclamé pour 100 millions d'hommes.

Au delà, s'étend un *champ d'activité* presque vierge pour des hommes hardis, qui veulent faire œuvre de pionniers : la Mandchourie qui est loin d'être normalement peuplée et qui est riche en produits du sol, la Province maritime russe, enfin la région de l'Amour qu'une exploitation destructrice n'a pour ainsi dire fait que gratter, et qui n'est vraiment colonisée que dans la plaine de la Seïa et de la Boureïa. Mais tout cela, ce sont des pays d'établissement pour des hommes du Nord ou entraînés au climat du Nord, et la question qu'il faut se poser est celle-ci : réussira-t-on à la longue à détourner le peuple japonais, porté par ses penchants vers les climats du Sud, la mer et la navigation, du théâtre naturel de ses exploits que recherchent ses instincts de race, et à l'entraîner dans un climat contraire à ces instincts et où il aura à lutter avec la force économique chinoise dont les représentants sont faits à ce milieu ? Les anciens chefs du peuple japonais ont considéré comme un bonheur ce *déplacement vers le Nord* et tenté de pousser leur peuple encore plus loin dans cette voie ; celle-ci, de plus, paraissait être celle de la moindre résistance, en comparaison des autres directions susceptibles tôt ou tard de provoquer un choc avec les puissances anglo-saxonnes. Mais ce *peuple devenu majeur*, qui tend, par la formation de partis, à la forme moderne d'autodétermination de son sort, continuera-t-il à se laisser guider, contre ses impulsions, par cette sage conscience géopolitique et ce sens de la prévision qui ont si heureusement conduit ses premiers pas dans la lutte planétaire pour l'existence ? C'est affaire de l'avenir, et de lui dépend la question de savoir si la mer de la grande paix qui n'a pas encore été marquée par des combats entre puissances transocéaniques, conservera son pouvoir de ségrégation ou deviendra un champ de bataille comme les autres espaces du monde.

CONCLUSION SUR LE JAPON — VU DU DEDANS

Le Japon est d'une part la plus ancienne grande puissance de la planète, qui n'a pas changé dans ses caractères essentiels depuis sa fondation, et d'autre part, l'une des

plus jeunes d'entre elles, depuis sa nouvelle naissance — apparition très contradictoire et pourtant, nous l'avons vu, entière, organique, de croissance naturelle ; pour énoncer un jugement conclusif sur cet organisme, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer les termes qui se sont pressés sous la plume de Richthofen à la vue de cette harmonie de l'espace et de l'évolution qui s'y est produite :

« Nous ne pouvons pas nous représenter ces états antérieurs d'une puissance maritime qui a développé sa force avec une rapidité étonnante, sans nous remémorer un autre état analogue. Les ouragans balayent les îles japonaises, proches du continent mais qui en sont tout de même bien séparées, plus violemment que ce n'est le cas pour les îles britanniques. Ici, au Japon, la nature a encore fait davantage pour créer, vis-à-vis de la grandeur sauvage, le charme de la grâce et de l'amabilité dans la mer Intérieure merveilleuse et les baies ravissantes de la côte ; mais la lutte contre les taïfouns et les manifestations terribles de forces sous-marines et terrestres a influé encore de façon plus impressionnable sur le caractère des habitants. Ici aussi, les îles sont baignées par une mer riche en poissons qui attirait au dehors et éduquait un peuple de marins capables. Formant un tout à l'intérieur du pourtour de l'archipel, malgré la coupure en îles, ce peuple fut imprégné d'une conscience nationale...

Jamais chez un peuple, des énergies potentielles ne furent si immédiatement transformées en énergies actives.

Ces énergies se trouvaient à un tel point de tension, qu'il suffisait d'une cause minime pour les déclencher. L'occasion se produisit lorsque, en 1860, la vue sur la mer s'ouvrit et que s'éveilla la reconnaissance du fait que tous les États qui envoyaient du lointain des bateaux vers le pays fermé légendaire devaient être situés sur des côtes transocéanes dont la soumission était une tâche confiée au Japon.

Il n'y avait qu'un pas à faire pour participer aux communications mondiales et le pas conduisit rapidement à la possession du maniement de la technique moderne, telle qu'elle est représentée par le vaisseau de guerre... »

Ce sont les paroles du meilleur connaisseur allemand de l'Asie orientale juste avant que se fût accomplie la transformation d'une grande puissance est-asiatique en une puissance planétaire. Mais ce serait injustement donner le pas aux forces matérielles et mécaniques que de ne pas reconnaître, à côté de la victoire sur la technique et de l'assimilation d'une civilisation étrangère, le propre du caractère et de l'esprit ethniques du Japon ; il lui est permis de réaliser ces accomplissements, et cependant de rester fidèle à lui-même, sans que ce qu'il a de meilleur, son âme, paraisse en avoir souffert.

LES BASES, LES POSSIBILITÉS ET LES LIMITES DE CE QU'ON PEUT PRÉVOIR QUANT A LA DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE DU JAPON. L'AVENIR ETHNO-PSYCHOLOGIQUE DE LA CULTURE ET DE LA STRUCTURE DE L'ÉTAT JAPONAIS.

Malgré le flot montant de la littérature anglo-saxonne, latine et slave sur l'Asie orientale, le Japon et les Japonais, en outre des publications parues en Europe centrale et dans les pays mêmes des moussons, le fait le plus remarquable est la méconnaissance dans laquelle on est de l'âme antique du Japon, l'incompréhension de la majorité des États de la Société des Nations et des deux autres sociétés de peuples que sont l'U. R. S. S. et les États-Unis, pour le pays du Soleil levant. Cette mentalité s'est de nouveau manifestée, lorsqu'éclatèrent les troubles du milieu de septembre 1931 en Extrême-Orient, par rapport aux bases, aux possibilités et aux limites de ce qu'on peut prévoir sur le cours que prendra la dynamique ethno-politique du Japon, sur la tournure qu'adoptera l'État, ethno-psychologiquement, dans sa structure culturelle. On fit mine de mieux saisir les circonstances, beaucoup plus touffues et sombres, de la Chine.

Les deux principales raisons de la situation sont les suivantes :

1° l'*augmentation de la densité de la population*, sans exutoire pour le trop-plein (969, donc presque 1.000 habitants par kilomètre carré dans la partie du pays mise en valeur, ce qui fait que presque tout le territoire d'origine tend à se transformer en grandes agglomérations citadines, le *Grand-Tokyo* avec 5 1/3 millions d'habitants, le trio *Osaka-Kobe-Kyoto*, avec 4 1/2 millions) ;

2° la *psychose politique* simultanée, au masque antique avec quelques retouches modernes de surface, mais qu'une poussée inquiétante et sauvage soulève, et qui ne paraît pas laisser un autre choix que celui du fascisme ou du communisme, si, un jour, le masque doit se déchirer.

Le respect qu'inspire la puissance concentrée et entraînée de l'empire a jusqu'ici protégé contre des attaques de l'extérieur. Mais le cerveau de l'État se rend bien compte que l'éloignement psychologique de la plupart des puissances étrangères par rapport à l'âme ethnique du pays pourrait déchaîner, en cas de danger, une campagne de calomnies contre le génie propre de la puissance est-asiatique en voie d'épuisement ; et cela pourrait se produire quoique survive, dans le subconscient de l'opinion publique, le souvenir d'un rayonnement artistique qui dura deux mille ans, qui fut reconnu grand, et dont le souvenir doit être étouffé par la haine et l'envie.

Des refoulements se produisent ainsi et la suggestion d'étouffer les mouvements de la conscience par de nouvelles calomnies. Aussi apparaît-il doublement nécessaire, à la veille de rencontres presque inévitables entre puissances, de dresser le bilan de l'action japonaise pendant le siècle, bientôt achevé, qui s'est écoulé depuis l'ouverture du pays — avant que de nouveau cette vision soit obscurcie.

Cela se fera le mieux en établissant une série de thèses géopolitiques.

I. — La prolongation de la situation actuelle, dans l'espace actuel, avec la même persistance de la volonté de vivre, est impossible. L'ethnie japonaise proprement dite jette annuellement 300.000 âmes de plus sur cet espace, l'empire entier augmente par année d'un million d'âmes. La densité (170 habitants par kilomètre carré en moyenne, plus de 200 dans les régions privilégiées, et presque 1.000 là où le sol est cultivé de façon intense, 140 en moyenne si on compte tout l'empire y compris lesdites colonies dont la densité n'est par endroits que de 100) dépasse ce qu'on peut exiger de la production d'un sol. L'industrialisation et l'exportation du pays central a aussi dépassé la mesure supportable pour les pays qui l'entourent. Les seules solutions sont l'expansion, le ratatinement, ou l'amputation par une force extérieure ; les observateurs qui veulent ouvrir les yeux sont tous d'accord là-dessus — les étrangers comme les indigènes.

II. — Les *possibilités d'expansion* ne sont réalisables que dans deux directions principales opposées ; il semble bien, géopolitiquement, qu'on ne puisse suivre les deux voies simultanément, parce que les résistances conjuguées, sur terre et sur mer, l'emportent sur les forces du pays.

La politique extérieure de l'empire, prévoyante, a toujours choisi, dans ses tentatives d'expansion, la ligne de moindre résistance, tout en se réservant le libre choix. Ce temps du libre choix est du reste maintenant passé géopolitiquement, c'est pour l'un ou pour l'autre qu'il a maintenant fallu se décider ; tout au plus peut-on songer que les buts seront poursuivis l'un après l'autre ; la géopolitique d'expansion a pris, pour ainsi dire, une direction fatale.

III. — Par une claire vision des *circonstances déterminantes* de l'action des grandes puissances océanes de la terre, les *résistances océaniques* sont actuellement estimées comme plus fortes que les résistances continentales. On tient actuellement pour impossible de gagner de l'espace sur le Pacifique (*Tai-Hei-Yo*), à savoir aux Hawaï et aux Philippines, sur les États-Unis, sur la Nouvelle-Guinée âprement désirée, sur les archipels productifs du Pacifique austral (*Nan-Yo*), sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande, relevant de la Grande-

Bretagne, sur les pays à rizières d'Indochine relevant de la France, ou de détacher quelque pièce de l'anneau colonial de l'Indonésie.

IV. — On *sous-estime* d'autre part dans l'archipel, parce que le regard est habitué à regarder vers la mer, les *résistances du continent* qui résident dans la supériorité économique du colon chinois, l'infériorité du Japonais sur un sol continental à climat qui lui est étranger avec ses caractères extrêmes qui en fait ce qu'on appelle précisément un climat continental, dans la puissance chronique de la politique ethnique chinoise, puis dans l'affinité sino-russe, qui s'est déjà fait sentir dans le traité de Nertchinsk, dans le traité Li-Lobanov et dans la convention Cassini, et qui, depuis, s'est manifestée à plusieurs reprises par un jeu conjugué anti-japonais. De même qu'on s'est trompé sur les facultés d'absorption pour la colonisation japonaise, le terrain coréen, pourtant d'essence bien parente (alors que la Corée compte 21 millions d'habitants, ce chiffre ne comprend que 1 /2 million de Japonais, dont 1 /10 seulement sont en rapport immédiat avec la cultivation du sol), on se trompe aussi en nourrissant des projets d'établissement en masse selon lesquels 1 /2 million de Japonais devraient être transférés annuellement dans un milieu qui ne leur convient pas et en se figurant que la Mandchourie est susceptible d'assimiler une race du Sud, habituée à la mer et dépendant du riz en ce qui concerne l'alimentation.

V. — Que peut offrir la Mandchourie pour la colonisation, comme future terre d'empire ou simplement comme sphère d'influence avec droits préférentiels pour le Japon ? Pour une étendue de 1 million 1 /4 de kilomètres carrés (le *Jehol* inclus) et la densité possible étant estimée à 100 têtes au kilomètre carré, la Mandchourie proprement dite a une population de 31 millions d'habitants, 34 si l'on compte les zones contestées, population répartie très irrégulièrement, surtout dans les plaines et le long des voies ferrées. Cette masse comprend de 3 à 6 millions de Mandchous, 800.000 à 1.500.000 Coréens, 250.000 Japonais, 160.000 Russes, des débris de Paléoasiastes (en rapide disparition), des

Mongols nomades à l'Ouest, une poignée enfin d'éléments étrangers ; tout le reste représente un flot puissant d'émigrants chinois.

VI. — Par opposition aux Chinois *ouvrant un nouveau pays* au moyen de la hache, du rateau et de la charrue, l'émigration japonaise n'a pu jusqu'ici placer que 9.000 mineurs (mines de houille et de fer surtout, mais aussi d'or, d'argent, de wolfram, etc.), et un peu plus de 3.000 ouvriers de campagne pour le travail du sol riche qu'est le loess et la terre noire. Tous les autres Japonais ne participent à la mise en œuvre de la province qu'indirectement, au moyen de capitaux, de commerce d'intermédiaires, comme employés des chemins de fer ou des autres voies de communication, de l'administration ou de la force armée.

VII. — L'histoire, de même que la géopolitique, nous apprend de façon persuasive que la possession d'une terre ne peut durer, quelque puissants que soient les moyens de coercition, s'il s'introduit, entre le sol et la classe dominante, une couche opposée au maître du sol, qu'il le soit par force ou de droit. C'est en se basant sur cette expérience que les Soviets construisent des plans d'action coordonnée avec la Chine, et quoique la supériorité du colon chinois puisse jouer aussi bien contre eux que contre le Japonais, comme Unterberger, Arséniév l'ont montré.

VIII. — Il pourrait, de ce fait, s'ensuivre, dans un avenir éloigné, un *retour aux Asiates du Nord-Est russe*, le bénéfice de l'opération n'en devant cependant pas revenir aux Japonais, mais aux masses émigratrices chinoises. Les Soviets ne voient actuellement que le danger immédiat de la puissance japonaise dans le Nord de la Mandchourie ; celui de la pression démographique et commerciale chinoise est encore dans la brume, mais ils devront aussi se rendre compte de l'impossibilité de conserver à la longue une Province maritime dont les principales voies de communications, par terre et par mer, sont aux mains d'une puissance étrangère.

IX. — Il faut donc distinguer en principe, pour la Mandchourie, entre une activité ethnopolitique *à longue vue* et

entre une utilisation destructrice *à courte vue* de quelques-unes de ses richesses. Comme but immédiat, la domination du Japon en présence d'une Mandchourie apparemment autonome, signifie un renforcement considérable du Japon du point de vue de la géographie militaire en cas d'un danger d'encerclement, qui pourrait être proche.

X. — L'*autarchie* du Japon, dans le domaine de la politique et de la géographie militaires, contre un monde ennemi éventuellement coalisé, dépend, pour de longues années, du fait d'avoir à sa *disposition économique* l'espace mandchourien, les communications par mer étant assurées. C'est cette possession qui permettra ou non le maintien de l'autarchie. Le Président du Conseil, *Inukai*, qui tomba victime d'un attentat, avait raison, vis-à-vis de ses meurtriers, en affirmant que la Mandchourie est la *ligne vitale pour le Japon*. La Chine peut lutter pour son existence sans cette province et n'en a actuellement nul besoin pour vivre au milieu des grandes puissances et elle a pour elle la perspective de la regagner ethno-politiquement. Pour le Japon, sa perte signifierait l'arrêt dans sa carrière de puissance mondiale, tandis que le maintien de ce gain lui permettra de s'en servir comme tremplin pour s'avancer dans le Pacifique, quitte à sacrifier plus tard le tremplin aux Chinois au prix d'une coopération future.

La possession de la Mandchourie est actuellement pour la Chine une question de prestige, pour le Japon une question d'existence ; dans un avenir lointain, les facteurs seront renversés.

XI. — La *supériorité du colon chinois* sur le continent, par rapport au Japonais et au Russe, depuis la toundra sub-arctique jusqu'à la zone tropicale, depuis les bouches de l'Amour jusqu'à Singapore, est un axiome ethnique et géopolitique qu'aucun connaisseur de la question est-asiatique ne nie entre quatre yeux, sauf quelques aveugles de la foi communiste ou quelques représentants rebelles des clubs japonais ultra-nationalistes.

XII. — Mais cette vérité ne compte plus par rapport aux formes géographiques apparentées à l'arc insulaire. En luttant économiquement pour la conquête de la *presqu'île de Malacca*, l'élément ethnique chinois n'a pas pu l'emporter sur les Malais et les éléments qui leur sont apparentés. Dans les archipels, dans le Pacifique, dans Java à la population si dense, déjà à Formose où les 3 1/2 millions de Chinois l'emportaient à l'origine considérablement, les deux plateaux de la balance se font équilibre. La *possibilité d'un développement de l'empire sur les pays qui bordent les mers* en qualité de nation dirigeante de peuples apparentés, est éventualité à envisager pour un avenir lointain ; et cela peut être le cas même si le Japon perd la situation continentale qui lui paraît nécessaire pour écarter une guerre mondiale ou pour la gagner si elle éclate, de même que l'Angleterre a perdu la position qu'elle occupait en France comme royaume normand pour devenir l'Angleterre actuelle.

XIII. — Pour les mêmes raisons, nous ne pouvons pas croire au maintien durable de la domination des États-Unis aux Philippines et à Hawaï, non plus qu'au maintien des circonstances actuelles de la colonisation dans les tranchées qui couvrent l'Australie, a savoir : Bornéo et la Nouvelle-Guinée, non plus que dans l'Australie elle-même.

XIV. — Comment se comportent, par rapport à ces perspectives des possibilités et impossibilités d'expansion, les données de l'équilibre ethnique et économique d'un Extrême-Orient surpeuplé, dans les deux cas d'un ratatinement social volontaire de la part du Japon, ou d'une amputation qui lui serait imposée du dehors ?

XV. — Le *ratatinement social* par limitation du nombre des naissances ou par l'acceptation du rôle d'engrais que jouerait le trop-plein japonais dans d'autres pays comme à Hawaï, au Brésil, a été suggéré plusieurs fois au Japon, en particulier par les États-Unis.

En outre de la phraséologie habituelle en faveur de la limitation des naissances, deux *exemples célèbres de restriction ethno-politique spontanée* sont remis en mémoire : le propre exemple que donna le Japon lors de la stase de la période qui s'étendit de 1636 à 1854 et dura jusqu'à l'ouverture

forcée du pays par l'Amérique, période au cours de laquelle la population, recroquevillée sur elle-même, coupée en rangs et en classes, n'augmentait par siècle que de 900.000 âmes, c'est-à-dire de la même quantité que l'empire d'aujourd'hui en une seule année ; puis l'exemple de l'Allemagne à la suite de la guerre et du désespoir économique subséquent, l'Allemagne qui « volontairement » se mit au rang des peuples mourants.

XVI. — Le second exemple, celui de l'Allemagne, qui a été très soigneusement étudié, n'est pas accepté par l'opinion japonaise, par la raison qu'on veut précisément, en prenant position sur le continent, obvier au danger d'un blocus et d'un encerclement, et qu'il ne faut pas laisser passer sans les utiliser les moments de faiblesse d'adversaires futurs. En ce qui concerne l'*exemple du Japon même*, on fait remarquer que le monde, et les États-Unis en qualité d'extrême avant-garde de ce monde, n'ont justement pas laissé en paix le Japon dans son isolement, mais qu'ils l'ont livré avec violence aux bienfaits de la civilisation occidentale. Il s'est maintenant adapté, il a sacrifié beaucoup des valeurs les plus précieuses qu'il possédait et qui lui étaient chères, il a même introduit le système capitaliste lorsque la nation l'a désiré ; il s'est donc passé pour le Japon ce que le monde désirait, et ce dernier doit en admettre les conséquences.

XVII. — Une *restriction sans obligation imposée du dehors n'est pas à suppuler*. Sans doute un fort courant lutte pour qu'on coupe les serres au système économique occidental dans le pays du Soleil levant, et les tendances marxistes trouvent un terrain plus favorable dans ce pays à socialisme d'État qu'on ne pourrait le croire à en juger d'après sa charpente, politiquement et économiquement occidentale d'apparence. Mais ces courants n'ont nullement pour but une réduction raciale ; tout au plus tendent-ils à provoquer un changement de direction de l'expansion, parce qu'ils obéissent davantage à l'instinct ethnique qui pousse vers le Sud.

XVIII. — La limitation de l'expansion ne peut donc être

réalisée que par l'*emploi de la force* ou d'une pression persuasive *venant du dehors*. Mais de quel côté cette force viendrait-elle et qui serait assez omnipotent pour l'appliquer ?

Une pression isolée, dans l'état de conflit actuel entre les deux tendances continentale et océanique de la politique japonaise, ne ferait qu'unir les forces pour faire front du côté menacé.

XIX. — Un bluff des *forces soviétiques*, dont il serait facile de faire miroiter le danger aux yeux du peuple japonais (ces deux forces doivent marcher largement séparées, mal reliées par des communications qu'il est facile de rompre tandis qu'elles doivent laisser derrière elles des espaces peu habités) pourrait, comme en 1920, amener l'effondrement de la Sibérie, et déclencherait subitement des tensions internes tandis que la pacification lente de la Mandchourie sans opposition russe, mettra du temps à s'accomplir. L'intérêt eurasiatique des Soviets les oblige donc à jouer habilement dans la coulisse du côté du Pacifique même si cela est contraire à leur tempérament.

XX. — Une flotte américaine qui attaquerait, venant des îles Hawaï, et arriverait, les chambres à munitions pleines mais les soutes à charbon vides, en vue des côtes magnifiquement fortifiées du Japon — un renard dans un terrier à plusieurs sorties — se trouverait, avec 300.000 tonnes, 500.000 au maximum, devant les 850.000 tonnes de la force japonaise. L'issue du premier choc, capitale quant à l'attitude du reste du monde, pourrait être une destruction complète de l'assaillant éloigné de ses bases de radoub et de ravitaillement. Jouer avec des tentatives révolutionnaires — l'arme serait certainement aussi à brandir en Corée et à Formose — signifierait dans la situation mondiale actuelle, se servir d'une épée à double tranchant (Philippines ! Hawaï !).

XXI. — La reconnaissance du fait qu'elles ont à y perdre encore plus que les États-Unis sera déterminante quant à la participation éventuelle au jeu des *vieilles puissances coloniales*.

Moscou sait, dans le calcul de ses plans pan-asiatiques et eurasiatiques, et Washington dans le calcul de ses plans pan-pacifiques, que les armées et les flottes de ces vieilles puissances combattront plutôt pour le maintien des circonstances actuelles que pour des bouleversements révolutionnaires. La renonciation à son alliance avec le Japon, à laquelle l'Angleterre s'est prêtée à Washington, a certainement atteint la limite extrême des succès que peuvent obtenir une action commune des puissances anglo-saxonnes; aller plus loin signifierait compromettre les bases de l'empire britannique — en particulier l'Inde.

XXII. — Le bon moment pour passer du niveau supérieur des puissances locales du Pacifique à la position de puissance mondiale, lorsque les autres puissances glissent dans l'insécurité, a donc été parfaitement reconnu et choisi par le Japon.

XXIII. — Disposant de la houille et des métaux nécessaires à la guerre fournis par la Mandchourie, assuré de toucher l'intérêt des 3 1/2 milliards de yen qu'il y a investi, installé dans une contrée qui, dans les années favorables, peut thésauriser 300 millions représentant l'excès de ses exportations (dont la valeur commerciale était de 1/3 de celle de la Chine entière), le Japon, à la tête d'un état-tampon susceptible de nourrir 70 millions d'habitants et 20 de plus dans l'avant-pays qui lui sert de marche, sera difficilement attaquable pendant un siècle, fera par contre figure d'un allié désirable, même si toute autre possibilité d'expansion lui est refusée.

XXIV. — Pour l'empire frémissant, à l'intérieur, de séïsmes et de pressions sociales, l'obtention de ce but est l'enjeu de son avenir proche, et il entend laisser échapper le trop de vapeur qui sourd de lui dans un large condensateur où il s'installe, au grand désagrément de ceux qui s'y trouvent ou s'y intéressent, s'engageant par là dans une lutte à mort avec la race asiatique la plus nombreuse et la plus tenace, forte, dans ses réalisations coloniales, de traditions quatre fois millénaires. Qui se glisse entre les deux, Chine et Japon, qu'il vienne de la terre ferme ou de

la mer s'expose aux pressions des deux, qui sont même susceptibles de s'allier contre lui.

Tel est le tableau dynamique du champ de l'Asie orientale où se dérouleront les orages futurs ; tout l'avenir du Japon s'y joue, à un degré beaucoup plus notable que ce n'est le cas pour l'avenir du peuple chinois.

SUR LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET JAPONAISE RELATIVE AU JAPON

La littérature relative à la connaissance de l'ethnie du pays japonais est beaucoup trop volumineuse pour qu'il soit possible à un seul homme de la posséder et mettre en œuvre. Seuls quelques esprits la dominent suffisamment pour pouvoir l'ordonner selon ses grandes lignes, et cela, si ce sont des étrangers, avec l'aide seulement de secrétaires japonais, et si ce sont des Japonais, avec l'aide d'étrangers ; les uns et les autres sont d'ailleurs en danger de perdre la vue d'ensemble par tendance japonisante.

Depuis plus de deux mille cinq cents ans que l'empire vit et se développe à partir de sa terre et de ses cellules d'origine, il est observé et décrit par ses voisins les Chinois et les Coréens, comme Wedemeyer l'a montré de façon prenante dans sa « Protohistoire japonaise » (Editions Asia major, 1930) et Nachod, de façon plus large, dans sa magistrale « Histoire du Japon » et sa Bibliographie. Depuis 1275, c'est-à-dire depuis Marco Polo, ces données est-asiatiques ont été complétées par des observateurs étrangers, soit des voyageurs traversant l'Eurasie continentale, soit, depuis 1511 (Albuquerque), épiant, par la voie de mer, le rayonnement de l'empire insulaire. Après l'aventurier Mendez Pinto (1542), François-Xavier (1549) fut le premier témoin de valeur et missionnaire qui aborda les rives du Japon. Comme le comte Paul Teleki l'a montré dans son « Atlas du développement de la connaissance du Japon » ce pays se trouve, malgré sa fermeture, enveloppé de savoir étranger ; E. Kaempfer a décrit cette époque à son apogée, et F. v. Siebold en a scientifiquement saisi l'esprit peu avant son ouverture (1823-1861), œuvre suivie par toutes celles de la japonologie moderne.

A une époque dont, pour elles-mêmes, d'autres grandes puissances ignorent les généalogies de leurs souverains et les péripéties de leur histoire, le sens de l'image, de la mesure et du chiffre se développèrent à un point que, déjà en 645, le Japon put tenter l'essai hardi de socialisation d'État (*taikwa*) consistant à répartir le pays cultivé selon sa production en riz et le nombre d'habitants — processus décrit, et appuyé d'images, par G. Nachod, dans son excellente esquisse statistique des conditions de la famille et du ménage au Japon.

Si le japonisant est déjà soumis au danger d'être noyé par la masse des matériaux, de se vouer à une simple nomenclature et de perdre de vue ce qui est nécessaire à celui qui se tient en dehors, ces difficultés deviennent encore plus grandes pour l'auteur qui veut s'en tenir à la ligne et aux points principaux en vue de la connaissance et de la comparaison du pays et de l'ethnie.

Mais ce travail de criblage est rendu plus facile ici qu'ailleurs parce que les dominantes en ressortent mieux : l'empire se trouve toujours inclus dans le cadre et le rythme des pays à moussons, il est de la mou-

vance de ce climat dont le mécanisme domine tout. Il a le propre d'être le royaume insulaire le plus océanique du globe, apparenté à la Grande Bretagne mais plus porté vers les tropiques : charpente étroite, haute et articulée, secouée par les séismes et le volcanisme, dominant de larges espaces marins. Il supporte dans ses terres cultivées la densité démographique la plus forte du globe, 969 têtes au kilomètre pleinement utilisées pour la culture rurale, contingence qui ne pouvait être atteinte que grâce aux fortes pluies des moussons et à la fertilité d'un terrain à boues volcaniques, mais qui se traduit aujourd'hui par un désir brûlant d'expansion.

La tendance à représenter aux yeux du monde ce cours forcé des choses dirige, consciemment ou inconsciemment, toutes les représentations par mesures et chiffres que donnent les statistiques japonaises relatives à l'étude de leur pays et de son ethnie, qu'il s'agisse du Bureau statistique du Cabinet impérial (sous forme du *Résumé statistique*, dont les millésimes 1931 et 1932 sont les 45e et 46e années), du Ministère de l'Instruction publique (44e Rapport en 1932, avec une vue d'ensemble de tous les établissements scientifiques), du Rapport de l'année 1931 du Ministère des Finances sur la situation monétaire et économique, ou des publications officielles du Ministère des Voies de communication, ou qu'il s'agisse encore des années du *Japan Year Book* ou de vues d'ensemble publiées par les grands journaux (comme *Present Day Japanese Activities and Advances*, dans l' « Osaka & Tokyo Asahi » 1931 et suite, par le « Japan Advertiser », etc. Il ne faut pas perdre de vue le but poursuivi mentionné, concurremment aux prétentions d'un travail scientifique sans parti-pris, quand on désire obtenir une image du Japon d'après ses chiffres officiels.

Ces chiffres officiels se basent sur des recensements de dix en dix ans (1920, 1930), et, pour les intervalles, sur des rapports intermédiaires et des interpolations, ce qui donne lieu à d'assez sensibles écarts entre les désirs et les réalités, qui ne se laissent définitivement corriger qu'au bout de 10 ans.

Parmi les travaux écrits par des Japonais, en d'autres langues et destinés à faire connaître leur pays, *Unser Vaterland Japan* (paru en 1904 à Leipzig), d'après l'ouvrage de compilation de Stead, est toujours un bon point de départ ; d'autres ouvrages sont, de G. E. Uyehara, *Political development of Japan* et *Economical Development of Japan* qui interprètent bien l'évolution politique de l'empire, et de N. Matsunami, *Constitution of Japan*, qui en fait de même quant à son développement au point de vue du droit public. H. Yabe, de Sendaï, en expose les fondements morphologiques en plusieurs vues d'ensemble suivant le mode de pensée de Richthofen et Naumann.

Parmi la littérature ancienne, allant jusqu'en 1905, les deux tomes de F. v. Wenckstern : *Bibliography of the Japanese Empire*, Leyde, 1895 et Tokyo, 1907, donnent une vue générale de la bibliographie relative à la connaissance du pays et de l'ethnie ; puis nous avons la *Bibliographie von Japan* 1906 *bis* 1926, tomes I et II, Leipzig, 1928, d'Oskar Nachod, le *Bericht über die Fortschritte der Landeskunde der aussereuropäischen Erdteile : Japan, 1914 bis 1926*, avec un complément relatif à la géographie du pays, qui malheureusement, ne comprend pas Nachod,

enfin les bulletins réguliers, mis à jour jusqu'à l'époque la plus récente, du Dr Hans Praesent, *Die deutschsprachige Literatur über Japan* (complétés depuis 1927). Enfin, les *Pacific Affairs*, d'Honolulu, fournissent des données complètes sur la littérature anglo-saxonne et assez étendues sur les littératures chinoise, japonaise, russe relative au Pacifique, avec des comptes rendus et des extraits écrits en anglais, généralement de la plume d'Elisabeth Green.

Yasutaro Hirai (*Das Studium der Japanischen Verhältnisse*, dans « Ostasiatische Rundschau », 1925, nº 5, p. 86) montre la position des Jeunes-Japonais progressistes quant à la japonologie européenne ; on peut compléter ses données jusqu'au moment présent par celles du *Japan Year Book* de l'éditeur Takenobu et ses successeurs (1932 : 28e édition).

L'ouvrage de Yosaburo Takekoshi, *The economic aspects of the History of the Civilisation in Japan* (3 tomes, Londres, Allen & Unwin), complété par celui d'Ogata, *Genossenschaftsbewegung in Japan*, fournissent une base solide pour la connaissance du développement économique. Une vue générale du sujet est fournie par l'étude de Herbert Rosinsky, *Unsere Kenntnis von der japanischen Volkswirtschaft*, dans « Yamato, Zeitschrift der Deutsch-Japanischen Gesellschaft », 4e année, 1932, I ; on peut la compléter avec avantage par les 6 tomes de la « Kyoto University Economic Review », dans laquelle, en particulier, E. Honjo, Shiomi et Takarabe, de même que M. Kambe, donnent un bref résumé anglais du travail actif, relatif à la science de l'économie, qui se fait à *Kyoto*. Les années de la très instructive « Far Eastern Review, de Shanghaï, fournissent cartes et images, la revue « Transpacific » de bons extraits de la presse.

Les instituts germano-japonais de Berlin et de Tokyo, qui correspondent entre eux, s'occupent surtout du côté géographico-culturel ; leurs savants les plus éminents sont les professeurs Kanokogi et Ts. Tsutsumi (art japonais), les Allemands Gundert, Ramming et F. Trautz, spécialiste de la littérature bouddhique et des sources japonaises.

J'ai cité une série d'autres témoins, écrivains et cartographes dans les « Winken fur Schrifttumsbenutzung » du tome nº 1025 de la collection Goschen, intitulé *Japans Reichserneuerung*. Il faut aussi mentionner, en outre de deux qui y sont cités, l'historien jeune-japonais Hiraizumi (Tokyo), puis le combattant d'avant-garde de la société germano-japonaise à Osaka, professeur Sata, connaisseur de l'Europe centrale et promoteur de la compréhension réciproque des deux pays.

Des manuels semblables à celui-ci, relatifs à la connaissance du pays et de son ethnie, se trouvent avant tout dans la littérature soviétique, cela provenant du besoin qu'ont les Russes d'apprendre à connaître un voisin si actif et exerçant une pression si forte ; à la vérité, ces manuels, épousant la pensée scientifique d'État des Soviets, traitent le sujet avant tout du point de vue dialectique, matérialiste et économique, ne s'occupant que d'une face de la vie du Japon, et pas de celle qui lui imprime ses directives principales. Le travail le plus récent de cet ordre est celui de Constantin Popow, « Japonia, Précis de géographie et d'économie du Japon » (en russe), Moscou & Leningrad, 1931 la plus grande partie de la littérature russe sur le Japon y est citée, entre autres, parmi les

œuvres récentes : W. Dolivo-Dobrovolski, « Problèmes du grand océan » (1924) ; Dimitri Posdniéiév, « Le Japon » (1935) ; K. Kharnski, « Le Japon autrefois et aujourd'hui » O. Pletner, « La question agraire au Japon » (1928).

La description récente du Japon en japonais, qui passe pour la plus complète, est intitulée *Nihon chi ri tai kei*, Tokyo, 14 tomes, chez Han sha zo kai.

Tableaux relatifs à l'étendue, au développement des cotes, à la population et au climat

(Les données officielles sont parfois contradictoires)

Étendue et population

Territoires	Surface en km²	Côtes en km² (1)	Population en 1930	Densité par km²
Empire	675.118	52.232	90.395.041	134
Japon proprement dit	382.314 (2)	30.606	64.447.724(3)	169
Ile principale Honshu	230.302	11.904	49.257.824	168
Shikoku	18.773	2.947	3.309.632	177
Kiushiu	42.079	8.662	9.068.126	215
Hokkaido	88.775	5.485	2.812.342	32
Riukiu	2.386	318		
Chosen (Corée)	220.741	18.204	21.057.969	95
Taiwan (Formose)	35.847	1.570	4.594.161	128
Hokoto (Pescadores)	318	127		
Karafuto (Sakhaline)	36.090	1.554	295.187	8
Kwantung (Territoire à bail)	3.462	1.217	1.327.971	357
Mandat du Pacifique (ancien domaine allemand)	2.149	4.069	69.627	32

L'accroissement du Japon proprement dit en 10 ans est d'environ 8 1/2 millions d'habitants, l'accroissement annuel de l'empire, d'environ 1 million.

(1) Dernières données établies en 1930 par la Section d'Hydrographie.
(2) La superficie du Kwantung et du Mandat n'est pas comprise dans ce chiffre.
(3) Le dernier recensement donne, pour le Japon proprement dit, le chiffre de 70.782.384 habitants, avec une densité de 185 au km².

Détail de l'étendue des territoires de l'empire

Territoires	Iles principales	Iles secondaires	Total (1)		% de la surface totale
Hondo (Honshu)	223.520,17	1.217,07	224.737,24	[230.201]	33,42
Shikoku	17.756,12	453,91	18.210,03	[18.735]	2,71
Kiushiu	35.656,90	4.714,65	40.371,55	[42.093]	6,01
Hokkaido (Yezo)	77.993,09	417,82	78.410,91	[88.656]	11,66
Kourilles (Chishima)	15.600,69	—	15.600,69	[10.282]	2,32
Sado	868,80	—	868,80		0,13
Oki	337,47	0,15	337,62		0,05
Awaji	563,73	2,16	565,89		0,09
Iki	131,87	1,23	133,10		0,02
Tsushima	677,85	11,88	689,73		0,10
Riukiu	2.420,10	—	2.420,10	[2.386]	0,36
Ogasawarajima (Bonin)	69,41	—	69,41		0,01
Total	375.596,20	6.818,87	382.415,07	[382.073]	56,88
Chosen (Corée)	Presqu'île	?	217.825,67	[220.740]	32,40
Taiwan (Formose)	35.759,45	87,14	35.846,59	[35.793]	5,33
Hokoto (Pescadores)	64,32	62,62	126,94		0,02
Karafuto (Sakhaline)	36.089,84	?	36.089,84	[36.090]	5,37
Total	—	—	672.304,11		100,00
Bail de Liautung	3.724,62		3.725	[3.462]	
Mandat du Pacifique	2.514		2.514	[2.149]	

(1) Les chiffres entre crochets sont extraits d'une autre statistique officielle.

Développement des côtes en kilomètres

(dernières données de la Section d'Hydrographie, du 31 mars 1930)

Territoires	*Iles principales*	*Avec les Iles secondaires*	*Nombre des Iles secondaires*	
Japon proprement dit		52.232 km.	7.866	sans les mandats
Terre d'origine		30.606	4.084	avec les îles principales
Hondo (Honshu)	8.100 km.	11.904	1.409	
Shikoku	1.797	2.947	482	
Kiushiu	3.041	8.662	1.419	
Hokkaido	2.447	5.485	297	Yézo et Kouriles
Riukiu		1.608	473	*Ancien empire*
				Nouvel empire (Ministère trans-maritime)
Karafuto (Sakhaline)	1.511	1.534	2	
Chosen (Corée)		18.636	3.479	
Taiwan (Formose)	1.226	1.570	202	
Hokoto (Pescadores)		318	97	
Données pour quelques-unes des îles secondaires importantes :				
Kouriles		2.322	31	
Sado		209		
Oki		293		
Awaji		152		
Iki		139		
Tsushima		732	6	
Ogasawara		281	20	

En résumé : Ancien empire : plus de 50.000 km. de côtes.
Nouvel empire : plus de 70.000 —
Les mandats non-compris.

Population

Territoires	*Chiffre de la population* en 1920	en 1930	en 1933 (1934)	*Densité au km²* 1920	1930
Hondo	41.810.129	49.257.824		182	169
Yézo et Kouriles	2.359.183	2.812.342		26	32
Shikoku	3.065.679	3.309.622		163	177
Kiushiu	8.158.520	9.068.126		194	215
Riukiu	571.572	577.508		257	242
Japon proprement dit	55.963.053	64.347.724	70.782.384 (1934)		
Corée	17.284.207	21.058.000		76	95
Taiwan (Formose)	3.714.809	4.750.000	5.060.507	104	128
Kwantung (1)	911.796	955.741	1.408.755	270	357
Hokoto (Pescadores)	55.222			449	
Karafuto (Sakhaline)	105.765	295.200	300.298	3	8
L'empire	77.675.695	90.395.041		114	135
Mandat du Pacifique	56.200	70.000	85.605		32

	1925–29	1930	1931	1932	1933	1934
Augmentation de la population	6.939.114	1.000.784	945.394	1.028.128	1.016.054	900.625
Augmentation de la densité		175	177	180	183	185

(1) Le Kwantung, pris à ferme, est compris, dans d'autres tableaux, avec les Mandats.

Population des grandes villes

Parmi 106 villes à cachet spécial et de plus de 100.000 habitants, les suivantes sont à mentionner (Univ. = avec université)

Villes	1920	1930	1935	*Traits particuliers*
Tokyo, Univ. (noyau : 80 km²).	2.173.000	2.071.000	5.400.000	Diminution à 1,9 million par séisme, puis Grand-Tokyo depuis le 1-X-32.
Osaka, Univ. (185 km²)	1.253.000	2.454.000	2.586.000	La plus grande ville jusqu'en 1932.
Nagoya (149 km²)	430.000	908.000	962.000	A dépassé Kobé et Kyoto.
Kobé, École supérieure de commerce (63 km²)	609.000	788.000	820.000	Principal port d'importation.
Kyoto, Univ. (60 km²)	600.000	765.000	1.002.000	Accroissement de 125 % ; agglomération de communes.
Yokohama (134 km²)..........	423.000	620.000	662.000	Séisme entre deux.
Hiroshima....................	161.000	270.000	283.000	Agglomération de communes, port d'émigration.
Fukuoka	100.000	229.000	243.000	Agglomération de communes.
Nagasaki.....................	177.000	205.000	211.000	Port pour le Sud-Ouest.
Hakodate	145.000	198.000	210.000	Port pour le Nord.
Kuré	130.000	190.000	199.000	Principal port de guerre de la mer Intérieure.
Sendai, Univ.	119.000	190.000	206.000	Principal centre culturel du Honshu septentrional.
Sapporo, Univ.	103.000	169.000	178.000	Capitale et ville intellectuelle du Yezo, centre agricole du Japon septentrional.
Yawata	100.000	168.000	184.000	
Kumamoto	petite ville	165.000	176.000	Centre populeux de Kiushiu.
Kanazawa....................	130.000	157.000	161.000	Principale ville conservatrice des clans dans le Nord-ouest.
Otaru.......................	108.000	145.000	149.000	
Kagoshima	102.000	137.000	142.000	Capitale du clan Satsuma dans le Sud-ouest.
Okayama	petite ville	140.000	155.000	Port florissant de la mer Intérieure.
Shizuoka	petite ville	134.481	149.000	
Sasebo	petite ville	133.000	142.000	Port de guerre et chantiers maritimes dans le Sud-ouest.
Niigata.....................	petite ville	125.000	132.000	Port pétrolifère du Nord-ouest.
Sakai	petite ville	120.000	125.000	Port avancé d'Osaka.
Wakayama	petite ville	118.000	121.000	
Yokosuka	petite ville	110.000	116.000	Port de guerre à l'entrée de la baie de Tokyo ; chantiers et docks.
Hamamatsu	petite ville	110.000	116.000	
Moji	petite ville	108.000	112.000	Port charbonnier ; armureries.
Kawasaki	petite ville	105.000	116.000	Chantiers ; développement des faubourgs.
Shimoneseki	petite ville	100.000	101.000	Port de l'Ouest de la mer Intérieure.

Villes plus petites
à caractère particulier

Villes	1930	1932	*Traits particuliers*
Aomori	78.000		Ville du Nord à accroissement rapide : 142 %.
Beppu	43.000		Bains de plage naturellement chauds.
Chiba	50.000		Demi-faubourg de Tokyo.
Fushimi	32.000	absorbé par Kyoto	Demi-faubourg de Kyoto.
Himeji	62.000		Ville féodale sur la mer Intérieure.
Gifu	90.000		Arrière-pays riche de Nagoya.
Kochi	97.000		Ville écartée de clan dans le Sud de Shikoku.
Kofu	80.000		Centre des vignobles.
Kokura	80.000	94.000	Accroissement de 227 %.
Kurumé	83.000		Accroissement de 150 %.
Matsuyama (avec bains de Dogo)	83.000		Ravissante ville féodale dans le Nord-ouest de Shikoku.
Muroran en Hokkaido	56.000		Chantiers et armureries.
Nara	53.000		Centre d'ancienne civilisation.
Nawa	60.000		Centre des Riu-Kiu.
Toyama	76.000		Militairement important.
Toyohashi	100.000	147.000	Militairement important.
Yamaguchi	31.000		Centre classique de Choshu.

Parmi les villes coloniales	1920	1930	1932	
Keijo, Univ. (= Séoul, Corée)	251.000	395.000		
Fusan (Corée)			148.000	
Heijo (Corée)			145.000	
Taihoku (Formose)	108.000	230.000		La plus grande de 13 petites villes.
Dairen (Liautung)	108.000	260.000		Port de la Mandchourie méridionale.
Ryojun (Port-Arthur) petite ville.		29.000		Port secondaire de guerre.
Japonais en Mandchourie				
A Moukden	46.000			
A Changchun	40.000			
A Fushun	74.000			
A Antung	63.000			

Et 10 autres centres industriels à 10.000 — 29.000

Le mandat du Pacifique (Nanyo-cho) compte 70.000 habitants, dont 18.000 Japonais et 49.000 aborigènes, ne possède pas de villes ; c'est Saipan qui est le plus proche des conditions du Japon avec 14.000 Japonais. Depuis 1921, le siège administratif est Parao (dans les Carolines), avec des sièges secondaires à Saipan, Yap, Ponapé et Yaluit : établissements typiquement coloniaux.

Émigration japonaise officielle

Pays de destination	Chiffre en 1920	Dont sexe masculin	Chiffre en 1930
Etats-Unis	5.959	3.083	306 !
Hawaï	2.789	1.310	300 !
Canada	1.371	940	1.050 !
Brésil	970	556	3.700 ?
Pérou	836	692	1.400
Russie asiatique	370	205	870
Australie	105	96	270 ?
Autres pays	1.141	760	?
	13.541	7.632 (1)	20.000 env.

(1) Economies envoyées annuellement à la maison entre 300 et 400 francs actuels.

Japonais à l'étranger

Japonais du Japon	1920	Dont sexe masculin	1930	Japonais dénationalisés	1928
Mandchourie	183.574	104.901	244.000	Asie (sans Mandchourie)	300.000
Etats-Unis	115.553	75.901	? 42.000	Europe	3.000
Hawaï	112.221	64.145	134.000	Amérique du N.	170.000
Brésil	34.258	19.885	98.000	Amérique du S.	109.000 ?
Chine	29.076	16.117	159.000	Afrique	86
Canada	17.716	11.886	21.000	Océanie	147.000
Pérou	10.199	7.748	? 15.300	Philippines	14.000
Russie asiatique	7.026	3.821	1.260	Malacca	7.700
Australie	5.261	4.985	3.638	Bornéo	8.500
Nouvelle-Calédonie	2.138	2.132	?	Mandat du Pacifique	12.281 ?
Autres pays	63.151	43.225	?	Indonésie	5.000

Japonais dénationalisés en tout = 1 million dans la zone de l'empire, 700.000 en dehors.

En outre : Japonais du Japon (sans les dénationalisés) :
En 1912 : Corée 337.000, Formose 155.000.
En 1932 : Corée 526.000, Formose 220.000, Kwantung 120.000 + 124.000 (zone des voies ferrées) = 244.000, Pacifique 18.000.

Étrangers au Japon

Origine	1920	1930	Origine	1920	1920
Chinois	22.240	26.000	Report	33.376	33.744
Anglais	3.791	2.300			
Etats-unistes	3.786	2.038	Hollandais	230	129
Russes	1.701	1.473	Suisses	170	237
Français	664	486	Danois	157	105
Allemands	626	1.059	Canadiens	110	165
Portugais	285	180	Italiens	100	107
Indous	283	208	Autres	1.237	?
	33.376	33.744		35.380	34.487

Voies ferrées

Territoires	Largeur de la voie	km. en 1920	km. en 1930	km. en 1933-4	Locomotives
Japon proprement dit	étroite	20.321	23.444		4.064
Sakhaline	étroite	161	297,4	342	
Corée	normale	1.856	3.777,4	4.403	994
Kwantung	normale	1.104	1.104	1.129	
Formose		2.404	4.320		
		24.846	32.942,8		

Flotte commerciale du Japon proprement dit

Bâtiments	1920 *nombre*	1920 *tonnes*	1930 *nombre*	1930 *tonnes*	1934 *nombre*	1934 *tonnes*	*Remarques*
Vapeurs	2.870	2.840.650	8.341	3.861.890	3.833	4.089.336	Développement de la pêche
Vapeurs de plus de 1.000 tonnes	792	2.699.464	1.634	3.859.173	928	3.702.085	
Voiliers	14.706	974.626	15.927	1.227.677	16.105	910.652	
Voiliers côtiers				760.171	233	73.174	

En tout :	1920 *bâtiments*	1920 *tonnes*	1934 *bâtiments*	1934 *tonnes*		1920	1934
Japon proprement dit	17.576	3.815.276	18.596	4.629.035	Grands bât. de pêche	384.610	363.473
Corée	572	52.203	1.031	84.493	Petits bât. de pêche	400.000	
Kwantung	67	120.592					
Formose	105	12.082					
	18.320	4.000.154					

Une autre statistique officielle donne un peu plus de 5 millions de tonnes pour vapeurs et voiliers.

Population des pêcheurs (travailleurs directs) 1920 .... 1.366.000
1930 .... 1.450.000
1934 .... 1.499.175

La plus forte construction simultanée des chantiers maritimes (dont 26 grands) .... 650.000 tonnes

Climatologie

Lieu de l'observation	*Précip. par an en mm.*	*Température moyenne* *mois le plus froid*	*Température moyenne* *mois le plus chaud*	*Température* *la plus basse*	*Température* *la plus haute*	*Tempér. moyenne de l'an*
Taito (Formose)	1780	18,8 (1)	27,4 (1)	— 12,2	38,2	23,4 (1)
Kumamoto (Kiushiu)	1889	4,8	26,0	— 9,2	36,2	15,4
Hiroshima (Hondo) SW	1601	4,2	26,8	— 4,8	34,3	14,7
Osaka (côte du Hondo)	2260	4,4	27,3	— 4,9	35,1	15,1
Kochi (Shikoku) S	2664	5,5	26,1	— 5,8	34,3	15,6
Tokyo (Hondo) Est	1663	3,0	25,4	— 7,0	36,2	13,8
Kyoto (Hondo central)	1602	2,7	26,1	— 8,8	37,4	13,8
Sakai (Hondo)	1383	4,4	27,3	— 4,3	36,5	15,1
Niigata (Hondo) NW	1814	1,5	25,4	— 6,3	35,3	12,6
Aomori (Hondo) N	1453	— 2,2	22,8	— 17,6	32,9	9,3
Sapporo (Hokkaido)	1056	— 6,1	20,8	— 28,5	33,2	6,9
Obihiro (Hokkaido)	960	— 10,8	19,5	— 30,0	35,4	4,9
Seoul = Keijo (Corée)	1141	— 4,6	25,5	— 17,5	36,7	10,9
Dairen (Kwantung)	608	— 5,0	24,6	— 16,0	33,3	10,2
Odomari (Sakhaline)	730	— 11,3	17,2	— 24,5	26,2	2,9
Nawa (Riukiu)	2128	15,9	28,0			22,1

(1) Chiffres extraits du *Climatic Atlas of Japan*, Tokyo 1929, par le Dr. A. Buedel, Landes-Wetter-Warte à Munich.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CARTES

Saint-Amand (Cher), France. — Imprimerie R. Bussière. — 21-1-1937.